00100410

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

# ŒUVRES

*COMPLETTES*

DE

# M. DE MARIVAUX.

TOME XI.

00100410

# LE
# DON QUICHOTTE
# MODERNE.

# LE
# DON QUICHOTTE
# MODERNE.

## PREMIERE PARTIE.

DANS deux villages voisins vivoient deux jeunes personnes de même âge. L'une étoit une Demoiselle dont le pere, depuis long-temps, étoit mort : elle vivoit sous la garde d'une mere, bonne-femme, très-âgée, Dame du Village, où elle achevoit le reste de ses jours dans le repos. L'autre étoit un jeune Gentilhomme qui, dès l'âge le plus tendre, avoit perdu son pere & sa mere. Un oncle qui avoit vieilli à l'armée, & qui se ressentoit de cette franchise de cœur qu'avoient autrefois nos ayeux; homme d'un caractere sans façon, jadis Chevalier le plus courtois auprès des

Dames, gouvernoit ce neveu & l'élevoit suivant sa maniere. Il tâchoit, tous les jours, d'inspirer à ce neveu ce qu'un reste d'humeur guerriere & de penchant pour le beau Sexe, lui inspiroit à lui-même. Les anciens Romans, les Amadis de Gaule, l'Arioste, & tant d'autres Livres lui paroissoient les leçons les plus propres & les plus capables de donner à son neveu cette noble idée qu'il devoit concevoir & du bel amour & de la gloire. Par malheur pour le neveu, il étoit né très-susceptible d'impression; ces hauts faits des Héros qu'il lisoit, cette tendresse si touchante, dont il les voyoit agités, étoient comme autant d'étincelles de feu, qui tantôt redoubloient sa disposition à la valeur, & tantôt excitoient son penchant à l'amour. L'application avec laquelle l'oncle voyoit lire son neveu, lui faisoit préjuger qu'un jour ce neveu serviroit de modèle à tous les honnêtes gens; il lui faisoit souvent répéter ce qu'il avoit lu : & ce neveu pénétré, plein d'un enthousiasme de plaisir, remarquoit, avec cet oncle, les endroits les plus tendres & les plus merveilleux; il sembloit qu'en cas de besoin même, ce neveu, à force de sentiment, auroit renchéri sur l'imagination des plus extravagants Romanciers. L'admiration de l'oncle augmen-

toit à chaque moment, & l'égarement de l'autre croiſſoit à chaque moment auſſi. Ce jeune homme feſoit déja le ſujet des converſations que l'oncle avoit avec ceux qui le venoient voir. Il étoit bien fait : l'air vif & les ſentiments de ſon cœur, & la diſpoſition de ſon eſprit, ajoûtoient encore aux grâces de ſa phyſionomie je ne ſçais quoi de noble & de ſérieux, qui feſoit qu'on remarquoit notre jeune homme : en un mot, il ſembloit être fait exprès pour être un jour un illuſtre Aventurier. Il n'avoit que dix-huit ans, qu'on avoit déja parlé de le marier. Son oncle l'avoit préſenté aux plus belles filles du voiſinage ; ſa figure leur plaiſoit ; toutes avoient tâché de l'engager : il avoit ſoupiré auprès de quelques-unes, & déployé devant elles cette éloquence amoureuſe dont il étoit imbu : les ſituations les plus tendres ne lui coûtoient rien ; il les cherchoit ; il ſe plaignoit ſans ſujet ; il rêvoit de même ; &, quoique bien venu, il étoit toujours occupé d'inquiétude ; &, répétant ſans ceſſe les mots de rigueur, de martyre, il ſe tuoit à exprimer des malheurs dont ſes maitreſſes ne l'accabloient pas ; elles ſe tuoient, à leur tour, à lui dire qu'elles ne le haïſſoient pas. Leur tendreſſe, trop aiſée à gagner ; leur facilité à ſe laiſſer rendre viſite ;

leur gaieté continuelle : tout cela le rebutoit. Il ne voyoit point matiere à imiter ses Héros ; il vouloit l'être à quelque prix que ce fût ; il auroit cru dégénerer de la noblesse de ses sentiments, s'il avoit continué à poursuivre des cœurs qui se rendoient sans lui faire éprouver des tourments. Quelquefois il venoit de lire l'aventure d'un amant qui, dans le chagrin de n'être point aimé, remplissoit les forêts de ses plaintes, & qui, de désespoir, alloit se tuer, si son écuyer ne l'en avoit pas empêché. L'état de cet amant le pénétroit ; ses tendres lamentations lui donnoient de l'émotion, son sort lui paroissoit malheureux ; la grandeur de son infortune lui faisoit envie ; il y trouvoit un merveilleux qu'il brûloit d'exprimer par lui-même : mais le moyen ? Dans le moment, sa maitresse accouroit avec de grands éclats de rire, lui raconter une puérilité, dont elle exigeoit qu'il rît comme elle ; il falloit qu'il étouffât toutes les belles choses qu'il auroit dites ; il mouroit d'une réplétion de beaux sentiments. Quelle mortification pour lui ! On exigeoit qu'il fît le badin, qu'il fût tranquille, que rien ne troublât la certitude qu'on lui donnoit qu'il étoit aimé ! Ah ! quel amour ! s'écrioit-t-il alors ; un si grand calme convient-il à de belles âmes ? aimerois-je un cœur

qui m'auroit coûté ſi peu ; un cœur ſans fierté, ſans rigueur, qui ne connoît pas le prix du mien? Non, non ; quittons, diſoit-il, un engagement qui n'eſt pas digne de moi : qu'elle porte, cette maîtreſſe, ſon cœur à des amants dont le caractere réponde à la petiteſſe du ſien ; laiſſons au ſeul Vulgaire des inclinations qui ne peuvent occuper mes ſemblables. Puiſque le Ciel m'a fait naître avec une âme capable des mouvements les plus nobles ; que je reſſens en moi cette ſource de grandeur qu'avoient autrefois ces fameux Héros, ſi différents des autres hommes, attendons que le Ciel me préſente les occaſions de me diſtinguer comme eux. Il réſerve ſans doute mon cœur à quelque objet digne de le poſſéder ; & le haſard, ou quelque aventure particuliere manifeſtera les deſſeins qu'il a ſur moi. Voilà les réflexions qu'il feſoit ; il les fit ſi ſouvent, qu'enfin il réſolut d'attendre le moment auquel le Ciel, par une invincible ſympathie, devoit attacher ſon cœur à celui d'une autre ; il quitta toutes celles à qui ſon oncle l'avoit préſenté ; il ne voulut point entendre parler de mariage, penſant en lui-même que, s'il ſe marioit, cette haute réputation qu'il eſpéroit d'acquérir, feroit un bien perdu pour jamais. Avant qu'il en vînt là, il devoit avoir rem-

pli l'Univers de ſon nom & du bruit de ſes malheurs. En vain ſon oncle le preſſa, il ne voulut plus entendre parler de maitreſſe; elles n'étoient pas des Héroïnes; elles l'avoient aimé ſans qu'il eût eu le temps de ſe déſeſpérer de leur cruauté; il le pria de ne lui en plus parler. Cet oncle cependant ne goûtoit point les raiſons qu'il lui alléguoit: il lui dit que, quoiqu'il fût riche, il ne falloit pas rejetter des partis avantageux; qu'au reſte celles qu'on lui propoſoit étoient extrêmement aimables; qu'il en étoit aimé, & que leurs agréments, joints à leur naiſſance, méritoient tout l'attachement du plus honnéte-homme; que, d'ailleurs, il l'avoit produit ſur le pied d'un Cavalier galant & reſpéctueux, & que ſon mépris pour de telles perſonnes le déshonoroit du côté de la politeſſe & du ſçavoir-vivre. C'étoient-là les réprimandes que lui feſoit cet oncle, dont le caractere uni & franc ne s'accommodoit pas de l'humeur de ſon neveu; mais il l'aimoit beaucoup, & il ceſſa de combattre ſa répugnance: de ſorte que le neveu ne vit plus perſonne. La chaſſe & la pêche firent ſon unique occupation, & les bois étoient les confidents des vives réflexions que lui inſpiroient ſes lectures.

Une année entiere ſe paſſa dans cette oiſiveté,

Un jour qu'il avoit ſuivi ſon oncle à la chaſſe, & que la viteſſe avec laquelle cet oncle pourſuivoit un cerf l'avoit emporté loin du neveu, le reſſouvenir d'un endroit touchant qu'il avoit lu dans un Roman l'arrêta, & lui fit mettre pied à terre dans un petit bois : là, il rappella dans ſa mémoire un Chevalier indifférent qui, ſe déſaltérant au bord d'un ruiſſeau, avoit apperçu une belle perſonne endormie, dont l'aſpect l'avoit touché. Le bruit que ce Chevalier avoit fait en ſe levant, avoit éveillé la belle dormeuſe, & il avoit alors été ſaiſi d'une timidité reſpectueuſe ; mais il n'avoit oſé témoigner à ce bel objet la ſurpriſe où il étoit de la trouver endormie dans une forêt ; ſa ſurpriſe avoit été accompagnée de toutes les marques d'un amour naiſſant. La Belle, en regardant le Chevalier, avoit rougi & paru interdite ; elle s'étoit éloignée du Chevalier d'une maniere à lui prouver que ſa rougeur ne venoit pas de haine. Par reſpect, le Chevalier n'avoit oſé la ſuivre ; il s'étoit contenté de rêver à ſon aventure, de partir plein de rêverie, & d'arrêter ſa courſe peu de temps après, ſentant bien que cette belle perſonne avoit emporté ſon cœur avec elle. L'aventure de ce Chevalier, dont s'entretenoit le neveu, lui paroiſſoit charmante ; il y trouvoit quelque choſe

de grand & d'admirable; il souhaitoit que pareil accident mît fin à cette indifférence qu'il avoit résolu de conserver jusqu'au moment marqué pour sa défaite.

Cette idée romanesque l'occupoit, quand il entendit la voix d'une femme qui sembloit parler à une autre personne; il écouta, & il entendit qu'elle disoit ces mots:

« Non, ma chere, Fatime, non; son cœur & » le mien ne sont point faits l'un pour l'autre; sa » tendresse est d'une espece trop commune; il » m'aime beaucoup, j'en conviens; mais sa ma- » niere d'aimer ne me satisfait pas: Je ne veux » point un amour ordinaire: celui que je ressen- » tirois pour un homme qui me toucheroit, se- » roit & trop noble & trop tendre, & deman- » deroit dans un Amant une âme qui répondît » à la dignité de la mienne. Ajoutez à cela que » l'aventure qui nous a fait connoître l'un & l'au- » tre, n'a rien d'assez singulier. Des cœurs que » le Ciel destine l'un pour l'autre, ne sont tou- » chés que par un hasard surprenant; on est ému » en se voyant; je n'ai point senti cette émotion » qui doit précéder une belle passion: ainsi, Fa- » time, cesse de me parler pour lui; il n'est pas » en mon pouvoir de l'aimer ».

Le son de la voix de la personne qui parloit, ses paroles approchantes de celles que doit prononcer une Héroïne de Roman, la rencontre qu'il en fesoit dans une forêt, tout cela mit notre jeune homme dans une agitation qui lui annonçoit qu'enfin il ne seroit plus indifférent; il avança du côté d'où venoit la voix : le bruit qu'il fit en marchant, obligea la belle qui parloit à se retirer. Il la vit qui, soutenue d'une femme de chambre, marchoit d'un pas précipité; il s'avança respectueusement vers elle, & lui dit, en imitant le Chevalier dont il s'étoit ressouvenu : ah ! Madame, où fuyez vous? arrêtez un moment, & laissez-moi jouir de l'agréable surprise de rencontrer ici une aussi belle personne que vous. N'imputez point ce que j'ôse vous dire à un manque de respect; le Ciel m'est témoin que le mien en ce moment est infini pour vous : mais, Madame, je ne suis point le maître du mouvement qui me fait parler; je ne l'ai point été de celui qui m'a porté vers vous; je vous vois, je n'ôse vous exprimer l'embarras où je me trouve : je ne sçais s'il doit vous offenser; mais je sçais bien que jusqu'ici je ne l'ai jamais connu.

Il prononça ces mots d'une maniere impétueuse; il n'osoit lever les yeux sur celle à qui

il venoit de marquer tant d'empressement; il demeuroit interdit en attendant sa réponse, qu'elle fit en ces termes.

Chevalier, j'impute à notre rencontre inopinée l'audace que vous me témoignez; & si quelque chose peut me venger de votre hardiesse, c'est la consolation de n'être encore qu'un instant en danger de vous voir oublier le respect que l'on doit à mes pareilles. Ah! Madame, répondit le jeune homme à qui le plaisir de s'entendre nommer Chevalier avoit pensé couper la parole, pourquoi faut-il que vous m'accusiez de manquer de respect? Pardonnez-moi, si j'ôse vous dire que je souhaiterois de tout mon sang pouvoir vous ôter une opinion que, dans toute autre que vous, j'appellerois injuste: vous avez raison de dire que vous serez assez vengée, puisque je ne vous reverrai plus; mais vous ne sçavez pas jusqu'où va cette vengeance; le chagrin de vous laisser offensée, la perte que je ferai de vous... Arrêtez, dit la Belle; prouvez-moi, en cessant ce discours, que vous ne voudriez point m'irriter; & puisque vous me témoignez avec tant d'ardeur le chagrin que vous avez de l'avoir fait, sçachez-moi bon gré de vous empêcher d'en dire davantage.

En disant ces mots, elle se retira. Le Chevalier,

navré d'amour, poussé d'un mouvement plus fort que le premier, ou plutôt animé par une ferveur de novice, s'avança encore, se jetta aux genoux de la Belle, & la pria en baisant avec appétit le bas de sa robe, de ne point partir sans avoir la bonté de l'assurer qu'elle oublioit son crime. Je tremble, lui dit-il, que chaque mot que je prononcerai ne soit un crime encore; mais, Madame, il faudra que je meure, si vous me laissez croire que vous êtes irritée; daignez, par un mot, délivrer un malheureux du trouble éternel où vous le plongez, si vous vous obstinez à vous taire.

Ce discours & son air ému inspirèrent à la belle fugitive une tendre compassion; une rougeur, dont elle ne put se défendre, décela une partie de ce qu'elle voulut cacher; alors elle jetta sur le Chevalier un regard qui le rassura. Allez, Chevalier, dit-elle d'une voix qui n'étoit plus irritée, je veux bien oublier votre hardiesse en faveur d'un repentir qui me paroît sincere; vivez, je n'ai plus de colere, & je n'en veux plus avoir.

Dieux! y eut-il jamais un sort plus charmant que celui de notre nouveau Chevalier? La douceur avec laquelle venoit de lui parler la Belle, le remplissoit d'une joie qui ressembloit à l'extâse: il fut long temps sans répondre; enfin, après avoir

encore une fois baisé sa robe, je vivrai, Madame, puisque vous me le permettez, dit-il; mais je ne vivrai que pour me ressouvenir de vos bontés : si cependant ce ressouvenir me fait désormais respecter mes jours, pourrai-je les conserver longtemp, puisque je vous perds ?

Chevalier, lui dit la Belle, je me retire; bientôt vous ne mériteriez plus la grâce que je vous ai faite, & je serois fâchée de la retirer. Elle le quitta là-dessus. Notre jeune-homme n'osa plus la suivre; il resta éperdu dans la posture où il étoit; il la perdit enfin de vue, les arbres la lui déroberent. Je vous perds ! s'écrioit-il, que vais-je devenir ? Faut-il que le jour heureux où j'ai vu tant de beautés, commence en même temps pour moi un malheur peut-être éternel ? Il se leva après ces plaintes; il délia la bride de son cheval qui étoit attachée à un arbre, & remonta pour suivre le chemin qu'il avoit vu prendre à la belle inconnue.

A peine eut-il fait cent pas, qu'il rencontra son oncle, qui revenoit avec toute la bande des Chasseurs. Le tumulte & l'embarras ne convenoient guères à un homme aussi agité qu'il l'étoit; il voulut se détourner; mais son oncle l'avoit apperçu, il l'appella; &, remarquant qu'il avoit l'air

pensif, il lui demanda ce qui le rendoit si rêveur. La solitude & le silence où j'ai demeuré depuis que je vous ai perdu, répondit ce neveu, contribuent sans doute à me donner l'air que vous me voyez; car il n'eut garde d'apprendre à son oncle l'aventure qui lui étoit arrivée; le mystere la rendoit encore plus touchante. Son oncle lui fit un récit de ce qui s'étoit passé pendant la Chasse, & ils arriverent insensiblement au Château en discourant ainsi tous deux. Quelques Gentilshommes voisins, qui avoient été de la partie, souperent le soir chez l'oncle; on y but; on y mangea considérablement; mais le neveu ne fit presque ni l'un ni l'autre; il sçavoit trop bien son Roman pour manquer à cette particularité: la rêverie & l'inquiétude furent pendant le repas ses mêts les plus délicieux. Son oncle fit ce qu'il put pour le tirer de sa tristesse; il ne put lui faire partager la joie bachique qui animoit tous les conviés; on le soupçonna d'être amoureux. Pour le coup, disoit le vieux oncle, tu aimes, mon cher neveu, ou je ne m'y connois pas; & je me doute que, pendant que nous avons été éloignés de toi, il faut absolument que tu aies fait quelque découverte nouvelle qui t'a coûté ton cœur. A ce mot de découverte, notre homme laissa aller un soupir,

& leva les yeux au Ciel. Les conviés réjouis lui firent la guerre, & lui présenterent chacun un verre de vin, pour noyer, disoient-ils, cet amour, qui n'étoit point encore assez grand pour se sauver du déluge de la liqueur. Mais tout cela ne l'excita pas davantage; il sçavoit qu'il falloit rêver: c'étoit l'ordre & la maxime des Amants Romanesques; il auroit mieux aimé ne boire de sa vie, que d'enfreindre des loix qu'il regardoit comme inviolables à tous ceux qui vouloient aimer noblement. Le repas fini, les gentilshommes voisins se retirerent, & notre jeune-homme s'enferma de son côté dans sa chambre. Jusqu'ici les réflexions qu'il avoit faites étoient vagues, & n'avoient point eu d'objet. Quel charme pour lui que de pouvoir à présent trouver dans sa propre situation matiere à ces grandes idées qu'il avoit si long-temps empruntées des autres!

On peut aisément s'imaginer qu'il parla tout seul, qu'il se lamenta, qu'il se promena en désespéré, & qu'étant à même du plaisir d'être amoureux comme un Héros, il n'épargna ni tons ni soupirs. Pendant la nuit, il fit quelque trève à ses maux, pour penser aux moyens de sçavoir quelle étoit la Divinité qu'il adoroit. Déjà, pour la récompenser du titre de Chevalier dont elle

l'avoit honorée, il l'avoit, plus de cent fois dans ses plaintes, qualifiée de Princesse. L'impatience de la revoir & de sçavoir où étoit le Château superbe où elle fesoit sa demeure, lui fit prendre la résolution de sortir & de monter à cheval dès qu'il feroit jour. Un jeune-homme qui avoit été dans la maison de l'oncle, à-peu-près de l'âge de notre Chevalier, devoit l'accompagner & lui servir d'écuyer. Ce jeune-homme étoit fort aimé du Chevalier; la conformité d'humeur & de caractere l'avoit engagé à lui confier tous ses sentiments; c'étoit avec lui qu'il fesoit ses lectures, & le cerveau de l'écuyer n'étoit pas moins disposé à se tourner que celui du Chevalier.

Dès que le jour parut, il se leve, s'habille, & va éveiller son écuyer; lui ouvre son cœur, & l'instruit de sa résolution. L'écuyer, charmé de pouvoir assister à une recherche aussi curieuse, qui peut-être seroit suivie d'une entrevue charmante, se leve & s'habille aussi, en promettant qu'il s'acquitteroit du devoir d'écuyer avec autant d'honneur, que mille autres écuyers de Roman qu'il nomma, & dont il rappelloit l'histoire en s'habillant. Quand il fut prêt, nos deux Aventuriers partent; le Chevalier marche devant. Quelque chicaneur me dira sans doute que ce jeune

Gentilhomme ne pouvoit ſe perſuader qu'il étoit Chevalier, puiſqu'il n'en avoit pas l'armure ; mais je réponds à cela, que ſa folie n'avoit point encore été juſqu'à vouloir en tout reſſembler aux Héros de ſes livres; il n'en aimoit que cette eſpece de tendreſſe avec laquelle ils feſoient l'amour; leurs aventures lui feſoient plaiſir; je parle de celles où les jettoient, ou la rigueur de leurs Maitreſſes, ou la perte qu'ils en feſoient. Voilà celles qu'il ſouhaitoit d'éprouver, n'ayant point encore pouſſé l'extravagance juſqu'à s'imaginer qu'ils pourfendoient de véritables géants, & qu'ils combattoient contre des enchanteurs. Les Romans lui avoient laiſſé une impreſſion qui lui donnoit du goût pour l'amour héroïque, & qui même lui eût fait mépriſer le danger le plus évident : en un mot, ſa folie étoit un compoſé de valeur outrée & d'amour ridicule; voilà tout. Pour ce qui eſt du titre de Chevalier, il lui ſuffiſoit d'être né Gentilhomme pour que ſon imagination fût trompée & ſatisfaite.

Revenons à la marche de nos Aventuriers, qu'une digreſſion aſſez inutile m'avoit fait quitter. Le Chevalier étoit devant, ayant ſon chapeau enfoncé ſur les yeux; il ſe livroit à ſouhait à ſes penſées amoureuſes; quelques ſoupirs ſeulement

interrompoient le profond silence que sa tristesse & son inquiétude lui fesoient garder. L'écuyer, digne Suivant d'un tel maître, marchoit après lui sans rien dire, & se délectoit lui-même du rôle subalterne qu'il jouoit dans cette noble aventure: trois heures entieres se passent sans que rien fournisse occasion de parler. Ils entrerent dans le même bois où s'étoit fait, le jour précédent, l'agréable rencontre de nos Amants. La vue de ces lieux redoubla l'inquiétude & les soupirs du Chevalier; il arrêta son cheval pour regarder avec plus d'amour l'endroit où il avoit parlé à cette belle personne; ses yeux sur-tout se fixoient sur celui où elle lui avoit pardonné son crime: il appella son écuyer, qui l'examinoit avec admiration, & qui peut-être, dans l'intérieur, se trouvoit heureux d'appartenir à un homme qui fesoit si noblement son personnage. Cet écuyer approche: vois-tu ce détour, ce chemin coupé, lui dit-il, mon cher Cliton: (ce nom lui coula comme de source, & c'étoit un nom d'écuyer de Roman, qu'en badinant il lui avoit donné depuis long-temps;) c'est là, lui dit-il, où à genoux à ses pieds, j'ai vu sa belle bouche me prononcer ces mots: *Vivez, je ne suis plus en colere.* L'écuyer, à ces tendres mots, ouvroit de grands

yeux; & ſemblable, ſi vous voulez, à ces chiens de chaſſe, que le ſentiment rend ardents à trouver le gibier, il conſidéroit ces lieux avec une attention qui le rendoit impatient de voir l'objet dont on lui rapportoit les paroles.

Après avoir donné quelques moments, l'un à ſes regrets & l'autre à ſa curioſité, ils pourſuivoient leur chemin, quand ils virent tout-d'un-coup un Cavalier accompagné d'un valet, & qui couroit le grand galop; ce Cavalier leur parut de bonne mine. Notre Chevalier, que j'appellerai dans la ſuite Pharſamon, ſuivit de loin ce Cavalier, par je ne ſçais quelle envie de ſçavoir ce qu'il devenoit. Après une demi-heure de courſe de part & d'autre, Pharſamon vit de loin un grand château, où ſon oncle ne l'avoit jamais conduit. Le Cavalier qu'il ſuivoit mit pied à terre à la porte du château, & y entra. La jeuneſſe du Cavalier, ſon air, le peu de diſtance qu'il y avoit de ce château au lieu où il avoit rencontré la belle Inconnue, tout cela lui perſuada que ſa Maitreſſe feſoit là ſa demeure, & que ce Cavalier ſi bien fait ne pouvoit être qu'un Amant qui la venoit voir. Il s'imprima ſi fortement cette idée dans l'eſprit, que, ſe tournant vers ſon écuyer, il lui dit : Cliton, je ſuis l'Amant le plus malheureux

qu'il y ait ſur la terre: ce n'eſt point aſſez d'avoir à combattre les rigueurs de celle que j'aime; j'ai un rival, Cliton: ou plutôt j'en ai deux, ſi j'en crois ce que j'ai entendu hier. Mais, de ces deux rivaux, l'un eſt ſans doute aimé, & mon cœur me prédit que c'eſt celui qui vient d'entrer dans ce château. Pour des rivaux, lui dit Cliton, il eſt avantageux pour vous que vous en ayez; vous en aurez plus de gloire à vaincre: mais pourquoi vous perſuader qu'il en eſt un qui eſt aimé? Non, Seigneur; perdez cette inquiétude, je n'y vois point d'apparence, & la maniere dont vous a parlé cette incomparable perſonne n'annonce rien de ce que vous craignez; elle ne vous auroit point dit de vivre, ſi elle n'avoit pas envie que vous vécuſſiez pour elle.

Cependant la matinée étoit preſque déjà paſſée; Pharſamon, malgré la violence de ſon amour & de ſa jalouſie, ſe ſentit ſi fatigué, qu'il deſcendit de cheval pour ſe repoſer quelques moments; il n'y avoit que cent pas pour aller au château, de l'endroit où il s'arrêta: il vit par haſard, en deſcendant de cheval, une petite porte de jardin ouverte; ce jardin étoit du château, & cette porte étoit ouverte alors, ou par cas fortuit, ou par la négligence du Jardinier, dont la chaumiere étoit

près de-là. L'envie de se mettre à l'ombre, car le soleil étoit très-chaud, fit entrer Pharsamon dans ce jardin. D'abord une grande allée touffue se présenta à ses yeux, il s'y promena : cette allée avoit plusieurs avenues; & jettant sa vue de tous côtés, il apperçut au bout d'une autre petite allée qui aboutissoit à celle où il se promenoit, une jeune Demoiselle dans un négligé charmant; elle étoit assise sur un gazon, tenant un livre, & paroissant rêver très-profondément : la posture où elle étoit, empêchoit que Pharsamon ne pût voir son visage; mais ce qu'il en vit ne laissa pas de le charmer. Elle appuyoit sa tête sur une de ses mains; & laissoit tomber l'autre bras nonchalamment sur elle : ce bras, cette main, lui parurent admirables; aussi étoient-ils l'un & l'autre fort blancs. Il se sentit ému, & regardant cette émotion comme une infidélité qu'il fesoit à sa belle Inconnue, il en rougit, s'en fit des reproches; &, malgré ce dépit contre lui-même, il jugea bien que plus il avanceroit, plus il deviendroit criminel. La posture de celle qu'il voyoit, une taille que marquoient la finesse & la bonne façon de ses habits; tout le mettoit en danger d'être volage; & il alloit rebrousser chemin, quand cette belle personne changea de posture, & fit voir à

Pharſamon, en ſe remuant, ce méme viſage, ces mêmes traits qui l'avoient tant charmé, & qu'il cherchoit à revoir. Elle voulut d'abord ſe retirer; mais il étoit accouru ſi vîte, qu'il eut le temps de l'arrêter, & de ſe précipiter à ſes genoux. Je vois bien, lui dit-il, que ma rencontre dans ce jardin vous paroît un nouveau crime; mais, Madame, le haſard a tout commis; ne m'ôtez point le bonheur qu'il me procure; je le cherchois, il eſt vrai, & je ne m'attendois pas à le trouver ici. En même-temps il lui expliqua de quelle maniere il étoit entré dans ce jardin; il lui parla de ſes inquiétudes, du plaiſir qu'il avoit eu à la voir de loin ſans la reconnoître, des reproches qu'il s'étoit faits de ce plaiſir; enfin, il lui conta ſes tendres peines, en atteſtant le ciel de la néceſſité où il étoit de l'aimer juſqu'au dernier ſoupir, & n'exigea d'elle que la compaſſion qu'on accorde aux Amants les plus malheureux. Il avoua qu'il n'oſoit eſpérer de retour, & qu'il ne pouvoit enviſager un ſi grand bonheur, ſans preſque mourir de joie. Il la pria d'agréer ſeulement qu'il portât ſes chaînes, & continua de parler long-temps avec une impétuoſité de diſcours que la belle écoutoit avec une attention qui ne lui en laiſſoit pas perdre un mot. Enfin, il ceſſa de parler, pour en avoir trop

dit; mais il témoignoit, par l'action la plus soumise, qu'il se taisoit bien moins par un épuisement de tendresse, que par un épuisement de forces.

La Belle, qui avoit donné toute son attention au discours qu'il venoit de débiter, charmée du tour de son esprit, & plus encore de ses sentiments, fut quelques moments irrésolue; elle ne sçavoit que répondre. Elle avoit aimé Pharsamon dès le premier instant qu'elle l'avoit vu; elle étoit tentée de céder à son amour; la fierté la retenoit; il falloit prendre son parti, & sur le champ : voilà ce qu'elle put tirer de ses irrésolutions. Je vous avoue, Chevalier, lui dit cette Belle, que votre vue m'a surprise : j'ai cru d'abord qu'un amour peu respectueux vous avoit conduit ici, & que vous sçaviez que j'y étois : vous m'assurez que vous ne vous y trouvez que par hasard, & je suis bien-aise de vous voir en cela moins coupable : la maniere dont je vous parlai hier vous devoit convaincre qu'il étoit inutile de conserver des sentiments qui m'offensoient : la violence de votre amour l'a emporté sur ce que je vous ai dit; vous continuez de m'aimer; je n'en puis douter par tous vos transports; ma fierté exige que je vous condamne à ne me voir de

votre vie; je ſçais à quoi m'engagent & l'honneur & le devoir. Mais, Chevalier, je vous plains, & vous êtes véritablement à plaindre; le reſpect a combatu pour moi dans votre cœur; ce reſpect calme ma colere, & m'inſpire pour vous des ſentiments plus doux : mais n'eſpérez point que, ſi je ne vous éloigne pas de moi pour jamais, j'en ſois plus favorable à votre paſſion; je veux ſeulement eſſayer ſi la douceur avec laquelle je vous traite fera plus d'effet ſur vous que n'en fit hier mon courroux. Ah! Madame, s'écria Pharſamon, eſt-il en votre pouvoir d'éteindre une flamme que vos yeux ont une fois allumée? &, quand on vous aime, peut-on perdre ſon amour à cauſe du peu d'eſpérance qu'on a d'être jamais aimé? Non, non, Madame; ma paſſion, malgré moi, m'emporte : elle ne peut finir qu'avec ma vie; diſpoſez, comme vous voudrez, de mon ſort; mais ne me mettez plus dans l'impuiſſance de vous obéir, en m'ordonnant de ne plus vous aimer. Voilà ce qu'on peut appeller une imitation de haut ſtyle. La jeune Dame, qui s'y connoiſſoit mieux que perſonne, ſe ſentoit en elle-même bien chatouillée du plaiſir d'avoir fait naître une ſi belle paſſion; elle n'avoit jamais vu d'homme ſi dangereux pour elle; il lui ſembloit voir en Pharſamon quelqu'un de

ces anciens Paladins, qui, touché de ses appas, avoit trouvé le secret de revenir de l'autre Monde pour brûler encore du feu de ses beaux yeux. Ses regards n'annonçoient rien de fatal à Pharsamon. Et comme il étoit à genoux : quittez, lui dit-elle, une posture où je rougis de vous voir; j'ignore encore ce que le ciel veut que je réserve à votre amour : mais puisqu'il est inutile de vous défendre d'aimer, je ne m'y opposerai plus; je ne vous dirai pas que mon intention soit de répôndre à votre amour. Non, Chevalier; cependant je devrois vous fuir, & je vous écoute : ne m'en demandez pas davantage, & cessons un entretien qui n'a que trop duré. Hé bien! Madame, répliqua Pharsamon, je ne vous importunerai plus du récit d'un amour que vous haïssez; mais, en me condamnant au silence, finissez, Madame, une inquiétude affreuse. Les Dieux n'ont point fait d'objet plus aimable que vous, & je trouverai des rivaux dans tous les lieux où l'on verra vos charmes. Mais, hélas! que je crains d'en trouver de.... N'achevez pas, dit la Belle, & ne mettez point au jour des soupçons qui m'outragent : croyez que, si mon cœur étoit sensible, il ne l'auroit été que depuis.... Elle n'acheva pas elle-même; elle baissa les yeux; elle avoit

voulu dire depuis hier. Les interruptions de discours sont semées dans les beaux Livres, & la Belle sçut, dans cette occasion, faire usage de ses lectures.

Pharsamon, comme Chevalier instruit & circonspect, feignit de n'avoir pas entendu ce qu'elle vouloit dire; il poursuivit son discours, & fit un récit de l'aventure qui l'avoit si fort inquiété. Il lui peignoit, trait pour trait, le Cavalier qu'il avoit suivi, & la mit si bien au fait, qu'elle lui avoua non-seulement qu'elle connoissoit celui qui avoit fait naître ses soupçons, mais qu'elle en étoit aimée. Je n'ai pas cru, poursuivit-elle, devoir vous en faire un mystere, que je devrois vous cacher; c'est que je ne suis venue dans ce jardin, que pour ne le point voir, sçachant bien qu'il viendroit me rendre visite. Ah, Dieux! s'écria Pharsamon, quel calme n'apportez-vous pas à mon cœur, belle Princesse! Car enfin, vous méritez de l'être; & je n'ôse m'imaginer que vous ne le soyez pas, puisque parmi tous ceux qui vous adorent, nul n'a touché votre cœur. Laissez-moi le triste & doux plaisir de vous aimer & de vous le dire; donnez-moi la liberté de vous voir, pour considérer dans vos yeux cette compassion que vous avouez que je mérite. En disant ces mots, Pharsamon s'étoit

remis à genoux. Mais, quel fut son étonnement, quand il vit approcher le même Cavalier qu'il avoit suivi jusqu'au château ! La Princesse de nouvelle édition n'eut pas la force en ce moment de se servir ni de son autorité, ni de cette tranquillité que les grandes âmes conservent dans les plus fâcheuses situations.

Dans cet accident inopiné, elle changea de couleur & demeura muette. Le Cavalier, en l'abordant, donna toutes les marques d'un homme au désespoir. Quoi ! Madame, lui dit-il, je vois un homme à vos genoux ! Vous étes seule avec lui dans un jardin, pendant que vous me renvoyez, & qu'on m'assûre que vous n'êtes pas ici ! O Dieux ! Madame, est-ce là cette grandeur, cette noblesse de cœur chimérique, dont vous vous parez ? Elle se termine donc à sçavoir me tromper, ingrate ? A ces reproches, Pharsamon, que la surprise avoit empêché de parler jusqu'ici, ne put se contenir : Seigneur, lui dit-il, ou qui que vous soyez, sçachez que vos reproches sont injurieux ; vous m'avez trouvé aux genoux de cette belle personne, il est vrai : mais le hasard seul m'a conduit ici ; elle n'eut jamais dessein de m'y voir : & quand elle auroit voulu m'y entretenir, vous devriez en gémir, & non pas vous en plaindre avec hardiesse. A mon

égard, peu m'importe que vous me ſoupçonniez d'amour ou non ; &, pour vous épargner même une inquiétude inutile, je vous avertis que je l'aime : oui, Seigneur, je ſuis votre rival, & le ſerai de tous ceux qui auront mes ſentiments. Vous voyez, dit le Cavalier, ſans répondre aux paroles de Pharſamon, & adreſſant le diſcours à ſa Maîtreſſe, vous voyez, Madame, ce que la certitude d'être aimé inſpire d'audace à cet homme? Impudent, s'écria Pharſamon, entendant ces paroles ; ou ceſſe de parler, ou porte ailleurs & ta fureur & ton inſolence : rends graces à celle que tu outrages & que je reſpecte, ſi mon bras ne t'a pas encore puni. Toi, me punir, dit le Cavalier ! Hé bien ! je vais te contraindre à franchir un reſpect que je ne ſuis pas obligé de garder auſſi religieuſement que toi. En prononçant ces mots, il met l'épée à la main, & s'avance pour percer Pharſamon, qui venoit de remarquer dans les regards de ſa Princeſſe, que le danger où il ſe trouve l'épouvantoit ; de ſorte qu'animé de l'intérêt qu'il la voyoit prendre à ſes jours, il ſe met en défenſe, mais avec une intrépidité proportionnée à la grandeur de ſa paſſion. La Princeſſe les voyant aux mains, tremblante pour les jours de Pharſamon, ou peut-être ſaiſie d'une frayeur naturelle

aux femmes, fit un cri en regardant cet Amant & n'eut que le temps de s'asseoir sur un siége de gazon, & de s'y évanouïr. Nos champions se battoient vigoureusement. Cependant, malgré la fureur qu'inspire la vengeance, le Cavalier sentoit bien que Pharsamon avoit une adresse ou une force supérieure à la sienne. Que n'avoit-il lu comme lui l'histoire des fameux Paladins? Le combat en eût été bien plus beau, bien plus opiniâtre, & bien plus digne du grand cœur de Pharsamon. Ils étoient tous deux blessés; mais Pharsamon, outré qu'un ennemi qu'il avoit vu outrager sa Princesse, l'arrêtât par tant de résistance, s'élança à tout hasard sur son épée, lui saisit le bras; & lui mettant la pointe de la sienne sur la gorge, le contraignit à rendre les armes, en lui fesant promettre qu'il reviendroit les rapporter aux pieds de celle qu'il avoit outragée, & qu'il la prieroit de souscrire à la grâce qu'il lui faisoit de ne pas lui ôter la vie.

Le malheureux vaincu promit & exécuta tout ce que Pharsamon voulut; le sang lui ruisseloit en deux ou trois endroits aussi-bien qu'à Pharsamon : il se retira honteux & confus, traversa tout le jardin, & remonta à cheval, méditant une prompte vengeance.

Pharſamon reſta auprès de la Princeſſe : il étoit au déſeſpoir que l'évanouïſſement où elle ſe trouvoit lui dérobât le plaiſir de ſe montrer à ſes yeux, ſanglant & bleſſé comme il étoit. Il crioit à perte de voix : vous êtes vengée, Madame; le ſang de votre ennemi coule en punition de tout ce qu'il vous a dit d'injurieux. A ſa voix, la belle évanouie entr'ouvit les yeux & fit un ſoupir. Pharſamon, dans le moment, tenoit une de ſes belles mains, la baiſoit & ſe pâmoit d'aiſe. La Princeſſe vouloit retirer ſa main; la force lui manquoit. N'abuſez pas, lui dit-elle d'une voix foible, de l'état où je ſuis. Pharſamon, là-deſſus, préparoit un torrent de tendres ſentiments, quand il vit des domeſtiques qui, ayant vu que le Cavalier s'en retournoit bleſſé, venoient ſçavoir ce qui s'étoit paſſé : ces domeſtiques étoient ſuivis de Fatime, femme-de-chambre de la Princeſſe.

Cidaliſe commençoit à revenir entierement, quand elle apperçut ſa femme-de-chambre; elle lui tendit le bras, & lui témoigna par cette action, qu'elle ſouhaitoit qu'on la remenât dans ſa chambre.

Cependant Pharſamon, qui étoit bleſſé, perdoit du ſang conſidérablement; déja même, à ſon tour, il s'affoibliſſoit. Son écuyer, le pauvre Cliton,

l'avoit toujours attendu à la petite porte du jardin. A la fin, il s'impatienta de ne point voir venir Pharſamon ; il étoit tard. Le plaiſir de partir le matin, ponr aller en aventure, ne leur avoit pas donné le loiſir de ſe précautionner contre la faim, en cas que leur courſe fût de trop longue haleine. Notre apprentif écuyer jugeoit mieux de l'heure qu'il étoit par ſon appétit que par le ſoleil. Il entra dans le jardin, pour chercher Pharſamon, croyant peut-être que ſa laſſitude & l'ombre l'auroient invité au ſommeil. Il s'avança dans la même allée où Pharſamon s'étoit d'abord promené ; & regardant de toutes parts, il vit Cidaliſe aſſiſe dans la poſture d'une femme qui ſe trouve mal. La beauté de cette perſonne ne lui laiſſa point douter que ce ne fût-là l'objet charmant dont Phatſamon étoit amoureux. Il vit auſſi les domeſtiques empreſſés autour d'elle, & la femme-de-chambre qui la prenoit par-deſſous les bras pour l'emmener ; il vit enfin Pharſamon ſanglant, tenant en main une épée nue.

Ce jeune écuyer étoit un bon domeſtique ; il aimoit véritablement ſon maître. Il s'avança vers cette troupe, qui lui ſembloit en mauvais ordre. Son maître, le voyant, fit briller ſon épée, la manioit encore avec fierté, & ſentoit un ſecret

plaiſir

plaisir de ce que son écuyer le trouvoit dans une situation qui devoit lui faire imaginer qu'il s'agissoit de quelque aventure considérable. Eh! grands Dieux! que veut dire tout ceci, dit-il en l'abordant? Vous voilà plein de sang; je vois une Dame presque évanouie. Qui vous a donc si bien ajusté, Seigneur Et que dira votre oncle, quand il vous verra revenir en pareil équipage? J'avois beau vous attendre à la porte du jardin, avec l'impatience d'un homme qui n'a bu ni mangé d'aujourd'hui; vous étiez, à ce que je vois, dans de belles affaires, pendant que je vous attendois! Eh! que ne m'avez-vous appellé à votre secours? Maudite soit cette belle matinée, où nous sommes partis si joyeux!

Taîs-toi, dit Pharsamon, entendant parler de secours & de malédiction; je n'ai eu besoin de personne, & tu me fais outrage. Ho, ho! répondit l'écuyer, qui voyoit son zèle si mal payé: parbleu! je vous conseille de me donner de votre épée dans le ventre, parce que je jure contre le malheur qui vous est arrivé. Vous devenez déjà bien fier, pour avoir fait une demi-journée de course. Allons, allons, Seigneur, remontez promptement à cheval: nous trouverons peut-être quel-

que Chirurgien dans le village voisin, qui mettra un appareil à vos blessures. Votre oncle nous attend, sans doute ; & le bon-homme nous régalera d'une belle scène, quand nous serons arrivés !

Pendant que l'écuyer tenoit ce discours, on emportoit la Princesse. Pharsamon n'en pouvoit plus : il voulut marcher pour la suivre, mais il avoit tant perdu de sang, qu'au premier pas qu'il fit, il tomba. La Princesse vit cette chûte ; elle poussa un soupir qui pouvoit passer pour un cri : elle n'étoit pas encore stylée à soupirer en Héroïne ; c'étoit-là sa plus considérable aventure ; elle outroit un peu son rôle. L'écuyer, qui vit son maître à terre, ne parut pas non plus en cette occasion un écuyer d'expérience : il s'avança en fesant des hûrlements affreux, se lamentant sur le chagrin qu'alloit avoir l'oncle en apprenant l'état où étoit son neveu Les cris de l'écuyer, la chûte du maître intéresserent les domestiques. La Princesse, d'une voix comme expirante, leur dit : Secourez ce Chevalier ; qu'on le mette au lit, & qu'on cherche des Chirurgiens. O Dieux ! s'écria-t-elle, malheureux Chevalier, c'est moi qui termine aujourd'hui ta vie. Cette pensée redoubla son mal ; elle s'évanouït encore entre les bras de

ceux qui la ſoutenoient. Que d'évanouïſſements ! dira quelqu'un ; un ſeul auroit ſuffi. Il eſt vrai ; le premier étoit naturel, & le ſecond n'étoit que par forme : c'étoit un de ces évanouïſſements de commande, qui ſembloit néceſſaire à Cidaliſe pour révêtir ſon aventure de toutes les formalités requiſes : elle aimoit mieux pécher par le trop que par le trop peu. Les coups d'eſſai ſont rarement des coups de maître ; & ſouvent on fait mal, parce qu'on veut trop bien faire. Bref, une partie des domeſtiques enleverent Pharſamon ; l'un par une jambe, l'autre par un bras, l'autre par la tête. L'écuyer, pleurant comme un veau, ſuivoit ce lamentable cortège, que commençoient ceux qui emportoient Cidaliſe : la marche étoit accompagnée d'une triſteſſe qui avoit quelque choſe de funeſte ; ils monterent l'eſcalier du château avec bien de la peine. Pharſamon fut un peu balotté ; mais enfin il fut porté à bon port juſques dans une chambre. On le déshabilla ſans qu'il remuât & qu'il donnât aucun ſigne de vie ; on le coucha après. Quelqu'un de la bande s'étoit détaché pour aller chercher un Chirurgien.

Cependant l'écuyer qui avoit eu toute la matinée le ſoleil ſur la tête, & qui avoit long-temps jeûné, s'étoit aſſis dans un fauteuil ; ſoit par l'é-

pouvante où l'avoit jetté la triste chûte de son maître, soit par inanition, il sentit que le cœur lui manquoit, & demanda un verre de vin. Mais l'embarras où tout le monde étoit, empêcha qu'on ne fît attention au besoin qu'il avoit d'un confortatif; & bientôt, à son tour, le voilà qui s'affoiblit, qui pâlit & qui va mourir; on eût dit qu'il y avoit ce jour-là un sort jetté sur ces malheureux Aventuriers. Ceux qui étoient dans la chambre, qui ignoroient combien l'estomac de l'écuyer étoit vuide, ne sçavoient que penser de tant d'accidents; on étoit si surpris, que chacun s'attendoit à se trouver mal. Eh! mon Dieu! disoit l'un, cela ne finira jamais; nous allons tous nous évanouir à notre tour. Cette crainte en fit déserter plus de la moitié, de peur de la contagion. De son côté, Cidalise s'étoit mise au lit, & envoyoit à tous moments demander des nouvelles de la santé de Pharsamon. Sur ces entrefaites, le Chirurgien vint: c'étoit une espece d'honnête-homme, demi-Paysan & demi-Bourgeois, qui sçavoit assez passablement son métier de Barbier; mais dont la main étoit un peu grossiere, & qui manioit ses outils lourdement. Il approcha du malade & visita ses blessures avec un silence qui sembloit pronostiquer la mort; enfin

il parla & dit : Vraiment, il eſt bien malade ; mais nous y mettrons bon ordre : quoique j'habite au Village, ce n'eſt pas à dire pour cela que je n'en ſçache autant qu'un Chirurgien de Ville. Là, là, Monſieur, ſoyez tranquille : dans ſix ſemaines, tout au plus, il n'y paroîtra pas. Dans ſix ſemaines! s'écrierent les gens de la maiſon. Nous voilà, ma foi, en belle poſture ! voici pour nous un joli ſurcroît de peine ! N'y auroit-il pas moyen, répondit le malade, qui avoit repris ſes eſprits, de me tirer d'affaire plutôt, Monſieur ? Ho ! dame, répartit notre Barbier, cela ne va pas auſſi vîte que la poſte, & cela n'eſt pas auſſi aiſé à guérir, que cela eſt aiſé à faire : repoſez-vous, ne vous impatientez pas ; il faut du temps ce qu'il en faut, & j'en ſçais la meſure comme celle de mes palettes. En diſant ces mots, il eſſuyoit les bleſſures, les ſondoit, & tout cela de maniere que Pharſamon feſoit à tout moment des cris perçants. L'écuyer eût, de bonne grâce, fait avec lui la contre-partie, s'il eût été en état de cela : les autres, de temps en temps, levoient les épaules en ſigne de compaſſion. A la fin, le Chirurgien acheva ; on recoucha Pharſamon : après quoi, on ſe tourna du côté de l'écuyer, qui ne revenoit

point de sa foiblesse, & sur le visage duquel on avoit déjà versé près d'un seau d'eau fraîche : tous ses habits en dégoutoient, mais cette abondante aspersion n'avoit rien produit. Le Chirurgien lui mit la main sur le front, lui tâta le pouls ; & ne lui voyant presque point de mouvement, dit d'un grand sérieux : ce garçon-là se trouve mal. Il y a un quart-d'heure que nous en disons autant, répondirent les domestiques. Qu'on apporte un peu de vin, répliqua le Barbier ; rien n'est plus souverain pour rendre la parole. Aussi-tôt on va tirer du vin ; on en apporte plein une grande bouteille ; on ouvre la bouche du malade, & on lui fait couler, à longs flots, de ce jus dans le gosier. Le vin fit tout-d'un-coup son effet : le pauvre écuyer remua, toussa. Encore, encore, disoit le Barbier ; & de rechef, à ces mots, on lui en redonne une écuellée ; on lui en versa tant, qu'à la fin l'écuyer ouvrit les yeux, apperçut la bouteille de nectar, & la prenant des mains de celui qui la tenoit, il en met le goulot dans sa bouche, &, sans aide de personne, haussa si long-temps le coude qu'il vuida la bouteille. Me voilà mieux, dit-il après ; sans mentir, j'avois besoin de cette réparation : si je me trouve mal à présent, ce n'

ſera pas par foibleſſe. Les domeſtiques & le Barbier demeurerent émerveillés d'avoir vu ce jeune homme reprendre ſi ſubitement ſes forces. Par la jarni ! dit l'un de la compagnie, s'il falloit autant de vin à tous ceux qui ſe trouvent mal pour les faire revenir, il n'y en auroit pas après vendange pour une demi-année ſeulement ; votre corps eſt d'un terrible entretien, l'ami ! Ma foi, dit l'écuyer, ſans vous amuſer à philoſopher ſur ma boiſſon, apportez-moi quelque choſe à manger : vous n'auriez pas envie de tant jâſer, ſi vous n'aviez pas le ventre plus plein que moi. Oui-dà ! répondit quelqu'un ; c'eſt bien aſſez bu pour manger un morceau : mais ſi vous avez autant d'appétit que vous avez de ſoif, nous n'avons, ma foi, qu'à embrocher tous les dindons de la baſſe-cour. Une ſervante ne laiſſa pas de deſcendre dans la cuiſine, & de dire à l'écuyer : là, là, ſuivez-moi ; vous devez avoir de bonnes jambes à préſent. Oh ! de bon cœur, dit l'écuyer, qui ſe leva auſſi-tôt, & la ſuivit. On peut s'imaginer qu'il fit ſon devoir au buffet, & qu'il ne démentit point, en mangeant, la noble vigueur avec laquelle il avoit bu.

Tout le monde ſortit de la chambre de Pharſamon. Ses bleſſures & la perte du ſang qu'il avoit

faite, affoiblirent beaucoup ses idées d'aventures. On a beau être sçavant en théorie, à moins d'une longue pratique, on n'est jamais ferme en rien. Il rêva quelque temps à son histoire, à son oncle, à sa Princesse, mais tout différemment qu'il ne l'avoit fait le reste de la journée; les choses se présenterent à ses yeux à-peu-près de la maniere dont elles étoient; & de chagrin de se sentir un peu désabusé, ou d'accablement, il s'endormit.

La Princesse qu'on avoit mise au lit, rêvoit aussi de son côté à tout ce qui s'étoit passé, & se promettoit, des commencements de son aventure, une suite qui surpasseroit en beautés & en incidents toutes celles dont elle avoit l'imagination remplie. Elle commença par admirer la maniere dont elle avoit connu Pharsamon; ensuite elle passa à leur seconde entrevûe. Le combat du Chevalier avec celui qui étoit venu les troubler dans le moment qu'elle alloit peut-être lui témoigner qu'il pouvoit tout espérer, fut pour elle un surcroît d'admiration, & qui lui fournit matiere à de très aimables réflexions. Enfin ses réflexions lui firent conclure que le Chevalier étoit sans doute celui que le Ciel lui destinoit pour époux, & par conséquent le seul homme digne de toucher son cœur.

On peut juger, par cet échantillon, que notre

jeune Demoiselle avoit le cerveau encore plus dérangé que Pharsamon, quoique ce jeune homme fût passablement extravagant. Les Romans ne lui avoient pas marqué non plus qu'à lui; mais l'imagination d'une femme, dans ces sortes de lectures, (soit dit sans les offenser) va bien plus vîte que celle d'un homme, & en est bien plutôt remplie: de sorte que notre jeune Demoiselle pouvoit, à peu de chose près, passer pour une véritable Héroïne de Roman.

Je ne vous dirai pas ce qui se passa pendant quelques jours. Le Barbier venoit matin & soir panser Pharsamon. La Princesse envoyoit aussi demander de ses nouvelles par une femme-de-chambre, digne compagne d'une telle Maitresse. Cette femme-de-chambre espéroit que, quand sa Maitresse auroit rencontré ce qui lui convenoit, sans doute l'écuyer de cet Amant fortuné mériteroit de son côté toute son attention; & quoique la tendresse qu'ils auroient l'un pour l'autre dût être une tendresse subalterne, cela n'empêchoit pas qu'elle ne s'attendît d'aimer & d'être aimée d'un amour qui n'auroit rien de ressemblant à l'amour ordinaire. N'étoit-ce rien, avec cela, d'être de moitié dans toutes les aventures de sa Maitresse, d'étre sa confidente, de ménager quelque-

fois de petits raccommodements, qui ſuccéderoient aux querelles, que la trop vive ardeur de l'Amant, la fierté de l'Amante, ou de petits ſujets de jalouſie rafinée, feroient naître entr'eux ? C'étoit-là l'eſpérance flatteuſe dont cette femme ſe repaiſſoit ; ce qui fait voir que ſon caractere cadroit aſſez bien avec celui de l'Héroïne qu'elle ſervoit.

L'écuyer de Pharſamon n'avoit oſé retourner chez l'oncle : il craignoit d'être battu ; car cet oncle ne laiſſoit pas que d'être prompt ; il aimoit que tout ſe fît dans l'ordre, & il n'étoit pas dans l'ordre que nos Aventuriers fuſſent partis de leur chef & ſans lui rien dire : de ſorte que Cliton s'étoit déterminé à reſter chez Cidaliſe, en attendant la guériſon de ſon maître. Pharſamon, que Cidaliſe n'étoit point encore venue voir, ne ſçavoit à quoi attribuer cette réſerve ; mais les réflexions qu'il fit à ce ſujet firent bientôt place à de plus fâcheuſes.

L'inquiétude que ſon abſence devoit cauſer à ſon oncle, le tourmentoit furieuſement. Il pria Cliton de lui aller dire de ſes nouvelles : mais Cliton ne lui cacha point la répugnance qu'il avoit d'aller faire un tel meſſage ; & il fondoit ſa répugnance ſur la crainte de mille coups de bâton,

dont on ne manqueroit pas de l'accueillir, quand on sçauroit que son maître étoit bléssé. Pharsamon, qui jugeoit de la bonté de ses raisons, n'osa l'en presser davantage. J'ai déjà dit que ses idées romanesques étoient déchues; il auroit voulu être guéri, pour pouvoir retourner chez lui: mais il étoit tombé en de trop bonnes mains, pour qu'il eût le temps de profiter de cet heureux commencement de conversion.

Cependant les fréquents messages que fesoit Fatime, femme-de-chambre de Cidalise, avoient déjà formé une connoissance entr'elle & Cliton; ils se parloient souvent. Cette fille étoit d'assez bon goût: Cliton, quoique laid, étoit un gros garçon appétissant, & qui lui fesoit les doux yeux; grands préjugés d'un amour réciproque. Cependant, les premieres jours, notre jeune fille avoit feint de n'y pas prendre garde; elle répondoit aux galanteries de cet Amant, d'un air modeste, à demi-fier & sérieux, voulant proportionner avec justesse les manieres qu'elle devoit avoir avec lui, à celles que sa maitresse auroit avec Pharsamon.

Cliton, à qui la bonne chere & la vûe de Fatime avoient fait oublier les conséquences de leurs aventures, se livroit tout entier à son amour

Il voulut, un jour qu'il fortoit de table, & que quelques verres de vin avoient dérangé cette gravité qu'il s'étoit promis d'obferver, il voulut, dis-je, étant près de Fatime, porter une main téméraire fur fon fein, dont l'afpect chatouilloit fes fens un peu plus que de raifon. Fatime s'irrita de cette audace, & lui fit connoître, en fe retirant, qu'un amour pareil ne lui convenoit nullement. Le regard irrité qu'elle jetta fur Cliton lui rendit fon refpect, & le fit reffouvenir de ce qu'il étoit & de ce qu'étoit celle avec qui il en avoit agi fi librement.

Un jour ou deux après cette aventure, Cidalife fçachant que Pharfamon fe portoit mieux, renvoya Fatime lui annoncer qu'elle alloit le venir voir: elle avoit cru devoir laiffer paffer quelques jours par une bienféance d'ufage parmi les Amants du premier ordre. A cette nouvelle, Pharfamon fentir réveiller dans fon âme toutes fes idées, qui commençoient à le quitter: il alloit voir fa Maitreffe au chevet de fon lit: il étoit bleffé, & c'étoit pour elle. La fituation lui fembloit complette, & ne lui laiffoit rien à fouhaiter, pour qu'elle eût rapport à celles où mille autres Amants s'étoient trouvés.

L'après-dînée, Cidalife, accompagnée de Fa-

time, vint, comme elle l'avoit ſait annoncer. Elle étoit dans ce charmant négligé ſi convenable aux aimables femmes, qui, bien loin de diſtraire les regards par d'inutiles ornements, leur laiſſe l'entiere liberté de ne s'occuper que de la perſonne, d'admirer la partie des beautés qu'il laiſſe à découvert, pendant que de ſon côté l'imagination ſe repréſente le reſte avec les traits les plus avantageux; & que le cœur, qui ſe met de la partie, s'attendrit, s'enflamme, & ne donne plus de borne à ſes deſirs.

En entrant, elle regarda le Chevalier d'une maniere qui lui marquoit combien elle étoit contente de lui. Il crut devoir payer un regard ſi favorable, en la regardant à ſon tour d'un air qui témoignoit l'admiration que lui cauſoit une ſi charmante vûe. Elle s'aſſit dans un fauteuil, qui étoit au chevet de ſon lit. Fatime & Cliton s'éloignerent par reſpect.

Je ſuis fâchée, dit Cidaliſe en commençant le diſcours, de l'aventure étrange qui vous met dans l'état où vous êtes. Ce n'eſt point que je ne ſçache bien que vos pareils ſont accoutumés à venger les Dames & à combattre pour elles; mais j'aurois ſouhaité, dans la frayeur où m'a jetté le péril où vous étiez, que vous euſſiez eu moins de peine

à vaincre, & que votre ennemi, moins redoutable, eût été moins digne des terribles coups que vous lui avez portés.

Pharſamon, malgré ſa folie, ne laiſſa pas d'être ſurpris d'un compliment ſi bien copié d'après le Roman; mais ſa ſurpriſe ne ſervit qu'à augmenter l'eſtime qu'il feſoit de Cidaliſe.

Le danger où je me ſuis trouvé pour vous, Madame, n'a pas mérité que vous y fiſſiez tant d'attention. Ma cauſe étoit trop juſte, pour que votre ennemi échappât à la punition qu'il méritoit & les plus redoutables ennemis n'auroient pas tenu contre un homme qui avoit la hardieſſe de vous aimer, de vous le dire, & qui vous vengeoit de l'outrage que vous aviez reçu. Mais, Madame, oſerois-je, non pas pour prix de mon action, mais pour prix du zèle que j'ai pour vous vous prier de m'apprendre quelle eſt l'aimable perſonne pour qui j'ai combattu?

Le ſervice que vous m'avez rendu, répondit Cidaliſe, & le noble mépris que vous avez eu de votre vie, pour venger mon honneur, me mettent hors d'état de vous refuſer la grâce que vous me demandez : mais je n'ai pas moins d'impatience de ſçavoir à qui je dois tant de marques de zèle, que vous en avez d'apprendre qui je ſuis. Votre curioſi

m'honore trop, Madame, dit Pharſamon, & je l'aurois déjà ſatisfaite, ſi j'avois cru que vous en puſſiez avoir ſur ce qui me regarde.

Après ce petit trait de modeſtie, Pharſamon lui fit un récit de toute ſa vie, avec des expreſſions qui la rendoient éclatante, & qui tenoient lieu de faits. Il lui parla des livres qu'il avoit lus, des impreſſions qu'ils lui avoient laiſſées, de la répugnance pour les perſonnes qu'on lui avoit propoſées en mariage, de ſon habitude à rêver dans les bois. Il habilla même en aventure deux ou trois petits accidents qui lui étoient arrivés. Il lui parla de ſon oncle, & lui cacha l'inquiétude où il étoit de ne lui avoir point appris de ſes nouvelles. Il lui dit de quelle maniere il étoit parti de chez lui, & n'oublia pas l'attention amoureuſe, & grotesque, qu'il avoit eue pour les lieux où il l'avoit rencontrée. Il raconta tout au long l'apoſtrophe qu'il avoit faite à ſa chere Princeſſe: car c'étoit ainſi qu'il l'avoit toujours nommée dans le cours de ſa narration. Le Cavalier qu'il avoit ſuivi ne fut point oublié. En un mot, il rendit un compte exact du temps qu'il avoit paſſé juſqu'au moment fortuné où il l'avoit apperçue de loin, tenant un livre à la main.

Ce récit charma Cidaliſe; c'étoit pour elle une

vraie trouvaille qu'un homme de cette espece. Elle témoigna l'admiration où elle étoit de ce commencement de sa vie, & lui dit mille autres belles raisons que j'omets, pour passer à deux Amants inférieurs, qui, pendant la conversation de leurs Maîtres, mettoient de leur côté le temps à profit; je veux dire, Cliton & Fatime.

D'abord, Fatime ne regarda pas notre écuyer: elle se ressouvenoit encore de l'insulte qu'il lui avoit faite. Cliton, qui avoit lu mille raccommodements, & des plus tendres, médita quelques moments comment il feroit le sien. Enfin, prenant tout-d'un-coup la parole, il dit: ne puis-je espérer, belle Fatime, de pardon pour l'offense que ma témérité m'a fait commettre? Et ne vous relâcherez-vous pas de cette sévérité que vous gardez avec moi? En disant ces mots, il prit une des mains de Fatime. L'ardeur avec laquelle il parloit ne lui laissant point assez de présence d'esprit, il serra cette main avec un zèle si renforcé, que Fatime se sentant blesser les doigts plus que de raison, fut obligée de déranger son sérieux, & de crier: vous m'écrasez la main! L'écuyer rougit de sa seconde sottise; il voulut, à force de baisers amoureux, faire oublier à Fatime le mal qu'il lui avoit fait: mais Fatime craignant apparem-

ment

nent qu'il ne la mordît, la tira au plus vîte du danger où elle la voyoit exposée, & lui dit : Je vous croyois plus sage ; & je vous avouerai même que le mérite de votre Maître me fesoit préjuger que son écuyer en auroit beaucoup aussi ; mais je me suis trompée, & j'en suis fâchée. J'en ai fort peu, sans doute, répondit Cliton ; mais, belle Fatime, jamais homme n'a plus tâché d'en avoir que moi ; & j'ôse vous assurer que, si jamais vous m'aimiez, peut-être ne me trouveriez-vous pas si indigne de votre attention. Et sçavez-vous comment on aime, dit Fatime ? Vous pensez, sans doute, que l'amour que vous avez pu avoir pour quelqu'une de vos Villageoises soit un amour dont [illegible] un peu distingué se contentera ? Non, sans doute, perdez cette idée. La confidente d'une Maîtresse telle que la mienne, méprise & tient au-dessous d'elle ces sortes de tendresses triviales. Ah ! que vous me charmez, répartit Cliton, avec ce langage ; vous êtes un livre vivant, & précisément ce qu'il me faut. Nous avons la même humeur, le même caractere ; & je vous aimerois plus qu'une couronne, si vous daigniez m'écouter. J'ai lu, comme vous, de quoi m'instruire ; je sçais par cœur tous les mouvements que deux cœurs comme les nôtres doivent avoir. J'ai dans

ma chambre, belle Fatime, une pile de livres qui seroient caution de ce que je vous dis. Mon Maître & moi nous avons appris à la même école : & si le Ciel m'avoit fait naître ce qu'il est, je vaudrois peut-être mieux que lui.

Cliton parloit avec tant de véhémence, que Pharsamon & Cidalise ne s'entendoient presque plus. Ils crioient de leur côté, pour que leur voix surmontât le bruit; le Maître soupiroit, l'écuyer soupiroit aussi; les deux filles s'égosilloient : de sorte que cela composoit un tintamarre dans la chambre, qui fit ouvrir la porte à une vieille servante de la maison, qui, lisant dans ses heures sur le degré, avec des lunettes, vint ouvrir la porte de la chambre, ses lunettes sur le nez. L'apparition de cette vieille suspendit l'impétuosité de ces quatre personnes. Cette vue mortifia Cidalise. Dans un château bien réglé, tels que le sont ceux dont parlent les Romans, on ne nourrit point de vieilles indiscrettes à lunettes, qui s'ingerent d'entrer avec tant d'effronterie dans une chambre où repose un Chevalier blessé.

Hé ! que signifie tant de bruit, dit la vieille en s'écriant, & en ôtant ses lunettes? J'ai cru, notre Demoiselle, que vous teniez bal dans cette chambre où vous étourdissez ce pauvre malade qui

beſoin de repos. Ces paroles libres & familieres auroient révolté une ſeconde fois Pharſamon, ſi l'ennemi avoit été plus redoutable. Il regardoit Cidaliſe, comme pour lui marquer l'étonnement où il étoit de voir entrer ſi hardiment cette vile créature, à qui l'entrée de la chambre, & même du château devoit être défendue : mais ſa ſurpriſe augmenta bien davantage, quand Fatime prenant la parole, dit à la vieille : allez-vous-en dans votre cuiſine, Dame Marguerite, & ne vous mêlez point de ce que vous n'avez que faire. Ho ! ho ! dit la veille courroucée, vous êtes bien glorieuſe, m'amie ! ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous faites la Maitreſſe céans : mais je veux que vous ſçachiez que je ſuis ici avant vous, que vous êtes une petite ſotte, & que quand Madame ſera venue, elle vous rabattra votre caquet.

A ces mots, qui préſageoient une vive querelle, Cidaliſe ſe tourna du côté de Pharſamon, & lui dit : Chevalier, je ſuis au déſeſpoir que l'impertinence de cette domeſtique nous interrompe ; je vous prie de n'y prendre pas garde. Pharſamon ſourit à ce diſcours, & ne répondit rien. Cidaliſe s'avança pour congédier la vieille, à qui Fatime, outrée du terme de ſotte, chantoit fierement des injures. La vieille, ſes deux poings ſur ſes côtés,

se défendoit avec une voix raüque, & rouloit de gros yeux rouges, qui témoignoient son émotion: Insolente, lui dit Fatime en se mêlant dans la querelle, si je n'avois du respect pour ma Maitresse, je vous apprendrois à parler. Hélas! perronelle, reprit la vieille, il y a soixante ans que je parle, & il y en a dix-huit que je sçais que vous êtes une petite bête. Cliton, animé d'un beau ressentiment, voulut prendre le parti de Fatime, & dit à la vieille qu'elle eût à se retirer, ou par force, ou de bon gré. Je vous trouve plaisant, vous, Monsieur le laquais, répartit-elle: c'est à vous à sortir; & si j'appelle Maître Jean, vous descendrez les degrés quatre à quatre. Le terme de laquais emportoit la pièce. Cliton, oubliant qu'il n'étoit pas chez lui, & perdant la mémoire des livres, qui devoient lui apprendre à mépriser une femme, saisit la vieille par le bras pour la mettre hors de la chambre: mais elle, l'ayant pris par sa cravate, le châtioit à coups de poing sur le visage. On est bien fort, quand on est chez soi. Cliton la traînoit cependant dehors: la vieille maudissoit femme-de-chambre & Maitresse. Cidalise étoit en jeu; c'étoit un carrillon terrible. Pharsamon vouloit se lever pour mettre le holà, & crioit de toute sa force. Maître Jean, le mari de la vieille, ar-

riva sur ces entrefaites; & voyant maltraiter sa femme, il s'élance parmi les combattants, & sur Cliton, qu'il bourroit à grands coups-de-pied par derriere. On n'entendoit que cris, que jurements; la bataille s'échauffoit à chaque instant: des cravates, des cornettes déchirées, des mains égratignées étoient les signes évidents de la fureur avec laquelle la troupe se gourmoit. Enfin, malheur seroit peut-être arrivé, si les autres gens de la maison n'étoient accourus au bruit qu'ils entendoient. Il en vint sept ou huit, tant paysans que paysannes; chacun cependant inclinoit à prendre parti, mais les plus prudents pacifierent les choses. On sépara les combattants; Maître Jean, Dame Marguerite & les autres se retirerent. Cidalise, Fatime & Cliton se remirent à leurs places, après avoir fermé la porte de la chambre, avec une ferme résolution de ne l'ouvrir à qui que ce soit.

Cidalise recommença la conversation avec Pharsamon, & Cliton continua de parler avec Fatime, & lui fit adroitement remarquer la chaleur obligeante avec laquelle il avoit pris ses intérêts. Fatime oublia les injures que Dame Marguerite lui avoit dites, & ne pensa plus qu'à se blâmer elle-même d'une sensibilité qu'elle avoit eue mal-à-propos. Cliton la consola du mieux qu'il put,

& réussit si bien qu'enfin il obtint d'elle, qu'elle souffriroit qu'il l'aimât.

Cependant Pharsamon, qui avoit conté l'histoire de sa vie à Cidalise, la pria de lui faire l'histoire de la sienne; mais elle lui dit qu'il étoit temps qu'elle se retirât, qu'il y avoit long-temps qu'elle étoit avec lui, & que l'accident qui étoit arrivé, l'avoit si fort dérangée, qu'elle n'étoit pas en état de faire ce récit : qu'il y avoit dans son histoire des choses d'une assez grande importance, & que le lendemain il sçauroit tout.

Pharsamon ne la pressa pas davantage, & crut ne le devoir point faire. Il tira, comme elle se levoit, une de ses mains hors du lit, & l'arre[illegible]nt par le bras qu'il baisa : ressouvenez-vous, lui d[illegible] il, Madame, de la promesse que vous av[illegible] bonté de me faire. Daignez ne plus songer [illegible]terdire des sentiments que mon cœur conserv[illegible]ra éternellement. Adieu, Chevalier, lui répondit Cidalise en se retirant : je ne m'opposerai plus à ces sentiments, puisqu'il n'est pas en votre pouvoir de les perdre; mais n'abusez point aussi d'une indulgence que j'accorde peut-être imprudemment. Après ces mots, elle sortit. Fatime, qui s'accoutumoit insensiblement à Cliton, suivit sa Maitre[illegible] en témoignant à cet écuyer qu'elle le reverroit désormais sans peine.

A peine Cidalise sortoit-elle de la chambre de Pharsamon, que sa mere, qui étoit partie pour aller dans une ville fameuse solliciter un Procès de conséquence, arriva. On ne l'attendoit encore de six semaines : mais son affaire avoit été plus vîte qu'elle ne l'avoit espéré ; & son arrivée précipitée chagrina & surprit Cidalise, à qui son absence donnoit une liberté dont elle eût été charmée de jouir plus long-temps.

Cette Dame étoit justement arrivée un moment après le bruit que Dame Marguerite & son mari avoient eu contre Cliton & Fatime. Dès que cette vieille vit sa maitresse de retour : Soyez la bien venue, dit-elle, Madame, encore outrée de rancune ; vous trouverez ici d'étranges affaires ! vraiment, votre maison est en bon ordre !

La bonne Dame, qui étoit d'une humeur assez revèche, se fit instruire de tout ; apprit la querelle, l'aventure du jardin, le combat de Pharsamon, ses blessures, son séjour, qui duroit encore ; en un mot, tout lui fut conté, jusqu'aux évanouïssements de Cidalise.

L'extravagance de sa fille ne lui étoit que trop connue ; la bonne Femme n'avoit rien négligé pour détruire les impressions qu'elle avoit prises : les Romans, mille fois, avoient vôlé par la fenê-

tre ; mais Cidalise avoit toujours trouvé le secret d'en avoir d'autres. Elle monta, irritée, pour voir de ses propres yeux ce dont il s'agissoit, & parut dans le moment que Cidalise sortoit de la chambre de Pharsamon. La porte en étoit encore ouverte ; elle apperçut ce jeune homme au lit, & son écuyer à son chevet. Elle entra sans parler à sa fille, & se contenta de la regarder en courroux, Cidalise, qui craignoit sa mere, perdit toute contenance, & courut vîte s'enfermer dans sa chambre.

Cliton, qui vit entrer la mere dans cette chambre, d'un air si résolu, & qui n'avoit garde de la connoître, dit : Ne seroit-ce point encore ici quelque Dame Marguerite ? A qui en voulez-vous la bonne Dame, poursuivit-il ? La bonne Dame ne le lui signifia que trop ; car elle s'approcha, & lui donna pour toute réponse un soufflet des mieux appliqués. Insolent, ajouta-t-elle ; qui te donne la hardiesse, à toi & à ton Maître, de venir loger chez moi ; d'y venir voir ma fille sans la connoître, & d'y battre mes domestiques ? Sortez tous deux, & ne m'irritez pas davantage. Il est étonnant, dit Pharsamon en se levant, qu'un étranger & qu'un homme de naissance soit exposé à la brutalité d'une femme sans politesse. Mais qui que vous soyez qui nous appellez insolents ( car pour

la mere de Cidalise, j'ai trop de respect pour elle, pour m'imaginer que vous l'êtes ; ) je vous méprise assez pour ne vous pas rendre compte de l'accicident qui m'a conduit ici : & je vais sortir, moins par la crainte des insultes que vous pourriez me faire, que pour m'épargner la vue d'un objet aussi désagréable. En prononçant ces mots, il se fit habiller par Cliton, qui lui disoit à l'oreille : Il faut que ce soit la mere ou quelque chose d'approchant, Seigneur ; car j'ai vu Cidalise s'enfuir comme un lievre en la voyant. Décampons vîte ; la place n'est pas tenable ; cette femme-là n'est pas bonne.

Pendant que Pharsamon s'habilloit, la mere appelloit ses domestiques, & fit juger par l'autorité avec laquelle elle leur parloit, qu'elle étoit du moins la maitresse du château. Elle ordonna à deux ou trois de rester dans la chambre, & de faire sortir Pharsamon, en cas qu'il voulût résister.

Pharsamon alors qui ceignoit son épée, la tira du fourreau, en enfonçant son chapeau : Tout foible que je suis, dit-il, voilà de quoi écarter ceux qui seront assez hardis pour m'approcher. Cliton alors tirant un vieux sabre du fourreau : Et pour moi, dit-il, voilà de quoi couper les oreilles à la vieille masque de Marguerite, si je la rencontre.

Pharſamon étoit déja habillé ; il s'appuya ſur Cliton, ſon épée nue à la main, & paſſa au travers des domeſtiques & de la mere, qui avoient formé comme deux haies pour les laiſſer paſſer.

Jamais on ne délogea d'une maiſon, avec moins d'embarras & de bruit. Cliton ſella leurs chevaux, mit ſon Maître ſur l'un, & monta ſur l'autre ; puis ils ſortirent tous deux au petit pas, en gardant le ſilence. Nul des aſſiſtans ne le rompit ; on referma les portes ſur eux : ainſi finirent & s'éclipſerent ces apparences de bonheur & de plaiſir qui flattoient Pharſamon. Tel fut le ſuccès de ſa premiere aventure. Il pouvoit ſe vanter que jamais aucun Héros n'en eut de pareille. Nos Aventuriers prirent le chemin de leur Village ; ils ne prononçoient pas un mot dans leur marche, & ils arriverent chez eux à nuit cloſe.

Laiſſons maintenant Cidaliſe à la merci de la colere de ſa mere, & voyons ce qui arriva à Pharſamon, quand il fut chez ſon oncle. Ce bon-homme l'avoit fait chercher par-tout ; il n'en avoit appris aucune nouvelle : & quoique l'abſence de ſon neveu n'eût duré que quelques jours, il ne l'en croyoit pas moins perdu, que ſi elle avoit duré des années entières.

*Fin de la premiere Partie.*

# SECONDE PARTIE.

Quelques Gentilshommes du voisinage chez qui l'on avoit été s'enquérir de Pharsamon, étoient venus voir l'oncle à la nouvelle de sa perte. La maniere dont on leur racontoit sa fuite, étoit circonstanciée de tant de raisons de mauvais présage, que ces pitoyables voisins, presque tous la larme à l'œil, levoient les épaules en signe de compassion: & quoiqu'ils fussent tous autour d'une table assez bien garnie, pas un ne pensoit à manger, tant ils étoient pénétrés de douleur. C'étoit dans cet état que se trouvoit l'oncle & toute la compagnie, quand Pharsamon & Cliton arriverent, & se trouverent à la porte du Château. Pharsamon, qui, pendant qu'avoit duré le chemin, avoit gardé un morne silence, ne le rompit pas à la porte du château. La conversation qu'il avoit eue avec sa maitresse avant que de partir, l'arrivée de la mere qu'il regardoit comme une femme commise à la garde de la Princesse Cidalise, qu'il supposoit déjà exposée à l'amour im-

pudent de quelque Prince effronté : tout cela avoit jetté ſon imagination dans un déſordre ſi grand, qu'il avoit comme oublié qu'il eût un oncle. Il paſſoit même la porte du château. Mais Cliton, à qui le ſoufflet qu'il avoit reçu de la mere de Cidaliſe, & la maniere impertinente dont on les avoit fait ſortir, avoit rendu ſon bon-ſens, l'arrêta tout court: parlez donc, Seigneur Pharſamon, ou allez-vous comme cela? Prenez-vous notre château pour une maiſon appartenante à la peſte de vieille qui nous a congédiés ſi honorablement? Entrez, entrez; nous ne ſommes pas menacés de coucher dehors: mais, en revanche, nous n'en ſerons pas mieux reçus.

Laiſſe-moi ſeul, & entre ſi tu veux, répondit Pharſamon, d'un ton de Chevalier penſif & plein de ſouci; tu me retrouveras demain à la pointe du jour dans cette forêt: car il y en avoit une auprès de la maiſon. Eh! de par mon âme, que veut dire ceci, reprit l'écuyer ſurpris. Êtes-vous enſorcelé? Paſſer la nuit dans une forêt pour être rongé juſqu'aux os par les loups. Entrez, Monſieur, chez votre cher oncle; la broche tourne à préſent. Faites réflexion que vous vous coucherez ſans ſouper. Ah, Dieux! s'écria le Chevalier, de quoi viens-tu m'entretenir? Ma Prin-

cesse a besoin de secours; j'ai reçu moi-même un outrage de l'insolente vieille qui la tient captive : ah ! je serois le plus lâche & le plus insensible de tous les hommes, si, dans une situation pareille, je m'occupois d'autre chose que du soin de la retirer des mains de ses ennemis. Retire-toi, Cliton; je te le permets : laisse-moi seul. Sçavez-vous bien, Monsieur, répartit Cliton, en retenant le cheval de Pharsamon par la bride, sçavez-vous bien que je crois que vous êtes malade? On diroit, par ma foi, que vous avez le transport au cerveau; vous pourriez bien mourir sur la selle au milieu de la campagne. Entrons ici, Monsieur, nous avons l'estomach vuide; quand nous aurons mangé, nous serons mieux. Eh! encore une fois, laisse-moi; les malheureux comme moi n'ont point assez de goût à la vie pour chercher à la prolonger, reprit Pharsamon; mon amour m'occupe; je suis éloigné de ma Princesse. Ah ! Cliton, après les bontés qu'elle m'a témoignées, après les dangers où sans doute ces mêmes bontés l'ont exposée pour moi, peux-tu me conseiller de prendre du repos? Ne dois-je pas languir, me désespérer ? Mais, Monsieur, répondit Cliton, vous languirez bien plus sûrement dans une chambre, que dans un bois où personne n'au-

ra pitié de vous. Encore un coup, Cliton, laisse-moi, je le veux, reprit notre Chevalier; ou va-t-en, ou reste avec moi. Hé bien! Monsieur, répartit Cliton, d'un ton lamentable, privez-vous aujourd'hui du plaisir de coucher sous un arbre à la belle étoile par compassion pour le malheureux Cliton que l'honneur d'être votre écuyer n'empêchera pas d'être frotté tantôt par votre oncle. Si je ne vous ramene, qu'aurai-je à lui répondre, quand il me demandera où vous êtes? Votre Princesse & la mienne ne seront pas des raisons valables pour lui; & franchement, il aura raison d'être en colere; car votre Princesse n'est, à vrai dire, qu'une petite coquette qui ne valoit pas la peine qu'on répandît du sang pour elle, plein seulement une coquille de noix; peste soit d'elle, & de sa camarade de fille-de-chambre! Nous avions bien la berlue, quand nous les avons prises pour quelque chose de rare. Croyez-moi, Monsieur, les Princesses sont plus clair-semées à présent qu'autrefois; nous aurions de la peine à en trouver. Le monde a changé de mode: il n'y a plus maintenant que de simples Comtesses ou Marquises, & des Gentilshommes; & vous auriez beau jurer que vous êtes Chevalier, & que je suis votre écuyer, vous n'en se-

riez pas moins Pierre Bagnol, neveu de Jean Bagnol, Seigneur de la Méry ; & moi Colin Michard, fils de Mathurin Michard, votre valet-de-chambre très-humble, & un peu votre parent, dit-on, du côté de votre pere. Entrons donc, Monsieur, & ne songeons plus à notre maudite aventure. Si les Messieurs de nos Romans en avoient eu de pareilles, ils n'auroient, je pense, guères eu le cœur au métier.

A tout ce beau discours, Pharsamon enfoncé dans la rêverie, ne répondoit pas un seul mot. Hé bien! disoit Cliton, vous ne bougez pas; vous n'écoutez pas seulement tout ce que je vous ai dit de beau & de bon; & si pourtant notre Curé ne prêchoit pas mieux. Cliton en vain se tuoit de vouloir faire parler Pharsamon; il n'étoit plus à lui. Le plaisir de se trouver la nuit dans la campagne; le titre de Chevalier dont il se regardoit revêtu; l'aventure de sa Princesse; son combat; le fatal congé que lui avoit donné la mere; toutes ces choses s'offroient à la fois à son imagination échauffée: elles lui paroissoient comme autant d'aventures d'importance, assorties au métier de Chevalier. En pareille occasion, ceux qu'il prenoit pour ses modeles auroient été rêveurs & pensifs. Il le devint si fort, qu'il ne fut

plus queſtion dans ſa mémoire, ni de Cliton, ni de ſon oncle. Le château diſparut à ſes yeux. Cliton le tira d'abord par la manche, ennuyé du ſilence obſtiné qu'il gardoit. Mais le Chevalier, digne imitateur de ſes Maîtres, n'avoit garde d'avoir une ſenſibilité mal placée, qui choquât les regles d'une rêverie comme la ſienne. Cliton ſecoua la manche encore plus fort, mais ſans effet. Alors ce malheureux écuyer, ſur qui la crainte des coups de bâton qu'il recevroit, s'il ne ramenoit ſon maître, agiſſoit peut-être autant que l'affection qu'il lui témoignoit, commençoit très-férieuſement à ſe déſeſpérer. Il maudiſſoit les Romans; leurs héros lui paroiſſoient pendables: &, ſans reſpect pour la Princeſſe & pour ſa confidente, il les appelloit dans ſa colere, des aventurieres impertinentes, à qui il auroit fallu tordre le cou. A l'égard de Meſſieurs les Auteurs, il prioit Dieu qu'il en exterminât la nation, juſqu'au dernier. Que de bon cœur, diſoit-il d'un ton de dépit, je les mettois en preſſe, comme on y a mis leurs ouvrages! Mon cher maître! s'écrioit-il, après avoir tout excommunié juſqu'à l'encre des livres, revenez à vous; vous m'avez quelquefois témoigné de l'amitié, ne m'abandonnez pas dans cette occaſion.

Cliton

Cliton avoit exhorté ſon maître à faire retraite ; ſa voix plaintive ne pouvoit percer ſes oreilles. Pharſamon, ſourd à ſes cris, goûtoit en paix le plaiſir de rêver, ſans ſçavoir que ſon malheureux écuyer auroit, aux dépens de ſes épaules, à répondre d'une conduite que toutes les Princeſſes du monde & le métier de Chevalier ne pouvoient exempter de la cenſure d'un oncle biſarre, qui ne reſpecteroit ni motif de valeur, ni d'amour. Cliton alloit peut-être mourir de douleur & de crainte, quand la contenance immobile & le ſilence de Pharſamon lui fournirent un expédient qui le tira d'affaire. Il s'aviſa de prendre le cheval de Pharſamon par la bride, & de faire ainſi entrer le Chevalier penſif dans la cour du château. Le mouvement du cheval ne tira point Pharſamon de ſa rêverie. Mais à peine le Héros & ſon courſier furent-ils arrêtés dans cette cour, que la violence de l'inquiétude qui occupoit Pharſamon, lui fit, en ces termes & d'une voix haute, exhaler une partie de ſes penſées : belle Princeſſe ! hélas ! dans quels dangers vous ai-je laiſſée ? peut-être maintenant êtes-vous au pouvoir du Prince odieux & barbare qui vous tient captive : peut-être ſouffrez-vous de ſa part des emportements dont vous avez tout à craindre.

Je vous entends ; vous m'appellez à votre secours ; hélas ! le nombre de nos ennemis a contraint ma valeur à ceder ; les Dieux mêmes, les Dieux, toujours protecteurs de l'innocence, semblent nous avoir abandonnés. J'ai combattu : mon bras a fait vôler la mort ; mais ce bras n'a pu vaincre : de fatales portes se sont opposées à mon passage : je vous ai vu disparoître avec les cruels qui vous ont enlevée. Dieux ! privez-moi du jour, ou rendez-moi Cidalise.

Après ces mots, que Pharsamon avoit prononcés d'une voix enrouée, il se tut. Mais le transport qui l'agitoit avoit prêté tant de force à sa voix, que toute la triste compagnie qui se trouvoit dans la salle en fut émue. L'oncle se leva, prit un flambeau ; la troupe le suivit. A la lueur du flambeau, Cliton reconnut son maître : il trembla, il en pâlit ; il voulut avancer, la force lui manqua : d'une main mal assurée, il ôta seulement son chapeau de dessus sa tête. L'oncle & les domestiques le reconnurent. Hélas ! s'écria la nourrice du Chevalier, ai-je la berlue ? je crois que voilà Colin avec notre jeune Seigneur : Dieu soit loué, continua la bonne femme réjouie ; méchante marchandise se retrouve tôt ou tard : les voilà tous deux venus là, comme champignons.

A cela, Pharſamon, les mains croiſées ſur ſon eſtomach, ne répondit pas le mot : il avoit les yeux levés au Ciel, ou fermés, & s'imaginoit ſans doute être auprès de quelque tronc d'arbre, à déplorer délicieuſement ſa triſte deſtinée. L'écuyer moderne, enhardi par les quolibets de la nourrice, avança pour ſaluer la compagnie. Chaque domeſtique alla le tâter pour le reconnoître. Le voilà, diſoient-ils, juſqu'aux moindres cheveux. A ces mots ſuccéderent des embraſſements : ſoyez les bien venus; mais nous ne vous attendions pas, s'écrioient-ils. L'oncle fit ceſſer les embraſſades, & demanda à Colin, ce que faiſoit ſon neveu ſur ſon cheval. A-t-il perdu la parole dans ſon voyage, dit-il ? Là-deſſus, marchant à lui : ho ! ho ! s'écria-t-il, vous voilà plus fier qu'un Gendarme, mon neveu : que ſignifie cette poſture ? A ces mots prononcés d'un air familier, Pharſamon enfin revint à lui ; mais peu content de la maniere dont lui parloit ſon oncle, dont il attendoit une réception plus convenable à ce qu'il s'imaginoit être. Seigneur, répondit-il, Pharſamon a des ſujets de triſteſſe qui vous ſont inconnus, & quand vous les ſçaurez, vous ne lui demanderez plus la raiſon de ſon ſilence. Tu n'es pas encore bien éveillé, mon fils, répartit l'oncle,

juſtement étonné de l'air grave dont ſon neveu prononçoit ces paroles : nous n'avons point ici de Seigneur parmi nous, je m'appelle ton oncle, ou autrement, Monſieur de la Méry ; & tous ces Meſſieurs qui ſont ici, ſont de bons Gentilshommes, tes amis & nos voiſins : deſcends, deſcends de cheval, & va achever ton rêve au lit ; tu me parois avoir plus beſoin de dormir que de manger. Moi dormir ! Seigneur, repliqua Pharſamon : ah ! mes malheurs ſont trop grands & ma douleur trop juſte, pour chercher du repos. Oh, parſambleu ! trève de Seigneur, dit l'oncle ; j'aime à m'entendre appeller par mon nom.

Là-deſſus Meſſieurs les Gentilshommes, pêle-mêle avec les domeſtiques, entourerent le Chevalier. M. Bagnol, lui diſoit l'un, vous nous avez donné bien de l'inquiétude ; d'ou venez vous ? Mon cher enfant, vous voilà donc ? reprenoit le pere nourricier ; nòtre femme & moi avons bien fait des vœux pour votre ſanté : hé, là, là, venez vous rafraîchir ; il eſt aſſez tard pour boire un coup. Quel langage pour un Chevalier qui ne connoiſſoit que le ſtyle grand, & dont la tête étoit remplie d'idées de malheur ! Mes enfants, répondit-il, le zéle que vous me témoignez, rend excuſable la maniere dont vous me parlez : mais c'en

eſt aſſez, le ſilence vous conviendra mieux. Ho, ho! dit la nourrice, j'aime à parler quand je ſuis aiſe; vramant, vramant! je vous en dirai bien d'autres tantôt. Trève de compliments, dit l'oncle; deſcendez, mon neveu; nous ſerons mieux dans la ſalle, où vous nous conterez vos raiſons. Les moments me ſont chers, Seigneur, répliqua Pharſamon; je ne puis m'arrêter; je vous laiſſe Cliton, qui vous apprendra tout ce que vous avez envie de ſçavoir. Oh! puiſque vous voilà ici, vous y reſterez, répondit la nourrice. Où eſt-il Cliton, répondit l'oncle, qui ne voyoit que ſon neveu & Colin. Vous l'avez devant vos yeux, dit Pharſamon, en montrant Colin. Quoi! répliqua l'oncle, Colin s'appelle Cliton, & moi Seigneur! Si cela dure, nous ne ſçaurons bien-tôt plus qui nous ſommes. Quelle fantaiſie as-tu donc d'inventer ici de ces noms biſcornus? Je ne ſuis point fait à de pareilles converſations, Seigneur, répliqua Pharſamon: le reſpect que j'ai pour vous, m'a fait juſqu'ici ſupporter celle-ci; mais ſouffrez que je m'éloigne; des ſoins plus importants m'appellent ailleurs. A peine notre illuſtre Chevalier eut-il prononcé ces paroles, qu'il ſe mit en devoir de ſortir: l'oncle cria qu'on le retînt. Garre! s'écria la nourrice par un excès de zèle & d'a-

mitié pour ſon nourriſſon ; je perdrai plutôt la vie, que de ſouffrir que ce pauvre enfant nous échappe : revenez, mon fils, je ſuis votre nourrice ; c'eſt le diable qui vous tente. Dieux ! s'écria Pharſamon, par-tout des obſtacles ! Suis-moi, Cliton, éloignons-nous de ces lieux, & ſuivons notre devoir. Belle Princeſſe, hélas ! pardonnez les moments que je perds.

Ah ! Meſſieurs, s'écria l'oncle, ç'en eſt fait ; mon neveu eſt devenu fou : des Princeſſes, des Clitons, des Seigneurs, où en ſommes-nous ? Grand Dieu ! l'a-t-on enſorcélé, ce garçon qui étoit ſi ſage ? Qu'on le ſaiſiſſe, auſſi-bien que le fripon de Colin, à qui je veux qu'on donne les étrivieres, afin qu'il nous diſe ce que tout celà ſignifie. L'ordre fut exécuté ſur le champ. Les domeſtiques, avec leurs bras nerveux, arrêtent le Chevalier : il ſe débat entre leurs mains ; il crie ; il appelle les Dieux impitoyables, pendant que d'un autre côté d'autres domeſtiques arrêtent Cliton. A quel ſort ſuis-je donc réſervé, s'écrioit le Chevalier ſurpris ! Et vous, vile canaille, qui oſez m'arrêter, tremblez de ce que ma main vous prépare. Ces paroles feſoient hériſſer d'étonnement les cheveux à tous les aſſiſtants. Déja Pharſamon étoit deſcendu de cheval, quatre des plus forts

Valets le portoient comme un paralytique; la nourrice accompagnoit le prisonnier, & l'exhortoit à ne point être rebelle. Cliton suivoit par derriere; & comme la folie du maître fesoit penser que le valet n'étoit pas plus sage, on le tenoit presque en pareille attitude. Je pense, disoit l'un, que tu en diras de belles! Je dirai plus que je ne sçais, pourvu qu'on m'épargne les étrivieres, répondoit le triste écuyer. On porta nos deux apprentifs aventuriers dans la salle, & l'on en ferma la porte. Pharsamon fut placé dans un fauteuil. Dès qu'il fut assis, il jetta ses regards sur toute l'assemblée. Il sembloit frappé d'étonnement : le plus fort de sa rêverie étoit passé; un excès de douleur l'avoit dissipée. Eh bien! mon fils, vous reconnoissez-vous, dit la nourrice? voyez-vous votre oncle? Ces mots rendirent entiérement la raison au neveu; il soupira plus de la perte de son extravagance que de chagrin d'y être tombé : toutes ces idées le quitterent dans l'instant. Cidalise ne lui parut plus une Princesse : sa folie se réduisit à la regarder seulement comme le sujet le plus digne de l'attention d'un homme qui sçauroit comme lui le prix d'un cœur noble & tendre. Son style & sa maniere lui revinrent dans l'esprit : l'espece de tendresse qu'elle lui avoit marquée, le charmoit en-

core; & quoiqu'il en ſéparât les idées de Princeſſe & de Chevalier, il avouoit en lui-même qu'elle méritoit bien qu'on fît en ſa faveur tout ce que les tendres & vaillants Héros des Romans avoient fait pour leurs Princeſſes : il joignit à cela la maniere dont il l'avoit connue; cette ſimpathie d'humeurs, cette conformité de grandeur dans leurs ſentiments : le titre de Chevalier dont elle l'avoit honoré, le flattoit encore; mais il n'étoit plus au pouvoir de ſon eſprit de le regarder comme réel. Cette troupe de Gentilshommes ſes voiſins, ces domeſtiques, ſon oncle, leur maniere de parler triviale; tout cela avoit fait ceſſer le charme; il ſoupiroit de n'être pas ce qu'il ſouhaitoit d'être; il reconnoiſſoit l'illuſion où l'avoit jetté la noble imitation de ces fameux amants; &, ſans perdre le goût pour ce qu'ils avoient fait, il ſe déſabuſoit de la reſſemblance qu'il croyoit avoir avec eux.

La honte ſuivit ſes réflexions; il baiſſa les yeux, les releva ſur ſon oncle, & les rebaiſſa encore: un ſoupir accompagna ces marques de confuſion; & quand il eut aſſez fait le honteux, il jetta ſes yeux ſur Cliton, qui de ſon côté le regardoit pitoyablement, & avec un air qui exprimoit la crainte que lui inſpiroit l'iſſue d'une pareille affaire. Cli-

ton, lui dit-il, que me veut-on ? & pourquoi tant de monde ? Hélas ! Monſieur, que voulez-vous ? répondit-il. Monſieur votre oncle croit que vous êtes fou, & l'on dit auſſi que l'eſprit m'a tourné ; cependant, Dieu ſçache la vérité, ſi vous n'êtes pas raiſonnable, ce n'eſt pas ma faute : mais, pour moi, c'eſt à tort que l'on m'accuſe.

Alors, Pharſamon ſe tournant du côté de ſon oncle : Quoi, mon oncle ! s'écria-t-il, vous me prenez pour un fou ? Oui, mon neveu, répartit l'oncle, je vous ai pris pour ce que vous êtes. Quelles ſont ces affaires de conſéquence qui vous demandoient ailleurs ? Que ſignifie cette apoſtrophe à votre Princeſſe ? Vous nous changiez nos noms à tous tant que nous ſommes : eſt-ce rêverie de maladie, ou bien pure folie ? Je veux ſçavoir le nœud de tout, auſſi-bien que la raiſon de votre abſence, & je trouverai moyen de faire dire la vérité à Colin, ſi vous ne la dites pas. Oh ! pardi, je n'ai pas fait ſerment d'être diſcret, répartit Colin ; j'aime mieux tout dire, que de ſouffrir ſeulement la moindre chiquenaude : il n'y a que les étrivieres que vous m'avez promiſes qui m'inquiètent, & je parlerois bien de meilleur cœur, ſi j'avois l'eſprit tranquille. Eh ! mon bon Monſieur, à quoi bon me donner les étrivieres,

ſi je parle bien ſans cela ? Ils m'écorcheront, & & vous n'en ſerez pas plus ſçavant. Pendant que Colin faiſoit ce diſcours, Pharſamon, qui ne pouvoit imaginer ſans rougir que ſon oncle ſçauroit toutes ſes folies, regardant ſon indigne écuyer d'un air qui tenoit encore de la fierté romaneſque, lui dit, quand il eut fini : Quels ſont donc les grands ſecrets que tu veux révéler ? Oh ! Monſieur, je ſçais bien que ma ſincérité vous déplaira, dit Colin : mais mettez-vous à ma place ; ne ſerois-je pas un grand fou de me laiſſer frotter avec patience, plutôt que d'avouer que ce ſont deux guenippes de Princeſſe & de femme-de-chambre qui nous avoient enſorcelés, vous & moi ? Voyez le beau ſecret, pour le garder aux dépens de mes épaules ! Après tout, Monſieur, c'eſt un bonheur que la guenon de mere nous ait fait paſſer la porte ; nous ſerions encore au pouvoir de ces deux ſorcieres-là..... Arréte inſolent, & ne continue pas devant moi, dit Pharſamon, que la franchiſe des termes de Cliton penſa rejetter dans toute ſon extravagance ; tu peux rendre grâces à ceux qui ſont ici, de ma patience ; ſans eux, je t'apprendrois le reſpect que tu dois à la plus noble, & à la plus adorable de toutes les Demoiſelles.

Pharſamon prononça ces termes d'un air terri-

ble, A quelque chose près, son courroux pouvoit parier avec celui d'un antique Chevalier le plus brave. Il sçavoit avec quelle sévérité ces Héros punissoient autrefois les injures que l'on fesoit à leurs Princesses ; &, quoiqu'il sçût bien qu'il n'étoit plus Chevalier, la grandeur de l'insulte que Cliton fesoit à sa maitresse, avoit, pour l'instant, suppléé à l'idée de Chevalerie qui l'avoit quitté. Cliton n'osa plus répondre, & Pharsamon s'adressant à son oncle : Je suis, dit-il, accablé de lassitude ; souffrez que je me retire dans ma chambre : l'insolent de qui vous voulez tout apprendre, en aura plus de liberté de parler ; & si je l'écoutois, je ne répondrois pas de la lui laisser. Allez, mon neveu, répartit l'oncle, ces Messieurs vous le permettent, & moi aussi : couchez-vous ; votre tête a plus besoin de repos que vous ne pensez. Pharsamon ne daigna rien répartir à ces dernieres paroles ; il quitta brusquement la compagnie, d'un air qui tenoit du grand & du mélancolique, & s'en-alla s'enfermer dans sa chambre, pour rêver à tout ce qui venoit de lui arriver. Cliton resta dans la salle, avec le reste de l'assemblée. Le courroux de Pharsamon lui avoit ôté le grand empressement qu'il avoit de parler. Quand Pharsamon fut sorti, l'oncle & les Gen-

tilshommes ses voisins, eurent entr'eux, pendant quelques moments, une espece de conversation muette : ils haussoient les épaules; ils croisoient les bras. Un, *que veut dire tout ceci ? quelle étrange chose !* & de pareilles exclamations étoient les seuls mots dont ils accompagnoient les signes muets de leur étonnement. Les domestiques, qui étoient aussi restés dans la salle, fesoient entr'eux à-peu-près la même chose, avec la différence que leurs gestes étoient un peu plus grands. La nourrice, sur-tout, levoit les mains au ciel de toute sa force, & sembloit, en cette posture, lui demander raison de l'aliénation d'esprit de Pharsamon. Son mari frappoit ses mains l'une contre l'autre, en jettant les yeux sur l'oncle & sur les Gentilshommes, pour se faire remarquer, & pour ne pas perdre le mérite de sa douleur. Les derniers de la gent domestique, moins en droit de signaler leur chagrin avec liberté, se contentoient d'exprimer par leur triste posture, combien ils étoient touchés du malheur qui fesoit gémir tout le monde. Colin, presque au milieu des deux bandes, les regardoit tristement l'un après l'autre : on eût dit que c'étoit un criminel au milieu de ses Juges.

Cependant, voyant que personne ne lui parloit; il conçut, malgré sa peur, une résolution digne

de l'écuyer d'un illustre Chevalier ; je veux dire qu'il fut capable de méditer retraite. La hardiesse de sa résolution ne l'empêcha pas de prendre les mesures les plus sages, pour pouvoir s'échapper furtivement. Il regarda pour une derniere fois les assistants ; & jugeant que leur affliction étoit au degré où il falloit qu'elle fût pour leur ôter l'usage des yeux, il traîna ses pas les uns après les autres. A chaque fois qu'il recommençoit à marcher, il falloit qu'il s'armât d'un nouveau courage : le moindre bruit pouvoit réveiller la bande ; & son dessein découvert feroit juger que les raisons qui le lui avoient fait entreprendre, étoient bien considérables.

Déjà l'avisé Cliton avoit franchi les deux tiers du danger ; déjà cet infortuné, que son courage & sa prudence guidoient, mais que le Ciel ne favorisoit pas, arrivoit au seuil de la porte ; un saut enfin alloit le tirer d'affaire, lorsqu'une malheureuse prévoyance le perdit. Avant de faire ce dernier saut, il voulut encore une fois consulter la mine des assistants. Hélas ! il n'y vit rien de funeste pour lui ; tout étoit tranquille. Mais comme il étoit près de la porte, & qu'il voulut sauter dans le moment qu'il avoit la tête tournée du côté de la compagnie, cette tête, cette indiscrette

tête, alla juſtement ſe cogner contre la porte.

Cliton fit un cri, & tomba. Ce cri & le bruit du coup, porterent le réveil & l'allarme jusques dans le cœur des aſſiſtants aſſoupis de douleur : tout le monde ſe tourne ; quel ſpectacle ! Cliton étendu au pied de la porte, ſes cheveux pleins de ſang. A cette horreur ſe joignent encore les cris perçans du bleſſé. Chacun avance ; les Gentilshommes, l'oncle, les domeſtiques ſe mêlent, & ne font plus qu'un. La pitoyable nourrice, gagée par droit d'ancienneté pour ſe rendre la plus néceſſaire de la maiſon, ſe baiſſe pour le relever, en ordonnant qu'on lui aide. A ſes ordres, vingt bras relevent Cliton & le mettent ſur ſes jambes. Cliton, qui n'avoit jamais vu ſon ſang ſortir d'un endroit ſi dangereux, témoignoit par ſes cris, & par les grimaces les plus déſeſpérées, combien il ſe croyoit près de la mort. Il s'agitoit entre les bras de ceux qui le tenoient, avec une violence qui marquoit le regret qu'il avoit de ſortir ſi-tôt de la vie. Son agitation & ſes cris furent, malheureuſement pour lui, interprétés d'une autre maniere. La nourrice, qui, d'un mouchoir & de ſon tablier, avoit déjà eſſuyé le ſang qui lui couloit ſur le viſage, prit les mouvements convulſifs de Cliton, pour des accès de folie. Hé vîte ! hé

vîte ! cria-t-elle à d'autres domeſtiques, qu'on aille chercher des cordes ; ne lâchez point, vous autres ; apparemment que ce malheureux garçon s'eſt voulu tuer : s'il s'échappoit, il ſe jetteroit ſur nous.

A ces mots, que Colin entendit, il ſe débattit encore avec plus de violence qu'il n'avoit fait : je ne ſuis, crioit-il, ni fou ni poſſédé du diable. Tenez bien ! tenez-bien ! répartoit la nourrice, il vous battroit comme plâtre. Que ne puis-je t'attrapper, maudite femelle, s'écrioit Colin ?

Pendant ce débat, les Gentilshommes voiſins & l'oncle entouroient ce pauvre garçon, & tâchoient, à force de douceur, de calmer la frénéſie dont on le croyoit atteint : ce ne ſera rien, mon fils, lui diſoit l'un, en le touchant de la main ſur l'épaule, avec cet air de careſſe dont uſe un écuyer, quand il flatte un cheval fougueux. Colin, à tous leurs beaux diſcours, furieux de voir ſon ſang couler, ne répondit que par des cris, qui pouvoient paſſer pour hûrlemens ; ſa figure avoit quelque choſe d'affreux & de riſible tout enſemble ; on eût dit que chaque trait de ſon viſage avoit ſa grimace ; & comme naturellement il étoit laid & d'une laideur comique, jamais maſque, quelque biſarre qu'on eût pu l'inventer, n'eût offert aux yeux rien de plus hideux

& de plus extraordinaire. Il avoit déjà fatigué ceux qui le tenoient, quand les perfides messagers que la nourrice avoit dépêchés pour aller chercher des cordes, arriverent, l'un avec une vieille corde de puits de dix aunes, l'autre avec un rouleau de petites ficelles. A l'aspect de ces ministres de mauvais présage, que Cliton regardoit comme ses bourreaux, ses cris, ses hûrlements, ses contorsions recommencerent, mais avec tant de fureur qu'il y eut alors effectivement lieu de penser qu'il avoit perdu l'esprit. La peste vous étouffe tous ! si vous ne me laissez rendre l'âme, les pieds & les mains libres, s'écrioit-il. Mais en vain il fatiguoit sa poitrine à crier, l'inéxorable charité de la nourrice la rendoit sourde à toutes ses plaintes.

On fut quelque temps à consulter avec laquelle des deux cordes on devoit le lier. Les domestiques opinoient qu'attendu la fureur de Colin, il falloit se servir de la corde de puits, comme de la plus forte; mais l'oncle & les Gentilshommes jugerent que la ficelle valoit mieux, d'autant plus que l'autre pourroit le blesser. La nourrice acquiesça; on coupe la ficelle, on la met en double. A l'aspect de ces tristes préparatifs, Colin fit un dernier effort pour échapper aux cordes; après quoi les forces l'abandonnerent: il ne remua

remua presque plus. Ceux qui tenoient la corde approcherent, pendant que les autres présenterent les pieds de Colin: quelques légers secouements furent les seuls obstacles que son cœur put encore apporter à l'insulte qu'on lui fesoit. Mais déjà les pieds sont liés: on lui prend les mains; elles étoient trop foibles pour venger l'affront qu'on leur fesoit. Colin, en baissant la tête sur les bras de ceux qui le lioient, n'a plus pour défense que l'usage de ses dents; il s'en sert, mais avec tant de courage, qu'on put dire de lui qu'il ne fut jamais plus redoutable que dans sa défaite. Le malheureux mordu fait un cri, & donne sur la tête de l'écuyer un coup de poing vigoureux pour l'obliger à quitter prise; mais la blessure est faite, & Cliton vengé.

Lorsqu'on eut achevé de le lier, on songea à arrêter son sang qui couloit toujours. Pour l'étancher plus aisément, on étendit Colin sur une longue table: il ouvroit de grands yeux, où la fatigue, l'épuisement, & la douleur étoient peints. La nourrice s'arme de ses cizeaux, & coupe les cheveux de l'écuyer, pour sçavoir si la plaie est grande. Un des Gentilshommes, expert, disoit-il, à juger d'une blessure, après avoir assuré que ce n'étoit rien, & l'avoit fait laver, ordonne qu'on y ap-

plique une ſorte d'emplâtre. On exécute ce qu'il dit ; & , le remede appliqué , on bande la tête à Colin , qui , pour toute reconnoiſſance, ne les apoſtrophe qu'avec des imprécations terribles , & prie Satan de leur tordre le cou. Quand ſa tête fut bandée, la nourrice chargea trois ou quatre domeſtiques du ſoin de l'aller porter ſur un lit, en attendant que l'accès de ſa folie ſe paſſât. Ces domeſtiques l'emporterent dans une chambre, où quelqu'un d'eux reſta pour veiller à ce qu'il feroit.

L'oncle de Pharſamon , pénétré de l'égarement de ſon neveu, congédia ſes voiſins, & fut avec la nourrice dans la chambre du Chevalier. Ils le trouverent couché ſur ſon lit, & dormant d'un profond ſommeil : la fatigue & la laſſitude du corps l'avoient emporté ſur la douceur de rêver. Ils ne jugerent point à propos de le réveiller , eſpérant que le ſommeil calmeroit les vapeurs du cerveau , dont il étoit malade. Ils ſortirent tous deux, & l'enfermerent dans ſa chambre. Il étoit tard, les domeſtiques ſe retirerent, & tout le monde ſe coucha.

Le lendemain, l'oncle ſe leva aſſez matin, & fit appeller la nourrice. Il voulut d'abord aller éveiller ſon neveu ; mais elle lui conſeilla de voir

auparavant en quel état étoit Colin, afin qu'on pût apprendre de lui la vérité de tout, en cas que son bon-sens lui fût revenu. Ce qui fut conseillé fut fait. Ils vont tous deux trouver Colin, qui, malgré ses menottes, n'avoit pas laissé que de céder aux doux charmes de Morphée. On l'avoit long-temps gardé à vue; mais le profond sommeil qui l'avoit gagné, avoit fait juger à celui qu'on avoit mis à sa garde, qu'il seroit inutile de le veiller davantage.

Quand l'oncle & la nourrice entrerent dans la chambre, notre écuyer garroté dormoit encore. Au bruit qu'ils firent en entrant, il s'éveilla comme en surfaut, & cria : que voulez-vous? Après ces mots, oubliant qu'il étoit lié, il voulut tirer ses rideaux; mais la ficelle qui le retint, le fit ressouvenir qu'il n'avoit que la liberté de la langue. La nourrice fut la premiere qui parut aux yeux de Colin. Il ne put la voir sans se sentir un mouvement de rancune, qu'il témoigna par ces mots : que venez-vous faire ici, Madame l'excommuniée? vous qui m'avez si bien fait lier, venez-vous pour me changer de corde? N'approche pas, vois-tu! car je te mordrai pour toutes les puces qui m'ont mordu cette nuit, sans que j'aie pu me gratter; il semble, morbleu! que

les chiennes ont deviné que je n'avois plus de mains pour me défendre. Non, mon fils, répartit la nourrice; je ne viens te faire aucun mal. Si tu ſçavois combien tu étois fou hier, tu me remercierois de t'avoir mis hors d'état de te nuire. Vous en avez menti, dit Colin, je ne fus jamais fou; & depuis Adam juſqu'à moi, je gagerois la premiere ſoupe que je mangerai, que, dans notre famille, il ne nous eſt pas tourné la moindre cervelle. Eh! mon fils, tout doucement, reprit la nourrice; le bruit que tu fais t'étourdira; tu retomberois peut être dans ta folie. A peine eut-elle prononcé ces mots, que l'oncle, qui avoit entendu la converſation, parut pour arrêter la colere de Colin. Bon jour, Monſieur, lui dit Colin en le voyant; car j'ai appris au prône qu'il falloit rendre le bien pour le mal. Eh bien! Colin, répondit l'oncle, comment te portes-tu aujourd'hui? Ma foi, Monſieur, répartit-il, grâces à vos ordres, je me porterois fort mal, n'étoit le lit qui me ſoutient. Eh bien! dit l'oncle, je vais ordonner qu'on te détache, pourvu que tu m'avoues où vous avez été mon neveu & toi, & par quel haſard l'eſprit vous avoit tourné à tous deux. A ces mots, Colin, qui ne pouvoit d'abord s'imaginer qu'il fût effectivement devenu fou, com-

mença férieufement à douter de ce qui en étoit: Monfieur, dit il en regardant l'oncle d'un air de confiance, mettez la main à la confcience, & parlez-moi comme à confeffe. Eft-il vrai que je n'étois pas fage hier au foir? non, fans doute, Colin, répondit l'oncle, puifqu'on fut obligé de te lier, parce que tu t'étois caffé la tête : mais pendant que tu jouis de ton bon-fens, hâte toi de me conter votre hiftoire. Attendez, attendez un inftant, dit Colin; je ferois bien-aife de fçavoir à quoi m'en tenir : diantre ! ceci eft de conféquence; & s'il eft vrai que j'étois fou hier, affurément, Monfieur, je le fuis encore : car il me femble, à moi, que je n'étois hier pas plus fou que je le fuis aujourd'hui, à quelques jurements près que je lâchai contre notre nourrice; là, de bonne-foi, dites, l'efprit m'avoit il tourné? Tu dois m'en croire, répartit l'oncle : mais ne t'embarraffe plus de cela; & puifque te voilà plus fage, dis-moi ce que vous étiez devenus? Je fuis plus fage ! ma foi, je n'en fçais rien, répondit Colin; je ne voudrois pas m'y fier : vous vous imaginez que le bon-fens m'eft revenu; mais ne vous trompez-vous pas? Sois tranquille là-deffus, dit l'oncle; & pour te prouver que je te crois fain d'efprit, nous allons fur le champ te mettre

en liberté. Non pas, s'il vous plaît, dit Colin avec précipitation, & en retirant ses mains : si j'avois sçu que l'esprit m'avoit tourné, je n'aurois pas été si fâché qu'on me liât ; & il falloit bien que je fusse fou, puisque je ne m'en suis pas apperçu ; mais laissez moi ma ficelle, puisque la voilà ; il ne faut qu'un malheur : si j'allois achever de me briser la tête, ce seroit bien pis que d'être mordu des puces. Je trouve à propos de passer la journée dans cet état, pendant lequel temps vous me ferez garder pour sçavoir si ma folie revient ; car, pour moi, je n'y connoîtrois rien. Or çà, que voulez-vous maintenant ? Promets-tu, dit l'oncle, de m'avouer la vérité ? Oui, mon bon Monsieur, répondit Colin ; j'en jure par mon pauvre esprit que j'ai peut-être perdu pour toujours, & que je prie Dieu de me rendre, ou le bon Saint Antoine de Pade qui fait tout retrouver ; vous n'avez qu'à m'interroger article par article, & vous verrez que je parlerai comme si je lisois dans un livre.

Dis-moi donc, répartit l'oncle, par quelle raison vous sortîtes d'ici si matin ? quel fut votre dessein, ce que vous alliez faire, & ce que vous fîtes ? Tout doucement ; dit Colin, enfilons le chapelet grain à grain. Premierement, tenez, je

ne sçais déja plus ce que vous me demandez : ha! par ma foi, ce seroit bien pis, si j'allois aussi perdre la mémoire ; recommencez : mais bon, m'y voilà. Vous voulez sçavoir pourquoi nous sortîmes d'ici si matin, Monsieur Pharsamon & moi. Que veux-tu dire avec ton Pharsamon, s'écria l'oncle ? De quel animal parles-tu là ? De votre neveu, dit Colin, qui sera vraiment un bien joli garçon, quand il aura retrouvé son bon-sens aussi : mais chut ! ne fesons qu'un pas l'un après l'autre. Il s'appelle Pharsamon : c'est un nom qu'on ne doit pas lui plaindre ; car je vous assûre qu'il l'a bien mérité, aussi-bien que j'ai mérité celui que je porte, qui est Cliton, & qui m'a été confirmé d'un bon soufflet & de maints coups-de-pied par-devant & par-derriere : mais revenons à nos moutons.

Afin que vous soyez pleinement instruit, il faut vous conter l'histoire de plus de dix lieues plus loin que vous ne pensez. Mais, à propos, il me vient de ressouvenir que vous m'aviez hier promis les étrivieres ; je ne puis en conscience rien dire que vous ne m'ayez promis à présent, que vous ne me tiendrez pas votre promesse. Eh ! bien, dit l'oncle, je te le promets. Oh ! s'il vous plaît, jurez-en, répartit Colin.

L'oncle, impatient d'apprendre l'histoire dont

il s'agissoit, eut presque envie de faire donner à Colin les étrivieres promises, pour l'obliger à parler sans tant de préambules; mais il se retint par ménagement pour son esprit : il aima donc mieux en passer par le jurement qu'exigeoit Colin. Après cette sûreté : vous allez tout apprendre, dit-il; &, par parenthese, il faut absolument que l'esprit me revienne, puisque je prends si bien mes mesures. Vous sçaurez donc, Monsieur, &, comme dit l'autre, vous le sçaurez, parce que je vous l'apprendrai, vous sçaurez donc tout ce que je sçais. Eh morbleu! dis-moi donc ce que tu sçais. C'est mon dessein, répartit Colin; mais avant que de commencer, il est bon, moi, que je sçache de quelle maniere vous voulez que j'appelle Monsieur votre neveu; le nommerai-je Pharsamon, ou bien Bagnol? choisissez. Peste soit de ton impertinence! répartit l'oncle; appelle-le comme tu voudras, & apprends-moi ce que je veux sçavoir. Cela étant, reprit Colin, je continuerai à le nommer Pharsamon; comme aussi vous aurez la bonté de me permettre que je m'appelle Cliton. Cliton & Pharsamon; voilà premierement ce dont il s'agit. Je commence fort à m'impatienter, répartit l'oncle; auras-tu bientôt fini? Oui-dà, dit Colin, quand je serai au

bout; il n'y aura plus rien : mais ne m'interrompez plus. A propos, vous allez vous fâcher encore. Que te faut-il? parle, dit l'oncle. Ma ficelle m'ennuie, reprit-il; je ne sçaurois parler que je ne remue les mains & les jambes tout à mon aise & aussi-bien je ne risquerai rien en me fesant délier; car en cas d'accident, vous me servirez de garde-fou.

Après ces mots, Colin présenta ses pieds & ses mains à la nourrice, qui les délia sur le champ. Ah! s'écria-t-il, en s'étendant, que vous me faites aise! j'ai plus de plaisir que quand ma mere m'a mis au monde : c'est une belle invention que les pieds & les mains; j'aimerois mieux mourir que de les perdre. Maintenant que tu es libre, continue ton histoire, dit l'oncle. C'est bien dit, répartit Colin; où en étois-je? j'ai perdu le fil de mon discours en retrouvant mes jambes : mais je n'ai plus qu'à courir après; revenons encore une fois, & fesons notre chemin. J'en étois.... si j'en étois à déjeûner, je n'aurois pas tant de peine à me ressouvenir où j'en serois. Ce que j'en dis-là, Monsieur, n'est qu'en passant : mais il me semble que l'appétit me vient avec les mains & les jambes; je mangerois d'aussi bon cœur, que je m'étends : par charité, nourrice, faites-moi don-

ner au moins du pain avec du vin ; je m'en vais gager que mon esprit reviendra le grand galop : c'est le moins qui puisse m'arriver, puisque le pain trempé dans du vin fait bien parler les perroquets.

A ce discours, l'oncle voulut sérieusement se fâcher : mais la nourrice lui fit signe de patienter, & appella un domestique pour qu'on apportât à déjeûner à Colin. Un moment après, ce domestique arriva avec une bouteille & un gros morceau de pain. Colin, en le voyant, tressaillit de joie. Ce malheureux écuyer, avec la fatiguante aventure du soir, s'étoit encore couché sans souper ; il prit le pain qu'on lui donna, mangea & but avec tant d'avidité, qu'on eût dit qu'il eût souhaité de pouvoir faire les deux à la fois. Loué soit Dieu ! disoit-il : quand il ôte d'un côté, il rend de l'autre : je mourrois de chagrin d'avoir perdu l'esprit, si je n'avois si bon appétit. Le peu de mots que Colin prononçoit en mangeant, ne lui retranchoit pas une bouchée ; il alla si bon train, qu'en un demi quart-d'heure, il eut achevé ce que la nourrice lui avoit fait apporter ; & s'essuyant la bouche avec la manche de sa chemise : voyons maintenant, dit-il, de quoi il est question ; je me sens plus frais qu'un œuf qui vient d'être

pondu. Or çà, Monſieur, vous n'avez qu'à m'interroger; je répondrai comme un clerc.

Dis-moi donc ce que vous devîntes, quand vous ſortîtes ſi matin d'ici? Remontons de quelques marches plus haut, répartit Colin.

N'avez vous jamais lu de ces beaux romans, où l'on voit des Chevaliers qui trouvent des Princeſſes dans un bois, ou bien ronflantes dans quelque pavillon où les Chevaliers ſont tout ſurpris de les rencontrer? Le Chevalier qui fait une ſi belle trouvaille, devient blême, ou rouge; car c'eſt ſelon; il s'agenouille devant la dormeuſe, & puis, après cela, il ſoupire trois ou quatre fois, ſelon que le ſommeil de la Princeſſe eſt fort. Quand elle s'obſtine à dormir, le Chevalier, plus tremblant que s'il avoit le friſſon de la fièvre-quarte, lui prend une de ſes mains blanches comme de la craie, & dont les doigts ſont auſſi jolis que s'ils étoient faits exprès; il poſe ſa bouche ſur cette main, il appuie bien fort; la Princeſſe ſe réveille, elle crie comme ſi on l'écorchoit; elle veut s'enfuir; le Chevalier l'arréte par la queue de ſon manteau; il lui baiſe le bout de ſes pantoufles ou de ſes ſouliers, je ne ſais lequel des deux; car les livres ne le diſent pas.... Eh malheureux! s'écria l'oncle, quel rapport a le beau conte que

tu nous fais avec ce que je te demande? Ne vous impatientez point, répartit Colin avec un grand ſang-froid, & dites-moi ſeulement ſi vous n'avez jamais lu de ces Chevaliers-là? Eh bien! ſans doute, reprit l'oncle; mais qu'eſt-ce que cela fait à ton hiſtoire? Cela y fait, dit-il, tout comme le pain fait à la ſoupe; laiſſez-moi achever. J'en étois aux ſouliers, ou bien aux pantoufles que le Chevalier embraſſe; après quoi la Princeſſe le regarde; elle lui dit quelques injures, qui ne ſont pas faites comme les nôtres; il lui demande pardon, tout comme Charlot, quand notre Curé veut le fouetter; il lui raconte les étincelles de ſa flâme; cela met le feu aux étoupes de ſon cœur, & puis, je ne me reſſouviens plus comme ils s'accommodent tous deux: mais je ſçais bien qu'après cela, le Chevalier court la pretantaine: qu'un autre coquin de Chevalier charge ſur ſon cheval la Princeſſe, & l'enleve; après cela on ne mange plus, on fait le Juif errant par les bois & par les campagnes, & je ne ſçais combien de batailles qui arrivent, où l'on ſe tire du ſang, comme ſi on le donnoit pour rien.

Or, Monſieur, vous avez lu tout cela, continua Colin? Eh bien! voilà juſtement pourquoi nous ſortîmes d'ici ſi matin. Je ne te comprends

pas, dit l'oncle; & pourquoi ſortir, parce que vous aviez lu des aventures de roman? Ecoutez donc le reſte, reprit Colin.

Monſieur Pharſamon & moi, tous deux de compagnie, avions lu ces beaux romans; dame! il n'eſt rien tel que d'avoir le cœur bien fait! nous trouvâmes la vie de ces chevaliers ſi drôle, qu'il nous vint pluſieurs fois dans l'eſprit d'aller, comme eux, par le monde, pour aimer des Princeſſes qui fuſſent auſſi nobles que les leurs; toutes les Demoiſelles d'alentour nous paroiſſoient au prix, de vraies cuiſinieres; il n'y en a pas une qui ait eu l'eſprit d'aller dormir dans les bois ou dans un pavillon; au-lieu de crier quand on leur baiſe la main, elles vous rient au nez comme des ſottes. Allez-vous-en embraſſer leurs pantoufles, ou bien leurs ſouliers, pour voir ſi elles connoîtront rien à cela; tant y a que, pour reprendre le filet de mon diſcours, nous n'aimons point ces ſaliſſons-là. Un beau jour que Dieu fit, Monſieur Pharſamon alla ſe promener dans un bois qui eſt ici près, pendant que vous couriez le lièvre: vous ne devineriez jamais ce qu'il y trouva; il faut croire que ce garçon-là eſt né coiffé, car il y rencontra une Princeſſe.

Que veux-tu dire, une Princeſſe, répartit l'on-

cle? en eſt-il dans ces cantons? Oh! dame, reprit Colin, je ſuis tout auſſi incrédule que vous; & je voudrois, pour le croire, avoir vu les quartiers de ſa principauté ou de ſa famille: mais elle valoit bien une Princeſſe alors, puiſqu'elle ſe trouvoit-là, comme ſi elle l'avoit été. Monſieur Pharſamon s'imagina qu'il étoit Chevalier, lui. Il marcha droit à elle; elle voulut s'enfuir. Mais, dit l'oncle, en interrompant Colin, avec qui étoit-elle? Avec une femme-de-chambre, répondit Colin; car il faut ſçavoir que, quand les Princeſſes vont dans les bois, elles ne doivent jamais avoir plus de compagnie. Cette Princeſſe donc voulut s'enfuir, & c'eſt juſtement comme elle devoit faire. Monſieur Pharſamon l'arrêta. Elle lui dit, Chevalier par-ci, Chevalier par-là; enfin bref, ils ſe quitterent. Monſieur Pharſamon revint à la maiſon tout penſif; il m'apprit l'hiſtoire; & puis, ne vous doutez-vous pas du reſte?

Continue, dit l'oncle, & ne me cache rien. Or, quand j'eus appris l'hiſtoire, reprit Colin... Et à propos de cela, je me ſouviens que c'étoit un matin qu'il vint me la raconter; il me dit qu'il avoit envie de courir après cette Princeſſe, & de tâcher à la dénicher. Je lui dis, moi.... Je ne me ſouviens plus de ce que je lui dis; mais vous

vous en doutez auſſi. Il me demanda encore ſi je voulois venir avec lui. Je lui répondis que je le voulois bien ; &, comme vous voyez, nous le voulûmes bien tous deux. Je me r'endormois cependant ; il me tira ma couverture ; je me levai tout nud en chemiſe ; j'ouvris ma fenêtre pour voir le temps qu'il feſoit ; je vis qu'il feſoit tout comme quand il veut faire beau : je me frottai les yeux deux ou trois fois, & après cela je bâillai tant..... Enfin je m'habillai, & nous décampâmes après, Monſieur Pharſamon & moi. J'oubliois de vous dire que nous ne déjeûnâmes point en partant, & bien m'en repentis. Nous voilà donc en chemin. Monſieur Pharſamon rêvoit & ne parloit pas ; & moi, je me taiſois ſans mot dire : nous n'avions garde de parler ni l'un ni l'autre ; car nous ſçavions bien que les Chevaliers, quand ils voyageoient, avoient la gueule morte ; auſſi eûmes-nous : & il faudroit autant n'être pas cordonnier, quand on ne veut pas tirer l'alene. N'allez pas vous imaginer, Monſieur, que j'étois Chevalier, ſi ce n'eſt parce que j'étois à cheval : je ne ſuis noble que ſur la ſelle ; une mouche n'eſt pas un bœuf ; je ſervois d'écuyer à Monſieur Pharſamon, qui étoit le Chevalier ; ainſi j'étois la mouche, & lui le bœuf. Nous paſſâmes par une forêt. Monſieur

Pharſamon s'arrêta pardevant ; je m'arrêtai par-derriere. Il fut long-temps à regarder deux ou trois petits buiſſons à qui il dit mille douceurs, parce que c'étoit l'endroit où il avoit rencontré la Princeſſe. Vive les gens qui ſçavent leur métier ! Si ce garçon-là avoit appris à être Apothicaire ou Chirurgien, il auroit bien manié la ſeringue ; c'étoit un plaiſir que de lui voir faire le Chevalier ; & je gage qu'il n'y a point de Princeſſe qui n'eût de bon cœur donné ſes vieux habits pour l'avoir. Fi de celui qui ſe vante ! mais ſi la ſervante d'une Reine nous avoit auſſi lorgnés par un petit trou, mon cheval & moi, elle s'en ſeroit reſſouvenue. Après cela, dame ! par je ne ſçais quel haſard, que j'ai oublié, nous arrivâmes à la porte du jardin d'un château. Monſieur Pharſamon y entra ; je l'attendis à la porte ; j'y fis long-temps le pied de grue ; & comme il ne revenoit pas, & que j'avois les dents pour le moins auſſi longues que les oreilles, j'entrai à mon tour. Il y avoit dans ce jardin de grandes allées, encore de plus grandes, & puis après cela de petites. Je regardai tant, qu'à la fin je vis de loin Monſieur Pharſamon, qui tenoit ſon épée nue comme ma tête, quand je n'ai rien deſſus ; il étoit à genoux aux pieds d'une fille qui ne remuoit ni pied

ni

ni patte : je connus que c'étoit la Princeſſe ; j'avançai à eux. Je voulus emmener Monſieur Pharſamon; il ſe moqua de moi : je me moquai de lui ; il ſe fâcha : je ne dis mot ; il tomba à la renverſe ; après, il vint bien du monde ; on le porta comme un ſac de bled, pendant qu'on traînoit la Princeſſe par-deſſous les bras. On nous conduiſit au château ; on mit Monſieur Pharſamon entre deux beaux & bons draps de leſſive ; il vint un Frater qui panſa ſa bleſſure (car il en avoit une : ) je m'étendis dans un fauteuil ; le cœur me fit mal ; on me jetta de l'eau pour le guérir, qui y fit comme de l'eau toute claire qu'elle étoit. Une bonne âme apporta du vin, on m'en donna. Oh dame ! je remuai les yeux, & puis les lèvres ; enſuite les mains, les jambes : je remuai tout ; car je pris la bouteille, & je n'y laiſſai que le verre : après cela, nous avons mangé pendant tout ce temps-là dans le château, & nous y avons été nourris comme des cochons qu'on engraiſſe. Dame ! nous n'avions qu'à touſſer, & d'abord c'étoient des coqs-d'Inde, des poules à la broche, du lard dans le pot ; & le plus drôle de tout cela, c'eſt qu'on nous flattoit comme de petits chats ; il ſembloit que nous fuſſions d'or, tant on avoit peur de nous perdre : franchement, j'étois hier

en colere contre notre Princeſſe & ſa fille-de-chambre ; mais je leur demande pardon, c'eſt que j'avois perdu l'eſprit. Ah ! les bonnes filles ! Si vous aviez vu la fille-de-chambre, ma maitreſſe, vous partiriez pour la chercher auſſi matin que nous : ce ſont des cheveux qui ne ſont pas faits comme les vôtres au moins, nourrice ; ils ne ſont cependant ni de crin, ni de filaſſe : mais il y a cheveux & cheveux ; ce ſont des cheveux qui lui tiennent à la tête comme aux autres, & qui ſont auſſi noirs que de l'encre ; ſon viſage, en revanche, eſt plus blanc que la farine. Or, imaginez-vous que ce viſage a des yeux, un nez, une bouche ; mais bon ! ce n'eſt pas le tout, car c'eſt bientôt dit, des yeux, un nez, une bouche ; il faut ſçavoir comme ils ſont ! Mathurin, notre pere nourricier, a de tout cela dans le viſage comme un autre ; mais quoiqu'il en ait autant que ma maitreſſe, il reſſemble à un vrai mâtin, & cependant ma maitreſſe ne reſſemble pas à une mâtine.

Vous êtes mâtin vous-même ! s'écria alors la nourrice courroucée du portrait qu'il feſoit de ſon mari, & votre maitreſſe eſt une vraie guenon ; voyez cet impertinent ! Je ſuis donc une mâtine, ſi mon mari eſt un mâtin ? Si notre Monſieur

n'étoit pas-là, petit effronté, je vous donnerois une paire de soufflets si bien appliqués! Taisez-vous, tettine de vache, répondit Colin. A ces mots, la nourrice, outrée, poussa, de toute sa force, un grand coup de poing dans l'estomac de Colin. Colin, libre des pieds & des mains, se jette sur sa cornette & la lui arrache: l'oncle se met au milieu d'eux pour appaiser la querelle; il ordonne, d'une voix de maître, qu'ils aient à s'arrêter. Moi m'arrêter! Monsieur, s'écrioit la nourrice; je veux le dévisager, l'insolent! Et moi, disoit Colin, je t'arracherai la langue, vieille tripiere: ils parloient, mais sans perdre le temps de se battre.

Cependant l'oncle veut absolument les séparer; il veut tirer Colin à lui: Colin, en recuiant pour se sauver d'un coup de poing dans les dents que lui portoit la nourrice, entrelace ses jambes dans celles de son maître, ils tombent tous deux, Colin dessus, le maître dessous. La nourrice, qui avançoit avec précipitation, tombe, de son côté, dessus Colin. Le maître jure, & crie qu'on l'étouffe. Colin est pris par les oreilles, & crie qu'on les lui arrache. La nourrice parlant du gosier & du nez que Colin lui tient de toute sa force, vomit, en criant, mille injures. Sur ces entresai-

tes, le pere nourricier arrive. Oh! oh! dit le bonhomme, en entrant, à sa femme qu'il voit dessus Colin & l'oncle: prends-tu notre maître & Colin pour deux grappes de raisin? Après ce discours, il se mit en devoir de tirer sa femme, & de l'arracher du combat. Laisse-moi, vieux benêt, lui dit-elle. Le pere nourricier, un peu brutal, donne alors un soufflet à sa femme pour la corriger de sa vivacité. La pétulante femelle, oubliant son ennemi, se releve sur ses jambes, & pousse son mari de toute sa force; son mari va se cogner les reins contre la serrure de la porte. La douleur qu'il ressent lui fait perdre un reste de sang-froid qu'il avoit encore; il retourne à la charge sur sa femme, & la terrasse, en la tenant par les cheveux. L'oncle, qui avoit eu le temps de se relever, s'empressa de faire cesser ce nouveau combat, pendant que Colin exhorte Mathurin à châtier sa femme: courage, lui dit-il; quand elle en mourroit, qu'importe? nous n'avons plus besoin de tetter.

Cependant la fureur du mari se ralentit. En voilà assez pour aujourd'hui, dit-il, en lâchant sa femme, gardons le reste pour une autre fois. Misérable! répondit la nourrice échevelée, tu es bienheureux d'être le plus fort; tu me le paieras, ou je mourrai, ivrogne! Oh! que de bon cœur

je te verrois pendre, aussi-bien que ceux qui firent notre mariage ! mais, tiens, je vais trouver notre Curé ; il faut qu'il me démarie ; j'irai plutôt nuds pieds à Rome ; je parlerai au Pape. Tu n'as qu'à te mettre en voyage, répartit le mari : je te donnerai notre ânesse & son ânon ; mais ne reviens point ; car je te jure, par tous les Cardinaux du monde, que je te ferai boire de l'eau de notre puits en attendant la Bulle. A ces mots, la nourrice répondit une infinité d'autres injures ; après quoi, elle quitta la partie.

Cependant de nouveaux soins font oublier à l'oncle la douleur que lui cause sa chûte ; il passe dans la chambre de son neveu, soutenu du pere nourricier & de Colin.

Il y avoit long-temps que Pharsamon (car je l'appellerai toujours de ce nom) étoit éveillé ; sept ou huit heures de sommeil avoient bien changé ses idées. Dès son réveil, il s'étoit rappellé l'aventure du soir. Sa résistance contre ceux qui l'avoient emporté de dessus son cheval, les réponses qu'il avoit faites à son oncle & à ceux qui lui parloient ; tout revint dans son esprit : le ressouvenir qu'il en avoit lui laissoit une certaine honte qui lui faisoit craindre la présence de son oncle ; il ne pouvoit même comprendre comment



100410

il étoit possible qu'il se fût oublié jusqu'au point de s'imaginer qu'il falloit imiter les héros des romans qu'il avoit lus. Leurs aventures ne laissoient pas de lui paroître toujours charmantes; &, en convenanr en lui même qu'il y avoit de la folie à vouloir leur ressembler, il restoit dans son cœur encore un sentiment assez fort pour lui faire souhaiter que le temps auquel il vivoit, autorisât l'espece d'amour dont ces héros avoient brûlé: mais ce sentiment n'étoit plus que l'effet d'un caractere trop susceptible & trop tendre; & s'il n'avoit pas assez de raison pour perdre une folle sensibilité, il en avoit du moins assez pour se convaincre de l'égarement où il étoit tombé, en cédant à cette sensibilité qu'il lui étoit seulement permis de sentir, mais non pas de suivre & d'écouter.

Ensuite de ces réflexions, il rêva à ce qu'il pourroit dire à son oncle lorsqu'il viendroit le voir, & qu'il lui demanderoit les raisons de son absence; & comme il n'en put trouver aucune capable de tolérer cette folle démarche, il se résolut à dire les choses comme elles étoient, puisqu'aussi-bien Cliton devoit avoir déja conté toute l'histoire.

Il en étoit à cette résolution, quand son oncle qui laissa ses deux écuyers à la porte, entra. Phar-

ſamon le regarda d'un air modeſte & confus qui, dès l'inſtant, annonça à l'oncle que les accès de ſa folie étoient entierement paſſés. Ce bon-homme aimoit véritablement ſon neveu; il courut l'embraſſer; & le ſerrant entre bras : enfin, mon neveu, lui dit-il, puis-je avoir la conſolation de penſer que vous reconnoiſſez votre égarement? Ne me niez rien, mon fils; j'ai tout appris. Non, Monſieur, répondit Pharſamon, pénétré de la tendreſſe de ſon oncle; non, mon deſſein n'eſt pas de vous rien cacher : Cliton vous a dit vrai; je me repens de mon action; j'en vois toute la folie; c'eſt ma jeuneſſe & trop de lecture qui avoient troublé mon imagination : dorénavant je réparerai par la conduite la plus ſage, tout ce que j'ai fait d'extravagant. Je n'ai qu'une grâce à vous demander, c'eſt que vous me promettiez de ne me plus parler de ce qui m'eſt arrivé; l'aveu que je vous fais, eſt une preuve ſuffiſante que j'en connoîs tout le mal; épargnez-moi ſeulement d'en entendre parler aux autres. Oui, mon neveu, repártit l'oncle, je vous le promets, je veux même tout oublier; je ne ſouhaitois que le retour de votre raiſon; & puiſque vous l'avez retrouvée, je ne ſerai plus ſenſible qu'au plaiſir de vous voir raiſonnabie : mais, mon neveu, ſouffrez que je

vous dise encore quelques mots là-dessus. Vous avouez que ce sont les livres de romans qui vous ont troublé l'esprit; livrez-les-moi tous. Hélas! que sçait-on? peut-être auriez-vous encore envie de les lire; laissez-moi les brûler; regardez-les comme un écueil dangereux contre lequel vous avez déja échoué; je vous en donnerai d'autres qui vous réjouiront en vous instruisant: hélas! je ne sçavois pas que les romans pussent produire de pareils effets. Au reste, je n'oublierai rien pour vous trouver des plaisirs, car il est nécessaire que vous vous dissipiez; un peu de dissipation vous tirera de l'attention que votre esprit dorénavant pourroit donner à ce que vous avez lu. Voilà les dernieres paroles que vous entendrez de ma part sur ce chapitre, puisqu'elles vous feroient de la peine, si je les réitérois.

Pharsamon & son oncle s'embrasserent de la maniere la plus touchante: les larmes vinrent aux yeux du bon-homme. Colin, qui étoit resté à la porte avec le pere nourricier, avoit écouté toute la conversation. La réponse que Pharsamon avoit faite à son oncle, lui avoit paru si belle, qu'il avoit été tenté d'entrer pour l'écouter de plus près: mais quand il eut entendu la fin du discours de l'oncle, & qu'il jugea qu'ils s'embrassoient, par

certains soupirs que le bon-homme poussoit en serrant son neveu entre ses bras, Colin émû, jusqu'aux entrailles, d'une tendresse qui lui paroissoit dans Pharsamon une reconciliation avec son oncle & avec le bon sens; Colin, dis-je, touché d'une action qui lui rappelloit ses propres folies, pousse la porte, entre en ôtant son bonnet; &, semblable à ceux qui n'ont pour guide qu'un excès de zèle auquel ils s'abandonnent sans réserve, il se jette aux pieds de l'oncle, embrasse ses genoux en criant : ah! l'honnête-homme! veuille le ciel, Monsieur, vous préserver de tout mal; vous méritez de vivre aussi long-temps qu'un chêne. Allons, Monsieur, continua-t-il, en parlant à Pharsamon, embrassez bien le cher oncle; j'aimerois mieux voir toutes les Princesses & leurs Chevaliers mourir à l'hôpital, que s'il tomboit un seul cheveu de son chef. En prononçant ces mots, il continuoit ses caresses; & s'attendrissant à mesure qu'il vouloit attendrir les autres, il pleura bientôt à son tour. Quand ses larmes parurent, celles de l'oncle recommencerent. Pharsamon, qui ne cédoit en sentiment à personne, en versa comme eux. Colin, étonné de se trouver si tendre & d'avoir si fort attendri les autres, continue à pleurer de joie, du plaisir qu'il sent à les faire pleurer; & le sentiment est

bien-tôt pouſſé ſi loin, que l'oncle, le neveu & Colin ne ſont plus qu'un; ils s'embraſſent & s'entrelacent au cou l'un de l'autre; leurs larmes ſe mêlent enſemble, auſſi-bien que leurs careſſes, jamais ſpectacle ne fut ſi touchant. Ils ſe tiennent long-temps tous trois dans cette ſituation; enfin, épuiſés de tendreſſe, ils ſe quittent; chacun s'eſſuye d'un mouchoir qu'ils tirent en même-temps. Ah! diſoit Colin en s'eſſuyant les yeux, je n'ai jamais été ſi aiſe; je n'ai pas quatre ſols vaillant; mais je ne voudrois pas pour quinze, que nous n'euſſions pas perdu l'eſprit, Monſieur votre neveu & moi. Colin achevoit à peine ces mots, que le pere nourricier qui étoit deſcendu, vint les avertir que le dîner étoit prêt. Pharſamon s'habilla le plus vîte qu'il put, & ils deſcendirent tous trois. En traverſant une chambre, ils rencontrerent la nourrice. Colin, par une replétion de ſentiment dont il étoit agité, courut à elle, les bras ouverts: allons, nourrice, plus de rancune, s'écria-t-il; je ne ſonge plus à mes oreilles que vous avez maltraitées; oubliez votre nez que je vous ai tiré. Je ne ſerai pas contente, répondit-elle en ſe retirant, que l'on ne t'ait quelque jour coupé l'une & l'autre. Voyez la belle guenippe, répartit Colin, avec ſon pied de nez! tout beau! dit

le pere nourricier, ma femme eſt ma femme, ſon nez vaut bien le vôtre, voire plus. Adieu, adieu, reprit Colin, en ſuivant Pharſamon & ſon oncle; la ſoupe preſſe; ſerviteur à votre femme & à ſon nez. En diſant ces mots, ils arriverent dans la ſalle. Pharſamon & ſon oncle ſe mirent à table, & Colin reſta pour les ſervir. Quelque temps après le repas, il vint compagnie ſérieuſe à l'oncle. Pharſamon ſe retira, craignant qu'on ne lui parlât de ſon aventure. Son oncle, en le voyant partir, lui dit qu'il expédieroit bien vîte ſon monde, & qu'ils iroient après courre un lièvre enſemble. Colin, qui avoit auſſi dîné, ſuivit Pharſamon, qui, malgré les careſſes de ſon oncle, & l'obligeant empreſſement qu'il montroit à le divertir, ne pouvoit livrer ſon cœur à la joie. Il deſcendit dans un vaſte jardin; Colin marchoit derriere lui. Pharſamon s'arrêta ſous un berceau, & s'aſſit. Colin prit place à ſes côtés : vous voilà bien melancolique, lui-dit-il! que vous manque-t-il? Laiſſe-moi, dit Pharſamon; je ne ſuis point content de toi. De quoi t'aviſes-tu d'aller rendre un compte exact à mon oncle de tout ce qui m'eſt arrivé? Quoi! répartit Colin, vous ſongez encore à ces badineries-là? c'eſt une fantaiſie de jeunes-gens qui nous avoit pris à tous deux. Ce n'eſt pas, dit Phar-

ſamon, poſitivement ce que tu as raconté qui me chagrine; mais c'eſt la réſolution qu'a pris mon oncle de brûler tous mes romans. Le grand mal! reprit Colin; ils n'en ſentiront rien. Il y a long-temps que tous leurs Chevaliers ſont trépaſſés. N'importe, répondit Pharſamon; on a toujours du plaiſir à lire leurs actions. Oh! pour moi, dit Colin, je ne m'y joue plus. Peſte! mon cerveau l'a couru belle & le vôtre auſſi : laiſſons tous ces méchants livres-là, c'eſt l'invention du diable. Mais, dis-moi, Cliton, répartit Pharſamon, n'en pourrions-nous pas ſauver quelques-uns? Ne vous voilà-t-il pas encore, dit Colin, avec votre Cliton? je ne veux plus porter le nom de l'excommunié qui ſe nommoit comme cela; je m'appelle Colin : mais changeons de diſcours, & rions un peu tous deux de votre Princeſſe & de la mienne. Ah! l'aimable Demoiſelle, s'écria Pharſamon, d'un ton paſſionné; je t'aſſûre que je voudrois la voir de tout mon cœur. Pardi! Monſieur, nous étions-là une plaiſante troupe, dit Colin; nous n'aurions pas fait une pincée de bon-ſens entre tous : mais, en revanche, nous aurions fourni de l'amour à toute une ville. Ma foi, je ne ſerois pas fâché de revoir la femme-de-chambre : cette gaillarde-là, ſi nous avions été du temps des Che-

valiers, feroit devenue quelque jour auſſi groſſe dame que ſa maitreſſe. Je ſuis bien-heureux que nous ne ſoyons pas de ce temps-là ; j'aurois perdu bien des palettes de ſang pour elle ; on m'auroit coupé juſqu'aux oreilles : à quelque choſe le malheur eſt bon ; je ne ſuis pas Chevalier, mais je m'en porte mieux. A propos de cela, je voudrois bien ſçavoir auſſi comment ſe portent nos Dames. Sérieuſement, Colin, dit Pharſamon, en ſerois-tu un peu en peine ? mais, répliqua Cliton, je le ſuis un peu moins que je ne le ſerois de mon ſouper, s'il ne venoit pas ; mais tant y a que, par curioſité, je ſerois bien-aiſe de ſçavoir quelle mine elles font à préſent qu'elles ne nous voient plus. Je conçois bien, dit Pharſamon, que j'avois tort de faire le Chevalier, & de la regarder comme une Princeſſe ; mais, à cela près, on ne peut aimer perſonne qui le mérite plus que Cidaliſe ; &, franchement, j'en entretiendrois la connoiſſance avec plaiſir. Si je ne la vois plus, je ſerai malheureux ; car je ſens bien que je ne l'oublierai jamais. Oh ! morbleu ! vous m'attriſtez, dit Colin ; ne parlons point de chagrin ; cela me fait rêver à Fatime ; il me ſemble voir encore ces peſtes d'yeux noirs comme du velours. Ces pauvres filles ſont folles, prions Dieu qu'elles guériſſent ; car il faut un miracle pour cela.

Ils en étoient-là de leur converſation, quand le pere nourricier, accourant à eux, vint dire à Pharſamon que la compagnie étoit ſortie, & que ſon oncle l'attendoit pour aller à la chaſſe. Pharſamon ſe rendit auprès de ſon oncle; & Colin alla ſeller un cheval pour lui. A peine eurent-ils quitté le château, qu'ils rencontrerent d'autres chaſſeurs auxquels ils ſe joignirent. Je ne ſçais quelle gaieté parut alors ſur le viſage de Pharſamon: ſon oncle s'en apperçut; il la crut une preuve de l'entiere guériſon de ſon neveu. Mais hélas! fauſſes lueurs de guériſon, jugements précipités: jamais la raiſon de Pharſamon ne fut plus près de ſa ruine. La gaieté qui paroiſſoit ſur ſon viſage étoit un effet du plaiſir qu'il ſentoit de ſe trouver en campagne, de traverſer les bois à cheval. Ses idées extravagantes renaiſſoient de ce dangereux plaiſir; & ſa folie, qui n'avoit fait que s'éclipſer pour un jour, recommençoit ſourdement à agir ſur ſon cerveau. A chaque endroit un peu touffu qu'il rencontroit, il ſe ſentoit une ſecrette tentation de s'y enfoncer pour y rêver. Cette tentation n'étoit encore qu'au degré qu'il falloit pour n'agiter ſon cœur qu'agréablement. Il étoit dans ces diſpoſitions, quand deux lièvres partent en meme-temps, & partagent les chaſſeurs, chacun ſuivant le liè-

vre qui étoit le plus à ſa portée. Dans l'ardeur de la chaſſe, l'oncle, pour qui l'appartition du gibier avoit autant d'appas, que l'appartition de Cidaliſe, en eût eu pour Pharſamon; l'oncle, dis-je, perdant de vue ſon neveu, s'abandonne au plaiſir de courir ſon lièvre. Pharſamon, de ſon côté, ſuit l'autre troupe de chaſſeurs, ſans attention pour le chemin que prend ſon oncle. Colin ſuit Pharſamon. Ils entrent dans la forêt; chacun prend le ſentier qui s'offre à ſes yeux. Celui que choiſiſſent Pharſamon & Colin les éloigne de la chaſſe, & les conduit, après un quart-d'heure de courſe, auprès d'une petite maiſon que l'art & la nature ſembloient de concert s'étudier à rendre agréable. La beauté de ce petit bâtiment ſurprit Pharſamon; il admira le lieu charmant où on l'avoit bâtie. Il jugea que celui à qui elle appartenoit ne pouvoit être qu'un homme d'un goût noble & exquis, & d'un mérite extraordinaire. De quelque côté qu'il tournât les yeux, il voyoit tout ce que la ſolitude la plus délicieuſe peut offrir de plus agréable aux regards. On n'entendoit-là que le bruit des oiſeaux; un doux & léger zéphir agitoit les feuilles des arbres; il y régnoit un calme qui paſſoit juſqu'à l'âme. L'idée de Cidaliſe vint dans l'eſprit de Pharſamon ſe joindre encore aux charmes

que lui offroient ces lieux. Ah ! Cliton, le bel endroit ! dit-il en se retournant vers Colin ; en est-il un dans la nature qui convienne plus à l'état d'un Chevalier amoureux, s'il est possible qu'il en soit encore ? Ne voyons-nous pas ici le vrai portrait de ces lieux solitaires, où ces Amants fameux s'arrêtoient pour se reposer, ou pour y suivre une belle inconnue que le hasard avoit offerte à leurs yeux ? Reposons-nous y, mon cher Cliton : imitons ces héros célèbres ; peut-être, depuis eux, sommes-nous les seuls que le sort a bien voulu conduire jusqu'ici. Après ces mots Pharsamon, pour servir d'exemple à Cliton, descendit le premier de cheval.

Laissons-le là pour un moment ; car il me semble que le Lecteur me demande déjà compte de l'oncle que j'ai laissé dans l'ardeur qui lui fait poursuivre un lièvre. Le Lecteur auroit bien pu le conduire chez lui, quand j'aurois oublié de le faire. Je ne sçache aucune aventure qui lui soit arrivée, digne d'interrompre celles qui désormais doivent occuper Pharsamon : mais, puisqu'on le veut, je dirai donc que, la chasse finie, tout le monde se rejoignit. L'oncle s'apperçut tout-d'un-coup de l'absence de son neveu. On courut le chercher avec autant de vivacité qu'on avoit couru le lièvre. On appella, on sonna du cor ; mais, malheureusement

reusement pour l'oncle, on s'éloignoit toujours de l'endroit où le hasard l'avoit conduit. Chacun se rendit au lieu où l'on étoit convenu de se trouver, sans avoir pu découvrir les moindres traces de sa fuite; & l'on ne remporta pour tout fruit de la course, qu'une extrême douleur, & que le chagrin d'avoir réduit les chevaux dans un état à rester quinze jours sur la litiere. Il fallut donc s'en retourner. L'oncle étoit si pénétré d'un accident qui suivoit de si près le peu de joie qu'il avoit eue, qu'à peine pouvoit-il tenir la bride de son cheval. Ceux qui l'avoient accompagné, s'en retournerent après avoir partagé entr'eux le gibier que l'on avoit tué.

Le malheureux oncle prit donc le chemin de son château. Il n'est pas besoin de dire qu'il soupira, qu'il gémit; on peut se l'imaginer. Il entra dans la cour. La nourrice étoit sur le pas de la porte; & voyant arriver son maître, elle courut pour l'aider à descendre de cheval. Où donc est mon fils, notre Monsieur, dit-elle à l'oncle? Je ne le reverrai plus, ma pauvre nourrice; il est perdu, répondit-il. Ah! quel dommage, répartit-elle, en prenant le gibier sur la croupe du cheval. Que ce gibier a bonne mine! Le pauvre garçon n'en mangera donc pas?

Après ces mots, l'oncle, qui étoit déjà descendu, entra chez lui, & je l'y laisse avec la nourrice, qui aura soin d'essuyer ses larmes, ou de pleurer avec lui de compagnie; & je retourne à Pharsamon que je ne veux plus perdre de vue, & dont l'histoire sera plus divertissante que ne seroit l'énumération des plaintes & des gémissements qui furent entendus dans la maison de son oncle.

*Fin de la seconde Partie.*

# TROISIEME PARTIE.

PHARSAMON, après avoir bien consideré la beauté du lieu où il étoit: Cliton, dit-il, je suis tenté de sçavoir à qui appartient cette belle maison. Elle a tant de charmes, le choix du lieu est d'un goût si particulier, que ce ne peut être assurément que la demeure de quelque Amant malheureux qui a perdu l'espoir de revoir sa maîtresse, & qui a choisi cette solitude pour gémir & s'y abandonner tout entier à sa douleur. Que l'amour fait d'infortunés! Peut être un jour serai-je plus à plaindre. Chere Cidalise, hélas! ces lieux, chaque jour confidents des peines de celui qui les habite, redoublent ma tendresse, & les chagrins que j'ai d'être séparé de vous. Ne voilà-t-il pas déjà Cidalise en jeu, dit Cliton? Ah! Monsieur, retirons nous; le diable est quelque part ici qui nous tente tous deux. Je me sens, je ne sçais comment aussi. Ces beaux lieux confidents, cette verdure, ces arbres, ce petit vent qui souffle à travers; tout cela, franchement, me cha-

touille le cœur auſſi bien qu'à vous. Ah! ma chere Fatime, ſans la vieille maitreſſe à qui vous appartenez, ſans la vilaine ſortie qu'on nous a fait faire de chez vous, je ſerois bien tenté d'être encore l'écuyer de mon maître; &, franchement, l'amour eſt une belle choſe : il ne me ſemble pas que j'aie jamais porté de ſabots, tant je me ſens le cœur noble. Mais, Monſieur, encore une fois, ſouvenez-vous de mon ſoufflet, des affronts qu'on vous a faits, de la tendreſſe de votre pauvre oncle, à qui Dieu faſſe paix; car, ſi nous reſtons ici, je le tiens pour mort. Souvenez-vous de ma tête caſſée, des cordes dont on m'avoit lié; voilà de vilaines aventures! J'aurois autant de bonne volonté que vous de faire comme nos Meſſieurs de romans; mais nous ſommes venus de quatre-cents ans trop tard : fuyons, croyez-moi; la faim nous prendra dans ce bois : nous ne reſterons pas dans cette maiſon; on nous prendroit peut-être pour quelques voleurs. Eh ! mon cher maître, revenez à vous : il eſt tard; un bon ſouper nous attend. Profitons de l'appétit que nous devons avoir tous deux, & ſervons-nous-en comme d'un moyen pour repouſſer la tentation : le Ciel ne nous l'envoie que pour cela. Ne ſentez-vous pas que vous avez faim ? Va, Cliton, retire-toi, in-

terrompit Pharſamon, d'un air enivré de tendreſſe; va rejoindre mon oncle; dis-lui que tu ne ſçais ce que je ſuis devenu : je ne veux point t'engager ici malgré toi. Si la vie de ces grands-hommes qu'un noble amour & de beaux ſentiments ont diſtingués du commun des mortels; ſi les honneurs qui les ont ſuivis; ſi leur mémoire, qui dure encore, ne te touchent pas, je n'eſpere point de le faire. Ils ſe ſont, comme moi, affranchis de cette petiteſſe de manieres & de mœurs qui conduit à l'oubli : ils ſe choiſirent en amour des objets dignes d'occuper leur cœur : leur tendreſſe les fit ce qu'ils ont été. Mon cœur eſt de la trempe du leur : l'objet à qui je l'ai donné mérite toutes mes adorations: Cidaliſe en ſçaura le prix, & j'eſprere lui devoir un jour autant que ces fameux Chevaliers dûrent à leurs maitreſſes. Va, quitte-moi, je ne te retiens pas; va rejoindre tes payſans : & ſi ton cœur eſt fermé à la nobleſſe que je veux t'inſpirer, laiſſe-moi ſeul ici : le Ciel ſans doute m'offrira bientôt un homme digne d'occuper la place que tu refuſes. Après ces mots, Pharſamon tourna la tête du côté de la maiſon; il ſembloit être extaſié de plaiſir. Cliton avoit été véritablement pénétré des paroles de ſon maître : mais le retour trop récent à la maiſon de l'oncle,

la faim qu'il avoit gagnée à la chaſſe, & qui feſoit un des plus grands obſtacles à l'envie ſecrette qu'il avoit de ſuivre Pharſamon; le reſſouvenir des mortifiantes aventures qui leur étoient arrivées; tout cela combattoit ſon penchant, & peu s'en fallut que ſes réflexions ne l'emportaſſent. Mais le pauvre garçon ne pouvoit échapper à ſa deſtinée; il falloit qu'il fût l'inſéparable Écuyer de l'infortuné Pharſamon: le Ciel l'avoit choiſi pour compagnon illuſtre des malheurs de ce nouveau Chevalier; & ſon cerveau, déjà groſſièrement prévenu des idées d'amours romaneſques, n'étoit point d'une eſpece à pouvoir tourner à bien: cependant il ſembla d'abord que la raiſon, chez lui, ou plutôt la timidité, étoit la plus forte. Adieu donc, dit-il à Pharſamon en ôtant ſon chapeau; adieu mon cher maître: puiſque vous n'avez point peur, ni de mourir de faim, ni des coups de bâton qu'on pourra vous donner ſans vous connoître, adieu, je n'ai pas la force de m'y expoſer davantage; je m'en vais mourir de chagrin chez nous. Je vous promets de ne voir ni payſan, ni payſanne, & de conſerver, toute ma vie, le reſſouvenir des leçons que vous m'avez données. Si, dans votre chemin, vous trouvez Fatime, faites-lui mes compliments: dites-lui que je ne

l'oublierai jamais; que je souhaite une principauté à sa maitresse & à vous aussi; & qu'en cas que cela arrive, elle ait la bonté de me le mander, afin que je l'aille trouver & que je l'épouse. Donnez-lui mon adresse; &, de peur de méprise, dites-lui, quand elle écrira le dessus de la lettre, qu'elle mette, à son malheureux Amant Monsieur Cliton, plus triste qu'un hibou, plus jaune que du saffran, plus maigre que le cheval étique qui est dans notre écurie, demeurant dans une petite chambre à côté de la cuisine, que je choisis dès à présent pour mon domicile; on ne pourra s'y tromper: adieu, Monsieur; avant que de partir, permettez que je vous embrasse.

Après que Cliton eut fini ce lamentable discours, il embrassa son maître, qu'une douce & tendre rêverie rendoit insensible a cette triste séparation. L'écuyer pleura, poussa nombre de soupirs, & remonta à cheval en sanglottant. Il s'étoit déjà éloigné de trente pas, quand il tourna la tête par sentiment pour son maître, ou par une fatale curiosité. Il le vit, à la même place où il l'avoit laissé, rêvant, & jettant ses regards partout. A cet objet, toute sa raison l'abandonna. Fatime, la belle Fatime lui revint dans l'esprit: il sentit qu'il l'aimoit trop pour renoncer à la cher-

cher. L'eſpérance renait dans ſon cœur; la nobleſſe du métier qu'il veut quitter le touche & l'encourage : il tourne la bride de ſon cheval, & revient à Pharſamon qui commençoit à s'avancer vers la petite maiſon. Arrêtez, Monſieur, lui cria-t-il, me voilà revenu; en arrive ce qui pourra, je vous ſuivrai par-tout. A ces mots, Pharſamon, charmé du retour de ſon écuyer, lui dit d'approcher, & l'embraſſe; mais d'un air qui acheve de déterminer Cliton. Marchons, lui dit le Chevalier, & entrons dans cette maiſon : c'eſt ſans doute, comme je l'ai dit, un Amant qui demeure en ces lieux; & la conformité de nos malheurs le rendra ſenſible à mes peines. Il eſt tard, la nuit avance; nous la paſſerons ici en nous racontant nos chagrins. Cela dit, il entre; car la porte de cette maiſon, par haſard, étoit ouverte. Il entre, dis-je, dans une cour d'une moyenne grandeur. Un gros chien, gardien de la cour, ſe réveille au bruit qu'ils font en marchant, & vient à eux en abboyant & en leur montrant les dents. Ils reculent; le chien avance, & veut les mordre. Un bâton qui s'offre aux yeux de Cliton, lui ſert de défenſe, quelques domeſtiques arrivent au bruit. Qu'eſt-ce ? dit un gros & gras cuiſinier en s'approchant, à qui en voulez-vous ? Je n'en veux à per-

ſonne, répartit Cliton, qu'à votre chien qui m'en veut. Nous ſommes des étrangers, dit Pharſamon en prenant la parole, que le haſard a conduits ici. Comme nous ignorons les routes de ce bois, & que la nuit s'avance, nous ſommes entrés dans cette maiſon : ayez la bonté d'en avertir le maître; j'eſpere qu'il aura celle de nous y ſouffrir. A ces mots, un des domeſtiques dit à nos aventuriers d'attendre un moment. Un inſtant après, un jeune homme bien fait, & d'une beauté extraordinaire, paroît, ſalue Pharſamon, & l'invite à venir ſe repoſer. Pharſamon, en voyant ce jeune homme, ne doute point qu'il n'ait deviné juſte ſur le ſujet de ſa demeure en ces lieux : ſa beauté, ſa jeuneſſe, un air de langueur exprimé ſur ſon viſage; tout lui perſuade que c'eſt un Amant dont le ſort eſt malheureux. On verra bientôt qu'il s'en falloit bien peu que ſes conjectures ne fuſſent véritables. Cette conformité de malheurs qu'il s'imagine être entre ce jeune homme & lui, fait qu'il reçoit l'honnêteté du ſolitaire d'un air rempli de confiance & de nobleſſe. Pharſamon étoit naturellement bien fait; &, à ſa folie près, il étoit peu d'hommes dont la figure fût plus aimable. Il le parut auſſi aux yeux du jeune hôte, qui ne douta

point, à ses manieres, qu'il ne fût d'une naissance distinguée.

Auprès du maître de la maison, on voyoit un autre jeune homme du même âge, d'une beauté moins fine, mais cependant réguliere. Cliton, en le voyant, conçut pour lui tout autant d'amitié que Pharsamon en avoit senti pour le maître. Ce jeune homme & Cliton se regardoient avec assez d'attention; car Cliton, quoique né dans un village, & parmi des paysans, ne laissoit pas, à sa maniere, d'avoir assez bonne mine. Il avoit l'air frais & vif; &, malgré l'irrégularité de ses traits qui composoient un visage assez laid, il en résultoit une physionomie comique & plaisante qui divertissoit sans rebuter. Après quelques compliments de part & d'autre, où Pharsamon & le solitaire fesoient régner beaucoup de politesse, on monta dans un appartement, dont les meubles simples & galants répondoient à la beauté naturelle du lieu.

Voici, dira quelque critique, une aventure qui sent le grand; vous vous éloignez du goût de votre sujet: c'est du comique qu'il nous faut, & ceci n'en promet point. Dans le fond, il a raison: j'ai mal fait de m'embarquer dans cette aventure.

Le plaisant pourra peut-être y faire naufrage. Je dis peut-être, car je tâcherai de le sauver. Cependant il seroit plus prudent de ne point l'exposer. Il me prend presque envie d'effacer ce que je viens d'écrire. Qu'en dites-vous, Lecteur? Allons, c'est bien penser: mais c'est de la peine de plus, & je la crains. Continuons. Ne semble-t-il pas, après tout, à Monsieur le critique, que parce qu'il a ri quelque part, on soit obligé de lui fournir toujours de quoi rire? Qu'il s'en passe, s'il lui plaît; un peu de bigarrure me divertit. Suivez-moi, mon cher Lecteur. A vous dire le vrai, je ne sçais pas bien où je vais: mais c'est le plaisir du voyage. Nous voici dans une solitude; restons-y puisque nous y sommes: nous en sortirons comme nous pourrons avec nos personnages.

Notre solitaire supposa que nos aventuriers avoient besoin de se reposer. Vous devez être fatigués, leur dit-il, & je vous laisse jusqu'à l'heure du souper. Pharsamon ne répondit à son hôte, qui s'en alloit, que par une grande révérence; & il resta seul avec son digne écuyer. D'abord notre Chevalier passa quelques moments à rêver, & à lever les yeux au ciel. Quelques soupirs assaisonnerent ce langage muet; & il termina par cette exclamation à l'honneur de sa chere Cidalise. En

vain, dit-il, ma Princeſſe, s'empreſſe-t-on à me faire oublier mes chagrins; mon triſte cœur n'eſt ſenſible qu'au déſeſpoir de vous avoir perdue. Ne vous enfoncez pas ſitôt dans vos rêveries, Monſieur, dit Cliton, en l'interrompant, & parlez-moi un peu. Notre hôte eſt vraiment honnête-homme; qu'en penſez-vous? Si nous ſçavions l'endroit où ſont à préſent nos Belles, nous leur écririons de nous venir trouver. Que tes manieres de parler ſont groſſieres! répartit Pharſamon; tu m'interromps ſans reſpect. Ne ſçais-tu pas qu'il n'eſt pas d'uſage que les écuyers parlent ſi librement à leurs maîtres: tu devrois te faire un plaiſir d'obſerver religieuſement les manieres que tu dois avoir avec moi: tu troubles la douceur que je trouve à m'abandonner à ma tendreſſe; tant de familiarité ne convient point entre nous. Souviens-toi de ce que je ſuis & de ce que tu es, & laiſſe-moi tout entier à mon amour. Vous devez, reprit Cliton, me pardonner ces petites fautes; il n'y a pas ſi long-temps que nous faiſons le métier: laiſſez-moi faire; le jeu me plaît, & bientôt j'en vaudrai bien un autre; je ne vous importunerai plus. Faites tranquillement toutes vos ſimagrées: je vais me mettre à l'écart ſur cette chaiſe, & je vous regarderai pour apprendre.

Après ce discours, Cliton s'éloigna respectueusement de Pharsamon. Ce Chevalier sentit un vrai plaisir de la situation où ils alloient se mettre tous deux. Il jetta un regard sur Cliton, pour voir si sa posture étoit dans l'ordre ; après quoi, s'appuyant du coude sur une table, & laissant son autre bras tomber négligemment sur lui, il n'oublia rien pour entrer dans la maniere de ces fameux Chevaliers, quand ils se trouvoient quelque part éloignés de leurs maitresses. Le sort me poursuit en vain, s'écrioit-il; tous mes jours se passeront, ma Princesse, à vous chercher & à vous aimer. De temps en temps, ses soupirs entrecoupoient sa voix. Cliton, en écoutant son maître, s'attendrissoit insensiblement. Jamais Chevalier, à son gré, n'avoit mieux entendu l'amour : il ne le quittoit pas des yeux. Tant d'attention, enfin, reveillant sa tendresse, & lui inspirant des sentiments vraiment nobles, il joignit d'abord quelques soupirs à ceux de son maître. Ce tendre enthousiasme augmenta ; &, lorsque Pharsamon eut achevé une exclamation qu'il avoit commencée, l'héroïque Cliton, s'oubliant lui-même, se mit à son tour, non pas à parler, mais à s'écrier d'une déclamation tonnante : Ah ! Mademoiselle Fatime ! car le sort, plus jaloux que Satan, n'a pas permis

que vous ſoyez encore Princeſſe ; mais vous le deviendrez, car je m'en doute. Je me meurs, depuis que je ne vous vois plus ; &, ſans un bienheureux appétit que le ciel m'a donné, & que je le prie de me conſerver, votre malheureux amant ſeroit logé dans le cimetiere. Ah ! quand vous reverrai-je ? pourquoi nous a-t-on ſéparés ? mais je chercherai tant, que, vous eût-on cachée ſous vingt bottes de foin, fallût-il gourmer encore un million de Dames Marguerites, ou être fouetté comme une toupie, étrillé comme une bourique, perdre jambes & bras, vous me reverrez manchot, & eſtropié à votre honneur & gloire ; j'en jure par le plus beau Roman que j'aie jamais lu.

Pendant tout ce beau diſcours, Pharſamon, que l'écuyer avoit interrompu dans ſa rêverie, l'écoutoit avec un étonnement plein de patience. Dès qu'il eut ceſſé de parler : mais, Cliton, lui dit-il, vous n'y ſongez pas ; allez, mon ami, allez mugir dans la cour. Attendez, Monſieur, répondit Cliton d'un ton poſé ; cela va être fini, j'ai encore quelque choſe ſur le cœur qui veut ſortir. Taîſez-vous, dit Pharſamon ; &, ſi vous voulez continuer vos ſottiſes, quittez-moi, je ne veux plus de votre compagnie. Un moment encore, Monſieur, répliqua l'écuyer : puiſque vous êtes

si pressé, je retrancherai le reste, quoique ce soit le meilleur. Mais il vaudroit autant n'avoir pas parlé, si je ne pousse quelques soupirs: je ne vous demande que le temps d'en faire quatre; ce n'est point trop, vous en avez poussé plus de mille: attendez donc. Après ces mots, Cliton prenoit sa secousse pour tirer quelques mugissements de son harmonieux gosier, quand le jeune solitaire entra dans leur chambre, & priva Cliton du plaisir de soupirer. Allons, Seigneur, dit-il à Pharsamon, venez vous rafraîchir; on n'épargnera rien ici pour vous tirer de la profonde mélancolie où vous paroissez plongé. Génereux inconnu, répliqua Pharsamon, les soins que vous prenez méritent une éternelle reconnoissance; mais j'ôse vous assurer que le penchant aura plus de part encore à celle que j'ai pour vous, que le ressouvenir de ce que je vous dois. Cliton voulut se mêler de faire un remercîment à sa maniere; Pharsamon s'en apperçut, & il lança sur cet écuyer babillard un regard qui lui imposa silence. On descendit dans une salle, dont une charmante propreté fesoit toute la magnificence. Un moment après on servit. Pharsamon & le solitaire se mirent à table. Cliton voyant qu'on ne lui disoit rien, s'approcha doucement de Pharsamon, & lui dit à l'oreille: A

propos, Monſieur, conſeillez-moi; je ne ſçais ce que je dois faire : me mettrai-je au buffet? Nos livres ne nous diſent rien là-deſſus. Imprudent que vous êtes, retirez-vous, & me laiſſez en repos, dit Pharſamon. Oh! bien! répartit Cliton aſſez haut, l'honneur vaut mieux qu'un ſouper; il ne ſera pas dit qu'un écuyer ſoupe à la cuiſine: cela tire à conſéquence. Le ſolitaire entendit à demi ce que prononçoit Cliton; &, jugeant ſimplement qu'il avoit quelque répugnance à manger avec les domeſtiques, il ordonna qu'on le fît manger à part dans la même chambre. A l'inſtant, le jeune homme, qui paroiſſoit être le compagnon du ſolitaire, entra. Cela étant, dit Cliton en le voyant, vous aurez la bonté de me tenir compagnie; notre écot en vaudra bien un autre. Le ſolitaire fit alors ſigne au jeune homme d'accepter la partie, & on les ſervit ſur une table à part.

Je ne ſçais s'il ſeroit dans l'ordre, ou non, de faire jaſer nos aventuriers; il n'eſt pas fort aiſé de leur donner le temps de parler, & celui de manger. Je ſçais bien que j'ai toujours eu de la peine à faire les deux à la fois. Mais, dira-t-on, il eſt aſſez ordinaire de parler à table; vous pouvez, ſans faire de tort à leur appétit, leur mettre dans la bouche les diſcours que la politeſſe exige d'eux.

Je

Je consens donc à leur faire dire quelques mots; car je n'aime point, en pareil cas, les longues conversations. Aussi-bien apperçois-je Pharsamon, les yeux fixés, enfoncé dans la rêverie, oublier qu'il tient la fourchette en l'air, pendant que Cliton, plus ardent qu'un famélique, se sert de ses deux mains à la fois, pour ne point perdre de temps. Tout est d'un bon goût, s'écrie-t-il quelquefois; votre cuisinier est un habile homme. Si les Messieurs des Romans en avoient eu de pareils, ils auroient passé plus d'heures à manger qu'à rêver. Le jeune homme admiroit l'activité de notre écuyer. Courage, disoit-il, Seigneur écuyer, puisque vous l'êtes. Oui, parbleu! je le suis, reprenoit il : c'est une qualité qui me coûte cher; je vous raconterai cela, si vous voulez, quand j'aurai fini avec ces plats.

Pendant que Cliton prononçoit, en mangeant, quelques mots à la traverse, le jeune solitaire, après avoir assez long-temps respecté la rêverie de Pharsamon, se détermina à l'interrompre. Seigneur, dit-il, calmez les chagrins dont vous êtes agité; la tristesse où je vous vois me touche: je m'intéresse au sort des malheureux, & ma propre situation m'apprend à les plaindre. Il est vrai, répartit Pharsamon, que mon sort est bien triste;

& je vous demande pardon, ſi, malgré les honnêtetés que je reçois de vous, je cède à ma mélancolie : mais les ſujets qui la cauſent ſont ſi légitimes, que vous me plaindriez ſans doute encore davantage, ſi vous les ſçaviez. J'eſpere auſſi, répliqua le ſolitaire, que vous voudrez bien me les apprendre; je vous rendrai confidence pour confidence. Croyez cependant que c'eſt moins la curioſité qui me porte à ſçavoir vos malheurs, qu'une ſincere amitié qu'en vous voyant j'ai conçue pour vous. Les ſentiments d'eſtime que vous me témoignez avoir pour moi, me flattent infiniment, dit Pharſamon, & feroient capables de ſoulager mon cœur, s'il étoit ſuſceptible de conſolation; auſſi puis-je vous aſſurer, à mon tour, que les miens ſont pareils aux vôtres.

Oh ! c'en eſt fait : je m'ennuie de ces fades compliments dont preſque tous les Romans ſont remplis. Pharſamon & le ſolitaire ne s'en feront plus; il y a déja près d'une heure qu'ils ſont à table, ou du moins mon intention a été qu'ils y demeuraſſent tout ce temps-là; il eſt temps auſſi qu'ils ſe retirent, & je finis le repas après avoir un moment écouté Cliton qui a perdu l'appétit. Cauſons maintenant, le beau garçon, dit-il au jeune homme : la parole ne me manquera plus:

dites-moi, n'etes-vous pas des Officiers qui venez vous engraisser ici pour la campagne prochaine? le quartier d'hiver est bon; il ne manque plus que des femmes pour le rendre complet. Non, Seigneur écuyer, répond le jeune homme; des raisons bien différentes nous font demeurer ici. Par ma foi, répliqua Cliton, j'y demeurerois bien, sans en avoir. Vous êtes de bonne humeur, & votre compagnie est agréable, dit le jeune homme; je vous assûre que je m'ennuierois moins ici, si vous y restiez. Vraiment je vous suis bien obligé, répliqua-t-il : si j'avois moins mangé, je vous remercierois bien mieux; mais j'étouffe, laissez-moi respirer un moment. Etes-vous toujours, dit le jeune homme, aussi gai que vous l'êtes à présent? Oui, sans doute, répondit-il; il n'y a que le Mercredi des Cendres, les Vigiles, & pendant le carême, que suis un peu bourru; hors cela, je suis toujours plus éveillé qu'une horloge. Mais, à propos d'horloge, se couche-t-on de bonne heure ici? Quand on veut, dit le jeune homme. La bonne maison! vivent à jamais ceux qui l'ont bâtie, & ceux qui l'habitent! faites-vous l'amour aussi quelquefois? Nous le ferions, s'il le falloit; mais nous n'avons ici ni femmes ni filles. Fi donc! reprit Cliton, vous avez oublié cet article-là bien mal-à-propos;

votre maiſon ne durera pas long-temps, puiſqu'il n'y a que des hommes : mais que voulois-je vous dire encore ? Racontez-moi un peu votre vie. Beau comme vous-êtes, n'avez-vous pas été couru de bien des filles-de-chambre ? ne connoîtriez-vous point certaine brune, entre groſſe & menue, entre grande & petite, nommée Mademoiſelle Fatime ? Non, dit le jeune homme ; depuis un an que nous ſommes ici, nous n'avons vu que quelques Chaſſeurs. Je ſuis vraiment ravi que vous ne la connoiſſiez pas, repliqua Cliton ; franchement, ce feroit une fort mauvaiſe connoiſſance que la vôtre. Pourquoi donc ? dit le jeune homme. Je m'entends bien, pourſuivit-il, & vous ſçaurez pourquoi demain. Mais vous m'avez dit qu'on ſe couche ici quand on veut, & la volonté de me coucher me prend ; &, ſi mon lit eſt fait, j'y cours. Vous êtes bien preſſé, dit le jeune homme ; il n'eſt point encore tard. Oh ! repliqua Cliton, apparemment votre horloge retarde, mais mes yeux me ſervent de cadran ; quand ils ſe ferment, il doit être minuit : bon ſoir, demain il fera jour.

A peine Cliton eut-il prononcé ces derniers mots, que Pharſamon & le ſolitaire ſe leverent de table ; &, franchement, c'eſt fort bien fait à eux ; car Cliton, s'il eût continué, n'auroit ſçu

ce qu'il auroit dit. Seigneur, dit le ſolitaire au Chevalier, ſi vous n'avez point envie de vous retirer ſitôt, nous avons ici un petit jardin; &, ſi vous voulez, nous y deſcendrons pour nous y promener; la ſolitude & la nuit conviennent à ceux qui ont des ſujets de s'affliger, & peut-être y trouverez-vous des charmes. Je n'en voudrois point d'autres que ceux que m'offre votre compagnie, répondit Pharſamon en ſoupirant; & puiſque vous m'en faites le maître, je ſerai ravi de les prolonger autant que je le pourrai. Après ces mots, ils deſcendirent au jardin. Le jeune homme conduiſit Cliton à la chambre où on leur avoit préparé des lits: & notre écuyer, après avoir embraſſé ſon conducteur par reconnoiſſance du bon repas qu'on lui avoit fait faire, ſe hâta de ſe coucher, pour faire la digeſtion plus à ſon aiſe.

Pharſamon & le ſolitaire ſe promenerent quelques inſtants ſans rien dire. Notre Chevalier marchoit à pas lents, & s'arrêtoit par intervalles. Le ſolitaire l'examinoit; il ſe ſentoit ému d'une tendre compaſſion. Que ſes chagrins doivent être grands! diſoit-il tout bas.

Cependant il le conduiſit inſenſiblement dans une allée dont l'obſcurité fit ceſſer la rêverie de Pharſamon. Il n'eſt rien que je ne fiſſe, Seigneur,

dit le solitaire, pour diminuer vos peines, &c, si le récit des miennes peut les suspendre, pour peu que vous le souhaitiez, je suis prêt à vous le faire ; vous y verrez peut-être des choses qui vous surprendront, & dignes de votre curiosité. Il n'y a qu'à vous voir, repliqua Pharsamon, pour juger que ce qui vous est arrivé est digne d'être sçu : aimable autant que vous l'êtes, on devine aisément qui peut avoir causé vos malheurs ; l'amour seul peut troubler les jours d'un homme tel que vous. C'est effectivement cette passion qui a traversé ma jeunesse, répondit le solitaire : mais, puisque vous voulez bien me prêter votre attention, écoutez mon histoire ; je vais la commencer.

### *Histoire du Solitaire.*

Il y a un an que je suis venu dans ces lieux ; mais avant que de vous dire les raisons qui m'y retiennent, il faut parler de ma naissance. Un jeune homme de qualité, nommé Tarmine, qui fesoit sa résidence ordinaire dans un château auprès de Paris, connut une Demoiselle chez un de ses amis qu'il avoit été voir : elle lui parut une très-aimable personne. Il demanda qui elle étoit ; & son ami lui dit qu'elle étoit la fille d'un Gentilhomme mort

depuis quelque temps à l'armée ; qu'elle demeuroit avec sa mere dans un village voisin de chez lui, & que sa fille ayant contracté amitié avec cette jeune Demoiselle, l'avoit engagée à venir passer quelque temps chez eux ; qu'au reste, elle étoit fort mal partagée des dons de la fortune. Tarmine fut charmé d'apprendre qu'elle avoit de la naissance. Il revint, le lendemain, revoir son ami, & trouva moyen de parler à la Demoiselle, que j'appellerai Persianne. Tarmine étoit bien fait, d'une humeur douce ; d'une physionomie aimable & tendre. Il témoigna à Persianne, combien elle l'avoit touché, & il le lui témoigna d'un air si charmant & si persuasif, que Persianne, malgré les efforts qu'elle fit pour cacher le penchant qu'elle avoit pour lui, ne put s'empêcher de marquer par sa réponse qu'elle n'étoit point insensible. Une seconde conversation acheva de vaincre la résistance que par bienséance, & par sagesse, elle imposoit à son cœur. Tarmine lui déclara ses sentiments, & lui parla comme à une Maitresse, non pas qu'on aime simplement, mais qu'on respecte & qu'on estime, & dont on souhaite de faire son épouse. Ses sentiments étoient, du côté de la fortune, trop avantageux ; & trop flatteurs, du côté du cœur, pour que Persianne conservât des raisons

encore pour ne lui pas marquer combien elle l'aimoit. Elle ne l'avoit jusqu'ici marqué qu'à demi ; mais enfin elle ne lui cacha plus sa tendresse ; elle l'en assura à son tour, d'une maniere si naïve, que cette déclaration lui prêta de nouveaux charmes, & que Tarmine en connut mieux le prix du cœur qu'elle lui abandonnoit. Il avoit encore son pere ; c'étoit un vieillard avare & difficile. Il y avoit peu d'apparence qu'il approuvât le choix de son fils ; les richesses qu'il possédoit y apportoient beaucoup d'obstacles. Cependant Tarmine ne laissa pas de le faire pressentir par quelques amis, auxquels le bon-homme répondit d'une maniere qui ôtoit toute espérance à Tarmine de le gagner. Cet Amant confia à sa Maitresse toutes les difficultés qui se présentoient. La bonne-foi de Tarmine, sa probité dans toutes ses actions, redoublerent la passion de Persianne : l'infidélité seule, dans un amour d'estime, peut rebuter du plaisir d'aimer. Tarmine, charmé de l'attachement inviolable qu'elle avoit pour lui, se détermina à parler lui-même à son pere. Larmes, prieres, soumissions, tout fut employé pour gagner l'esprit du vieillard ; & tout fut inutile : peu s'en fallut même qu'il ne défendît à son fils de la voir. Quel désespoir pour un Amant qui ne connoît d'autre bonheur que ce-

lui de s'unir éternellement à ce qu'il aime ! Tarmine & Persianne passerent quelques jours à se confier leurs larmes ; des objets si touchants irriterent leur passion ; ils résolurent de s'épouser, quelque chose qu'il en dût arriver. L'amour, en pareilles occasions, dérobe & fait oublier les formalités nécessaires : la bonne-foi, l'honneur paroissent presque toujours des biens suffisants. Ils trouverent moyen cependant d'intéresser l'ami de Tarmine, & la Chapelle de cet ami fut le lieu où ces Amants, enivrés du plaisir de s'adorer, se jurerent l'un à l'autre une éternelle fidélité.

Leur union ne fut sçue que de trois personnes, & ils vécurent trois mois ensemble d'une maniere à persuader qu'ils ne se voyoient plus qu'indifféremment. Cependant Persianne avertit Tarmine d'un accident ordinaire aux nouvelles mariées : ils prirent des mesures pour cacher sa grossesse, & elle accoucha, dans le temps, avec toute la confiance d'une femme que des liens sacrés unissent à son mari, & qui croit son enfant en sûreté.

Le valet-de-chambre de Tarmine, qui avoit été un des trois témoins de son mariage, avoit long-temps servi le pere de cet Amant. Le vieillard, à l'occasion de quelque bruit sourd, interrogea ce domestique ; &, pour l'engager à tout avouer, lui

promit une ſomme d'argent conſidérable, & d'avoir ſoin de lui. Ce malheureux ſe laiſſa gagner, & informa le pere de tout ce qu'il ſçavoit, quelques jours avant que Perſianne accouchât. Ce vieillard n'en voulut point ſçavoir davantage : il feignit de ſe réſoudre de bonne grâce à ce qu'on ne pouvoit plus empêcher. Il envoya chercher ſon fils; &, après une légere réprimande ſur ſon obſtination à conclure une choſe qu'il lui avoit défendue, il témoigna que, puiſqu'elle étoit faite, il conſentoit à tout : il demanda même à voir la jeune épouſe de ſon fils. Elle parut; & le fourbe vieillard cacha ſous les apparences de l'honnêteté la plus ſincere, tout le mal qu'il méditoit de faire dans la ſuite à ces jeunes époux.

Je ne puis vous dire les meſures qu'il prit pour exécuter ſes mauvais deſſeins. Mais, quinze jours après les couches de Perſianne, l'enfant qu'elle avoit mis au monde diſparût, ſans qu'on pût découvrir par quel accident. La nourrice ne ſe trouva point non plus. Ce malheur déſeſpéra Tarmine & Perſianne. Tarmine fit d'inutiles perquiſitions; il ne put rien apprendre. Il s'en plaignit à ſon pere, & lui marqua, dans ſon chagrin, qu'il n'y avoit que lui ſeul qu'on pût accuſer de ce coup. Le vieillard feignit de s'emporter contre ſon fils, & de pouſſer

son ressentiment si loin, qu'il le menaça de faire rompre son mariage. Il tint sa parole, & se donna, pour cela, les mouvements nécessaires.

Peu de temps après & pendant qu'il poursuivoit avec chaleur cette cassation, il tomba malade, & mourut presque subitement. Malgré la dureté de son pere, Tarmine, en bon cœur, fut affligé de sa mort. Il se hâta après de revétir son mariage de toutes les cérémonies honorables, & récompensa tous les anciens domestiques de son pere, dans l'espérance de sçavoir de quelqu'un d'eux, les moyens dont il s'étoit servi pour détourner son enfant, & l'endroit où il l'avoit placé; mais ce vieillard avoit fait son coup si secrettement, que pas un d'eux ne put là-dessus lui rien apprendre.

Tarmine & Persianne ne purent se consoler de cette perte; près de dix-huit ans se passerent sans qu'ils eussent d'autres enfants.

Cependant l'enfant qu'on avoit enlevé s'éleva jusqu'à l'âge de trois ans, à quinze lieues loin de leur château, chez un paysan, dont la femme le nourrissoit. Je ne vous dirai point comment le pere de Tarmine avoit pu connoître ce paysan; qu'il vous suffise de sçavoir que c'est moi qui étois cet enfant, & que je suis une fille.

A ce discours, Pharsamon étonné, s'écria : Quoi ! vous n'êtes pas un homme ! Non, Seigneur, répliqua l'inconnu, & vous sçaurez bientôt les raisons de mon déguisement. O ciel ! dit alors notre Chevalier, charmé d'une aventure qui tenoit du merveilleux, & qui le rapprochoit du temps de ces fameux aventuriers, à qui pareilles choses arrivoient souvent : ô ciel ! qu'il est des destinées surprenantes ! Mais continuez, belle inconnue ; il me tarde de sçavoir la fin d'une si belle histoire. L'inconnue reprit alors son discours de cette maniere.

Au bout de trois ans que je passai chez le paysan auquel on m'avoit confiée, le hasard conduisit dans notre village une compagnie de Cavaliers & de Dames. Mon pere nourricier étoit le fermier d'un bien qui appartenoit à un de ces Cavaliers. Ce paysan avoit un jardin assez propre, que toute la compagnie choisit pour y faire un repas agréable. J'étois alors dans le jardin, quand ils entrerent tous. Une de ces Dames, nommée la Marquise de **, femme âgée, & qui n'avoit point d'enfants, m'ayant apperçue, demanda au paysan si j'étois sa fille. Il avoua naturellement que non ; qu'il ne sçavoit même à qui j'appartenois, & qu'il y avoit trois ans qu'on lui avoit donné telle somme pour se

charger de moi, & qu'on me viendroit reprendre inceſſamment : que les trois ans s'étoient paſſés ſans que perſonne parût, & que la charité & la compaſſion l'avoient fait réſoudre à me garder, & à me nourrir avec ſes propres enfants. Après cet aveu, il exagéra à cette Dame quelques bonnes qualités qui ſembloient pronoſtiquer que je ſerois un jour aimable. L'aventure parut ſinguliere à tout le monde : on m'examina de plus-près; & ce fut peut-être à ce qu'on trouva d'extraordinaire dans ma naiſſance, que je dus le tendre intérêt que cette Dame conçut pour moi. Elle me careſſa. Je promettois de la beauté; mes petites manieres lui parurent douces & agréables : enfin, elle dit à toute la compagnie, qu'elle avoit deſſein de me prendre & de m'élever chez elle; & que je lui tiendrois lieu de fille. Le payſan conſentit à me laiſſer aller; ce ne fut cependant pas, m'a-t-on dit, ſans me regretter. La Marquiſe, pour le conſoler, lui donna quelque argent; &, le repas fini, elle me prit dans ſon carroſſe, & m'emmena à quatre lieues de-là.

J'ai paſſé, chez cette Marquiſe, juſqu'à l'âge de dix-ſept ans. Il eſt inutile de vous dire qu'en changeant, pour ainſi dire, de maître, je changeai inſenſiblement de manieres : on me donna

toute l'éducation qu'une Demoiſelle bien née peut avoir. Malgré les trois lieues de diſtance qu'il y avoit du château de cette Dame à la plus prochaine ville, j'eus des Maîtres à chanter, à danſer; & le progrès que je fis dans l'un & dans l'autre, donna lieu à la Marquiſe de s'applaudir de ſes ſoins. Je me crus long-temps ſa fille; elle m'avoit accoutumée à l'appeller ma mere, & elle ne me déſabuſoit point; il étoit même défendu aux domeſtiques de m'apprendre rien là-deſſus. L'éducation m'avoit inſpiré pour elle cette tendreſſe que la nature donne aux enfants pour leur mere: mais le haſard qui avoit toujours diſpoſé de moi, fit que j'appris enfin ce que j'avois ſi long-temps ignoré.

Les plaiſirs & les jeux occupoient, dans ce temps, tous ceux qui demeuroient aux environs du château de cette Dame; ce n'étoient, tous les jours, que fêtes & que parties de plaiſir. Je touchois alors à ma ſeizième année: j'avois quelque beauté. Nombre d'Amants, de tous caracteres, s'étoient déjà déclarés pour moi: aucun d'eux cependant ne m'avoit fait encore ſentir que j'avois un cœur à donner. Ils me divertiſſoient, ſans me plaire; &, ſans marquer de préférence à aucun d'eux, je les traitois tous d'une maniere qui n'ô-

toit à pas un l'espérance de me toucher. Cette espérance les rendoit ingénieux à inventer tout ce qui pouvoit me réjouir. La Dame ma bienfaitrice étoit charmée de la sagesse avec laquelle je me conduisois; je lui obéissois surtout aveuglément. Cette déférence que j'avois pour ses conseils, l'attachoit encore plus à moi : mais le temps approchoit où je devois démentir, par un malheureux penchant, l'obéissance exacte que j'avois toujours eue pour elle.

Dans le nombre des parties qu'on fesoit tous les jours, mes Amants proposerent de représenter une Tragédie, où je ferois le premier rôle de femme. La nouveauté de la chose plut à tout le monde : on en parla à la Marquise, qui y consentit. On nous donna nos rôles, dont les deux principaux étoient un Prince & une Princesse qui s'aimoient, & qu'un Roi jaloux, chez qui ils étoient, entreprenoit, par la force, de séparer. J'eus le rôle de la Princesse, & l'on me pria de nommer, parmi tous les jeunes gens, celui qui feroit le rôle du Prince. Je me mis à rire de cette proposition; je demandai jusqu'au lendemain pour me déterminer; &, continuant de badiner toujours, j'ajoûtai qu'afin de choisir avec plus de justice, il étoit à propos que tous ceux qui aspi-

roient à jouer le rôle en question, s'assemblassent au logis le lendemain; & que là, les examinant de plus près, le ciel, ou mon cœur m'inspireroit dans un choix aussi sérieux que l'étoit celui d'un Amant. La Marquise étoit présente à cette conversation avec d'autres. Tout le monde se mit à rire de ma saillie : les jeunes gens qui se trouverent là, redoublerent, dès l'instant même, leurs soins auprès de moi : mais je leur déclarai que je ne voulois me laisser prévenir par personne, jusqu'au moment qui devoit décider de leur destinée & de la mienne. Cette déclaration, prononcée du même air que le reste, fit effectivement cesser leurs empressements; leurs yeux seuls briguerent auprès de moi, par un tendre langage, l'avantage de la préférence; &, quand on eut assez long-temps badiné sur la proposition, & sur ce que j'y avois répondu, on me somma de tenir ma promesse. On convint de l'heure pour se rendre, le lendemain, à l'assignation; puis chacun se retira chez soi.

Dès que nous fûmes arrivées au logis, la Marquise me demanda si j'avois parlé sérieusement, quand je m'étois engagée à donner la préférence à un de ces jeunes gens. Je répondis que j'avois seulement badiné; que je n'aurois garde d'exécuter ce que j'avois dit; que même, quand il faudroit

vroit me déclarer pour quelqu'un d'eux, je ne sçaurois lequel de tous me choisir, puisqu'ils me plaisoient également ; ou que, pour m'expliquer encore mieux, il n'y en avoit aucun pour qui je n'eusse une véritable indifférence.

Elle me loua d'avoir des sentiments si sages, & me dit que, si ces jeunes gens persistoient à vouloir me faire déclarer, je devois leur dire que mon prétendu choix n'étoit qu'une badinerie hasardée pour faire rire, & que je serois trop embarrassée, s'il me falloit choisir parmi des Cavaliers dont le mérite étoit égal. J'assurai la Dame que je suivrois ponctuellement ses volontés : mais on ne doit pas répondre de ce que l'on est capable de faire à l'avenir.

Une des Dames qui composoient la compagnie du soir précédent, avoit un fils de l'âge à-peu-près de vingt-ans, que ses études en Droit avoient retenu long-temps à Paris, & qu'on n'avoit point encore vu parmi nos jeunes gens. Ce jeune homme arriva chez sa mere le soir même de la promesse en question. On étoit dans les vacances, & il venoit pour les passer chez lui. Sa mere, qui n'avoit que ce fils, & qui l'aimoit extrêmement, lui apprit la partie, & la maniere dont je devois faire choix d'un Acteur principal. Ce jeune homme pria sa

mere d'agréer qu'il se mît du nombre des aspirants. Elle lui permit avec d'autant plus de plaisir, qu'il n'y avoit point de jeune homme parmi nous, ni mieux fait, ni d'un air plus prévenant, & peut-être plus spirituel.

Ce jeune homme, charmé d'avoir à signaler son arrivée si heureusement, va, le lendemain matin, rendre visite à quelques jeunes gens qu'il connoissoit, & leur apprend qu'il avoit dessein de courir la même fortune qu'eux. Ces jeunes gens, prévenus chacun pour soi, ne furent point intimidés du nouveau camarade qui se présentoit. Ils s'assemblerent tous, & vinrent au Château de la Marquise, à l'heure marquée, avec le reste de la compagnie, que la rareté de cette badinerie rendoit aussi curieuse de ce qui en arriveroit, que les jeunes gens étoient empressés.

Je parus, en faisant un grand éclat de rire de leur crédulité. Comme la Dame, chez qui j'étois, m'avoit instruite le soir d'auparavant, elle sembla se joindre à tout le monde pour me presser de me déclarer : je refusai toujours de le faire. Le jeune homme nouvellement arrivé se fit présenter par sa mere, & me pria de vouloir bien qu'il fût du nombre des concurrents. Je ne l'avois point encore remarqué; & je sentis, en le voyant, un

je ne sçais quel plaisir que jamais personne ne m'avoit fait. Il me parla avec moins d'ardeur que les autres ; & je crus même m'appercevoir qu'il ne me pressoit, comme ses camarades, que par formalité ; & je démêlai dans son discours, qu'il auroit souhaité que le hasard en décidât plutôt qu'une préférence qu'il regardoit comme un choix du cœur, auquel un nouveau venu, selon toutes les apparences, n'avoit rien à prétendre. L'inquiétude que je lui trouvois là-dessus, me plut, & m'en inspira une aussi : j'aurois voulu qu'il eût deviné qu'il me plaisoit plus que les autres. Pour lui en donner quelque chose à comprendre, je lui dis, en le regardant d'un air assez doux : non, Monsieur, je ne veux point me déclarer en faveur de personne ; &, s'il est vrai que le choix que je ferois vous intéresse, vous n'aurez, je vous assûre, le chagrin de vous voir préférer personne. N'en doutez point, Mademoiselle, me répondit-il très-vîte ; quoique nouveau venu, l'intérêt que j'y prends passe peut-être celui des autres ; ainsi je ne vous presserai pas davantage, parce que j'ai plus lieu de craindre qu'un autre.

Cependant ses camarades persistoient à demander un choix. Un d'eux, voyant qu'absolument je

n'en voulois rien faire, me propoſa de ſouſcrire à ce qu'il avoit imaginé. Puiſque vous craignez, dit-il, Mademoiſelle, de faire des jaloux, ordonnez que celui d'entre nous qui aura le plutôt appris le rôle dont il s'agit, ſera celui qui aura l'honneur de le jouer avec vous. Ce jeune homme eſpéroit, ſans doute, que ſa mémoire lui donneroit la victoire. A cette propoſition, les inſtances pour un moment ceſſerent. J'approuvai ce qu'il venoit de propoſer; me voyant par-là délivrée d'une importunité qui commençoit à me fatiguer. Chacun d'eux ſe conſulta; & enfin tous, d'une commune voix, me jurerent qu'ils conſentoient que la mémoire en décidât.

A peine eut-on ſouſcrit à cet accommodement, que le jeune homme nouvellement arrivé s'écria que, puiſque celui qui ſçauroit plutôt le rôle en queſtion devoit avoir la préférence, il n'étoit pas beſoin d'une ſeconde ſéance pour voir déclarer un vainqueur; qu'il ſçavoit déjà par cœur le rôle dont il s'agiſſoit, parce qu'il l'avoit déjà joué à Paris, chez un de ſes amis, où l'on avoit repréſenté la même pièce; & qu'ainſi, puiſque ſes camarades s'étoient jugés eux-mêmes, ils n'avoient point à ſe plaindre, & qu'il ne doutoit

point que je ne prononçasse en sa faveur, puisque j'étois convenue de nommer triomphant celui qui sçauroit le plutôt ce rôle.

Je vous avoue que je fus charmée que le hasard qui lui avoit fait apprendre ce rôle, se fût accordé si juste avec mon inclination. Je n'attendis point non plus que ses camarades répondissent à ce qu'il venoit de dire; je me hâtai avec une vivacité, peut-être imprudente, d'avouer qu'il étoit vainqueur, & que c'étoit lui que je choisissois.

Ses camarades, frappés d'une aventure qui leur ôtoit l'espérance aussi-tôt que conçue, demeurerent muets à mon jugement, ils le regardèrent tous d'un œil d'envie, penserent presque faire une querelle à celui qui avoit proposé un si fatal accommodement. Ce jeune homme lui-même parut outré de chagrin. Cependant personne d'eux ne contesta; & le nouveau venu, que j'appellerai Oriante, fut nommé pour jouer avec moi le rôle de Prince. Nous nous regardâmes tous deux. Je crus voir, dans ses yeux, le plaisir qu'il en avoit; &, sans doute, les miens lui dirent la satisfaction que j'en avois aussi. La conversation fut plus languissante qu'elle n'avoit été d'abord. Les jeunes gens ne pouvoient se consoler d'avoir, en un moment, perdu l'espoir; ils paroissoient rêveurs &

inquiets. Je tâchai cependant, par des manieres honnêtes, de les tirer d'inquiétude; je leur représentai qu'aucun d'eux ne devoit être fâché d'une pareille aventure; & qu'un choix où le hasard seul avoit présidé, ne devoit pas leur tenir au cœur. Ils parurent écouter mes raisons. Nous distribuâmes les autres rôles de la piece; &, après avoir pris jour pour nos répétitions, la compagnie s'étant retirée, je restai seule avec la Marquise.

Je n'osai d'abord lui demander si elle étoit contente de tout ce qui s'étoit passé. Elle m'en épargna la peine; & la maniere dont elle me parla, me persuada qu'elle étoit satisfaite de moi. Elle me reprit d'une seule chose: je m'étois, dit-elle, trop hâtée de nommer Oriante. Une Demoiselle ajouta-t-elle, ne peut, dans ces sortes d'occasions montrer ni trop d'indifférence, ni trop de retenue: j'aurois dû laisser prononcer les jeunes gens qui, malgré leur jalousie, n'auroient point apparemment fait d'injustice; & elle attribua une grande partie de leur inquiétude à la promptitude avec laquelle je m'étois déclarée: qu'à son égard, elle étoit persuadée que ma vivacité n'avoit point d'autre principe qu'un peu d'étourderie, & qu'à l'avenir je devois y prendre garde.

Je vous avoue que je fus surprise de l'attention

pénétrante qu'elle avoit faite à ma précipitation: je ne m'en ressouvenois pas moi-même, tant le penchant qui l'avoit causée avoit été prompt & involontaire. Je lui répondis cependant qu'il se pouvoit faire que je me fusse trop pressée; mais que je ne l'avois fait que pour m'épargner l'ennui d'une plus longue contestation, qui n'auroit pas manqué d'arriver parmi ces jeunes gens, & qu'elle pouvoit être persuadée qu'aucune autre raison n'y avoit eu de part.

Nous ne parlâmes pas davantage de cela. Je ne laissai cependant pas d'être occupée le soir de tout ce qui étoit arrivé: je m'apperçus sensiblement que j'avois du plaisir à songer à Oriante. Le peu de connoissance que j'avois de l'amour, fit que je me livrai, sans scrupule, à mes premiers sentiments. Je me couchai avec l'impatience qu'il fût jour, pour avoir le plaisir de revoir ce jeune homme, me doutant bien qu'il ne manqueroit pas à me venir rendre visite. Il vint effectivement le lendemain, comme je l'avois prévu; mais ce ne fut que l'après-diner, la bienséance ne lui permettant pas de venir le matin. La Marquise n'étoit point au logis; une affaire, concernant ses biens, l'avoir obligée d'aller à une lieue de-là; ce qui fit qu'Oriante me trouva seule. L'air dont

je le reçus, lui marqua que sa visite me fesoit un véritable plaisir; & je vous assûre qu'il ne m'étoit encore rien arrivé qui me fût plus sensible que la douceur de me voir avec lui, sans autres témoins que nous-mêmes. En m'abordant, il me parut embarrassé. Son propre embarras lui déroba le mien. Nous nous remîmes cependant l'un & l'autre. Quelle conversation! grand Dieu! qu'elle eut de charmes pour nous! Nos yeux nous assurerent mille fois de l'amour le plus tendre, avant que notre bouche osât l'avouer. Je ne vous ferai point un détail de cette conversation; ces sortes de récits ne sont amusants que pour ceux qui en ont été les acteurs. Il me parla du hasard qui lui avoit procuré un bonheur qu'il préféroit à tout, quoiqu'un autre en eût pu être également partagé. Ma réponse lui marqua que j'aurois souhaité qu'il eût dit vrai. Il la comprit, & m'en remercia dans des termes où la tendresse la plus vive étoit exprimée. Mon cœur ne conspiroit que trop à rendre les marques de son amour persuasives: il me sembloit que je ne devois plus douter de la sincérité de ses sentiments. Je ne lui répondois cependant pas grand'chose: mais que mes regards furent éloquents dans cette occasion! Que vous dirai-je enfin? Il m'offrit son cœur; il

me demanda si je le recevois : il se jetta à mes genoux. Je rougis : je tremblai : je ne pus davantage garder un silence, qui, quoiqu'éloquent, épargnoit à ma modestie la peine de me déclarer de vive voix. Relevez-vous, Oriante, lui dis-je ; je devrois rougir de confusion. Nul de vos concurrents, depuis qu'ils me jurent qu'ils m'aiment, n'a jusqu'ici eu l'avantage de s'expliquer si librement que vous le faites. Vous n'êtes arrivé que d'hier, & cependant aujourd'hui vous me parlez de votre tendresse. Je ne vous impose point silence : je vous écoute. Vous vous jettez à mes genoux, & je n'ai point la force d'affecter seulement une fausse colere. Ah ! Oriante, épargnez-moi la confusion que votre procédé & le mien doivent me faire. Que ne puis-je encore vous persuader que vous auriez raison de douter si je suis touchée ? mais il n'est plus à mon pouvoir. Vous voyez tout le penchant que j'ai pour vous : il vous en a trop peu coûté, & vous serez trop tôt accoutumé à la certitude de m'avoir rendu sensible. Reprenez votre cœur, Oriante ; laissez-moi mon repos ; je ne suis point ma maitresse : mes sentiments doivent se règler sur les volontés de ma mere. Soyez persuadé que rien au monde ne me charmeroit tant que le consentement qu'elle

donneroit au penchant que je me ſens pour vous ; mais tenons-nous-en là l'un & l'autre. Oriante ne pouvoit contenir ſa joie : l'excès de ſa paſſion m'enflamma encore davantage. Il me pria de permettre qu'il m'aſſurât toujours de ſa tendreſſe. Je ne me ſouviens plus de tout ce que je dis là-deſſus ; mais enfin nous convînmes de nous aimer, & de le cacher à tout le monde. Il y avoit près de deux heures que nous étions enſemble : je le priai de ſe retirer, craignant l'arrivée de la Marquiſe ; & il m'obéit. J'allai m'enfermer dans ma chambre, où le trouble, le plaiſir, la crainte, la honte, enfin mille mouvements différents m'agiterent tous enſemble : mais, quand on aime, les réflexions qu'on fait avec ſoi-même, font certainement moins d'effet que la préſence de l'objet aimé. Je ſentis que j'aimois Oriante avec paſſion : je ne connus d'autre plaiſir que celui de le voir, de lui livrer mon cœur, & de l'entendre m'offrir le ſien.

Cependant la Marquiſe arriva. Je lui dis qu'Oriante étoit venu pour lui rendre viſite. Elle ne me parut pas faire beaucoup d'attention à cela ; car, naturellement, il étoit de la bienſéance qu'il vînt nous voir. A mon égard, je pris tous les ſoins poſſibles pour lui cacher mes ſentiments, & j'y

réussis. Mais l'habitude de voir mon Amant les rendit si vifs par la suite, qu'ils vinrent à la connoissance de tous ceux qui prirent la peine de m'examiner.

Il est inutile de vous dire ce qui se passa jusqu'à la représentation de notre Tragédie. Je voyois Oriante tous les jours, & souvent. On arrêta le jour où nous devions représenter. S'il n'y avoit point de vanité à dire combien Oriante & moi fîmes de plaisir à ceux qui nous écouterent, j'oserois assurer qu'on ne vit jamais d'acteurs jouer leur rôle avec plus de sentiment que nous. Hélas ! tout le monde s'y trompa. On prit notre tendresse l'un pour l'autre alors, pour un effet de l'art; & jamais, peut-être, ne fut-elle ni plus vive, ni plus naturelle. Nous trouvions tous deux un plaisir si délicat à nous jurer un amour éternel devant tous ceux à qui, dans un autre temps, nous l'aurions caché, qu'à la faveur du jeu que nous représentions, jamais deux cœurs ne se parlerent avec moins de réserve que les nôtres.

On nous félicita d'avoir, disoit-on, si bien feint; & l'on nous dit à cette occasion tant de choses plaisantes, qu'il nous en resta à Oriante & à moi la liberté de nous parler devant tout le monde plus familierement que nous n'aurions fait.

Il m'appelloit toujours Madame, & ſouvent ma Princeſſe. Je continuai, comme dans la Tragédie, à l'appeller Seigneur; & j'en ai ſi bien contracté l'habitude, poursuivit la jeune inconnue, qu'en vous ſaluant, je vous ai nommé de même; & vous me permettrez de vous nommer toujours ainſi.

Nous paſſâmes encore quatre mois entiers, ſans que perſonne s'apperçût de l'amour que nous avions l'un pour l'autre. Au bout de ces quatre mois, (car Oriante avoit fini ſon droit) ce jeune homme devint triſte, rêveur, & ce ſont-là les caracteres dont un violent amour marque ceux qui s'y abandonnent. Sa mere, qui l'aimoit, & qui ne reſpiroit que par lui, inquiette à ſon tour de la mélancolie qu'il paroiſſoit avoir, lui en demanda pluſieurs fois la cauſe. Oriante fit d'abord quelque difficulté de la lui apprendre. Enfin, un jour qu'elle le preſſoit plus qu'à l'ordinaire, ce cher fils, après l'avoir embraſſée, lui avoua qu'il m'aimoit, & qu'il ne pouvoit vivre heureux ſans moi. Sa mere, ſans paroître ſurpriſe, ſe contenta de lui repréſenter doucement qu'il étoit encore bien jeune pour contracter un tel engagement; & que, ſuppoſé que ma mere y donnât les mains, il auroit peut-être tout le temps par la ſuite de regretter ſa liberté. J'aime encore mieux, répondit-il, regret-

ter ma liberté, s'il est possible qu'on la regrette quand on l'a perdue avec ce que l'on aime, que de languir dans une attente à laquelle peut-être je ne résisterois pas : enfin, ma chere mere, ajouta-t-il, je vous conjure par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher au monde, de faire mon bonheur : j'ai du bien, de la naissance ; si vous voulez prendre la peine d'informer la mere de celle que j'aime, du violent amour que j'ai pour sa fille, elle ne peut s'opposer à ma recherche. La mere d'Oriante jugea bien qu'il étoit inutile de tenter à le faire changer de résolution : elle lui promit d'en parler dès le jour même à la Marquise, & lui tint parole. Je me promenois seule sur une terrasse, lorsqu'elle arriva au logis ; ce qui lui donna tout le temps de proposer notre mariage à ma prétendue mere.

Le compliment surprit, & embarrassa extrêmement la Marquise. Le parti étoit, à la vérité, convenable, si j'avois été sa fille : mais quelque amitié qu'elle eût pour moi, il est, en pareilles occasions, bien difficile de la pousser jusqu'à dépouiller de véritables héritiers, d'un bien qui leur est naturellement du, pour en favoriser une personne qui ne nous est rien, & qui ne nous touche que par une compassion généreuse. Aussi sa pro-

bité ne lui permit-elle pas de balancer un moment là-dessus. Mais comme elle m'aimoit véritablement, & qu'elle ne vouloit pas divulguer l'obscurité de ma naissance, elle prit un parti, qui, sans l'engager à rien, satisfit, en quelque façon, cette bonne Dame.

Après donc avoir répondu à sa proposition avec toutes les démonstrations de la plus parfaite reconnoissance, elle ajouta qu'avant de lui donner une parole positive, elle la prioit d'agréer qu'elle consultât mon inclination en particulier; & que, si mes sentiments s'accordoient avec ceux de son fils, elle lui donnoit sa parole d'honneur qu'elle consentiroit avec joie à cette union.

Après cette assurance, la mere d'Oriante se retira, & fut avec empressement porter cette bonne nouvelle à son fils. Ce jeune homme ne douta point du succès, puisque c'étoit à mes sentiments qu'on devoit s'en rapporter.

Cependant la Marquise, qui n'avoit pris ce délai que pour m'apprendre que je n'étois pas sa fille, & m'engager, par cet aveu, à dire que je ne voulois point me marier si-tôt, vint me trouver dans ma chambre où je m'étois retirée. L'air inquiet qui paroissoit sur son visage, & la précaution qu'elle prit de fermer la porte sur elle, après

avoir regardé ſi perſonne ne pouvoit nous écouter, tout cela fit naître en moi un preſſentiment qui m'annonça qu'elle m'alloit apprendre quelque choſe de fâcheux. Je lui demandai même, d'un ton embarraſſé, ce qu'elle prétendoit faire; quand, s'approchant de moi ſans me répondre, elle prit une chaiſe auprès de la mienne, & s'aſſit. Je la regardois avec inquiétude; enfin elle rompit le ſilence, & me dit:

J'ai d'étranges choſes à vous apprendre, ma chere enfant: vous les auriez ignorées toute ma vie, ſans l'accident qui vient d'arriver. Je partage par avance tout le chagrin que vous allez reſſentir; mais c'eſt une néceſſité de vous avouer tout. Oriante eſt amoureux de vous: je ne ſçais ſi votre penchant répond au ſien, & ſi vous avez flatté ſon amour de quelque eſpérance. Vous avez pu le faire ſans crime; & je ſuis perſuadée que la ſageſſe a toujours réglé les ſentiments de votre cœur. Vous avez cru voir entre vous deux une égalité de biens & de naiſſance; mais il eſt temps de vous déſabuſer de cette égalité qui vous a peut-être ſéduite. Vous n'êtes point ma fille, &, de plus, je ne ſçais qui vous êtes.

O Dieu! m'écriai-je alors, pâle & troublée: quoi! Madame, j'ai cru que vous étiez ma mere,

& vous ne l'êtes point ! Mes ſanglots & mes pleurs m'empêcherent d'en dire davantage. Je me laiſſai aller ſur ma chaiſe, preſque ſans mouvement. L'état où je vous vois me touche ſenſiblement, me dit-elle, en me prenant entre ſes bras ; conſolez-vous, ma chere enfant. S'il vous eſt doux de conſerver le nom de ma fille, & de pouvoir toujours m'appeller votre mere, rien ne vous en empêchera. Avez-vous la cruauté, lui répondis-je de m'apprendre une pareille choſe, ſans avoir à m'inſtruire de mon ſort? Quels ſont donc mes parents, Madame? à qui dois-je le jour que je reſpire ?

Alors elle me raconta de quelle maniere elle m'avoit priſe, & ce que lui avoit dit le payſan qui m'avoit nourrie juſqu'à l'âge de trois ans ; & continua enſuite ſon diſcours de cette ſorte :

Oriante eſt donc amoureux de vous ; je le ſçais de ſa mere qui ſort d'ici, & qui vient de vous demander en mariage pour lui. J'ai différé de répondre poſitivement, ſous prétexte que je voulois auparavant vous conſulter. Je ne crois pas que vous exigiez de mon amitié, qu'oubliant ceux que le ſang unit à moi, je vous abandonne des biens que ma famille m'a laiſſés, & que je dois laiſ-

ſer

ſer à ma famille : je vous promets, tant que je vivrai, d'avoir pour vous les mêmes égards que j'aurois pour mon propre enfant ; & vous pouvez, dans les ſuites, eſpérer beaucoup, & de ma générosité, & de l'affection que j'ai pour vous. Je ne vous demande, pour toute reconnoiſſance, que de profiter & de ſuivre le conſeil que je vais vous donner. Soyez dorénavant plus réſervée avec Oriante ; ayez, pour lui, cette eſpece de froideur honnête qui nous défait de ceux que nous ne voulons point retenir. Dans quelques jours, je vous enverrai à une ou deux lieues d'ici, où vous reſterez quelque temps, afin que l'abſence acheve en lui ce que vos froideurs auront commencé : &, comme je dois, demain, rendre réponſe à ſa mere, je lui dirai qu'après vous avoir parlé de la recherche qu'Oriante fait de vous, vous m'avez priée de vous laiſſer libre ; ce qui m'a fait comprendre que vous aviez de la répugnance pour le mariage.

Pendant que la Marquiſe parloit ainſi, les larmes couloient de mes yeux ; &, quand elle me dit la réponſe qu'elle devoit faire, le lendemain, à la mere d'Oriante, ce fut alors, grand Dieu ! que toute ma raiſon m'abandonna, & fit place au déſeſpoir. Que ſignifie ce que je vois, s'écria-t-elle ?

La réponſe que je dois faire, vous afflige, ma chere fille ! Aimeriez-vous juſques-là Oriante ? Oui, Madame, répondis je, en lui ſerrant la main entre les miennes ; oui, je l'aime, ma chere mere ; car ce nom m'eſt trop cher pour ceſſer jamais de vous le donner. Une égale ſympathie unit nos deux cœurs : c'eſt par mes conſeils qu'il a fait parler ſa mere. Je n'exige point que vous m'abandonniez votre bien. L'éducation que vous m'avez donnée ; la compaſſion que vous avez eue pour moi dans l'état pitoyable où j'étois, ſont des biens aſſez grands pour n'en pas ſouhaiter d'autres : mais achevez, ma chere mere, de me combler de faveurs. J'aime Oriante avec la derniere tendreſſe ; il m'aime avec une ardeur égale. Hélas ! il en mourroit, s'il croyoit que je l'euſſe refuſé pour époux. Non, je ne puis me réſoudre à lui donner un pareil chagrin. Je connoîs toute la bonté de ſon cœur ; il eſt digne d'une autre récompenſe. Je ne vous demande qu'une ſeule grâce : lorſque, demain, la mere d'Oriante reviendra pour apprendre votre réponſe, dites-lui que vous m'avez parlé ; que vous n'avez pu me déterminer à rien : mais que je ſouhaite de répondre à ſon fils moi-même. Le Ciel, juſqu'à demain, m'inſpirera ce que j'ai à lui dire. La Marquiſe

m'écoutoit avec une attention très-grande : il me sembloit que je lui fesois une véritable pitié. Eh ! bien, ma fille, me dit-elle, j'en agirai comme vous le demandez. Consultez-vous à loisir, je vous laisse : souvenez-vous seulement que je veux vous aimer toute ma vie, & faites-vous un noble effort pour mériter toute ma tendresse ; adieu. Elle me quitta après ce discours, & je restai seule, dans ma chambre, en proie à toute ma douleur. Je vous ennuierois de vous dire tout ce que je pensai alors. Je me couchai : je ne pus fermer l'œil de toute la nuit : j'arrosai mon lit de mes larmes ; & ce n'étoient pas tant les biens, ni l'honneur de ma naissance que je regrettois : toutes ces choses ne me touchoient que par rapport à mon amour ; & je comparois la personne qu'Oriante, en m'aimant, avoit cru aimer, avec celle qu'il retrouveroit le lendemain. Quelles seront ses réflexions, dis-je en moi-même, quand, au lieu d'une Demoiselle riche, & d'un nom connu, il ne trouvera plus en moi qu'une malheureuse qui ne doit ce qu'elle paroît qu'à la pitié qu'on a eue pour elle, &, qui, sans cette pitié, gémiroit peut-être à présent dans la pauvreté la plus affreuse ? Une fille sans parents, sans nom, sans biens, inconnue à toute la terre ; jugez, Seigneur,

quelle devoit être alors l'horreur de ma situation.

Cependant le jour parut : la mere d'Oriante vint, comme elle l'avoit dit, demander ma réponse. Je ne sçais, lui dit la Marquise, quel *est* son dessein; mais je n'ai rien pu tirer d'elle qui puisse me faire juger de ses sentiments : elle m'a seulement priée d'agréer qu'elle parle à votre fils. Cela étant, dit la mere d'Oriante, je l'avertirai de venir cet après-dîner la voir, & nous sçaurons apparemment àquoi nous en tenir : &, pourvu, Madame, ajoûta-t-elle, que les choses vous paroissent aussi convenables qu'à moi, j'espere que mon fils sera satisfait. Vous ne devez point douter, répartit la Marquise, que je n'approuve tout, si les sentiments de ma fille s'accordent avec les miens : ce soir, ou demain, je vous en dirai davantage.

Cette Dame se retira après ces mots, & la Marquise vint me voir dans ma chambre. J'étois dans un état pitoyable. Elle fit ce qu'elle put pour me consoler; se servit, pour y parvenir, des caresses les plus affectueuses, & des discours les plus tendres; mais rien ne fut capable de diminuer l'excès de ma douleur : je ne lui répondis même que par mes soupirs. Mon abattement étoit si grand que je n'avois pas la force de prononcer

une seule parole. On servit à dîner dans ma chambre, & elle renvoya les domestiques ; ne voulant point qu'ils me vissent dans l'état où j'étois. Après-dîner, on nous vint annoncer la visite d'Oriante. La Marquise ordonna qu'on l'introduisît dans ma chambre, & me laissa seule avec lui. Cet Amant, à qui sa mere avoit dit ma réponse, étoit agité de la plus violente inquiétude : il ne pouvoit s'imaginer pourquoi j'avois demandé à lui parler, quand il ne s'agissoit, pour conclure notre mariage, que d'un oui, qu'il ne s'étoit pas figuré que je refuserois de prononcer : il parut presque en tremblant. Dès qu'il eut jetté les yeux sur moi : Dieu ! s'écria-t-il, que vois-je ? qui peut ternir l'éclat de ces beaux yeux ? Quelle pâleur, quelle tristesse, quels fâcheux présages, mon aimable Princesse ! Que dois-je penser ? Tirez-moi de la peine où je suis : en dois-je croire mes yeux ? Oui, Oriante, lui répondis-je ; l'état dans lequel vous me voyez, est l'effet de la douleur la plus légitime, & la plus affreuse qui puisse jamais accabler une malheureuse. Dieu ! quels termes, s'écria-t-il ? Qui vous cause cette douleur ; ma chere Maitresse ? Ouvrez-moi votre cœur. Asseyez-vous, lui dis-je, & ne m'interompez point. Après ces mots, je commençai à lui parler ainsi.

Vous m'avez aimée ; Oriante, & vous m'aimez encore avec une passion qui devoit faire un jour toute ma félicité : mais, c'en est fait ; cette passion qui m'en inspira une si tendre & si sincere pour vous ; cette passion jurée par tant de serments ; il faut l'étouffer, il faut y renoncer. Y renoncer ! s'écria-t-il alors ; arrachez-moi donc ce cœur qu'elle remplit, puisque la fin de ma tendresse est attachée à la fin de mes jours. Ah ! Seigneur, continuai-je, je vous ai prié de ne point m'interrompre : peut-être ces sentiments cesseront-ils d'être si vifs, quand vous vous serez donné la patience de m'entendre. Ce n'est point sans raison que je vous dis qu'il faut renoncer à votre amour : l'intérêt de votre honneur ; celle à qui vous devez le jour ; le sort de votre Maitresse même, tout vous y engagera, & vous en fera voir la nécessité : écoutez-moi. Vous m'avez cru la fille de la Marquise ; je ne la suis pas : elle ignore même quelle est ma naissance. Un paysan, qui l'ignoroit aussi, & qu'on avoit engagé par de l'argent à me nourrir, me donna à cette Dame : elle m'a élevée jusqu'ici : je la croyois ma mere ; elle ne m'a désabusée qu'à l'occasion de la recherche que vous faites de moi : ce que je dis doit vous suffire. Adieu, Oriante : je ne suis plus digne

de vos ſoins ; je mérite ſeulement que vous me plaigniez, & je vous demande cette pitié. Je ne puis vous exprimer combien elle m'eſt dûe, combien mon ſort eſt affreux, combien je vous aime en ce moment, malgré l'obſtacle éternel que je viens de mettre entre vous & moi. Adieu, encore une fois : hélas ! plus je vous vois, plus je m'attendris. Fuyez-moi, fuyez une infortunée que vous ne pouvez plus aimer avec honneur.

Pendant que je m'abandonnois ainſi à la violence de ma douleur, Oriante s'étoit ſaiſi d'une de mes mains que je tâchois de retirer, & qu'il retenoit en homme qui ne ſe connoît plus. Quand j'eus fini mon diſcours, il baiſſa ſa tête ſur cette main ; &, l'arroſant de ſes larmes, qu'accompagnoient mille ſoupirs : non, ma Princeſſe, me diſoit-il d'un ton bas & déſeſpéré, la mort ſeule m'arrachera, me ſéparera d'avec vous. Il prononça long-temps les mêmes paroles. Dieu ! qui peut comprendre ce que l'on ſent en pareille occaſion ? Enfin Oriante revint à lui : il me ſembla, à le voir, qu'il avoit pris une grande réſolution. Ecoutez-moi, me dit-il, ou pour la derniere fois, ou pour vous déterminer à me voir toujours.

Je ne ſçais point qui vous étes, & ne me ſoucie point de le ſçavoir : mon cœur, que vous inté-

reſſez ſeule, vous préfere à tout ce que le ſort peut faire naître de plus illuſtre ; l'obſcurité même de votre naiſſance eſt une raiſon de plus, à mes yeux, qui vous rend encore plus reſpectable : oui, je dois vous reſpecter mille fois plus encore ; j'en ai pour garant la tendreſſe infinie que vous m'avez inſpirée. Cette phyſionomie noble, cette maniere charmante que vous devez, ſans doute, au ſang dont vous ſortez, & non pas à l'éducation ; vos ſentiments... enfin, ma Princeſſe, je jure de ne ceſſer de vous aimer qu'en ceſſant de vivre. Ne m'alléguez plus ni ce payſan, ni cette pitié que l'on a eue pour vous ; le déshonneur que vous prétendez qui tombera ſur moi ; petits objets, raiſons inutiles, qui ne peuvent rien ſur un cœur que vous avez touché : je renonce à ma fortune, à mes biens, à mes parents ; je ne veux que vous ; je ne veux conſerver que vous ſeule : au reſte, ſi vous m'aimez, ne me fuyez point, ou déterminez-vous à vous reprocher ma mort à la premiere démarche que vous ferez, ou pour ne me plus voir, ou pour me fuir. Je vous remets le ſoin de mes jours : voyez ſi vous aimez mieux les terminer, que de prolonger le cours d'une vie dont vous ſerez toujours la maîtreſſe.

Je vous avoue que tant d'amour me charma. Je versai des larmes ; mais la joie de voir un cœur si pénétré, y eut plus de part que mes chagrins. Il fut des moments, tant l'amour est puissant, où je sentis quelque secret plaisir de l'étrange aventure qui m'apprenoit que j'étois une inconnue, & qui donnoit occasion à Oriante de marquer combien il m'aimoit.

Est-il possible, dis-je, que tout ce que je viens de vous apprendre ne serve qu'à redoubler votre tendresse ? Dieu ! un cœur si noble & si constant devoit-il être le partage d'une infortunée qui ne sçait ce qu'elle est ? Eh ! bien, mon cher Oriante, continuai-je ; vous me commettez le soin de votre vie, je puis la finir ou la prolonger. Pensez-vous, après ce que vous venez de me dire, que je balance à la ménager, cette vie qui soutient la mienne, & sans laquelle tous les autres biens me seroient insupportables ? Oui, je la conserverai cette vie ; vous la remettez en des mains auxquelles elle est plus précieuse qu'à celle qui vous l'a donnée : oui, vous vivrez, puisque j'en suis la maitresse ; mais vous dépendez d'une mere qui va sçavoir ce que vous aimez, en m'aimant : car enfin, la Marquise, qui n'est point ma mere, m'a, pour ainsi dire, défendu de vous revoir ;

je dois même, si je l'en crois, me retirer à quelques lieues d'ici pour vous fuir: le refus que je ferai de ne vous plus voir, va l'irriter contre moi; elle divulguera le secret de ma naissance: votre mere exigera de vous que vous m'abandonniez: votre résistance l'aigrira; tout son ressentiment tombera d'abord sur moi: la Marquise & elle se joindront pour me persécuter. Ne croyez pas cependant que la crainte soit capable de me faire changer de sentiments à votre égard: mais je vous conjure, avant que je m'expose à tous les dangers que je prévois & que je brave, de faire attention aux risques que vous courez vous-même. Pensez que vous devez tout à votre mere, que vous allez lui manquer de respect par votre désobéissance, & que vous ne pouvez tirer d'autre fruit de la résistance que vous apporterez à ses volontés, sinon la perte de son amitié, & celle de l'estime de tout le monde. J'aurois poussé mes remontrances plus loin, si Oriante me l'eût permis; mais, comme elles n'étoient pas de son goût, il ne put m'en entendre dire davantage, & m'interrompit pour m'assurer que son dessein n'étoit pas de désobéir à sa mere; qu'il n'ignoroit pas le respect qu'il lui devoit, que d'ailleurs on n'offensoit que quand on étoit assez maître de

soi, pour pouvoir s'empêcher de désobéir. Vous sçavez, ma chere Maitresse, poursuivit-il, que je ne suis plus à moi; &, par conséquent, tout ce que je puis faire est plus digne de pitié que de courroux: peut-être, après tout, mes larmes & mes prieres trouveront-elles ma mere plus sensible que nous ne l'espérons: mais, quand elle seroit inflexible, je le répete encore, ma passion ne peut finir qu'avec ma vie.

Oriante me dit encore beaucoup de choses, & jamais on n'eut ni plus d'amour ni plus de respect qu'il m'en témoigna: je lui promis, à mon tour, tout ce qu'il exigea de moi. Hélas! il me sembloit que mon cœur se devoit tout entier à qui me donnoit le sien sans réserve. Nous prîmes quelques mesures ensemble, pour que la chose n'éclatât pas si-tôt, dans la vaine espérance que peut-être arriveroit-il quelque changement favorable à notre amour; &, après mille serments de fidélité réciproque, il me quitta.

*Fin de la troisieme Partie.*

# QUATRIEME PARTIE.

A PEINE Oriante fut il forti, que la Marquife rentra dans ma chambre pour fçavoir ce que j'avois dit à mon Amant. Quels effets l'amour ne produit-il pas fur un cœur? Dès que je la vis entrer, je la regardai comme une ennemie avec laquelle il falloit feindre; le reffouvenir de tout ce que je lui devois s'affoiblit. Eh! bien, me dit-elle en m'abordant, qu'avez-vous réfolu, ma chere fille? Hélas! Madame, lui répondis-je, j'ai tout déclaré à Oriante; &, quoiqu'il m'ait protefté que ce changement n'étoit pas capable de diminuer l'amour qu'il a pour moi, je fuis perfuadée, par la froideur dont il m'a fait cette proteftation, que fon amour ne tiendra pas longtemps contre les raifons qu'il a de m'oublier: j'ajoutai, pour la mieux tromper, que, de ma part, j'étois réfolue à fuivre exactement les confeils qu'elle voudroit bien me donner, étant convaincue que l'amitié & la raifon les lui dicteroient.

Cependant Oriante étant de retour chez lui, sa mere connut à l'abattement qui paroissoit sur son visage, qu'il n'avoit rien à espérer de moi. Cette Dame fut outrée du mépris imaginaire que nous paroissions avoir pour son fils : elle en parla, quelques jours après, avec aigreur, à la Marquise, qui, croyant, de son côté, qu'au-lieu de la confidence que je disois avoir faite à Oriante, je l'avois au contraire accusée d'être un obstacle à notre mariage, fit elle-même un aveu sincere de tout ce que j'étois à la mere d'Oriante. Cette Dame ne pouvoit revenir de l'étonnement que lui causoit un pareil récit ; elle lui avoua, de son côté, qu'elle étoit piquée de la maniere dont elle avoit paru recevoir la recherche de son fils ; & elle la quitta, en l'assurant qu'elle alloit, de ce pas, défendre à Oriante de me voir ; ajoutant que le meilleur moyen de l'en empêcher, seroit de m'éloigner pour quelque temps ; & la Marquise promit de le faire. Elle tint effectivement parole ; car dès ce jour même, elle me déclara qu'elle avoit dessein de m'envoyer ailleurs. A ces mots, je frémis ; mes larmes, malgré moi, découvrirent combien j'étois sensible à l'éloignement auquel elle me condamnoit ; mais elle me parla d'un air si fier, que je ne doutai plus qu'elle n'exé-

cutât ce dont elle me ménaçoit. J'allai m'enfermer dans ma chambre, pour me consulter sur le parti que je devois prendre : mais j'avois l'esprit trop agité pour pouvoir me déterminer à rien ; ma douleur m'occupa toute entiere.

Cependant quand la mere d'Oriante fut arrivée chez elle, elle lui raconta tout ce qu'elle sçavoit de moi, s'imaginant qu'il l'ignoroit, & que la connoissance de ce que j'étois feroit cesser son amour : mais il lui dit que je lui avois moi-même tout avoué, & que l'obscurité de mon sort n'étoit point une raison qui me rendît moins aimable ; ensuite il exagéra sur mille bonnes qualités, que sans doute je n'avois pas, & que sa passion lui fesoit voir en moi. Sa mere, surprise du peu d'effet qu'une pareille aventure produisoit sur lui ; honteuse, pour son fils, d'un attachement qu'elle disoit le déshonorer, après l'avoir assuré qu'il ne devoit pas s'attendre à la moindre complaisance de sa part, que toute l'amitié qu'elle avoit pour lui n'iroit pas jusqu'à consentir à une chose qui couvriroit toute leur famille de honte, ajouta encore grand nombre de raisons pour prouver que ma naissance pouvoit être accompagnée de tout ce qu'on peut s'imaginer de plus méprisable & de plus vicieux ; & finit enfin sa

discours en lui ordonnant, non-seulement de ne plus penser à cette indigne union, mais aussi de cesser de me voir, s'il vouloit éviter les effets de son juste ressentiment. Oriante, à ces mots, se leva. Je ne veux point, Madame, lui dit-il, vous irriter encore plus, en vous déclarant mes sentiments pour Clorine; j'espere que le temps pourra vous en donner, pour moi, de plus doux & de plus compatissans à la tendre passion que j'ai pour elle: il me suffit de vous assurer que j'ai pour vous un respect infini; mais, qu'à l'égard de l'oubli que vous voulez que je fasse de Clorine, je ne ferai, en vous désobéissant, que suivre des mouvements dont je ne suis pas le maître, & qui m'entraînent malgré moi. On aura soin, répliqua sa mere, de prévenir votre foiblesse. Iphile m'a promis de l'éloigner d'ici: peut-être, en ne la voyant plus, votre cœur aura-t-il moins de peine à l'oublier. Ciel! s'écria Oriante; quoi! Madame, on va l'éloigner! vous avez pu vous-même presser, demander son éloignement! Ah! c'est terminer la vie que vous m'avez donnée: je vous la rendrai cette vie, Madame; aussi bien la mort sera-t-elle un sort plus heureux mille fois pour moi, que la triste douleur de vivre sans Clorine: mais je cours

m'oppoſer à ceux qui me l'enlevent : adieu, Madame. Dièu ! rendez-la moi.

Oriante, après ce diſcours, arriva chez Iphile en furieux : de loin il m'apperçut dans un jardin aſſiſe ſur un ſiége de gazon, que je mouillois de mes pleurs. Quoi ! ma Princeſſe, dit-il en m'abordant, eſt-ce bien vous que je vois ? Quoi ! j'ai le plaiſir de vous voir encore. On m'avoit menacé qu'on vous arrachoit de ces lieux, & je venois ou vous retirer, ou périr à vos yeux. Quelle funeſte réſolution, lui dis-je alors ! modérez ces emportements, Seigneur. Quel parti voulez-vous que je prenne, quand je vous ai promis de vous voir toujours ? Hélas ! je ne prévoyois par les violences qu'on pourroit me faire. Je ne puis rien ; je ne ſuis qu'une malheureuſe qui n'a que ſes pleurs & ſes ſoupirs pour toute défenſe. En prononçant ces derniers mots, nous apperçûmes Iphile qui venoit à nous à grands pas ; elle ſembloit enflammée de courroux. Ingrate, me dit-elle, vous ne craignez donc point de me déſobéir, après toutes les obligations que vous m'avez. Ce jeune homme dont vous animez la paſſion, qu'eſpérez-vous de lui ſans naiſſance & ſans biens ? Eſt-ce à vous à prétendre à la moindre

dre fortuné ? ſans moi, que deviendriez-vous, que ſeriez vous devenue ? Mais vous abandonner ne ſeroit me venger qu'à-demi de votre lâche ingratitude : l'éducation que j'ai bien voulu vous donner par pitié, me donne des droits ſur vous que je ferai valoir ; & quand vous aurez ſenti ce que peut un juſte reſſentiment, alors je terminerai ma vengeance, en vous rendant à toute la honte & à toute la baſſeſſe de l'état où je vous ai priſe.

Je vous ai, ſans doute, beaucoup d'obligation, lui répondis-je alors d'un ton reſpectueux, mais fier : vous m'avez élevée juſqu'ici, & vous allez, dites-vous, vous venger de mon ingratitude. Vous êtes la maitreſſe, Madame. Il eſt vrai que juſqu'ici je n'ai perſonne à qui je puiſſe avoir recours ; je ne ſçais qui je ſuis ; peut-être même l'éducation que vous m'avez donnée, eſt-elle au-deſſus de ma naiſſance ; & tout ce que vous pouvez imaginer d'expreſſions pour me convaincre de beaucoup de baſſeſſe, n'empêche pas que peut-être je ne ſois d'une naiſſance à qui l'on doive quelque reſpect. Les termes dont vous vous ſervez pour me couvrir de confuſion, font un effet bien différent ; ils me donnent une fierté qui m'eſt garante de la nobleſſe des parents à qui je dois le jour. Cette fierté ſoutient ma recon-

noiſſance pour vous; & la conſerver, après tout ce que vous venez de me dire, eſt tout ce que je vous dois: voilà ma réponſe; vous pouvez à préſent uſer des droits injuſtes que vous dites avoir ſur moi.

Non, Madame, s'écria Oriante; tant que je reſpire, les droits qu'on allegue ici ne donneront aucun pouvoir ſur vous. Souvenez-vous, Monſieur, répliqua Iphile, que vous êtes ici chez moi, & que vous n'avez point droit d'y parler comme vous faites. Pour vous, ſuivez-moi ſans répliquer, ou je ſçaurai vous y contraindre. En diſant ces mots, Iphile, me prenant par le bras, me pouſſa, & m'obligea de marcher devant elle. Oriante alloit s'oppoſer à la violence qu'elle me feſoit; l'excès de ſon emportement lui ôtant toutes ſes forces, nous le vîmes tomber comme évanoui. Iphile, qui avoit de la conſidération pour ſa mere, appella quelques domeſtiques pour le ſecourir, & me fit monter dans ſa chambre où elle m'enferma.

Elle jugea que, dès qu'Oriante ſeroit revenu à lui, on auroit de la peine à m'enlever du lieu, ſans quelque fâcheux accident; cette réflexion fit qu'elle hâta ma retraite. Une heure après, elle revint dans la chambre où j'étois enfermée:

ſuivez-moi, me dit-elle rudement. Je la ſuivis ſans aucune réſiſtance, & même ſans prononcer aucune parole. On me fit entrer dans une chaiſe ſeule; &, dans l'inſtant, on m'éloigna du château. Toute ma fierté m'abandonna, quand je penſai ſérieuſement que je ne reverrois peut-être plus Oriante. Son déſeſpoir m'affligeoit même autant que la perte que j'allois faire de la douceur de le voir. Je rempliſſois la campagne de mes cris. Que vous dirai-je enfin? Nous arrivâmes après quatre heures de marche, dans un bois que nous traverſâmes. Au bout du bois, j'apperçus un vieux château; la chaiſe y arrêta: deux cavaliers qui m'avoient ſuivies, mirent pied à terre. Je deſcendis: on me fit monter dans le château, & le Concierge en ouvrit une chambre aſſez bien meublée, mais obſcure, où j'entrai. Je jugeai bien, en voyant mes conducteurs, que ma jeuneſſe & mes larmes les attendriſſoient. J'allois leur parler, ſans poſitivement ſçavoir ce que j'exigerois d'eux, quand ces hommes, ſe défiant apparemment de la compaſſion qu'ils avoient pour moi, me quitterent preſque auſſi-tôt que je fus entrée dans la chambre; de ſorte qu'en un moment je me vis ſeule; abandonnée à toute l'horreur de ma ſituation, ſans ſecours, ſans compagne, ſans eſpoir de re-

voir Oriante, dont le ressouvenir seul me garantit, sans doute, de la mort que mes chagrins m'auroient donnée.

On m'apportoit régulierement à manger deux fois par jour. A l'égard des mêts, je ne m'apperçus point qu'on eût changé ma maniere de vivre ordinaire. Je passai près de trois mois dans cette chambre, toujours seule, dans une mélancolie qui peu-à-peu diminuoit & ma santé & mes forces: la vie me sembloit odieuse; je prononçois souvent le nom d'Oriante, & j'étois encore sensible à ce plaisir.

Vous pouvez aisément juger, Seigneur, quel fut le désespoir de mon Amant, quand il sçut que je n'étois plus dans le même lieu. Son évanouïssement avoit été fort long. Iphile avoit ordonné qu'on le portât chez sa mere, à qui elle apprenoit, par un billet, ce qu'elle m'avoit dit, & la raison de l'évanouïssement de son fils. Quand Oriante fut revenu à lui, les premieres paroles qu'il prononça, furent de demander où j'étois. Sa mere étoit auprès de lui. Ce jeune homme détourna d'abord les yeux pour ne la pas voir. Cependant cette Dame lui parla avec tant de marques de bonté, que, malgré tout son chagrin, Oriante n'exprima les reproches qu'il croyoit lui

faire que par ses soupirs. Sa mere lui montra la lettre d'Iphile. Il demeura muet; il pâlit. Je ne la reverrai peut-être plus, Madame; vous serez contente. Il ne prononça plus que ces mots; il parut même que sa douleur se termineroit à une tristesse que le temps lui ôteroit. Mais son silence étoit un effet du désespoir le plus violent; il concevoit en lui-même le dessein de quitter sa mere, & de me chercher jusqu'à ce qu'il m'eût trouvée. Le lendemain, il partit, en feignant d'aller à la chasse. Je ne vous dirai point quels furent les regrets de sa mere, quand elle s'apperçut qu'il étoit parti: vous sçaurez seulement que le hasard, long-temps après son départ, le conduisit positivement au vieux château où j'étois enfermée. Il y arriva la nuit: &, comme il ne voyoit de retraite que le château, il pria le Concierge de le recevoir jusqu'au lendemain. Le Concierge ne refusa point de le faire; & la chambre qu'il lui fit préparer pour la nuit, étoit à côté de la mienne. La muraille n'étoit point épaisse: &, pour peu qu'on élevât la voix, on pouvoit, d'une chambre à l'autre, entendre assez distinctement ce qu'on disoit. Vous vous imaginez bien que le Concierge, en donnant cette chambre à Oriante, ne le connoissoit point. Je m'étois mise

au lit, quand il entra dans cette chambre pour y coucher ; je l'entendis marcher. Je ne sçais quelle curiosité alors me tira de la profonde tristesse où j'étois toujours plongée. Je prêtai l'oreille aux pas que j'entendois faire dans cette chambre. De temps en temps j'entendois des soupirs qui redoublerent mon attention, jusques-là même, que mon cœur étoit ému. Un moment après, j'entendis encore quelques paroles prononcées d'une voix qui me fit tressaillir. Je sentis que je changeois de couleur. Le trouble où cette voix m'avoit jettée, me fit soupirer à mon tour assez haut. Il me sembla que celui que j'entendois, cessoit de marcher, & prêtoit l'oreille aussi. O Dieu ! m'écriai-je, que signifie son attention à m'écouter ? Je jugeai, après ces paroles, qu'il approchoit encore de plus près. O ciel ! seroit-ce elle, disoit-il en avançant ? voilà le son de sa voix.

Quand Oriante parloit ainsi, il me sembloit, de mon côté, que la voix que j'entendois ressembloit à celle d'Oriante. Cette ressemblance me rendit l'absence de cet Amant encore plus affreuse ; &, cédant alors à toute la tristesse de mes réflexions, je ne poussai plus que quelques soupirs qui m'échapperent, & je cessai d'écouter.

De ſon côté, Oriante ne m'entendant plus parler, ſe coucha, dans le deſſein de demander le lendemain quelle étoit la perſonne qu'il avoit entendu ſe plaindre dans la chambre à côté de la ſienne. Il attendit même le jour avec impatience; & quand il parut, il s'habilla promptement, & deſcendit en bas, où, ſans marquer, ni trop de curioſité, ni l'intérêt qu'il prenoit à ſçavoir qui j'étois, il pria le Concierge de lui apprendre quelle étoit l'infortunée qui ſe plaignoit tant. C'eſt, dit le Concierge, une jeune perſonne qui eſt ici depuis trois mois; elle ne ſort point; elle n'eſt occupée que de ſon chagrin. Sçauriez-vous ſon nom, dit Oriante? Non, répliqua le Concierge, d'un air qui marquoit qu'il feignoit; mais elle eſt extrêmement aimable, & elle eſt venue ici de la part de la maitreſſe du château. Puiſqu'elle a de la beauté, répondit Oriante, je ſerois curieux de la voir ſeulement ſans qu'elle me vît. Mais, Monſieur, dit le Concierge, je ne puis vous faire entrer dans ſa chambre: elle met quelquefois la tête à la fenêtre qui donne dans un jardin: tout ce que vous pouvez faire pour ſatisfaire votre curioſité, c'eſt d'attendre encore quelques heures, & de vous promener dans le jardin, où vous la verrez, en cas qu'elle paroiſſe à la fenêtre. Je ne

ſuis pas autrement preſſé, répartit Oriante, & j'attendrai bien encore deux heures en déjeûnant enſemble.

Oriante reſta tout ce temps-là dans le château, après quoi il ſe rendit au jardin. Quelques inſtants après qu'il y fut, j'ouvris ma fenêtre. Oriante ſe cacha ſous un berceau dont le feuillage étoit épais, & d'où il pouvoit me voir ſans être vu. Je parus: il me reconnut. Sa joie inconſidérée penſa le trahir: car d'abord il eut envie de ſortir du berceau, & de venir ſe montrer ſous ma fenêtre; mais un peu de réflexion l'arrêta. Il penſa que c'étoit le moyen de me perdre encore une fois, que de témoigner qu'il me connoiſſoit. Il ſe retint donc; &, comme il avoit deſſein de me retirer de ces lieux, il falloit bien que je fuſſe avertie qu'il m'avoit trouvée. Pour modérer la ſurpriſe où je ſerois en le revoyant, il chanta des paroles d'un air que nous avions ſouvent chanté enſemble. J'écoutai d'abord attentivement, doutant ſi je veillois. Mais c'eſt lui-même! diſois-je: voilà le ſon de ſa voix; il me voit; il ne paroît pas. A peine prononçois-je ces mots, qu'il ſortit du berceau, s'appercevant par l'attention étonnée que j'avois montrée, que je l'avois reconnu. Ah, ciel!

m'écriai-je en le voyant, non point assez haut pour qu'on m'entendît. Alors Oriante me fit signe de la main de ne point parler ; &, s'approchant de ma fenêtre : Ne paroissez pas me connoître, Madame, me dit-il ; & laissez-moi le soin de vous tirer des lieux où vous êtes. Il répéta cela deux ou trois fois, parce qu'il parloit tout bas, & que j'avois de la peine à l'entendre. Il tira après ses tablettes ; il fut quelque temps à écrire, & il me fit signe d'ouvrir toutes mes fenêtres ; après quoi, il me les jetta adroitement dans ma chambre. Je les ramassai : voici ce qu'il m'écrivoit.

*Vous m'avez donné bien de l'inquiétude hier au soir : j'ai cru vous entendre, & je ne me trompois pas. Le pressentiment qui me disoit que c'étoit vous, m'a fait prendre des mesures pour vous voir comme par curiosité. On ne sçait point que je vous connois, & l'on ne me connoît point non plus ici. Feignez de ne m'avoir point vu : je feindrai de partir ; & ce soir, à minuit, je trouverai le moyen de revenir dans le jardin. Il ne tiendra qu'à vous, mon aimable Princesse, ou de vous confier à un homme qui vous respecte & qui vous adore, ou de le voir se percer devant vous de mille coups, si*

*vous refusez de le suivre. Je prendrai de justes mesures, & je sçais où je dois vous remettre. La maison d'un de mes amis qui demeure près de ces lieux, m'offre une honnête retraite pour vous; consultez votre cœur.*

Que je consulte mon cœur, grand Dieu! dis-je en moi-même; un cœur qui ne respire que pour lui: oui, je vous suivrai. Qui doit me retenir? Ah! quand on souffre tous les maux dont je suis accablée, n'est-il pas permis de s'en délivrer, quand on le peut. Après cette courte réflexion, j'écrivis cette réponse sur ses tablettes:

*J'ai consulté mon cœur, Seigneur; je vous connois, je vous aime, & vous m'aimez: je serai prête, à minuit, à vous suivre.*

Après avoir écrit ces paroles, je lui rejettai ses tablettes qu'il ouvrit avec précipitation. Quand il eut lu ce que je lui marquois, sa joie éclata sur son visage. Il me salua d'un air riant & satisfait, & me fit signe qu'il se retiroit de peur de donner du soupçon au Concierge. Il partit incontinent, & s'en-alla chez son ami, pour l'avertir, & pour attendre qu'il fût heure de se rendre sous

ma fenêtre. Il avoit examiné le jardin qui n'étoit enclos que d'une simple haie. Il est vrai que ma fenêtre étoit extrêmement haute; mais, comme vous verrez, il trouva moyen de remédier à tout.

Cependant Iphile, en me tenant renfermée dans ce château, n'avoit d'autre envie que de me forcer à oublier Oriante. Il venoit très-souvent, de sa part, un homme demander ce que je disois; & la mélancolie continuelle où on lui rapportoit que j'étois, la toucha sensiblement, & la détermina à me tirer de prison, & à essayer, par la douceur, à gagner sur moi que j'oublierois Oriante. Le jour même que cet Amant me parla, le Concierge reçut une lettre d'Iphile, qui lui marquoit qu'elle arriveroit le soir au château, pour y passer quelques jours. Le Concierge m'en avertit, après qu'Oriante fut parti. Hélas! cet inconvénient que je n'avois point dû prévoir est la cause de tous mes malheurs. Ce que le Concierge m'apprit me chagrina beaucoup. Je craignis que l'arrivée d'Iphile ne rompît les desseins d'Oriante. Je tremblai pour cet Amant lui-même; car mon cœur m'a toujours averti de ce qui doit m'arriver de fâcheux.

Je passai la journée dans l'inquiétude. Sur le

ſoir, Iphile arriva, comme elle en avoit averti; elle monta dans ma chambre. La pâleur qui étoit ſur mon viſage, mon air abattu lui arracherent des larmes: elle ſoupira en me voyant. Je connus qu'elle étoit touchée. Eh, quoi! lui dis-je, Madame, après l'avoir ſaluée froidement, vous avez la foibleſſe de me plaindre des maux que vous m'avez faits! Elle ne me répondit qu'en m'embraſſant, & en me tenant long-temps ſerrée entre ſes bras.

Je vous avoue que, malgré la tyrannie dont elle avoit uſé à mon égard, l'habitude de la croire, & de l'appeller ma mere, réveilla cette grande tendreſſe que j'avois pour elle. Je l'embraſſai à mon tour, & je mêlai mes larmes aux ſiennes. Je vous ai tourmentée, me diſoit-elle; mais le Ciel m'eſt témoin, ma chere fille, que je n'eus jamais d'autre deſſein que d'aller au-devant des raiſons que je craignois d'avoir dans la ſuite de ne vous plus aimer. Je crus que, vous ayant élevée depuis votre enfance, il m'étoit permis d'en uſer avec vous avec quelque autorité; mais je n'ai rien fait que pour votre bien. Je vous rends ma tendreſſe & mon cœur, ma chere enfant; & j'eſpere que vous me ſacrifierez, par reconnoiſſance, un malheureux penchant qui ne peut vous con-

duire à rien. Après ce discours, elle m'apprit ce que je vous ai dit du départ d'Oriante, & me dit qu'on ne sçavoit pas ce qu'il étoit devenu.

Je ne répondis que par quelques soupirs au récit qu'elle me fit, & aux espérances qu'elle me disoit attendre de moi. Mais je crus voir tant d'amour pour moi dans sa maniere d'agir, tant de chagrin de m'avoir maltraitée, que j'eus quelque regret d'avoir consenti à ce que m'avoit proposé Oriante, d'autant plus que je prévoyois que ses mesures ne serviroient de rien. Le regret cependant ne fut pas si grand, que, quelques moments après, je ne souhaitasse bien qu'il réussît, parce que je ne me sentois point capable de satisfaire en rien Iphile sur le sacrifice qu'elle exigeoit de moi. On nous apporta à souper dans ma chambre; &, comme il étoit fort tard lorsqu'Iphile étoit arrivée, à peine eûmes-nous soupé, qu'il étoit bien près de minuit. J'affectai une grande envie de dormir, pour engager Iphile à se retirer dans sa chambre : elle me donna le bon soir.

Dès qu'elle fut retirée, j'ouvris ma fenêtre, dans une irrésolution qui me fesoit souvent balancer à suivre Oriante : joignez à cela que, de ma fenêtre, je voyois l'écurie du château qui étoit du

côté d'une des aîles de la maison, & je m'apperçus qu'aucun des palfreniers n'étoit encore couché. Un autre inconvénient se joignoit à celui-là : il fesoit un beau clair de lune qui laissoit presque voir de cent pas les objets.

J'étois dans ces réflexions, quand j'entendis qu'on posoit une échelle qui venoit jusqu'à ma fenêtre : c'étoit Oriante qui avoit fait apporter cette échelle de chez son ami, par deux hommes qui étoient avec lui dans le jardin. Mais, malheur mille fois plus affreux pour moi, que n'eût été ma propre mort ! cette échelle qu'Oriante & ses gens appuyoient contre la muraille, fut apperçue, à la lueur de la lune, par un de ces domestiques qui étoient dans l'écurie. Il la montra à ses camarades, qui s'arment chacun d'un fusil : ils avancent doucement pour reconnoître ce que c'étoit. Oriante, l'infortuné Oriante étoit déjà à moitié monté sur l'échelle. Je lui parlois même, & le priois de s'en retourner; quand un de ces gens armés l'ayant vu, tira sur lui, & le renversa mort à terre. Ceux qui l'accompagnoient, effrayés d'un coup pareil, chercherent leur salut dans la fuite. Ces domestiques, avec de la chandelle, vinrent pour reconnoître quel étoit celui qui étoit tombé. Il y en avoit deux d'entr'eux qui avoient sou-

vent vu Oriante, dans le temps qu'il venoit chez Iphile: outre cela, ſes habits ne témoignoient que trop que ce n'étoit pas un homme dont le deſſein eût été de voler.

Le bruit du coup cependant porta l'allarme dans toute la maiſon. Pour moi, dès que je vis tomber Oriante, je reſtai tout d'un coup évanouie dans un fauteuil qui étoit auprès de moi, & qui me ſoutint. Je ne ſçais ce qui ſe paſſa pendant mon évanouïſſement, qui dura près d'une heure. Mais, quand je revins à moi, je me trouvai entre les bras d'Iphile, qui ſeſoit tous ſes efforts pour me ſoulager. J'ouvris à moitié les yeux, & les refermai preſque auſſi-tôt. Cependant, quelque temps après, mon déſeſpoir éclata par des gémiſſements que rien ne put arrêter. Iphile me demanda par quel haſard Oriante s'étoit trouvé là avec une échelle. Ah! laiſſez-moi, cruelle, lui répondis-je: ſon malheur & le mien eſt que le Ciel vous a fait naître. Elle ne put tirer de moi d'autres paroles. Elle ordonna qu'on me couchât: je me laiſſai déshabiller. La douleur me rendit comme ſtupide & ſans mouvement; pendant pluſieurs heures, j'eus l'eſprit aliéné: ma raiſon revint entierement; mais elle ne me ſervit qu'à me replonger dans un plus affreux dé-

ſeſpoir. Je regardai ceux qui s'empreſſoient auprès de moi, comme autant de bourreaux qui ne prolongeoient ma vie que pour prolonger mes peines: je n'enviſageois que la mort; elle feſoit tous mes deſirs.

Mais admirez, Seigneur, les effets ſurprenants du haſard! Pendant que j'étois dans cet état pitoyable, qui feſoit déſeſpérer de ma vie, Tarmine, le mari de Perſianne, je veux dire mon pere, arrivoit chez Iphile, à bride abattue, guidé par un tranſport de joie que lui donnoit l'eſpérance de me retrouver chez elle: & voici comment il ſçavoit que la Clorine dont on lui avoit parlé, étoit ſa propre fille.

La nourrice à qui mon pere m'avoit confiée, quand ma mere accoucha de moi, avoit été gagnée par le pere de Tarmine. Il lui avoit donné une ſomme d'argent conſidérable, moyennant laquelle elle s'étoit retirée, n'avoit plus paru, & m'avoit abandonnée à ce vindicatif vieillard, après lui avoir elle-même indiqué l'endroit où il pouvoit m'envoyer, ſans crainte qu'on découvrît jamais où j'étois. Cet endroit étoit juſtement chez le payſan qui m'avoit nourrie trois ans, & qui avoit vainement attendu qu'on vînt me remporter. Cette nourrice qui n'avoit oſé ſe montrer

depuis

depuis ce temps-là, étoit tombée dangereusement malade. Elle avoit, dans sa maladie, prié quelqu'un qu'on avertît mon pere qu'il y avoit à tel village une femme à l'extrémité, qui avoit à lui donner des nouvelles de l'enfant qu'il avoit perdu, il y avoit dix-huit ans. Mon pere fut effectivement averti; & vous pouvez juger qu'il se rendit sur le champ chez cette femme, qu'il ne reconnut point d'abord. Elle lui dit son nom. C'étoit à moi, continua-t-elle, que vous donnâtes votre enfant; pardonnez, Monsieur, à une malheureuse que l'avidité du gain engagea à le céder & à l'abandonner à la malice de Monsieur votre pere. Je me cachai pour éviter les interrogations qu'on m'auroit faites, & votre fille fut portée chez un paysan qui demeure en tel endroit: ce fut moi-même qui conseillai à Monsieur votre pere de la faire porter dans cet endroit. En quelque part qu'elle soit à présent, ce paysan vous en dira des nouvelles. Veuillez me pardonner, Monsieur, la faute que j'ai commise: je souhaite qu'elle n'ait servi qu'à vous faire retrouver votre fille avec plus de joie de votre côté, & douée encore de plus de vertus que vous n'en auriez souhaité chez elle. Après ce discours, cette

femme cessa de parler, & elle expira quelque temps après.

Mon pere, impatient, n'attendit pas qu'il fût retourné chez lui pour venir me chercher : il se mit dès l'instant en chemin, & arriva le lendemain chez le paysan qui m'avoit nourrie. Ce bonhomme, quoique vieux, vivoit encore. Mon pere lui demanda de mes nouvelles, & le paysan le mit au fait. Il raconta ce que je vous ai dit de cette Dame à mon pere, & l'informa du nom de la Dame, & de sa demeure. Mon pere y courut : il y arriva assez tard ; & on lui dit à son château, qu'il n'y avoit pas long-temps qu'Iphile en étoit partie pour aller passer quelques jours à une terre qu'elle avoit à quelques lieues de l'endroit. On lui dit quelle étoit cette terre : il y vint, & y arriva le lendemain à cinq heures du matin. Il descendit de cheval, dans le bois, avec ses gens pour attendre qu'il fût heure de parler à Iphile ; & après avoir demeuré quelques heures il vint frapper à la porte du château, & demanda à parler à la Dame pour affaire de conséquence. On l'avertit ; elle parut. Il demanda la liberté de lui parler dans une chambre, en particulier. Quand ils furent seuls : Quoique je vous sois inconnu, lui dit-il,

Madame, vous voyez devant vous un homme à qui vous avez rendu le ſervice le plus grand qu'on puiſſe rendre ; je vous ai des obligations infinies : (il parloit de cette maniere, parce qu'il avoit appris au château d'Iphile que j'étois encore avec elle :) en un mot, je vous dois tout ce que j'ai de plus cher au monde, puiſque je vous dois ma fille que vous m'avez conſervée. Il eſt difficile de concevoir quelle fut la ſurpriſe d'Iphile, qui, examinant de plus près mon pere, reconnut même entre nous deux une reſſemblance qui feſoit foi par avance de ce que mon pere venoit de lui dire. Ah ! Monſieur, quelles aventures étranges, dit-elle en levant les yeux au Ciel ! la pauvre enfant ! Oui, vous la verrez ; je vous l'ai conſervée ; & vous pouvez vous flatter d'être le pere d'une des plus aimables filles qu'on puiſſe voir. Quelle nouvelle, grand Dieu ! pour elle, s'écria-t-elle encore une fois ? Mais, Monſieur, que direz-vous contre moi ? votre fille vit ; je puis même aſſurer que depuis qu'elle eſt chez moi, je l'ai traitée comme ma propre enfant ; rien ne lui a manqué dans l'éducation que je lui ai donnée. Je l'ai chérie d'un amour de mere : mais, hélas ! malgré tout cela, je ne puis avoir la douceur de joindre à ce que je viens de vous dire, le plaiſir

de vous la montrer en bonne ſanté. Vous la trouverez, Monſieur, dans un pitoyable état; vous arrivez même dans un temps où mon château eſt rempli de triſteſſe : l'accident le plus affreux y eſt arrivé.

Après ce diſcours, Iphile, en peu de mots, inſtruiſit mon pere de mon amour pour Oriante, des conſeils qu'elle m'avoit donnés, de ce qu'elle avoit fait pour me le faire oublier, & enfin, de la funeſte aventure d'Oriante, de l'état pitoyable où j'étois, & de mon déſeſpoir. Mon pere étoit ſi ſenſible à la joie qu'il avoir de me retrouver; il étoit ſi tranſporté, que le récit qu'Iphile lui fit de mon déſeſpoir, ne le toucha point autant qu'il l'auroit fait dans un autre temps. Allons, Madame, dit-il à Iphile; allons lui faire oublier un Amant par le plaiſir de retrouver un pere; allons faire ſuccéder la tendreſſe de la nature, aux ſentiments d'amour qu'elle conſerve pour un homme qui ne vit plus. En diſant ces mots, il pria Iphile de le conduire, dès l'inſtant, où j'étois : Ils vinrent tous deux dans ma chambre. Le peu de goût que j'avois pour les ſoins qu'on prenoit de moi, feſoit qu'à peine levois-je les yeux pour voir ceux qui venoient auprès de mon lit : ainſi je ne pris preſque point garde ni à Iphile,

ni à mon pere. Il me regarda. Quelque beauté qu'il vit en moi, quelques traits de ressemblance avec ma mere qu'il s'imagina voir; tout cela le saisit si fort en me voyant, qu'il s'écria sans ménagement: Ah! ma chere fille; & se jettant à mon cou sur mon lit, il m'embrassa, & resta comme immobile sur mon visage. Iphile, attendrie d'un spectacle si touchant, pleuroit; & moi-même, quoique je n'eusse pas eu le temps de regarder mon pere, mes entrailles s'émûrent. Que les liens du sang sont puissants! Mon pere m'arrosoit le visage de ses larmes, & prononçoit quelques mots entrecoupés de soupirs. Je sentis, en l'embrassant à mon tour, tout mon cœur palpiter. Je le serrai quelque temps, en disant: Ah! mon cher pere, il n'y a que vous, il n'y a qu'un pere qui puisse exciter des sentiments si vifs. En disant ces mots, affoiblie dès long-temps par la douleur, je perdis une seconde fois connoissance. Mon pere, revenu de cette extrême joie qui l'avoit si fort saisi, s'apperçut de la foiblesse où je me trouvois. Il en avertit Iphile en désespéré, & comme un homme qui croyoit que j'allois mourir. Funeste joie, disoit-il! Ah! Madame, il falloit la préparer à me voir. Etoit-elle en état d'embrasser un pere? Grand Dieu! mourante, accablée

de douleur, lui reſtoit-il aſſez de force pour ſoutenir tout l'effort que ſa tendreſſe pour moi a fait à ſon âme? Dieu, qui me la rendez, ne me l'avez-vous montrée avec tant de charmes, que pour me l'enlever pour jamais?

Pendant qu'il exprimoit ainſi ſa douleur, je reçus un ſecours ſi prompt, que je revins à moi, mais ſans force. J'apperçus mon pere qui s'agitoit auprès de moi: je tournai languiſſamment mes yeux ſur lui. On jugeoit, malgré ma foibleſſe, de tout l'excès de la ſenſibilité que j'aurois marquée, ſi j'avois été en meilleur état. Je m'efforçai d'avancer ma main pour prendre la ſienne: il vit mon intention, il l'avança. Je la portai doucement à ma bouche, & la baiſai mille fois. Mon pere, charmé de la tendreſſe que je lui témoignois, la payoit des diſcours les plus tendres. Reprenez vos forces, ma chere fille; ſurmontez vos chagrins; vous devez maintenant vivre pour un pere qui vous doit être plus cher que tout ce que vous pouvez aimer au monde. Hélas! rendez-lui tendreſſe pour tendreſſe, ma chere enfant; vivez. Pendant qu'il me parloit ainſi, je ſerrois de temps en temps ſa main dans la mienne; je le regardois, pour lui marquer que, quelque grand que fût mon déſeſpoir, je n'étois

en cet inſtant ſenſible qu'au ſeul bonheur de le revoir, & de retrouver mon pere.

Il continua de me parler encore quelque temps: je lui répondois d'un langage muet, mais expreſſif. On s'apperçut que j'avois beſoin de repos, & tout le monde ſortit de ma chambre.

Je ne ſçais point quelle converſation eurent enſemble Iphile & mon pere. Pour moi, je ne puis vous exprimer combien je fus touchée de l'aventure qui me rendoit un pere: la douceur de penſer que j'allois être affranchie de la vue d'Iphile, y eut, ſans doute, autant de part que le bonheur de le voir. Cependant malgré la joie que j'avois de penſer que je ne ſerois plus au pouvoir d'Iphile, à laquelle je n'aurois certainement témoigné que l'horreur que j'avois d'elle, la funeſte mort de mon Amant me déterminoit toujours à me laiſſer ſuccomber à mes chagrins. Sa mere ſçut bientôt le malheur qui lui étoit arrivé. Cette Dame en fut inconſolable, & ne vécut plus que pour regretter ſon fils, le reſte de ſes jours.

Au bout de quelque temps enfin, mon pere jugea que je pouvois partir des lieux où j'étois. Il témoigna à Iphile une reconnoiſſance infinie. Cette Dame m'embraſſa, les larmes aux

yeux, & fembla me perdre avec autant de chagrin, que fi j'avois été fa propre fille. Je m'efforçai, de mon côté, à répondre à fes careffes le mieux qu'il me fut poffible, & nous partîmes.

J'arrivai chez mon pere, qui m'apprit, en chemin, qu'il y avoit quelques années que ma mere étoit morte. Sa mort me fut auffi fenfible que fi elle m'avoit été connue. Je paffai fix mois chez mon pere, toujours occupée de la fin tragique de mon amant. Il ne me reftoit de lui que quelques lettres & fon portrait, gages précieux de fa tendreffe. Mon pere n'oublia rien pour me tirer de ma mélancolie continuelle: mais les plaifirs, bien-loin de la diffiper, réveilloient encore plus vivement le reffouvenir de la perte de mon Amant.

Cependant, comme j'étois née pour fervir d'exemple de ce que peut une malheureufe deftinée, une chûte que mon pere fit à la chaffe en tombant de cheval, le mit au tombeau, après avoir refté quelque temps malade. Tant de coups prefque fubits, m'accablerent. Je ne pus fouffrir, ni les lieux de ma naiffance, ni ceux que je connoiffois. Je m'imaginai quelque douceur à vivre dans des endroits où je ferois inconnue à tout le monde. Je vendis une partie des biens que mon pere

m'avoit laissés ; &, m'étant fait une somme considérable d'argent, je partis de chez moi dans le déguisement où vous me voyez, accompagnée d'une seule fille qui avoit servi ma mere, & dont l'humeur sympathisoit beaucoup avec la mienne. Après quelques jours de voyage, sans autre dessein que de me fuir moi-même, le hasard me conduisit auprès de cette maison. J'en admirai la situation ; la solitude qui y régnoit, convenable aux chagrins qui m'occupoient, me détermina d'y rester, si je pouvois. Celui qui y logeoit, & que je ne connoissois pas, me la vendit ; & il y a une année entiere que j'y demeure. Jusqu'ici tout mon plaisir a été de voir, de tenir le portrait de mon amant, & de lire les lettres où il m'exprimoit sa passion. Il ne me reste plus rien à vous dire, continua Clorine, que de vous assurer que, depuis un an que je suis ici, il ne m'est rien arrivé de plus doux que le plaisir d'avoir pu rendre service en quelque chose à un cavalier tel que vous. Je vous avouerai même, Seigneur, que votre vue m'a touchée ! vous avez presque les traits de ce tendre Amant que j'ai tant regretté ; vous en avez l'air & la taille ; & j'ôse préjuger, sur de telles assurances, que vous en avez l'honneur & la fidélité.

Clorine finit là ſon hiſtoire, après avoir prononcé ces derniers mots d'un ton de voix tendre & ſenſible. Pharſamon, qui, pendant le repas, s'étoit apperçu de l'attention que la jeune ſolitaire avoit à le regarder, crut démêler la raiſon d'un langage ſi honnête. Il ſouhaita ſecrettement en lui même d'avoir occaſion, dans ce lieu, de ſignaler ſa fidélité pour Cidaliſe, comme avoient fait autrefois, en pareilles occaſions, ſes grands maîtres. Ce ſouhait, qui agiſſoit en lui comme à ſon inſçu, donna peut-être lieu à la réponſe gracieuſe qu'il fit à Clorine. Je ſuis charmé, Madame, repliqua-t-il, de reſſembler en quelque choſe à celui qui a pu toucher ſi vivement un cœur comme le vôtre; & je voudrois pouvoir, non ſeulement vous en rafraîchir l'idée par une foible reſſemblance, mais encore le rendre lui-même à votre vive & juſte douleur. Je ſuis, répondit Clorine d'un ton à demi ſage & paſſionné, je ſuis ſenſible au zéle que vous me marquez: il n'eſt pas néceſſaire que vous me le rendiez lui-même, pour mériter toute ma reconnoiſſance; & le plaiſir de croire le voir en vous, m'en eſt un aſſez grand, ſi vous me le laiſſiez autant que je voudrois. L'ennui ſuccéderoit bientôt à ce triſte plaiſir, répartit Pharſamon, en ſecouant malicieu-

ſement la tête : mais la douceur d'être avec vous, me fait oublier, Madame, qu'il eſt tard, & que je vous ôte au repos, que, ſans moi, vous prendriez déjà. Il y a, dit-elle, en s'en-allant avec lui, bien du temps que je ne le connoîs plus; & je ne ſçais point ſi je le préfèrerois à votre converſation, quand il ſeroit auſſi tranquille que je pourrois le deſirer. Ils étoient déjà à la porte du jardin. Je ne ſçais point ce que Pharſamon répondit à cette nouvelle attaque qu'on feſoit contre ſon cœur; mais je me doute aiſément qu'il y répondit en galant Chevalier. Adieu, Seigneur, lui dit la belle ſolitaire en le quittant; allez vous repoſer : prenez un repos qui me fuira plus que jamais, & ſouvenez-vous que vous me devez, par reconnoiſſance, le récit de vos aventures.

Après ces mots, Pharſamon prit congé de Clorine, & s'en-alla dans ſa chambre.

Eh bien! cher Lecteur, êtes-vous content de la vie de la belle ſolitaire? Je me ſuis, dites-vous tout bas, quelquefois trouvé dans l'embarras. Qu'importe? ſi je m'en ſuis bien tiré, je n'en aurai que plus de mérite. Quand on ne ſçait où l'on va, s'il arrive qu'on ſe conduiſe paſſablement, on eſt plus adroit que ceux qui marchent la carte en main. Je ſerai, je vous aſſûre (& ſoit

dit ſans vanité) aſſez content de moi, ſi je puis tirer d'ici Pharſamon avec autant de ſuccès: allons, allons toujours; le haſard y pourvoira. Auquel des deux irons-nous maintenant? à Clorine ou à Pharſamon? Diſons un mot de Madame Clorine, & puis nous rejoindrons ce triſte Chevalier qui ne s'ennuira pas à nous attendre.

Clorine, après avoir quitté Pharſamon, s'en alla dans ſa chambre où l'attendoit ſa confidente, qui étoit juſtement ce beau garçon dont la vue avoit fait ſur Cliton une eſpece d'impreſſion qui n'étoit ni amour, ni amitié: le déguiſement de la belle avoit apparemment fait naître cet ambigu d'inclination.

Cette confidente s'appelloit Elice. Son caractere approchoit beaucoup de celui de ſa maitreſſe; & l'on a pu voir, ſi on a voulu, que le caractere de cette maitreſſe tenoit un milieu entre le raiſonnable & l'extravagant. Déſerter ſon pays pour s'en aller à ſon aiſe traîner au bout du monde la douleur d'avoir perdu un amant; s'arréter, fixer ſa demeure dans une maiſon, parce qu'elle eſt ſituée dans une belle ſolitude; ſe déguiſer en homme, & tout cela par l'effet d'une trop grande tendreſſe; en vérité, on ne peut appeller ces actions les actions d'une perſonne un peu ſage. Je les crois

à demi-folles; & mon critique les trouvera insensées, & peut-être me trouvera-t-il de même aussi. Soit: ce n'est pas de quoi je m'embarrasse; son noir chagrin n'est peut-être pas plus sage que l'esprit de Clorine & le mien. Pour rentrer donc dans mon sujet, Elice, capable de suivre une maitresse de l'espece de Clorine, devoit être douée d'une raison qui familiarisât avec la folie. Cette jeune fille, aux aventures de naissance près, avoit, quand elle partit avec Clorine, les mêmes sujets de tristesse touchant l'amour. La guerre lui avoit enlevé son amant: une cruelle milice l'avoit obligé de dire adieu au doux son des musettes, pour aller écouter le bruit éclatant des trompettes; je veux dire que cet infortuné avoit été servir le Roi, & qu'il s'étoit embarqué si avant dans les querelles de son Prince, qu'il s'étoit fait tuer noblement par ses ennemis. Cette mort illustre avoit été fidèlement rapportée à la dolente Elice, jeune paysanne que la mere de Clorine avoit prise chez elle, quelques mois avant de mourir. Clorine étoit arrivée justement dans le temps que le trépas de l'Amant guerrier étoit encore tout récent: &, lorsque son pere fut mort, Elice & elle avoient fait une société de désespoir, & s'étoient déterminées à fuir des lieux qui ré-

veilloient l'idée de leurs affreux malheurs. Cela posé, je ne dirai plus rien d'Elice, que ce que je viens de dire fait assez connoître.

Quand cette confidente vit entrer sa maitresse : Vous avez été bien long-temps, Madame, lui dit-elle. Ah ! ma chere Elice, répliqua Clorine, tu me vois encore toute agitée du triste récit que je viens de faire de mes malheurs à cet étranger. Mais, parle-moi confidemment ; que dis-tu de lui ? qu'en penses-tu ? le trouves-tu pas qu'il ressemble au portrait de mon amant ? Je l'ai d'abord pensé comme vous, Madame, répliqua Elice, & j'ai bien prévu que cette ressemblance vous feroit plaisir. Tu ne sçais pas encore jusqu'où va ce plaisir, répondit Clorine ; j'aimois tant Oriante, que cet excès de passion que j'ai encore pour lui, m'en donne aussi pour cet étranger : oui, ma chere Elice, je le trouve charmant : as-tu remarqué combien il est bien fait ? Quelle grâce n'a-t-il pas à parler ! Quelle noblesse dans le moindre de ses gestes ! Cette humeur triste & mélancolique qui l'occupe, lui prête encore de nouveaux charmes ; c'est la marque d'un caractere noble & tendre : voilà comme étoit Oriante : il me semble le voir ; j'ai cru lui parler. Tantôt, à peine ai-je pu modérer des transports de tendresse

qui me saisissoient : il n'a pourtant tenu qu'à lui de juger de mes sentiments. Ah ! ma chere Elice, je ne me plaindrois plus du sort qui m'a tant persécutée, s'il réparoit les maux qu'il m'a faits en me donnant le cœur de cet étranger. Je n'oublierai rien pour le toucher : il m'a semblé qu'il étoit embarrassé dans les réponses qu'il m'a faites. J'augure bien de cet embarras ; il n'aura pas lieu de mal interpréter la tendresse que je lui marquerai : la ressemblance d'Oriante en est une légitime excuse ; je puis, sans craindre qu'il me blâme, lui avouer tout le plaisir que sa présence me fait. Ah, ciel ! que je prévois de félicités, si mes sentiments peuvent le toucher !

N'allez pas vous figurer, répliqua Elice, que cet étranger veuille rester ici, Madame ; ses chagrins nous font bien voir qu'il a quelque maitresse, ou perdue, ou morte, ou qui le traite mal. Traite mal ! Dis plutôt qui l'adore ; peut-on le voir sans l'aimer ? Mais, Elice, ne me prédis point des choses fâcheuses, peut-être fuit-il cette maitresse ; ne me tire point d'erreur. Je ne sçais point à quelle extrémité je serois capable d'en venir, si cet étranger vouloit me quitter impitoyablement. Mais non. Je m'inquiète mal-à-propos ; peut-être,

ſans le ſecours d'une reſſemblance, m'aime-t-il autant & plus que je ne l'aime. Vous direz tout cela demain, répliqua Elice, qui répondoit preſque en dormant: il ſera bientôt jour; couchez-vous, Madame; je ſouhaite, pour le moins autant que vous, que cet étranger vous faſſe quitter ces lieux; car, franchement, je m'y ennuie furieuſement. Je n'aurois point cru, quand j'y ſuis venue, que j'en aurois voulu jamais ſortir: mais je vois bien qu'il ne faut jamais faire de vœu; il y a trop de peine à le tenir. Bon ſoir, Madame; l'envie de dormir me coupe la parole. Que tu es heureuſe d'avoir cette envie de dormir! répondit Clorine. Que vous m'impatientez, dit Elice, avec votre fureur debabiller! Couchez-vous: l'appétit, dit-on, vienten mangeant; peut-être le ſommeil vient il en ſe couchant. A moi du ſommeil! s'écria Clorine: ah, prend-on quelque repos quand on aime? Eh bien! Madame, pour l'amour de moi, par pitié pour mes yeux qui ſe ferment, faites ſemblant de dormir, & aimez toujours. Bon ſoir, encore une fois; faſſe le ciel que vous perdiez la parole juſqu'à demain!

Clorine ſe rendit enfin aux inſtances d'Elice, & ne dit plus rien; ſi l'on appele ne dire plus

rien

rien que de prononcer, par intervalles, un million de, O ciel! Grands Dieux! soutenus d'autant de soupirs.

Enfin la fatigue du corps l'emporta sur les tendres transports de l'âme: elle s'endormit, le soupir & l'exclamation sur les levres. Tirons son rideau, pour la laisser reposer, & revenons un peu au Chevalier Pharsamon, que j'apperçois se promenant à grands pas dans sa chambre. Peu s'en faut que, comme un autre Sosie, il ne mette sa chandelle à terre, en guise de femme, pour lui adresser la parole. Il leve les mains au ciel; il s'arrête; il recule, il s'écrie; & tout cela en l'honneur de Clorine, à qui il s'imagine de parler; sur la foi des tendres compliments qu'elle lui a faits à la fin de son récit. Pharsamon fonde une suite de tendresse, dont il pense avec douceur, qu'elle va l'accabler. Là-dessus, il se fait des demandes à lui-même; & ses réponses causent l'agitation où je le vois. Qu'il est charmé d'opposer toute la cruauté possible aux sentiments passionnés que Clorine a pour lui! Non, non, Madame, s'écrioit-il, enivré par avance du rôle d'ingrat qu'il se promet de faire; non, non, je ne suis plus le maître de mon cœur. Cidalise, l'aimable Cidalise le possede sans réserve. En vain vous cher-

chez à le lui arracher : mon amour pour elle me rend insensible à la fureur des emportements que vous me témoignez ; laissez-moi partir : qu'espérez-vous en me retenant, cruelle !

Admirons cependant, sur le discours de Pharsamon, le rapport de folie qui se trouve entre le Chevalier & Clorine. Celui-ci rêve que Clorine le retient : & celle-ci a pensé que, si Pharsamon vouloit absolument la quitter, elle en viendroit, pour le retenir, aux dernieres extrémités. Admirons, dis-je, combien ces deux cerveaux s'entendent & se comprennent. Cependant le bruit qu'en parlant fait le Chevalier, réveille Cliton. Qui est-là ? s'écrie-t-il, en se levant sur son séant, encore endormi. En disant ces mots, il apperçoit la figure de Pharsamon, à la lueur de la chandelle. Il se leve tout doucement. Pharsamon avoit le dos tourné, & ne voyoit point l'action de son écuyer, qui, frémissant de peur, & allongeant le bras, va tâter son maître. Pharsamon se retourne, quand Cliton tremblant, & plus pâle que la mort : Enragé d'esprit, diable, ou qui que tu sois, que demandes-tu, lui dit-il ? Ah, Dieu ! s'écrie Pharsamon ; à quoi rêves-tu ? Ne me connois-tu pas ? Réveille-toi ; c'est moi. A ces mots, Cliton revient à lui, bâille, &, se

frottant les yeux : quel diantre de sabat faites-vous donc à l'heure qu'il est, dit-il ? Avec qui parlez-vous là ? Avec personne, répliqua Pharsamon ; je m'entretiens seulement avec moi-même, mon cher Cliton : recouche-toi, ou prends tes habits ; je vais t'apprendre ce qui m'est arrivé. Je n'ai point le loisir à présent, répondit Cliton ; j'ai encore quatre heures à dormir, il faut bien que je les fasse. Eh bien ! dormez, répliqua Pharsamon fierement ; vous ne méritez pas l'honneur que je veux vous faire. Peste soit de l'honneur, quand il nous vient pendant la nuit ! parlez cependant, je vous entends. Le jeune solitaire de ces lieux, dit Pharsamon, est une Demoiselle qu'un amour malheureux a engagée de choisir cette solitude pour sa ratraite ; & ce jeune homme avec qui tu as mangé, est sa confidente. Que dites-vous là ? répartit Cliton ; me voilà, ma foi, plus éveillé que la pointe du jour : par ma foi, si je n'ai senti cela en mangeant avec elle ! Hé bien ! Monsieur, achevez ; sont-elles amoureuses de nous ? J'ai tout lieu de penser, dit Pharsamon, que la maitresse m'aime. Bon ! s'écria Cliton ; voilà notre affaire : le gîte est avantageux ; &, de plus, nous n'aurons ici, ni dame Marguerite, ni mere revêche qui nous ordonne de prendre notre congé. Le ciel

ſoit béni ! j'aime la bonne chere, & l'amour. Je trouve tout ici ; & il n'y a point d'écuyer dans nos livres, s'ils ſçavoient parler, qui ne ſouhaitât à ſon maître l'aventure d'une petite maiſon comme celle-ci. Comment donc, répliqua Pharſamon, tu pourrois me conſeiller d'écouter l'amour qu'on a pour moi ? & tu te réſoudrois à reſter dans ces lieux ? Voyez la belle demande ! dit Cliton ; on nous traite ici comme des Rois : nos draps ſont plus blancs que la neige, plus doux que du velours ; la maitreſſe eſt aimable, ſa confidente auſſi ; les deux Belles nous adorent : nous ſommes jeunes ; bons cuiſiniers, belle maitreſſe, & tout cela ne vous tente pas ? Dieux ! que ce langage m'offenſe, repartit Pharſamon : quoi ! je renoncerois à Cidaliſe. A propos d'elle & de ſa femme-de-chambre, repartit Cliton, le ſommeil & la bonne chere me l'avoient fait oublier : oh ! j'ai tort ; ce ſont les premieres en date ; il faut les chercher ; cela eſt dans l'ordre. Mais voici deux filles que nous allons réduire au déſeſpoir ; franchement je ne ſçais quel parti prendre, & je reſterois ici plutôt que de me déterminer. Non, non, Cliton, dit le Chevalier ; il n'y a point à balancer ; le bonheur le plus grand, ſans Cidaliſe, n'a nul appas pour moi. Fuyons de ces lieux. Écoutez, Monſieur, dit Cliton : ſi ja-

mais il nous arrive malencontre, n'allez pas me raconter vos peines; je n'aurai non plus de pitié de vous, que d'une bouteillle de vin, quand j'ai bien soif. Nos Messieurs des romans, avec toute leur passion, s'il y avoit eu des petites maisons de leur temps comme celle-ci, n'auroient pas été si scrupuleux que vous l'êtes; ainsi.... Mais je pense que vous vous endormez de bout, & Cliton disoit vrai. Pharsamon n'en pouvoit plus, à peine pouvoit il se soutenir sur ses jambes. Tu as raison, répartit Pharsamon; je me sens fatigué, & je vais me reposer sur ton lit. Ainsi soit-il, dit Cliton; le sommeil vous avisera: aussi-bien je crois que vous avez rêvé tout ce que vous m'avez répondu: courage, Monsieur; fermez bien les yeux, & ne les ouvrez que quand je vous le dirai.

Après ces mots, nos deux aventuriers s'endormirent; & je dirois qu'ils ronflerent à l'envi l'un de l'autre, si je ne craignois de choquer la noblesse qui ne doit point abandonner un homme tel que Pharsamon dans la moindre de ses actions. Mais enfin, qu'il dormît en ronflant, ou non, Pharsamon & son écuyer ne se réveillerent que six bonnes heures après s'être endormis.

Notre Chevalier fut le premier que le sommeil

quitta. Il fesoit grand jour ; &, impatient de partir & d'aller chercher Cidalise, il réveilla Cliton, qui, allongeant jambes & bras, dit : vous m'avez éveillé dans un bel endroit, Monsieur ; assûrément le diable, qui se plaît à faire du mal, vous a poussé la main ; j'aurois beau courir après ce que je tenois, je ne le rattraperai peut-être jamais. Et que rêvois-tu donc, répondit Pharsamon, de si extraordinaire ? Ecoutez-bien, dit-il : je rêvois que je voyois Cidalise & Fatime dans leur cuisine ; qui, la chandelle à la main (& vous pouvez juger par-là qu'il étoit nuit) qui, la chandelle à la main, cherchoient dans toutes les armoires, dans tous les pots, s'il n'y avoit rien à manger : elles tenoient chacune un gros morceau de pain, dont elles m'ont donné chacune aussi un petit morceau, en me demandant de vos nouvelles. Je leur ai fait un détail de notre souper d'hier ; Peste ! a dit Cidalise, il deviendra gras comme un cochon, si cela dure. Va, va, tu rêves encore, dit Pharsamon, en interrompant Cliton ; Cidalise a trop de délicatesse, pour se servir de pareils termes... Bon ! de la délicatesse ! la pauvre fille, dans l'état où elle étoit, c'étoit bien-là ce qui la touchoit ! Depuis que vous êtes parti, sa mere l'avoit, m'a-t-elle dit, fait jeûner

au pain & à l'eau: voilà ce qui fesoit qu'elle répondoit, de si bon cœur, que vous engraisseriez comme un cochon. Acheve ton rêve, dit Pharsamon, & finis vîte. Or, pour revenir à nos deux affamées, car Fatime avoit fait pénitence aussi, disoit-elle, pour nos frédaines; j'ai rêvé qu'elles n'ont trouvé qu'une misérable carcasse de poulet, & un gigot de mouton; je veux dire, l'os. Elles ont mis la carcasse & cet os, dans un plat: elles m'ont avec elles fait mettre à table. Mais ne voilà-t-il pas, quand nous commencions à ronger, Madame Marguerite qui arrive avec un manche à balai dont elle a voulu me frotter, quand elle m'a vu. Dame! j'ai paré le coup; j'ai couru après elle; nous nous sommes battus, & patati, & patata. Ses cornettes étoient déchirées: elle appelloit son mari à son secours. Il me sembloit qu'il étoit dans un lit, & qu'il a répondu qu'il avoit la goutte. Cela m'a enhardi; j'ai contraint Madame Marguerite à me demander pardon. La vieille masque, en me donnant, entre ses dents, à Lucifer & aux siens, s'est mise à genoux. Après cela, Fatime est venue, qui m'a donné un grand coup de poing par derriere: je me suis mis à courir après elle; le vent l'a fait

tomber, & je la tenois par le talon, quand vous m'avez éveillé.

Voilà un fort bon rêve, & bien digne de la petitesse de ton génie, dit Pharsamon. Qu'y trouvez-vous donc de si laid, répliqua Cliton? Monsieur, ôtez-en la carcasse, & l'os de mouton, n'appellez-vous rien, de tenir ce que l'on aime par le talon? Habille-toi, dit le Chevalier, & songeons à nous en-aller; chaque moment de retardement redouble le chagrin que j'ai d'être éloigné de Cidalise. Et si vous ne la trouvez plus du tout, répondit Cliton en s'habillant, vos chagrins auront donc bien des redoublements? Pharsamon ne répondit plus rien aux questions de Cliton, que l'espérance d'un bon déjeûner, & qu'un long sommeil égayoient.

Ils furent cependant bientôt habillés l'un & l'autre, & Cliton boutonnoit le dernier bouton de son juste-au-corps, quand le confident de la belle solitaire, jugeant, au bruit qu'ils avoient fait en parlant, qu'ils étoient levés, entra, & dit à Pharsamon, en s'approchant de lui: Seigneur, ma maitresse vous attend dans la salle; elle est impatiente de vous voir, & d'apprendre vos aventures; elle m'a dit de venir vous en avertir. Je

vous ſuis, répondit Pharſamon ; marchons. Approchez, dit Cliton, approchez, le beau garçon. Cliton prononça ces mots d'un air à faire connoître à la confidente qu'il ſçavoit bien ce qu'elle étoit. Elle ſe mit à ſourire. Eh ! bien, Seigneur écuyer, avez-vous bien paſſé la nuit, lui dit-elle ? Oui, la belle écuyere ; fort à votre ſervice : mais j'ai une maladie, dès que je m'éveille. Quoi donc ? que vous faut-il ? répliqua la confidente. Boire & manger, dit-il. Cela étant, répondit-elle, vous vous porterez à merveille tout-à-l'heure : ſuivez-moi, Seigneur écuyer. Doublons le pas, la belle ; dit-il à ces mots. Cliton & la confidente s'en allerent déjeûner enſemble, pendant que Pharſamon deſcendit dans la ſalle où l'attendoit Clorine.

Il la trouva rêveuſe. Dès qu'elle l'apperçut, elle s'avança à lui en ſouriant obligeamment. Peut-on, Seigneur, ſçavoir de vous ſi vous avez bien repoſé cette nuit ? Le repos, lui répondit Pharſamon, n'eſt point fait pour les malheureux tels que moi. Quelle ſorte de malheur peut troubler les jours d'un Cavalier tel que vous, Seigneur ? L'amour, à vous voir, ne doit vous partager qu'en plaiſirs, & ſes peines ne ſont point pour ceux qui vous reſſemblent. Je ſçais, répliqua notre Chevalier, démêler ce que je vaux d'avec votre

honnêteté, Madame; mais, quand il feroit vrai que mes pareils feroient toujours aimés, l'amour n'a-t-il pas mille fortes de chagrins que peuvent reffentir les plus heureux? vous en allez juger par le récit que je m'en vais vous faire.

Pharfamon, après ces mots, commença fon hiftoire. Je ne crois pas devoir la commencer avec lui, puifque nous fçavons déjà ce qu'il doit dire : à la vérité, il mafquera de certains endroits que j'ai dit tels qu'ils font. La fortie de chez Cidalife changera de face, & le tour qu'il fçaura donner à l'affront fanglant qu'il reçut dans ce château, ne paroîtra qu'une noble violence digne de faire nombre parmi les aventures du plus illuftre Chevalier. Ce n'eft pas que Pharfamon foit un fanfaron qui foit convaincu de la fauffeté des faits qu'il rapporte. Notre Chevalier feroit fans défaut, s'il n'avoit que celui de fçavoir mentir; & l'on peut dire de lui, que, fi fa tête a perdu, d'un côté, le peu d'efprit qu'elle contenoit, fon cœur, en revanche, a fait en générofité, en grandeur, en probité, un gain pour le moins proportionné à la perte du bon-fens qu'il a faite; ainfi, quand les faits qu'il rapporte font différents de ce qu'ils font, cette différence eft un effet de fa vanité. Après tout, il aura d'affez beaux endroits, comme,

par exemple, la rencontre de Cidalise dans le bois, son combat sanglant dans le jardin, ses blessures, son évanouïssement, & beaucoup d'autres choses, où la vanité sans artifice peut lui faire beaucoup d'honneur.

Mais j'entends qu'il finit son histoire. J'apperçois Clorine dans un morne chagrin. La passion que Pharsamon a témoignée dans son récit pour Cidalise, l'afflige & la désespere : ses regards semblent dire à Pharsamon les chagrins qu'elle a de voir qu'il est prévenu. Ce Chevalier termine son discours, pour surcroît de douleur pour elle, par des serments d'une fidélité éternelle pour sa Maîtresse. Je vais la chercher, lui dit-il, Madame; je vais l'affranchir de la captivité où la retient, sans doute, la barbare à qui on l'a confiée. Il me tarde de lui donner des preuves de la tendresse que j'ai pour elle.

Hélas! Seigneur, lui répondit languissamment Clorine, peut-être l'avez-vous perdue pour jamais : vos soins & vos peines seront sans doute inutiles. On aura prévu tout ce que vous pouviez faire; &, sans chercher une personne dont la rencontre est incertaine, & qui, malgré tout l'amour qu'elle a pour vous, n'est maitresse que d'un cœur dont il ne lui sera jamais libre de vous

montrer les ſentiments ; vous pourriez, Seigneur, vous épargner tant d'inquiétudes : reſtez encore ici quelque temps ; le ſéjour tranquille que vous y ferez, rendra le calme à votre âme, que vous ne retrouverez point ailleurs. Je n'y épargnerai rien pour vous déſennuyer. La ſolitude vous plaît : où pouvez-vous en trouver de plus charmante ? Je ne parle point de la compagnie que vous y aurez ; mais elle aura bien des charmes, ſi le plaiſir que j'aurai de vous voir, peut paſſer juſqu'à vous. Elle prononça ces derniers mots, en baiſſant les yeux. Pharſamon les comprit à merveille ; & entrant alors, autant qu'il put, dans la ſituation de ces illuſtres héros de romans, que la fidélité qu'ils conſervoient pour leurs Dames jettoit dans un embarras qu'ils exprimoient, ou par le ſilence, ou par une rougeur ſubite, notre Chevalier, ſcrupuleux copiſte de leur maniere, de peur de manquer à les imiter, prit le parti du ſilence pour un moment, & rougit preſque auſſitôt. Clorine attendoit ſa réponſe ; il lui falloit des paroles ; elle vouloit qu'il s'expliquât. Vous ne me répondez rien, lui dit-elle, Seigneur, & vous m'avez entendue. Je continuerois en vain à vous parler obſcurément du penchant que j'ai pour vous : une malheureuſe reſſemblance va ren-

dre à mon cœur toute la tendresse qu'il eut autrefois. Ah ! si vous sçaviez quelle étoit cette tendresse ! si vous pouviez la comprendre ! ce cœur, que je vous abandonne, vous paroîtroit d'un trop grand prix pour le négliger. Vous voyez, Seigneur, que je ne dissimule plus : expliquez-vous ; suis-je destinée à ne faire qu'un ingrat ?

La déclaration s'expliquoit en bons termes, & il n'étoit plus permis à Pharsamon de faire la sourde oreille : mais, puisqu'il avoit des ressources contre les attaques à demi-déclarées, il en avoit aussi pour celles qui portoient droit au cœur, & qu'on fesoit sans détour ; & vous allez voir qu'il ne se démentit point dans la noble imitation de ses maîtres.

Oui, Madame, je vous ai entendue, répondit-il presque sans aucune action, & d'un ton grave & posé. Je jugeois à propos de me taire, espérant que mon silence suffiroit pour vous faire comprendre mes sentiments : mais, puisque vous me forcez de répondre, ressouvenez-vous seulement du récit que je viens de vous faire, & dites-vous à vous-même tout ce que le respect m'empêche de vous dire là-dessus. Eh ! bien, Seigneur, vous aimez ; j'en conviens, répartit Clo-

rine; mais vous n'êtes point sûr de trouver votre Maitresse. Je vous offre un cœur dont la conquête vous épargne les peines que vous donnera la recherche de Cidalise.

Ces peines me sont cheres, répondit notre cruel; & quand elles devroient terminer ma vie, j'aurois plus de douceur à la finir sans raison de remords, que je n'aurois à la prolonger dans la félicité la plus parfaite, mais tourmenté des reproches continuels que je me ferois à moi-même. Laissez-moi partir, Madame; n'arrêtez pas un malheureux que sa propre infortune accable : sans doute, mon cœur ne se défendroit pas contre vous, si une autre ne le possédoit déjà tout entier. Après ces mots, notre Chevalier se leva comme un homme hâté de partir; &, pourvu qu'on me donne le temps d'aller, pour un moment, retrouver Cliton & Élice, nous verrons sûrement beau jeu.

Ces deux confidents étoient descendus dans la cuisine. On avoit été tirer, pour Cliton, du meilleur vin de la cave : il avoit le soin lui-même de s'apprêter de la viande qu'il avoit fait griller. Quand il eut bu cinq ou six coups, ce sang-froid qu'on a d'ordinaire, quand on est à jeûn, le quitta. Parbleu! ma belle enfant, dit-il à Élice, en te-

nant en main un verre plein de vin qu'il alloit boire à sa santé; parbleu! vous avez trouvé une bonne condition. Pour achever de la rendre telle qu'il la faudroit, il n'y manque qu'un garçon d'une humeur aussi joviale que vous, répliqua Elice, qui trouvoit la maniere de notre brusque écuyer fort à son gré. Friponne! répliqua-t-il, vous voudriez bien qu'on nous y retînt, n'est-il pas vrai? Mais nous ne sommes point des hommes comme les autres; nous avons fait provision d'amour; elle nous conduira jusqu'à la mort. Quoi! Seigneur écuyer, répliqua la confidente, vous vous piquez de fidélité? Comment! si je m'en pique, répliqua-t-il; & pour qui donc me prenez-vous? Sçavez-vous bien que nous autres Chevaliers, & Ecuyers, (car cela va à-peu-près dans le même rang) sçavez-vous bien que nous fesons vœu d'avoir toutes sortes de bonnes qualités, & sur-tout la fidélité? Diantre! je vous avoue que c'est-là la vertu la plus sauvage: il faut que les écuyers du temps passé eussent apparemment dans le berceau fait vœu de la pratiquer; & je suis persuadé que, quand ils ont trouvé, à leur chemin, des visages comme les vôtres, Madame, leur fidélité leur pesoit bien autant qu'un fardeau de deux-cents livres: mais aussi la gloire n'est pas un zeste; &

ce n'eſt pas pour des prunes que nous réſiſterons courageuſement. Mon nom, quelque jour, doit vôler par toute la terre. Franchement, je ſuis charmé que, dans cent ans, on ſçache comment je m'appellois; &, ſi vous vivez encore, vous verrez ce que je vous dis. De quoi vous allez-vous inquiéter? dit la confidente; vous ſerez mort & vous ne ſentirez rien de toute cette gloire. Seigneur écuyer, croyez-moi; ſi quelque autre perſonne vous plaît, ne vous privez pas du plaiſir de le dire. Paix, par charité : taîſez-vous, répliqua l'écuyer; adieu la gloire & le nom, ſi vous continuez : laiſſez-moi devenir glorieux, cruelle! Ah! que vois-je? vous vous attendriſſez, je penſe, s'écria la confidente. Seigneur écuyer, ſi je le croyois, je vous en aimerois quatre fois davantage. Vous m'aimez donc déjà, répliqua-t-il? Ah, ciel! quelle perte je vais donc faire! jamais écuyer n'eut telle aubaine. Allons, ferme, mon cœur: encore quatre ou cinq coups du bon vin que voilà, & puis je vous ſors du bourbier. Non, Seigneur écuyer, vous ne partirez point comme cela, dit la confidente; je vois que vous m'aimez. Cela n'eſt pas vrai, dit-il en ſe levant; je ne fais point ce tort-là à Fatime; & ſi mon cœur eſt un ſot qui ait de l'amour pour vous, qu'il le

garde ; pour moi, je m'en lave les mains. Vous vous défendrez vainement, dit-elle ; vous m'aimerez, & nous avons la mine de nous aimer désormais tous deux. Ah ! Seigneur Pharsamon, s'écria alors l'écuyer, si vous sçaviez dans quel danger je suis ! ah ! que vous accourriez bien vîte me faire sortir d'ici par les épaules ! Si vous êtes aussi foible que moi, franchement, nous n'aurons pas la force d'achever notre voyage ; pour moi, les jambes me manquent déjà. Peste soit de la petite maison ! sans ce malheureux gîte, nous aurions amassé plus de lauriers qu'il n'en faudroit à tous les cuisiniers du monde. Tout cela ne me satisfait pas, dit la confidente ; m'aimez-vous ou non ? Oui, le satan de mon cœur, répliqua-t-il ; oui, je vous aime : soyez contente de cet aveu ; il en coûte plus à mon âme que mille écus ne coûtent à un usurier. Puisque vous m'aimez, répliqua-t-elle, Seigneur écuyer, par ma foi, je ne vous haïs pas. Votre maître, sans doute, aimera ma maitresse, & nous allons nous aimer tous quatre : qu'en dites-vous ? La partie sera bonne. Je donnerois bien, dit Cliton, dix bons cheveux de ma tête, pour que Monsieur mon maître prît racine ici ; cet exemple-là me rassureroit. Mais vous me donnez-là de mauvaises espérances. Nous avons tout lieu de

croire, dit la confidente, que ma maitreſſe fera ſon poſſible pour l'engager à reſter.... J'en conviens; mais mon maître eſt un Turc en courage, je le connoîs; il aime ailleurs; & plutôt que de reſter ici, il iroit la chercher avec des béquilles: cependant, la belle enfant, je viens de m'imaginer un moyen pour le retenir, mais à condition que vous n'en direz rien: allez-vous-en couper la bride & les ſangles de nos chevaux; il ſera bien attrapé, quand il voudra partir, & je ne crois pas qu'il veuille faire le piéton; on n'a point d'exemple que jamais Chevalier ait entrepris de voyager à pied; courez vîte. A peine avoit-il prononcé ces paroles, que la confidente courut à l'écurie, ou plutôt y vôla: la choſe fut exécutée telle que Cliton l'avoit imaginée. En revenant de l'écurie, quel ſpectacle, grand Dieu! Elle apperçut ſa maitreſſe en larmes, qui s'efforçoit de retenir Pharſamon qui s'éloignoit d'elle. Elle courut en avertir Cliton, qu'elle informa de ce qu'elle venoit de faire. Oh bien! lui dit-il, puiſque mon maître ne conſent point à reſter ici, de peur qu'il ne me ſoupçonne d'être d'intelligence avec vous, quand il m'ordonnera de le ſuivre & de ſeller nos chevaux, vous feindrez de vouloir me retenir; je me débattrai, vous me déchirerez ma manche;

je ferai le ſurpris, quand je trouverai nos harnois coupés; je m'emporterai; je ferai ſemblant de vouloir partir avec un bâton, & ſur nos jambes; il n'aura garde de me ſuivre : car c'eſt le cheval qui, dans le métier que nous feſons, eſt le plus néceſſaire : vous nous retiendrez tous deux, je me laiſſerai entraîner; bref, le ciel conduira le reſte : voyez, friponne, tout ce que je fais pour vous plaire. O Amour, Amour, ſans toi, que je deviendrois un grand-homme ! Abrégez vos apoſtrophes à l'Amour, dit la confidente, & montrez-vous à votre maître; je l'entends encore qui ſe débat avec ma maitreſſe : paroiſſez, Seigneur écuyer. Allons, dit-il; & ſur-tout obſervez ce que je viens de vous dire.

Après ces mots, il avança dans la cour. Élice, un moment après, le ſuivit. Il vit effectivement ce que lui avoit rapporté Élice; je veux dire Pharſamon qui fuyoit Clorine. Cruel ! lui diſoit cette extravagante paſſionnée; quoi ! mes larmes, ma douleur ne vous attendriſſent pas, cher Oriante ! car vous le repréſentez, Seigneur. Hélas! c'eſt Clorine qui vous parle ! tournez vers moi les yeux. O Ciel ! s'écria Pharſamon, à ces paroles, délivrez-moi de ces importuns tranſports ! Cliton, partons; hâte-toi de préparer nos chevaux. Laiſſez-

moi, Madame ; un cœur comme le mien ne connoît point la perfidie ; Cidalise le possede & le possédera toujours.

Dans le moment que Pharsamon parloit ainsi, on voyoit sur son visage un air sauvage & demi-furieux ; son geste convenoit aussi à la situation où il se trouvoit. Que cet embarras, que ces extrémités avoient de charmes pour lui ! jamais Dame n'avoit fourni à un Chevalier de quoi prouver sa fidélité avec plus de noblesse. L'épreuve où on le mettoit étoit accompagnée de toutes les circonstances qui doivent caractériser une aventure de cette espece.

Cependant Cliton, à qui il avoit ordonné de préparer leurs chevaux, revint en les conduisant par un licou, & tenant en main le harnois dont il témoignoit à Pharsamon qu'on ne pouvoit plus se servir. Nous voilà, ma foi, bien plantés, disoit-il ! Tenez, Monsieur, sellez, bridez, & montez votre cheval avec cela. Dieux ! quelle fureur ! s'écria alors Pharsamon : mais, n'importe ; vous poussez en vain ma constance à bout ; il ne vous restera que la honte de n'avoir pu me vaincre.

Allons, Monsieur, c'est bien dit, s'écria Cliton ; quittons ces deux méchantes filles-là qui veulent couper le cou à notre gloire. Nous n'a-

vons plus de harnois, il eſt vrai; eh bien! plutôt que de ſuccomber, ſauvons notre vertu à poil : je m'en vais vous en donner l'exemple.

Après ces mots, il ſe prépara à ſauter ſur ſon cheval. La jeune confidente s'oppoſa à ſa fuite, comme ils en étoient convenus; mais il ne parut pas qu'elle le fît avec aſſez de violence. Fi donc! lui dit-il tout bas; vous avez les bras plus foibles que des roſeaux; évertuez-vous. Je fais ce que je puis, répliqua du même ton la confidente; &, à moins que de vous battre & de vous déchirer le viſage, je ne puis pas mieux faire.... Donnez-moi donc quelques coups de poings par-deſſus mon chapeau; chantez-moi pouille; arrêtez mon cheval.

Cette petite converſation entre la confidente & l'écuyer fut très-courte, quoiqu'elle ſemble un peu longue. Cliton parut faire ſes efforts pour monter à cheval : Élice joua ſon rôle parfaitement bien. Tu ne partiras point, coquin, lui diſoit-elle; ingrats que vous êtes tous deux, après la bonne chere que vous avez faite chez nous! Pendant qu'Élice parloit, Clorine arrêtoit Pharſamon qui crioit à Cliton d'ouvrir la porte. A cet ordre, Élice fit jouer les coups de poing. Cependant les autres domeſtiques s'aſſemblent tous

dans la cour, étonnés d'une pareille scène. Ils avoient, jusqu'ici, ignoré que leur maître fût une femme déguisée en homme : ils s'imaginerent alors, par les manieres de Clorine, que ces deux hommes l'avoient insultée; ou que, puisqu'elle vouloit les retenir, apparemment elle avoit à se plaindre d'eux. Les voilà qui s'approchent. Le cuisinier, de ses mains grasses, saisit Pharsamon par la boutonniere. Pharsamon, jeune & vigoureux, s'échappe, tire son épée, & fait le moulinet. Un autre domestique va vîtement s'armer de la broche, en décharge un grand coup sur l'épée de Pharsamon & la brise. Pharsamon abandonne son épée, & saute légèrement sur celui qui tient la broche, & la lui arrache. Quelle indigne arme pour servir de défense à un Chevalier! Mais l'esprit & la réflexion, dans cette occasion, le déterminerent à prendre ce parti. Il jugea que les héros de roman en auroient agi comme lui.

Cette broche donc, maniée par un bras si puissant, écarta tous les ennemis; Clorine n'osa plus approcher. Cliton jugeant, à la colere de son maître, qu'il n'auroit pas d'assez bons yeux pour le démêler parmi ses ennemis, se cacha derriere un puits, en appellant Élice, que la crainte de recevoir quelque coup de broche, avoit fait re-

noncer à la feinte violence qu'elle fesoit à Cliton. Cliton se tuoit, pendant les terribles coups dont Pharsamon battoit l'air; Cliton, dis-je, se tuoit de faire signe à Élice d'approcher, & de venir à la faveur du puits, qui la cacheroit à son maître, le prendre par la gorge, pour autoriser un évanouïssement, à la faveur duquel il méditoit d'arrêter son maître: mais la broche intimidoit trop Élice.

Pharsamon n'avoit plus cependant d'ennemis à combattre; son bras avoit tout écarté: mais le plaisir d'avoir vaincu ses ennemis avoit pour lui trop de charmes pour qu'il se résolût à le finir si-tôt. Dès que son courage fut échauffé, en vain ses ennemis chercherent à se sauver par la fuite: la colere qui l'agitoit lui tint lieu d'adversaire. La secrette admiration qu'il avoit pour lui-même, lui cilla les yeux; il crut appercevoir des combattants, & il ne se désabusa que lorsque la force commença à lui manquer. Alors il jetta ses regards de tous côtés: il ne voit que des portes à demi-ouvertes, par où les vaincus n'osoient montrer que leurs têtes. Il jette sur eux des regards menaçants: il appelle son écuyer, pour qu'il conduise les chevaux hors de la cour, & qu'il ouvre les portes. L'écuyer ne paroît point.

Pharſamon commençoit à menacer la maiſon d'une ruine entiere, quand, jettant les yeux derriere le puits, Cliton ſe préſente à ſes yeux ; mais, ô ciel ! dans quelle poſture ! étendu à terre, & comme un homme ſans vie. Pharſamon le croit mort. Il approche de lui avec une eſpece de vénération qu'il croit être dûe à un écuyer qui finit ſes jours par trop de courage & de zele pour ſon maître. Mais le matois ſe portoit, pour le moins, auſſi-bien que lui. Il n'avoit pu ſe réſoudre à quitter ſitôt une ſi bonne chere ; la jeune confidente lui plaiſoit infiniment. Les meſures qu'il avoit priſes avec elle pour engager ſon maître à reſter, avoient échoué par la dureté de cœur & par le courage de Pharſamon. Mais l'amour & la bonne chere étoient, pour un homme tel que Cliton, des motifs trop intéreſſants pour ne pas fournir quelques reſſources. Il en avoit imaginé une qui lui avoit manqué ; & nous avons vu qu'il avoit fait ſigne à Élice de venir le prendre par la gorge, pour avoir lieu de contrefaire l'évanoui. La crainte de cette jeune fille avoit rendu ſon expédient inutile. Que fit-il ? Quand il vit que ſon maître ceſſoit de porter ſes grands coups, il s'étendit tout de ſon long à terre, ſuppoſant que ſon maître, en le voyant en cet

état, ſuppoſeroit auſſi que quelque grand coup l'y avoit réduit.

Cependant Pharſamon le retourne pour voir ſa bleſſure. Il eſt ſurpris de ne point voir de ſang. Il ne manquoit que cela à l'aventure; car, franchement, un combat où le ſang n'eſt point répandu, quelque dangereux qu'il ait été, n'eſt pas bien noble. Pharſamon, dans le moment, fut fâché que Cliton, malgré ſa mort, n'eût pas eu l'avantage d'en répandre une goutte! Hélas! diſoit-il, il a perdu la vie pour moi, ſans avoir annobli ſa mort par la perte de ſon ſang: mais, n'importe, c'eſt au ſort, & non pas à ſon courage que l'on doit s'en prendre; &, puiſque la néceſſité m'a forcé moi-même de me défendre avec des armes indignes de moi, dois-je trouver étrange que Cliton ſoit mort avec auſſi peu d'honneur que j'en avois à me défendre?

Après ces triſtes regrets, ou plutôt cet éloge funebre, que Cliton trouvoit ſi groteſque, qu'il penſa en reſſuſciter dès l'inſtant même, Pharſamon douta quelque temps s'il devoit laiſſer Cliton ſur la place, ou s'il devoit, le mieux qu'il pourroit, le mettre ſur un de ſes chevaux. L'affection tendre qu'il avoit eue pour lui, l'emporta ſur la crainte de ce qu'on pourroit dire, en voyant un Che-

valier qui chargeoit un corps mort ſur un cheval. Quoique cet emploi fût infiniment au-deſſous de la gravité & de la nobleſſe de ſes pareils, il ſongea qu'il étoit des occaſions, où relâcher un peu de ce qu'on étoit, étoit plus vertu que baſſeſſe. Après cette réflexion, il fit avancer un des chevaux, & ſe mit en devoir de lever Cliton par les pieds : mais la broche qu'il tenoit, & dont il ne vouloit pas ſe défaire, de peur d'accident, l'empêchant d'uſer de ſes mains avec agilité, la tête de Cliton donna aſſez rudement à terre. Le mal qu'il en reſſentit, rappella l'âme du feint trépaſſé ; il fit un cri. Pharſamon, ſaiſi d'horreur, le laiſſa tomber comme une pierre : autre cri que le malheureux écuyer fit encore. Mais, à parler naturellement, il méritoit bien ſon mal. Cependant Pharſamon, à qui l'horreur avoit fait dreſſer les cheveux de la tête, ſuppoſé pourtant qu'il ne fût pas râſé, & qu'il ne fût pas en perruque ; Pharſamon, dis-je, au ſecond cri de Cliton, ſentit diſſiper ſa frayeur. Mon cher Cliton, je t'ai cru tué, lui dit-il ; par quel coup étrange étois-tu réduit dans un ſi triſte état ? D'un coup de poing dans la fauſſette du cou, répondit Cliton, au déſeſpoir de ce que rien ne lui avoit réuſſi, & qu'il alloit enfin quitter les bons mêts, & la

jeune confidente. Leve-toi, lui dit Pharſamon; ſortons d'ici, & montons le mieux que nous pourrons à cheval. En vérité, répliqua l'écuyer, le cœur ſerré d'un départ que le combat avoit rendu néceſſaire; en vérité, vous avez mal récompenſé la bonne réception que la Dame de céans vous a faite. Finiſſez vos remontrances, répondit Pharſamon; j'ai fait ce que j'ai dû.

Après ces mots, ſe tournant de tous côtés, & remuant fierement la broche, dont il avoit ſans doute oublié déjà l'indigne figure, il alla lui-même ouvrir les portes de la maiſon. A cette fatale ouverture, la voix triſte de Clorine ſe fit entendre de loin; ſes cris éclaterent.

Pharſamon s'en ſentit le cœur ému; mais ce ne fut pas d'une émotion qui l'attendrit. Il ne fut ſaiſi que d'une généreuſe compaſſion des chagrins qu'il cauſoit, malgré lui, à cette infortunée. Entendez-vous, Monſieur? lui dit Cliton, preſque la larme à l'œil. La pauvre Demoiſelle! que je la plains! Sa fille-de-chambre eſt auprès d'elle évanouie; car, ſans cela, elle crieroit encore plus fort. Peſte ſoit des loix ſéveres qu'ont obſervé Meſſieurs les Amants d'autrefois! Ils ſe ſont, ma foi, bien trouvés dans une occaſion auſſi chaude que celle-ci! Pharſamon étoit déjà ſur ſon

cheval, qu'il tenoit par les crins. Cliton jugea bien qu'il n'y avoit plus rien ſur quoi il pût fonder aucune eſpérance. Allons, Monſieur, dit-il, puiſque vous voulez vous en-aller; mais nous avons bien l'air d'aller rouler comme des tonneaux au bas de la premiere montagne que nous trouverons.

*Fin de la quatrieme Partie.*

# CINQUIEME PARTIE.

PHARSAMON s'éloignoit déjà, ſi rempli de l'aventure dont il venoit d'échapper, que la broche lui étoit reſtée en main. Le cuiſinier, qui s'imaginoit que notre Chevalier, en montant à cheval, la laiſſeroit à la porte, étoit venu voir, dès qu'il l'avoit entendu partir, pour la prendre; mais, en regardant de loin Pharſamon, il apperçut qu'il l'avoit encore. Ma foi, dit-il aux autres domeſtiques, nous ne mangerons point de rôti d'aujourd'hui; voyez ce que ce fou fera de ma broche; il la tient auſſi fierement ſur l'arçon de ſa ſelle, que s'il vouloit en courir la bague: on le prendra pour un Carême-prenant avec ſon valet.

Cliton, ſemblable à ceux qui ne peuvent ſe détacher de ce qu'ils aiment, & qui tâchent, en fuyant même, d'en jouïr encore un peu, tourna la tête du côté de cette maiſon, l'objet de ſes deſirs; il apperçut tous les domeſtiques, entre leſquels étoit la jeune confidente. Le cuiſinier,

lui voyant la tête tournée de leur côté, lui fit ſigne de la main, pour dire à ſon maître de laiſſer la broche. Cliton s'imagina qu'on les rappelloit. Nous étions chez les meilleurs gens du monde, dit-il à Pharſamon; vous avez penſé les aſſommer tous, & les voilà qui nous font ſigne de revenir: je n'oublierai jamais cette petite maiſon-là.

Pendant qu'il parloit ainſi, le cheval de Pharſamon, jeune & vigoureux, prit une frayeur en voyant un tas de pierres extrêmement blanches. Le voilà qui court la pretentaine. Pharſamon, emporté malgré lui, n'ôſe ſe jetter à terre, de peur de ſe bleſſer: il écarte ſeulement, en eſpadonnant avec ſa broche, les branches d'arbre qui ſe rencontroient en ſon chemin. Le cheval de Cliton ſembla, dans cette occaſion, être, à l'égard de celui du Chevalier, ce que cet écuyer étoit à l'égard de ſon maître: car, dès que le cheval de Pharſamon commença à galoper, Cliton étonné, qui ne ſçavoit ce qui feſoit aller notre Chevalier ſi vîte, vit, à ſon tour, ſon cheval partir ſans commandement, & ſuivre, à toute bride, la rapide courſe du cheval du maître

Cliton, jugeant de quelle conſéquence étoit pour ſa tête le galop d'un cheval qu'il ne pouvoit arrêter,

crioit, de toutes ſes forces, au Chevalier, d'arrêter le ſien, ſans ſe ſouvenir que Pharſamon étoit dans la même peine. Pharſamon s'efforçoit de ſon côté de faire entendre à Cliton qu'il n'étoit point maître de ſon cheval. Le vent, le galop des chevaux, le bruit du galop, empêchoient que les Cavaliers épouvantés ne pûſſent s'entendre. Une maiſon aſſez grande, qui étoit dans un fond, & dont la porte ſe trouvoit par haſard ouverte, termina l'embarras de nos aventuriers, & la fougue des chevaux, qui s'arrêretent dans la cour tout-d'un-coup.

La poſture de Pharſamon tenant toujours ſa broche en main, étoit aſſez plaiſante. Un Payſan parut; & lui demanda en riant, s'il entroit ici pour embrocher tous les canards & tous les poulets-d'inde de la baſſe-cour.

A ces mots qu'entendit Cliton, & qui lui firent effectivement appercevoir la broche qu'il n'avoit point encore remarquée, il éclate de rire: le Payſan, excité, ſe met encore à rire plus fort. Pharſamon n'en eſt que plus fier, & n'en tient ſa lance bâtarde qu'avec encore plus de gravité. Une payſanne, de la même maiſon, vient au bruit de ces deux rieurs. A peine jette-t-elle les yeux ſur Pharſamon & ſur ſa broche, que la voilà bien-

tôt qui tient compagnie au Payſan & à Cliton : elle étouffe, elle en pleure; à chaque regard elle fait un éclat de rire. Au bruit que fait la payſanne paroiſſent encore deux petits garçons, qui ſortent d'une petite étable, avec un bon vieux homme, qui en tiroit une vache pour la mener brouter. Ils regardent notre joûteur : les petits payſans tiennent leur partie avec un peu de huée, qu'ils ajoûtent à leur rire exceſſif. Le bon vieux ſe ſurpaſſe, pour ainſi dire; il examine Pharſamon en branlant le menton.

Cependant tous ces rieurs, à l'action de Pharſamon, jugent qu'il va ſe fâcher. Notre Chevalier s'adreſſe à Cliton, pour lui demander raiſon de la raillerie de ces ruſtres, & de la ſienne propre. Comment, lui répond Cliton, vous ne voyez pas encore ce que c'eſt? La lance que vous tenez ſur vos côtés, encore teinte de ſang, mais de ſang de poulet, ou de quelque autre viande, n'eſt-elle pas une choſe aſſez riſible? A ces mots, il revient à lui: la vue de cette lance le fait rougir & rire tout enſemble; mais il rit gravement. Prends-la, dit-il, en la donnant à Cliton; ma diſtraction me l'a juſqu'ici fait garder. Moi, dit Cliton! que voulez-vous que j'en faſſe? Jettez-la par terre; nous n'avons rien à rôtir. C'eſt bien

dit,

dit, répliqua Pharſamon, qui la jetta ſur le champ. Où ſommes-nous, dit-il à Cliton? demande à qui appartient cette maiſon? Notre écuyer alors deſcendit de cheval, & s'avançant auprès du payſan: Quel eſt, dit-il, le maître de cette maiſon? Elle eſt, répondit le ruſtre... il ne put achever. La lance de Pharſamon l'avoit d'abord frappé, & avoit attiré toute ſon attention; mais quand il s'apperçut du triſte attirail de leurs chevaux, en diſant *elle eſt*... pour répondre à Cliton; l'envie de rire partagea ſa réponſe, & la partageoit à chaque fois qu'il commençoit *elle eſt*... Oh! oh! dit Cliton en le regardant, mon chapeau eſt-il de travers pour vous faire rire? A ces mots, le payſan qui s'efforçoit en vain de répondre, marqua du doigt ce qui le feſoit rire. Cliton fut d'abord au fait. Cette réflexion fit qu'il tourna la tête pour voir le cheval de Pharſamon; & ce nouveau ſpectacle ne lui paroiſſant pas moins plaiſant que le premier, il ſe joignit au payſan, avec une égalité de ton, qui dura juſquà ce que Pharſamon, en s'avançant vers eux, leur fit connoître qu'enfin il étoit las de ces extravagances; & effectivement, toutes ces choſes burleſques le chagrinoient. Véritablement, ces aventures ne marchoient pas d'un pas égal; il ne lui en arrivoit point une dont il

eût lieu d'être content, qui ne fût incontinent suivie de mille menus accidents, qui ne convenoient point à la noblesse du métier qu'il fesoit. Il fesoit réflexion qu'il ne lui manquoit rien pour être dans une pleine situation; je veux dire, entierement ressemblante à celle de ces fameux Chevaliers. Sa Maitresse l'aimoit; elle étoit belle, & d'une naissance qu'il ne doutoit point qui ne fût illustre. Elle étoit captive; premier article qui pouvoit être une pépiniere de situations: il la cherchoit; second article qui pouvoit être occasion des plus tendres inquiétudes, des chagrins les plus vifs. Que lui manquoit-il davantage pour que rien ne démentît la noblesse de sa conduite? Cependant il falloit se battre contre des cuisiniers. Quel contraste, de cette aventure, à la tendre passion qu'une fille, déguisée en homme, avoit, en le voyant, prise pour lui! Il étoit obligé de se défendre avec une broche, espece d'arme infâme: il fesoit une lieue de chemin sans bride, & presque sans harnois. Toutes ces choses choquoient sa délicatesse: il ne se souvenoit point d'avoir rien lu, dans la vie de ses maîtres, qui composât un si monstrueux mélange: les moindres accidents qui leur arrivoient, étoient toujours convenables au noble métier qu'ils exerçoient.

Pharsamon cherchoit la raison du comique éternel qui se mêloit à ses aventures. Mais comme, après une revue exacte de son caractere, il ne trouvoit rien en lui qui pût causer cette petitesse d'aventures, il crût devoir penser que les plus illustres Amants avoient été, comme lui, sujets à ces légers accidents; que c'étoient des choses presque inséparables de leur maniere de vivre, & que, si leur histoire n'en parloit point, c'est que ceux qui l'avoient écrite, n'avoient cru devoir rapporter de la vie & des amours de ces grands hommes, que ce qui avoit rapport au merveilleux: qu'au reste, on avoit l'habitude de voir des Amants de leur espece; & qu'il ne devoit point être surpris que des hommes, moins accoutumés qu'autrefois au respect qu'on leur devoit, donnâssent, par leur étonnement en le voyant, occasion à tout ce qui se mêloit de comique à ses plus nobles aventures.

En vérité, dira mon Critique, Pharsamon est bien posté pour faire de si grandes réflexions. Sans doute: un homme de son espece réfléchit sur tout & par-tout. Au reste, ces réflexions que je lui fais faire, étoient bien plus promptes dans sa tête qu'elles ne le paroissent, lorsqu'il les faut mettre sur le papier: car, en un instant,

Pharſamon réfléchit, raiſonna, & jugea tout ce que je n'ai pu dire, moi, qu'en beaucoup de mots.

Cependant, Cliton & le payſan, épuiſés à force de rire, avoient enfin attrapé leur ſang-froid; & le payſan, comme pour réparer, par une maniere généreuſe, l'eſpece de raillerie qu'il avoit faite à Pharſamon, lui dit d'un ton reſpectueux : deſcendez de cheval, Monſieur; les chemins, pour ſortir d'ici, ſont mauvais; vos chevaux vous joueroient un méchant tour; vous pourriez tomber avec eux, & vous rompre le cou : mettez pied à terre pour quelques heures; on tâchera de raccommoder vos harnois; en attendant, entrez dans une chambre; la maiſon appartient à de fort honnêtes-gens; vous goûterez du vin.

A ces mots, Pharſamon, ſur le viſage duquel de triſtes réflexions avoient répandu un air ſauvage, ſourit à l'honnêteté que lui fit le payſan : & je ne doute point que, dans ſon imagination, ce ruſtre ne fût homme de conſéquence. Il accepta gravement la propoſition qu'on lui feſoit; mais il reſtoit toujours à cheval. Cliton, qui avoit entendu parler de vin, s'impatientoit des moments qu'il perdoit le cul ſur la ſelle. Eh bien !

Monſieur, prenez-vous la ſelle de votre cheval pour un fauteuil, lui dit-il ? deſcendez donc vîte, puiſqu'on vous le dit. J'attendois, répondit Pharſamon, que vous vînſſiez m'aider à deſcendre : on doit tout faire dans l'ordre, & ces ſortes de devoirs ne devroient point, aſſurément, vous échapper. Ah ! parbleu, je n'y penſois pas, répliqua l'écuyer ; je vous demande excuſe, & je ne croyois pas que vous vous reſſouvînſſiez de la cérémonie, dans un temps où nous ſommes ſi plaiſamment harnachés : mais n'importe, allons... Fort bien. Parbleu ! ajouta cet écuyer, quand ſon maître fut deſcendu, vous auriez donc couché en cette poſture, ſi je n'avois été là pour vous aider ? En ce cas, je m'en ſerois paſſé, répliqua le Chevalier ; mais, une autre fois, ayez, s'il vous plaît, meilleure mémoire, & ne vous acquittez plus ſi mal de ce que vous me devez. Après ces mots, le payſan donna leurs chevaux à un petit garçon pour les conduire dans l'écurie, & les conduiſit dans une eſpece de ſalle où l'on mangeoit.

Ce payſan étoit le fermier de la maiſon ; & ſa maitreſſe étoit encore couchée. Je vous montrerois toutes les chambres qui ſont ici, dit-il à Pharſamon : elles ſont aſſez belles ; mais notre maitreſſe & ſa fille ſont couchées : je m'en vais ce-

pendant chercher à déjeûner. Bon cela, dit Cliton; cela vaudra bien les chambres.

Le paysan les quitta sur le champ pour apporter ce quoi déjeûner. Pharsamon étoit assis; il rêvoit. Tout s'oppose, s'écria-t-il, à mon bonheur : le sort semble conspirer contre moi pour retarder le plaisir que j'aurai en revoyant Cidalise; mais ma constance vaincra l'opiniâtreté du sort à me persécuter. Votre constance, répondit Cliton en l'interrompant, n'est pas de la nature de mon estomach; lorsque la faim le tourmente, il est toujours le plus foible. C'en est trop, répliqua Pharsamon en se levant en courroux; vos manieres avec moi ne sont point respectueuses : vous sçavez le personnage que vous devez faire avec moi; & je ne me distingue point du commun des hommes pour vous donner occasion de hasarder vos sottises; finissez-les, je vous prie, ou fuyez moi.

.Le paysan rentroit, quand Pharsamon achevoit le dernier mot de sa vive réprimande; il tenoit, d'une main, une grosse bouteille de vin, & de l'autre, du beurre & du pain. Cliton, réjouï par cet aspect : je ne vous offenserai point, Seigneur, dit-il à Pharsamon en ôtant son chapeau, de boire & de manger avant vous, si j'en ai besoin? No-

tre Chevalier ne répondit rien à cette demande. Cliton interpréta son silence en sa faveur, & se versa sur le champ un grand verre de vin, dont il but à la santé du paysan le premier, qui lui répondit : grand bien vous fasse ; & puis à son maître : allons, Monsieur, en lui présentant aussi un verre qu'il avoit rempli pour lui ; choquons tous deux ; cela raccommode la poitrine & les ennuis : vous verrez, dorénavant, combien je serai vif & prompt à tout faire : je ne veux pas que vous y trouviez à redire de la largeur de mon pouce. Buvez, buvez, répliqua Pharsamon ; ne sçavez-vous pas bien qu'il est inouï que mes pareils aient choqué le verre avec leurs écuyers. Oh ! vous avez beau dire, Monsieur, répondit-il en les buvant tous deux, & en rotant sourdement, l'humilité fait les grands-hommes aussi ; mais je m'en passerai, puisque vous ne voulez pas. Allons, notre hôte ; votre beurre est-il bon ? Oui, quand on en mange, répondit le fermier.

Cependant Pharsamon continuoit à rêver. Et, là, là, lui dit le paysan ; ne vous chagrinez pas, Monsieur ; j'ai de vieux harnois ici, que je vous donnerai, moyennant un peu de retour avec les vôtres ; je vous en ferai bon marché. Seigneur, répondit le Chevalier, avec une vive précipita-

tion, & ſans conſulter ſi celui qu'il traitoit de Seigneur, l'écoutoit ou non; mes chagrins ne me permettant pas de lier une converſation avec perſonne, je vous demande la liberté de m'entretenir ſeul un moment avec moi. Oh! je le veux bien, dit le payſan, en ôtant ſon chapeau; c'eſt le moyen de n'avoir de querelle avec perſonne; & puis ſe tournant du côté de Cliton: eſt-ce que vous venez d'un pays, dit-il, où les fermiers ſont des Seigneurs? Point du tout, répartit Cliton; c'eſt que mon maître vous a pris pour un autre. Pour un autre! répartit le payſan: ſçavez-vous bien, notre ami, qu'il ne s'en eſt pas fallu de l'épaiſſeur d'une feuille de papier que je n'aie été le gendre du neveu de notre Curé, qui devoit le devenir, & qui vouloit me donner ſa niece? mais, palſanguienne! j'avois mis mon amitié dans Margot la boiteuſe, & je la préférai à tout le bien & l'honneur qu'on me vouloit faire. Peſte! vous avez donc riſqué d'être un homme de grande importance, dit Cliton? Oui, comme vous voyez, répliqua le ruſtre; mais j'ai bien refuſé de meilleures fortunes encore. J'étois bien bâti autrefois, & vous pouvez en juger, continua-t-il en ſe quarrant: je demeurois à l'entour de quatre villages, & j'étois retenu par toutes les filles de ces lieux

pour être leur mari; parguienne! je ne pouvois pas épouser les quatre villages à la fois. Non, parbleu! dit Cliton; il vous auroit fallu une trop grande maison pour loger votre famille: comment fîtes-vous donc? Par la sangué, comment je fis! je ne m'en souviens plus; tant y a que je suis veuf: Dieu soit loué de tout. Si vous aviez épousé tous les villages qui vous demandoient, dit Cliton, vous auriez été marié toute votre vie, & vos femmes vous auroient enterré. Oui, mais tant y a que je suis resté avec quatre enfants: je pense qu'il y en a deux qui mourront bientôt de fièvres. Dieu veuille avoir leur âme, répondit Cliton. Ce qu'on ne peut empêcher il le faut bien vouloir, répondit le fermier; il m'en restera deux encore, & s'ils s'en vont comme les autres, il ne me restera plus rien; mais Dieu soit toujours loué. Il ne restera plus que vous, répondit Cliton, qui vous en irez peut-être comme eux; mais Dieu soit loué. Oh! c'est une autre affaire, répartit le paysan; je suis nécessaire au monde. Sans moi, la terre de mon maître ne seroit pas d'un si bon revenu. Dame! vous voyez bien que ce n'est pas comme mes enfants: mais buvons encore un coup. A vous, camarade; tope, dit Cliton, en lui fesant raison.

Cependant la bouteille étoit achevée. Pharſamon ſe leva tout-d'un-coup. Adieu, Seigneur, dit-il enveloppé dans ſes rêveries ; je vous ſuis obligé de l'honnêteté que vous avez eue pour moi. Oh ! vous-vous moquez d'un pauvre homme, répartit le ruſtre. Si vous voulez pourtant boire un coup, il n'y a plus de vin. Je n'en ai pas beſoin, dit Pharſamon en ſoupirant. Parguienne ! avant que vous vous en alliez, je trouve à propos de vous montrer une curioſité que nous avons céans ; vous ſerez bien-aiſe de la voir auſſi : c'eſt une chambre remplie de beaux portraits ; les honnêtes-gens diſent qu'ils valent autant que l'or des louis : montez avec moi. Pharſamon ſuivit le payſan, qui ouvrit effectivement la porte d'une chambre, ou d'une petite galerie, dont les meubles n'étoient que des tableaux.

Pharſamon en admira pluſieurs, qui étoient des meilleurs originaux. Où diantre, me dira-t-on, le ſieur Pharſamon, élevé à la campagne, parmi des payſans, & des nobles demi-ruſtres & demi-polis, a-t-il appris à ſe connoître en portraits ? mon Critique ajoutera, contentez-vous de le rendre expert en fait de tendreſſe, & tenez-vous-en là. Comment donc ! ne pourrai-je rien haſarder, Monſieur le Cenſeur ? & ſerez-vous l'éternel re-

dreſſeur des torts de mon hiſtoire? Eh bien! j'en conviens. Pharſamon eut peut-être tort d'admirer & de donner la préférence à quelques-uns des portraits de la galerie: mais enfin, il admira; je l'ai dit, & cela reſtera. Vraiment! il faudroit bien rabattre, s'il falloit vous ſervir à votre goût. Continuons. . ..

Pharſamon en admira donc pluſieurs; & les parcourant tous, il fut extrêmement ſurpris d'y trouver celui de la Princeſſe Cidaliſe elle-même. Je ne ſçais par quelle aventure celui de Fatime ſa confidente ſe trouvoit auſſi, en petit, auprès de celui de la maitreſſe; &, ſans doute, ce portrait, qu'on avoit tiré d'elle, étoit un reproche éloquent de l'inconſtance de ſon déloyal écuyer, dont la tendreſſe tournoit au moindre vent.

Dès que Pharſamon eut jetté les yeux ſur celui de Cidaliſe: O ciel! que vois-je? Permettez que je touche celui-là, dit-il au payſan; que je l'embraſſe. En diſant ces mots, il prit un tabouret ſur lequel il monta & détacha le portrait.

Cliton, qui regarda pourquoi ſon maître étoit ſi extaſié, le devint preſque lui-même, quand il trouva que le portrait reſſembloit à Cidaliſe. La voilà, pardi! tout comme elle eſt venue au monde, dit-il; voici ce que c'eſt; je ne l'aurois jamais

cru assez belle pour mériter qu'on la peignît: que vous êtes heureux d'avoir une Maitresse en tableau! ah! par ma foi vous voilà aussi grand que le plus grand de nos Messieurs.

Quand Cliton eut cessé de parler, Pharsamon s'écria: quoi! ce sont donc ces traits charmants! c'est vous qui paroissez à mes yeux, ma Princesse! Dieux! que dois-je espérer de cette aventure? Il accompagnoit cés mots de mille & mille baisers, qu'il donnoit au portrait: voilà, ajoutoit-il, le chef-d'œuvre de la Nature! non, jamais elle ne produisit rien de plus beau. Chere Cidalise! je réitere ici les serments que j'ai faits de vous aimer toujours: quelle plus grande félicité peut-il m'arriver, que celle de vous avoir touchée? car vous m'avez donné votre cœur. Non, je ne puis exprimer de quel prix il est à mes yeux! Ah! que cela est beau! s'écria Cliton, attendri des grands mots de son maître, à l'occasion d'une aventure qui réveilloit chez lui le goût subalterne & confus qu'il avoit pour le bel amour.

Cependant le paysan, qui avoit entendu l'apostrophe que Pharsamon fesoit au portrait, s'étonnoit des derniers mots de Pharsamon, quand il croyoit lui entendre dire que le portrait lui avoit donné son cœur. Cela doit être bien extraordi-

naire, disoit-il à Pharsamon; comment donc ce tableau a-t-il fait pour vous faire un aussi beau présent? A l'autre, dit Cliton! celui-ci s'imagine que ce portrait a remué le bras, & qu'il vous a fait présent de son âme, comme l'on fait présent d'une pomme: c'est de la personne qui ressemble au portrait, camarade, dont mon maître parle. Comment, marguienne! dit le paysan; celle-là, je veux dire, la chair & les os vivants de la personne que voilà en couleurs, a donné son cœur à Monsieur? Sans doute, reprit Cliton. Oh! parguienne! puisque vous m'assurez de cela, j'ai un secret, moi, pour que vous lui parliez tantôt, & que vous la voyiez plantée comme une grue sur ses jambes. Pharsamon ne prêtoit point l'oreille à ce que disoit le paysan. Vous n'en croyez rien, continua le fermier; je vous promets pourtant qu'elle raisonnera comme une orgue.

Cliton, après avoir ri de la comparaison du paysan, leva, par hasard, les yeux du côté où pendoit, attaché, le petit portrait de Cidalise. Garre, s'écria-t-il, ému d'une joie où la nouveauté de l'aventure avoit plus de part que l'amour: garre; voilà la mienne que je vois, qui me donne le bon jour, en me souriant. Quoi! la vôtre, dit le paysan? Ma Maitresse, répartit Cliton: vîte,

un tabouret : il en prit un aussitôt, & détacha le portrait de Fatime.

Rien n'étoit plus comique que de voir la figure de Cliton ; il ne sçavoit par où commencer pour témoigner tout ce qu'il avoit de joie. Retirez-vous un peu, Monsieur, dit-il à son maître ; je ne vous ai pas empêché de parler à votre Maîtresse, ne me troublez pas à présent que je vais entretenir la mienne.

Avant que de commencer à lui rien dire, cependant il est à propos de lui témoigner ma joie en la caressant. Il le fit aussi : il porta sa bouche sur le portrait, & y imprima ses baisers si affectueusement, que le bruit en retentissoit dans toute la galerie.

Comment ! dit le paysan, vous lui ferez devenir sa joue plus plate qu'une pièce de quatre sols : le bruit que vous faites éveilleroit un Suisse. Paix, par charité, dit Cliton ; laissez-moi jouir de tout mon bonheur. Oui, ma chere Fatime, dit-il en continuant, c'est à présent que je vois combien vous valez ; & je me serois plutôt imaginé que je deviendrois Pape, que de deviner que vous seriez peinte : mais vous ne perdrez rien à cela, je vous jure ; car, premierement, ma belle Fatime, voilà qui est fait pour jamais ; je vous chercherai hiver

& été, plût-il des hallebardes, dûssé-je être crotté comme un barbet, jusqu'à la fin du Monde; rien ne me rebutera dans la recherche d'une fille qui est digne d'être peinte. Je ne vous dirai point, comme mon maître, que je fais ferment de vous aimer toujours : j'ai appris, au prône, qu'il ne falloit jurer de rien : le Diable est bien méchant; il ne faudroit encore qu'une petite maison pour que le ferment se rompît net comme un verre : mais je vous aime tant à présent, que cela doit me servir pour trois fois, en cas que je vienne à vous oublier tout autant.

Pendant que Cliton exprimoit ainsi la durée de son amour, Pharsamon, attentif uniquement au plaisir de voir le portrait de Cidalise, le met sur son estomac, le regarde avec des yeux que sa passion rend tantôt vifs, quelquefois tendres, selon le degré d'emportement ou de sensibilité qui saisit son âme amoureuse. Le paysan regarde à son tour nos deux aventuriers avec un étonnement muet, & mêlé d'une envie de rire suspendue. Cependant Cliton jette les yeux sur son maître. La conformité de leur aventure éleve son cœur, & lui persuade qu'il faut qu'il la reçoive avec les mêmes cérémonies que son maître. Il s'apperçoit que Pharsamon, de tems en tems,

leve les yeux au ciel, & les baiſſe après. Cliton, par imitation, mais copiſte un peu groſſier, dreſſe ſon cou & ſa tête pour regarder le ciel, & fait la pagode. Il eſt charmé en lui-même d'avoir trouvé une occaſion où il puiſſe s'occuper d'une maniere reſſemblante à celle de Pharſamon. Cependant il eſt au bout de ſes geſtes & de ſes contorſions. Son apoſtrophe, ou ſa harangue au portrait de ſa Maitreſſe, avoit épuiſé une bonne partie de ſon goût à la tendreſſe. Il attendoit, avec quelque impatience, que ſon maître finît ſon entretien muet avec le portrait de Cidaliſe. Le payſan s'ennuie, à ſon tour, de leur poſture: Parlez donc, dit-il à Cliton; que ſignifient toutes ces ſalutations que vous faites à ces portraits? Parguienne! eſt-ce que moi qui parle, qui réponds, je ne vaux pas mieux mille fois qu'un morceau de peinture qui ne deſſerre pas les dents? Ces mots, prononcés d'une voix un peu bruſque, réveillent Pharſamon: il pouſſe un ſoupir qui ſemble conſommer toute ſa tendreſſe. Hélas! que vous êtes heureux, dit-il en mettant ſa main ſur le bras du payſan, que vous êtes heureux de poſſéder ce tréſor! Voyez le grand bonheur, répondit le payſan! quand Cliton approchant de lui en tenant le portrait de Fatime en

ſa

ſa main : Que vous devez être aiſe, lui dit-il, de pouvoir toujours regarder ce bel ouvrage ! Voyez, répliqua le ruſtre, le grand ſujet de joie ! ne me voilà-t-il pas bien chauffé, vétu & nourri, quand j'aurai lorgné ces deux viſages barbouillés ? Mais, Meſſieurs, venons au fait.... Seigneur, dit alors Pharſamon en l'interrompant.... Oh ! appellez-moi l'homme plutôt, ou le payſan ; c'eſt ainſi que me nomment ceux qui ne me connoiſſent pas. Pharſamon ne répliqua rien à cette boutade : il la ſupporta cependant impatiemment, car elle choquoit ſes idées de nobleſſe. Pourriez-vous, dit-il, nous laiſſer ces portraits ? Oui-dà, dit le payſan, pourvu que vous n'en diſiez rien : ils ne ſont pas à moi ; &, quand je vous les aurai donnés, ſi on s'en appercevoit, tout auſſi-tôt on diroit que je les aurois volés, & vous ſçavez bien ce qu'il en feroit. Mais voyons, comment voulez-vous faire ? Il ne faut pas tant rêver pour cela, dit Cliton ; nous n'avons qu'à mettre chacun le nôtre dans notre poche. Tout beau ! répliqua le ruſtre, ſoufflez votre ſoupe, elle vous brûlera. Tatigué ! que vous êtes expéditif ! il faut que vous ſoyez venu au monde ſans cérémonie, car vous ne l'aimez gueres. Les portraits me coûtent trois louis d'or piece. Ils ne ſont pas à vous,

de votre propre aveu, dit Cliton. Ils n'y étoient pas tout-à-l'heure, répliqua le paysan : mais à présent que je vous les vends, ils y sont. Or çà, pour continuer notre marché, je vous dirai donc que j'en veux trois louis d'or de la piece. Voyez la belle marchandise, pour être vendue trois louis d'or, répliqua Cliton, rejettant son portrait ! trois louis ! morbleu ! l'original les vaut bien, & c'est encore à tirer. Je ne parle pas de l'original, dit le paysan, & regardez-moi bien : ai-je l'air, à votre avis, d'un marchand de cette étoffe ? Laissez-là l'original en repos, il est assez grand pour se vendre lui-même.

Nos trois originaux en étoient à cette contestation, quand deux femmes de la maison, dont l'une étoit soutenue de l'autre, entrerent dans la salle aux portraits. Cliton & Pharsamon avoient le dos tourné de leur côté. Au bruit qu'elles firent en entrant, ils se retournerent tous deux. Mais, que devint notre amoureux Chevalier, quand il vit qu'une de ces deux femmes étoit Cidalise ? Ils se reconnoissent tous, se regardent dans cette entrevue inopinée, avec ces regards si touchants que nos Romanciers donnent à tous les illustres Amants qui se rencontrent par hasard. Une pâleur subite se répand sur leurs visages : je ne

parle point des mouvements de leur cœur qu'on ne peut nombrer ; car je suis persuadé que l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre, & la joie de se rencontrer d'une maniere si convenable à leur impression, livrerent en ce moment leur cœur à mille sortes de plaisirs que leurs pareils peuvent seuls imaginer. Car, des cœurs prévenus & attaqués d'une folie semblable, quelles que soient leurs marques de tendresse, je crois qu'elle s'augmente à proportion du merveilleux des aventures, & qu'elle dépend & tire sa source plus de ce merveilleux, que de la véritable raison qui nous fait aimer.

Hé ! vîte, me dit mon Critique; vous avez laissé vos Amants transis : ils sont pâles comme la mort, & vous vous amusez à faire un traité de la cause de leurs mouvements, & de leur nombre ; cela vient bien à propos ! Que deviennent-ils ? Mon Critique a raison : mes personnages sont dans un trop pitoyable état pour être abandonnés ; mais ils n'en furent pas quittes pour devenir pâles. D'un côté, on voit Cidalise qui se laisse aller dans les bras de Fatime ; sa tête penchée, sa bouche à demi-ouverte pourroient servir d'évanouïssement, ou plutôt de foiblesses les plus tendres. D'un autre côté, Pharsamon veut appro-

cher; mais il s'arrête, affoibli par l'amour. La posture de Cidalise est un trait décoché dans son cœur, qui l'émeut, l'attendrit, & le touche jusqu'à tomber à son tour dans les bras de Cliton, qui fait, en cette occasion, la charge d'écuyer avec autant de grâce qu'en avoient feu ses prédécesseurs. En cet état, Pharsamon & Cidalise expriment leur tendresse mutuelle par des yeux à demi-ouverts, dont les regards mourants font le plus beau panégyrique qu'on puisse faire de la fidélité. Je ne sçais pas au juste si leur foiblesse dura naturellement tout autant qu'ils la firent durer. Il y a quelque apparence qu'ils y trouverent trop de charmes, pour ne la pas prolonger autant qu'ils pûrent; & je les abandonne à toute la délectation intérieure que leur fournit pareille aventure, pour approcher un banc du passionné Cliton qui soutient son maître, & qui ne peut plus presque se soutenir lui-même. Fatime, qui étoit celle qui soutenoit sa maitresse; Fatime, dis-je, quoiqu'attaquée de la folie romanesque, d'un degré de noblesse bien inférieur à celui de sa maitresse, étoit cependant, sur l'article, bien plus délicate & plus religieuse que Cliton. Elle s'imagina que, retrouvant son Amant d'une maniere si extraordinaire, ce ne feroit pro-

fiter qu'à moitié de la ſingularité d'une telle aventure, que de ſe contenter de le regarder, & de lui dire combien elle l'aimoit. A cette raiſon ſe joignoit encore l'exemple de ſa maitreſſe, dont la foibleſſe lui plaiſoit ſi fort, qu'elle avoit cru, ſur le champ, aſſiſter à une de ces fameuſes & particulieres rencontres qu'un heureux haſard ſembloit ménager aux illuſtres Amants. Fatime donc, ces réflexions faites, appercevant un ſiége auprès d'elle, commence un rôle de tendreſſe ſubalterne, en chancelant & penchant languiſſamment la tête. Elle ouvre à demi des yeux mourants, dont les regards ſont incertainement fixés ſur l'écuyer de Pharſamon: elle paroît reculer, tenant cependant toujours ſa maitreſſe entre ſes bras; enfin elle tombe ſur la chaiſe, d'une chûte qui ſemble tirée d'après la langueur la plus cruelle. Cliton, à cet aſpect, ſent ſon cœur livré à une douce émotion; tout le burleſque de ſon caractere cède alors à un reſſouvenir confus de ce qu'il a lu dans les Romans. Il eſt attendri à ſa maniere, & l'eſt aſſez pour tâcher de s'imaginer comment il s'y prendra pour marquer combien il eſt à ſon tour charmé, & de la rencontre de Fatime, & de ſa ſenſibilité. Dans cet embarras, il haſarde d'abord un ſoupir, dont retentit toute la ſalle; il retourne la tête

après pour juger s'il peut, avec sûreté, hasarder une chûte de même. Il apperçoit un banc derriere lui, & dès-lors il médite cette chûte, qui doit servir de réponse à celle de Fatime, & l'égaler même à son maître. Le voilà qui laisse aller sa tête; il referme les yeux avec une volubilité de paupiere inconcevable: il veut chanceler, & semble faire l'ivre. Moins accoutumé enfin à des mouvements qui sont la quintessence d'une tendre passion, ses pas en arriere le conduisent bien jusqu'au banc; mais au dernier qu'il fait, il prend si mal ses mesures, qu'il heurte le banc de son pied: le banc tombe, & fait cheoir, en tombant, l'écuyer, qui est renversé lourdement à terre avec son maître entre ses bras. Le maître se cogne la tête contre un pied de ce banc si rudement, qu'il abandonne, pour l'instant, tout le méthodique de sa foiblesse pour faire un cri perçant, pendant que l'écuyer, blessé dans un autre endroit, exprime sa douleur en criant: je suis mort.

Étrange extrémité pour Cidalise, que sa foiblesse n'étourdit point assez pour qu'elle ne voie pas son Amant à terre. L'état où elle est, faux ou vrai, est une expression vive & tendre du plaisir qu'elle a eu en retrouvant son Amant; ce plaisir

a épuisé ses forces. Sa foiblesse est un demi-évanouïssement, & cette foiblesse ne sembleroit plus qu'une feinte, si elle se levoit pour secourir Pharsamon. La satisfaction de remplir romanesquement l'aventure, lui paroît préférable au plaisir de porter du secours au Chevalier, qui, de son côté, ressent vivement le coup qu'il s'est donné, & qui résiste à sa douleur par scrupule pour la foiblesse mutuelle.

Mais, il me semble que le paysan est encore dans la salle, & que nous l'avons laissé témoin de tous ces accidents. Les demi-évanouïssemens ou pâmoisons l'avoient d'abord étrangement surpris: mais la chûte du banc & celle de Cliton le firent passer de sa surprise à des éclats de rire prodigieux. Que ces Amants sont malheureux! Hélas! dans un autre siecle, mille mains officieuses, mille admirateurs de leur passion leur auroient porté secours; mais tant de beaux incidents arrivés auprès d'un paysan, sont, pour ainsi dire, de vraies perles semées devant un pourceau. Etrange effet du hasard! L'aventure la plus belle, exposée à la grossiéreté d'un rustre!

Ce paysan rit donc de toutes ses forces. Il tourne autour de Pharsamon & de son écuyer; il les regarde en leur riant presque dessous le nez.

Cliton profite du bruit qu'il fait, pour avancer le plus doucement qu'il peut auprès de sa main la jambe où il s'est blessé: car Cliton respectoit aussi la tendre situation, par raison de société.

Cependant le paysan, après avoir bien ri, cesse enfin. Il y avoit déjà assez long-temps que, de part & d'autre, la pâmoison duroit; mais personne n'osoit s'ingérer encore de la finir. On attendoit que quelqu'un vît, ou que le paysan charitable fît cesser le charme, en aidant à l'un des quatre à se relever: mais ce rustre s'y prit d'une maniere qui conforma la fin de l'aventure au commencement; je veux dire, qui la finit aussi grotesquement qu'elle étoit commencée. Holà! Seigneur, cria-t-il à Pharsamon: & vous, Monsieur son valet, vous êtes vous plantés-là pour reverdir? si vous ne vous levez, je m'en vais vous arroser chacun d'un grand seau d'eau sur le corps; cela vous fera presser plus vîte. Après ces mots, voyant que ni l'un ni l'autre ne remuoit, il avance vers Cliton, toujours destiné à quelque chose de fâcheux; il le prend justement par sa jambe offensée. Le malheureux écuyer sent une augmentation de douleur par l'extension qu'on donne à sa jambe. Ahy! s'écria-t-il, la peste vous étouffe! vous m'avez rompu la jambe. En disant ces

mots, il se leve sur son séant, envisage son maître qui n'ôse presque respirer, de peur que le moindre bruit n'altere l'aventure. Voulez-vous vous lever, Monsieur? lui dit il en se grattant la tête; il y a assez long-temps que nous nous trouvons mal; nous pouvons nous bien porter à présent: il m'en coûte presque une jambe de cette affaire-là; mais, une autre fois, je prendrai garde comment je tomberai. En disant cela, il se leve, & tend après la main à Pharsamon. Ce Chevalier se retourne en soupirant: Ah! Dieu! s'écria-t-il: où suis-je? A terre, étendu de tout votre long, répond Cliton: levez-vous, la posture est indécente. Il prend son maître par dessous le bras, & le releve. Pharsamon relevé, marche à Cidalise, en s'appuyant sur son écuyer. Il étoit temps qu'il allât la tirer de sa foiblesse, car elle commençoit à s'ennuyer. Est-ce-vous que je vois, Madame? sont-ce là vos belles mains que je touche (& effectivement il les tenoit entre les siennes en prononçant ces mots). Répondez-moi, Madame. Ah! parguienne! dit le paysan, si Mademoiselle Babet ne parle pas, c'est signe qu'elle est morte; car la langue ne manque jamais aux femmes que quand elles sont trépassées. Taisez-vous, dit Cliton tout bas au paysan. Oh, vartiguenne! reprit-

il, je ne ſuis pas mort, moi; & je ne parle, voyez-vous, que quand il eſt à propos de parler. Cidaliſe interrompant là-deſſus le payſan: ah! cher Pharſamon, dit-elle au Chevalier en le regardant avec de grands yeux tendres; que j'ai ſouffert après vous avoir perdu! Voilà comment elles ſont faites toutes, continua le payſan, quand elles ont perdu quelque choſe; elles ſont plus fémillantes qu'un chien dans un tournebroche: dame! c'eſt ſans comparaiſon; car je ſçais bien que Mademoiſelle Babet n'eſt pas une chienne: mais, ôtez cela, c'eſt tout de même. Notre femme, un jour; (& par parenthèſe, elle eſt morte; & Dieu ſoit loué) elle avoit perdu une aiguille en raccommodant de vieilles chauſſes à moi. La maſque (devant Dieu ſoit ſon âme;) je penſai faire ſonner le tocſin ſur elle: je crus, par la ſanguenne! qu'elle uſeroit toute la chandelle du village pour chercher ſon aiguille; tant-y-a qu'elle la trouva ſans y penſer, comme Mademoiſelle Babet vous trouve.

Pendant ce diſcours du payſan, Pharſamon & Cidaliſe feſoient éclater leur joie par les tranſports les plus vifs. Le ſort nous réjoint, s'écrioit Pharſamon; & j'oublie tous les maux que j'ai ſoufferts. Cependant Cliton & Fatime ne perdoient pas leur temps. Ah! ma Princeſſe, diſoit l'é-

cuyer; (car j'ai rêvé que vous le feriez quelque jour;) vous me voyez; je vous vois, & nous nous voyons tous deux. Là-deſſus, il apperçut Pharſamon qui ſe jettoit aux genoux de Cidaliſe; mais ce trait d'imitation ne lui fut point avantageux. Pharſamon embraſſoit ſeulement les genoux de ſa Maîtreſſe, qui, d'un air tendrement penché, le regardoit en ſoupirant. Cliton ne ſe donna pas le temps d'examiner comment s'y prenoit ſon maître: il ſe met à genoux, ou plutôt ſe jette à terre; &, au lieu des genoux, embraſſe goulument les pieds de Fatime, qui, prévoyant ce qui alloit arriver, voulut les ſouſtraire à ſon emportement mal-entendu. Le mouvement qu'elle fait en les retirant, les approche encore davantage de l'amoureux Cliton, qui y porte avidement la bouche. L'amour peut-il être plus mal récompenſé? Ces pieds, l'objet des tranſports de l'écuyer, étoient chauſſés de deux pantoufles crottées, qui barbouillent impitoyablement le viſage de Cliton. Cet accident fâcheux fait qu'il ſe retire; ſes tranſports ſont tout-à-coup modérés: la crotte fait à-peu-près ſur ſon amour, ce que l'eau verſée fait ſur le feu. A cela ſe joint un autre inconvénient. Cliton étoit de ceux qui ſe mouchent ſur la manche: l'uſage du mouchoir ne lui étoit

connu que chez les autres. Une éducation naturelle lui avoit appris que les doigts devoient suffire aux besoins d'un homme qui veut se moucher. Cependant, comment faire? La crotte va se sécher sur son visage. Il s'essuie avec ses mains, qui n'en emportent que la moitié. Un cotillon blanc de sa maitresse lui paroît propre à tout emporter; il le saisit, & s'en frotte. La belle Suivante rougit de son action: la crotte & la blancheur de son jupon font un contraste dont une fille se passe aisément. Ah! Dieu, que faites-vous? vous gâtez mon jupon, s'écrie-t-elle: mais c'en est fait, le mal est sans remede; la lessive seule peut le guérir. Je suis fâché de cela, répond l'écuyer encore barbouillé par-ci par-là; mais, quand je suis parti de chez moi, je n'ai point eu le temps de faire ma provision de mouchoirs. A ces mots, il se leve: ses mains sont encore crottées, mais ce défaut ne mérite pas son attention. La triste Fatime prend son jupon, tire son couteau de sa poche, & en ôte le plus gros. Le plaisir de l'aventure qui lui rend Cliton, est suspendu pour quelques moments. Le dérangement d'habits, dans presque toutes les femmes, est ordinairement suivi d'un dérangement d'humeur, soit dit en passant; j'ai dit *presque*, de crainte de les

choquer toutes, & ce *presque*-là doit engager celles qui liront ceci à croire qu'elles ſont du nombre des exceptées; de ſorte qu'il n'y en aura pas une qui ne s'applique l'exception, quoiqu'il n'y en ait pas une que ma critique n'apoſtrophe: mais revenons à la crotte.

Cliton, qui n'étoit pas à un barbouillement de crotte près, ni ſur les mains, ni ſur le viſage, veut continuer de célébrer l'aventure par les manieres les plus tendres: il prend Fatime par la main, & y imprime une trace de boue. Fatime le repouſſe. Ah! Ciel, ne me touchez plus, dit-elle, vous n'êtes que boue. Pardon encore une fois, dit l'écuyer; je ne ſonge pas que mes mains ne ſont pas nettes: allons dans la cuiſine, je m'eſſuierai avec un torchon.

A peine Cliton achevoit-il le dernier mot, que Pharſamon & Cidaliſe ſe levoient auſſi pour ſortir de la ſalle. Le payſan avoit aſſiſté à tout l'entretien, qui n'avoit pas été ſi long qu'on le jugeroit bien. Parguienne! leur dit-il alors, je ſuis bien-aiſe que vous vous connoiſſiez tous quatre: mais, voyez-vous! n'allez pas dire à Mademoiſelle Babet que je voulois la vendre en portrait. Ce nom de Babet, auquel Pharſamon & Cidaliſe firent ſeulement alors attention, les fit rougir tous deux.

Une demoiſelle Babet ne fut jamais maitreſſe ſortable avec un homme de l'eſpece de Pharſamon ; ce nom ne s'accorde point avec ce grand qui doit en tout caractériſer deux Amants comme eux. Ce que j'entends, dit Pharſamon, me fait comprendre, ma Princeſſe, qu'on perd ici ſouvent le reſpect qui vous eſt dû. Hélas ! Chevalier, répondit-elle, je ſuis dans la néceſſité de tout entendre : mon cœur & ma raiſon en ſouffrent ; mais il faut étouffer tout ce qu'ils me diſent.

Pendant ce diſcours, ils deſcendoient un degré pour aller dans une chambre où ils puſſent ſe rendre compte de tout ce qu'ils avoient fait pendant leur abſence, & méditer la conduite qu'ils devoient déſormais tenir. Fatime conduiſit Cliton dans la cuiſine, où il ſe débarbouilla entierement ; après quoi ils ſe rendirent où étoient Pharſamon & Cidaliſe pour s'informer de tout à leur tour, & ſe conſulter enſemble.

Je ne rapporterai point la converſation entiere de ces quatre perſonnes ; je ne trouve, à mon gré, rien de plus fatiguant que le récit d'une converſation, fût-elle la plus amuſante ; &, ſi je l'ai fait quelquefois, c'eſt que quelquefois je ſuis comme Homere ; il s'aſſoupit de temps en temps, & moi je dors. Cependant voilà mes quatre perſonnages

dans une chambre. Il y a long-temps qu'ils ne se sont vus ; ils ont mille choses à se dire, mille mesures à prendre ; il faut bien qu'ils parlent ; écoutons donc un instant, mon cher Lecteur, ce qu'ils se vont dire. Vous jugez bien aisément que Pharsamon & Cidalise rafinerent sur-tout ce que la noble tendresse peut fournir d'idées grandes. Cidalise modéroit quelquefois les vivacités du Chevalier, avec cet air de noble sévérité qui arrêtoit, & imprimoit le respect jadis à ces fameux Amants les plus tendres. A quelque degré de moins de noblesse, Fatime tempéroit les amoureuses boutades de Clîton : bref, après avoir donné les uns & les autres les premiers moments au plaisir de se dire qu'on s'aime, chacun, de son côté, entra dans le détail de ce qui étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus. Pharsamon raconta toutes ses aventures, mias d'une maniere tournée, & toujours ajustée à ses idées ; il fit un long récit des fureurs de Clorine pour lui. Cidalise l'écoutoit avec cette attention exacte qui figuroit si bien celle que les personnages romanesques ont pour ceux qui racontent. L'histoire de Pharsamon étoit récitée dans un style assorti à la situation où se mettoit Cidalise. Il parloit lentement ; &,

en déclamateur, il levoit les yeux au ciel à tous les mots qui le méritoient. Quand il en fut à la converſation qu'il avoit eue avec Clorine dans le jardin, ce lieu, dans ſa narration, fut orné de tout ce qui pouvoit contribuer à le rendre conforme à la beauté de l'aventure. Il peignit une nuit tranquille, éclairée de la lune; ce n'étoient qu'allées d'arbres, au travers deſquelles paſſoient les beaux rayons de cet aſtre : les feuilles furent agitées d'un doux & léger zéphir; en un mot, cette nuit fut accompagnée de cette belle horreur qui inſpire de la tendreſſe, & qui convient à la ſituation d'un Amant qui a perdu ce qu'il aime. Il en vint enſuite à la vive déclaration d'amour de Clorine; il la revétit de ces termes qui expriment ſi bien la fureur d'une paſſion à laquelle le cœur & la raiſon cèdent. A cet endroit, Cidaliſe fit un grand ſoupir, & l'arrêta; car ce n'eût point été entendre ſon rôle que de laiſſer paſſer tranquillement ce qu'il diſoit. O Dieux! s'écria-t-elle, vous m'avez fait trembler! eſt-il bien poſſible que cet amour n'ait point fait d'impreſſion ſur vous? Ah Ciel! répartit Pharſamon, quel cruel ſoupçon! Non, Madame, ſa paſſion ne fit qu'irriter celle que j'aurai toute ma vie pour vous; & quand, avec Clorine,

rine ; l'amour m'offriroit encore le cœur des plus belles Princesses de la terre, ma fidélité ne diminueroit pas.

Après ces mots, qui répandirent la joie & la tranquillité sur le visage de Cidalise, Pharsamon reprit son récit. Il parla de son combat chez Clorine ; de la défaite entiere des ennemis que sa passion lui avoit opposés ; & de sa sortie triomphante. A la vérité, la broche qui avoit été l'instrument de sa victoire, ne fut point nommée, & j'ose assurer, de plus, que Pharsamon oublia de bonne-foi, dans cet instant, qu'il s'étoit servi d'une arme si ignominieuse ; & enfin, il finit son discours par son arrivée dans la maison où se trouvoit Cidalise, & par des actions de grâces au ciel de l'avoir si heureusement conduit dans cet endroit.

Cidalise, à son tour, rendit compte à Pharsamon de la tristesse où elle avoit passé ses jours depuis qu'elle l'avoit perdu. Dans son récit, la mere, la bonne-femme, fut de temps en temps nommée cruelle ; mais il vaut, mieux, pour un moment, que Cidalise parle elle-même ; la chose en paroîtra plus touchante. Que devins-je ? grands Dieux ! quand vous fûtes parti, lui dit-elle, (& je suppose qu'elle a déjà dit quelque chose.) Ma dou-

leur éclata d'abord par des regrets que la colere de ma mere ne put arrêter un ſeul moment. Je paſſai les premiers jours dans un déſeſpoir qui ſe ſeroit pluſieurs fois tourné contre moi-même, ſi l'on n'eût arrêté ma fureur. Ma mere ſe ſervit de toute ſon autorité pour me forcer à vous oublier; elle alla même juſqu'à vouloir me contraindre de prendre pour époux le Chevalier contre lequel vous vous étiez battu; mais toutes les violences qu'elle employa ne pûrent rien. Vous avez, lui diſois-je, un pouvoir abſolu ſur moi, Madame; mais, pour mon cœur, il ne ſera jamais contraint: enfin, elle ſe détermina à m'enfermer, pour me rebuter de mon obſtination à garder mes ſentiments. Je fus miſe dans une chambre peu éclairée du jour. Oſerai-je vous le dire? on joignit à la privation de ma liberté la honte d'une nourriture rare & groſſiere; je dis la honte, puiſque ma réſiſtance ne devoit point engager ma mere à une petiteſſe de manieres pareilles; & jamais, juſqu'ici, les violences faites à mes ſemblables n'ont été dénuées, quoique grandes, d'un certain caractere de nobleſſe conforme à ce qu'elles ont été. Mais, que ne peut la tendreſſe ſur un cœur comme le mien! j'ai réſiſté à cet outrage. Je me diſois quelquefois, voyant l'indignité avec laquelle on me

traitoit, que, peut-être, ceux à qui je croyois devoir le jour n'étoient point mes parents. La noblesse de mes sentiments, mon cœur différent du leur, mes manieres, tout me persuadoit souvent que je ne leur appartenois que par accident. Il n'est pas possible, m'écriois-je, que cette mere soit la mienne! non, non; j'en ai pour garant le peu de conformité de nos sentiments. Cependant on se lassa de me persécuter inutilement: on me tira du lieu où l'on m'avoit mise; &, quelque temps après, on me conduisit dans cette maison qui appartient à ma mere. Apparemment qu'on ne m'a changée de lieu que pour m'enlever à votre amour; mais grâces au ciel, le hasard a trompé la prudence de nos ennemis, & je vous vois, malgré tous les obstacles. Ma mere n'est point ici: hier elle s'en-alla dans l'autre maison; & demain elle doit y venir. Ainsi, Chevalier, je ne sçais si je dois me réjouir de vous voir; puisque ce plaisir, suivant toute apparence, doit durer peu de temps.

Cidalise finit là son lamentable discours: il ne manqua, pour que le récit de son histoire fût entier, que quelques soufflets, quelques coups, dont la noblesse de son cœur ne lui permit pas de faire mention, & que, par-ci, par-là, sa mere lui

donna, moins ſcrupuleuſe dans le choix des manieres dont elle punit ſa fille.

Quand Cidaliſe eut ceſſé de parler: Je ne ſçaurois, lui dit-il, vous exprimer quel excès de colere vous portez dans mon cœur, contre ceux qui vous ont traitée ſi indignement, Madame! mais il faut maintenant faire céder tout mon reſſentiment contre eux, à des ſoins plus importants. Ma Princeſſe, puiſque le ſort nous fait rencontrer ſi heureuſement l'un & l'autre, profitons de ſes faveurs: ne vous expoſez plus à la baſſeſſe du procédé d'une femme, qui, comme vous dites, ne ſçauroit être votre mere. Allez, Madame, ne doutez pas qu'un jour le ciel, qui vous a ſans doute choiſie pour donner aux mortels l'exemple d'un ſort grand & myſtérieux, ne vous apprenne, par une aventure extraordinaire, votre véritable naiſſance. Le doute où vous êtes d'être née de celle qui vous a maltraitée, eſt une inſpiration que vous devez ſuivre: de telles penſées ne viennent qu'à ceux que le ciel a marqués d'un caractere de grandeur diſtinguée. Je vous avouerai bien plus; je me ſuis dit mille fois à moi-même, de mes parents, tout ce que vous vous dites à préſent des vôtres. Ah! qu'en croirons-nous donc

l'un & l'autre, ſi nous n'en croyons cette lumiere intérieure qui perce l'obſcure incertitude de notre naiſſance, & nous fait preſſentir, par des mouvements ſecrets, tout ce que nous ſommes en effet? Cette femme, dites-vous, ſous la puiſſance de laquelle vous êtes, n'eſt point ici, & doit arriver demain; profitons de ſon abſence. Ce n'eſt pas que ma valeur ne pût ſurmonter tous les obſtacles qu'on mettroit à mes efforts; mais quelque malheur imprévu pourroit en arrêter le ſuccès. A préſent, que rien ne nous arrête, déterminez-vous à me ſuivre, ma Princeſſe; allons dans des lieux plus dignes, vous mettre à l'abri de l'inſolence de celle qui vous perſécute. Confiez-vous à ma conduite, perſuadée qu'un reſpect éternel réglera toutes mes actions. Nous ne manquerons point d'aſyle; les Princes, même les plu grands Princes, vous en offriront; ils ſe tiendront trop honorés de vous ſervir. Partons, Madame. Ah! qu'ôſez-vous me propoſer, répartit Cidaliſe d'un geſte & d'un ton héroïques, & avec une affectation de pudeur magnanime & néceſſaire au rôle que l'extravagance de ſon cœur lui feſoit faire? Ah, Seigneur! s'il eſt vrai que les preſſentiments que j'ai de ma véritable naiſſance ne me trompent pas, ſongez-vous bien que mes pareilles

doivent mourir avant de hasarder le pas que vous m'excitez de faire. Non, Seigneur, je ne veux point répandre cette tache sur ma vie : le ciel, sans le secours d'un crime, prendra ma défense ; attendons plutôt qu'il décide de ma destinée. Si Pharsamon avoit lu certaine Tragédie où l'on lit, si je ne me trompe, ces deux vers ;

*Vous en remettez-vous au destin des combats ;*
*Qui peut-être, après tout, ne vous vengeroit pas. ?*

je ne doute point qu'il n'en eût fait l'application. Pour moi, qui certainement crois avoir le cerveau plus sain que mon héros, tout héros qu'il est, je n'ai pu résister à l'envie de le citer. A l'égard de Pharsamon, il répondit bien plus religieusement. Oui, Madame, lui dit-il, on doit attendre sa destinée du ciel ; mais jamais le ciel ne fit des miracles pour nous, quand nous n'y contribuons, ni par nos soins, ni par notre prévoyance : c'est bien assez, pour se faire respecter, qu'il dénoue aux yeux des hommes le nœud des aventures les plus extraordinaires ; mais, encore une fois, nos soins doivent hâter & mériter ceux qu'il prend pour nous ; c'est maintenant lui qui m'inspire pour vous ; ce sont des conseils dictés

d'après sa volonté, que je vous donne. Ah! Seigneur, avec quelle horreur j'envisage l'action que vous me proposez, répartit Cidalise d'un air flottant, qui marquoit une résistance molle, mais cependant méthodique! car, dans les grandes âmes, chaque mouvement du cœur doit être ménagé avec tant d'art, que la foiblesse & la fierté puissent briller dans tout leur jour, de sorte cependant que la foiblesse l'emporte toujours sur la fierté, sans qu'on s'apperçoive presque du sacrifice qu'on fait de cette derniere. Qui mieux que Cidalise entendoit ce ménagement, puisqu'il étoit l'âme de son amour? Non, Seigneur, ajouta-t-elle à ce que je lui ai fait dire; non, je ne puis me résoudre à ce que vous me demandez; ma fierté, (& j'ôse dire encore, sur la foi de mes sentiments, le rang où le ciel m'a fait naître, tout s'y oppose;) ne m'en parlez plus, Seigneur; laissez-moi mériter, par une conduite toujours sage, ces soins que le ciel daignera prendre de moi. Eh bien! Madame, répartit Pharsamon, c'en est fait, je ne vous presserai plus; demeurez ici toujours exposée à de nouvelles insultes; donnez à des ennemis indignes de vous le temps de nous séparer pour jamais. Adieu, je vous laisse; aussi bien tous les moments que je passe avec vous sont

autant de traits que je veux encore épargner à mon triste cœur, puisque vous vous déterminez à ne me plus voir. Dieux! l'aurois-je dû croire que tant de passion ne dût un jour servir qu'à me faire un supplice éternel? Adieu, Madame; je vais, puisque vous le voulez, finir, loin de vous, une vie que ma valeur & le ciel auroient peut-être rendu éclatante, si le malheur d'aimer une ingrate n'en arrêtoit le cours. Ah! cruel, dit alors Cidalise en poussant un profond soupir; quelle preuve exigez-vous de mon amour! Tendresse funeste! faut-il sacrifier tout? Hé bien! Seigneur, je vous confie mon sort; vous triomphez de toutes mes raisons; mais souvenez-vous que ce cœur, dont vous forcez la résistance, est un cœur que le seul respect & vos soumissions doivent vous conserver pour jamais. Je m'abandonne donc à votre conduite sur les assurances que vous m'en avez données. Ah! Princesse, s'écria alors l'amoureux Chevalier; c'est en ce moment que je connois bien que vous m'aimez, & que... Mais je n'avois pas dessein de faire durer la conversation de Cidalise & de Pharsamon, & cependant elle est plus que raisonnablement longue. Auteurs, ne jurez jamais de rien; ne promettez rien: ce que l'on promet aux lecteurs est

ſouvent la choſe que l'on tient le moins. Tel nous annonce du beau, qui ne nous fournira que du laid. Pour vous, Monſieur le Critique, qui direz peut-être qu'on ſe ſeroit bien paſſé de cette converſation, en ami, je vous conſeille de quitter le livre: car, ſi vous vous amuſiez à critiquer tout ce qu'il y auroit à reprendre, votre critique deviendroit auſſi ample que le livre même, & dès-lors mériteroit une critique auſſi. Mais, pourquoi m'imaginer que cette converſation eſt trop longue? elle eſt d'une juſte longueur; & j'en gagerois bien la moitié qu'il n'y en aura que la parenthèſe hors de ſaiſon. Revenons à nos moutons; ils ſont quelquefois mal gardés, mais j'en rendrai bon compte.

Voilà donc ce que ſe dirent Cidaliſe & Pharſamon, qui remirent à partir la nuit. On peut s'imaginer aiſément que, ni Dame Marguerite, ni ſon mari, non plus que tous les autres domeſtiques de l'autre maiſon, n'étoient pas, ce jour-là, à celle où ſe trouvoit Cidaliſe; car, en ce cas, ç'auroit été expoſer Pharſamon à la gueule du loup, que de le produire devant de ſi dangereux ennemis. Chaque maiſon avoit ſes domeſtiques: ceux de celle-ci ne connoiſſoient ni Pharſamon, ni ſon écuyer; de ſorte qu'il fut aiſé à

Cidalise de s'entretenir le reste du jour avec son amant, en supposant qu'il étoit des amis de sa mere. La nuit, l'évasion se devoit faire, en engageant, s'il le falloit, quelqu'un des domestiques à leur donner des chevaux, ou bien en les prenant eux-memes, s'ils pouvoient. Fatime & Cliton furent appellés pour être informés des mesures que l'on avoit prises. Cidalise chargea sa suivante des soins nécessaires pour cette affaire-là. L'heure du dîner vint : Fatime alla, d'un air naturel, préparer les domestiques à ne pas être surpris de l'accueil qu'on fesoit aux nouveaux venus. Le paysan, qui avoit été témoin des tendres langueurs de l'entrevue inopinée de nos Amants, se contenta de rire, de s'émerveiller de tant d'amour, & fut trompé comme les autres. On servit: notre héros se mit à table avec sa maitresse; pendant que d'un autre côté Fatime & Cliton, en sujets inférieurs, furent servis à part. Le dîner mangé, nos quatre personnages allerent se promener dans un petit bois enclos dans la maison; ou bien dans un vaste jardin; ce doit être l'un ou l'autre; je ne sçais pas bien lequel des deux, car je n'ai point deux partis à prendre. Si je parlois d'amants, suivant nos mœurs, je dirois une terrasse, ou je les mettrois dans une chambre;

mais, en fait de tendresse romanesque, les jardins, les bois, les forêts sont les seules promenades convenables; de sorte que, fallût-il faire promener mille fois le jour, à moins d'innover, je n'aurois que ces trois lieux à citer. Tout ce que je pourrois faire, en faveur du Lecteur ennuyé, seroit de les déguiser en solitudes, longues allées, y mêler des bosquets, &c. mais, après tout, ce déguisement seroit à-peu-près semblable à celui que le maître de Philosophie de Monsieur Jourdain donnoit au compliment que le Seigneur Bourgeois vouloit faire à une Marquise; ainsi donc nos Amants s'en-allerent dans un petit bois. Fatime & Cliton les suivirent. Quelles délices pour Cidalise & Pharsamon! Ce fut là qu'il goûta plus à loisir le plaisir d'avoir retrouvé sa Maitresse; mais retrouvé avec des circonstances que le hasard sembloit avoir amenées comme de concert avec ses idées: il n'y eut pas jusqu'à sa situation présente qui ne l'enchantât. Etre seul avec Cidalise, & où? dans des allées, parmi des arbres, lieux destinés pour être témoins des tendresses de ce genre. Cidalise & lui marcherent quelques pas sans ouvrir la bouche. Silence vraiment mystérieux, qui seul caractérisoit la no-

blesse du feu dont ils étoient brûlés. Pharsamon sembloit cadencer ses pas: son air étoit respectueux, mais d'une sorte différente que le respect parmi nous d'usage; c'étoit un respect digne de lui & d'elle, Cidalise s'acquittoit également bien de la scene muette dont elle étoit actrice; on l'eût vu marcher d'un pas modestement fier: ses yeux étoient animés de regards graves & doux; & cette seule marche fit un effet si prodigieux sur le cerveau de ce beau couple, que, se ressouvenant confusément tous deux d'une milliasse de situations de Chevaliers & de Princesses, semblables à celle où ils étoient, l'enchantement où ils entrerent fut tel, qu'ils crurent être ce que ces personnages de Romans étoient.

Lorsqu'ils furent un peu avancés, Pharsamon enthousiasmé, éperdu de romanesque frénésie, quitta poliment la main de Cidalise qu'il tenoit; toussa, pour pouvoir parler d'une voix plus distincte; &, après cette légere préparation, qui étoit, à qui entrera bien dans le sujet, comme le prélude de ce qui devoit suivre, il se mit un genou en terre, & apostropha ainsi la Princesse Cidalise, dont l'esprit, alors d'accord avec celui de Pharsamon, reçut l'action de ce Chevalier,

de cette maniere d'habitude, ou plutôt d'indifférence qu'on a pour les choses auxquelles on est accoutumé.

Grande Princesse, lui dit ce noble frénétique; quelles actions de grâces puis-je vous rendre qui soient dignes des bontés que vous avez pour le passionné Pharsamon! Non, Madame, je n'ai point l'ingratitude de penser que je puisse jamais rien faire, je ne dis pas qui égale, mais qui puisse approcher de la reconnoissance que je dois aux faveurs dont vous me comblez. Qu'à ce mot, le Lecteur, par parenthese nécessaire, n'aille pas donner un injuste essor à son imagination. Les Princes romanesques ont leur style, & *faveur* est mis à la place de *bontés*, qui est aussi son synonyme. Continuons.

Ce n'est donc point mon attention de chercher à m'acquitter envers vous: je vous aime avec une passion plus grande qu'il n'en fut jamais; permettez-moi ces termes, Madame: voilà tout ce que je puis vous offrir; & si vos bontés sont infinies, mon amour pour vous sera de même. Après cette courte harangue, Pharsamon baissa modestement les yeux, en attendant la réponse que la Princesse haranguée alloit faire. Un regard noble & tendre fut aussi le prélude de cette réponse;

car chaque ſexe, dans cette eſpece d'amour, a différentes manieres, mais qui reviennent au même ſens.

Cependant Pharſamon étoit toujours à genoux : Généreux Chevalier, répartit la Princeſſe, le prix ſans prix dont vous payez les ſentiments de mon cœur, a de quoi ſatisfaire la plus ambitieuſe Princeſſe de la terre; c'eſt le ſeul qui ſoit digne de nous deux, & le ſeul que je vous prie de me conſerver toujours : ne craignez pas, au reſte, de dire que vous m'aimez; ces paroles me ſont à préſent auſſi douces à entendre qu'à penſer, & vous ne pourriez jamais me les dire autant que je le ſouhaite. Ce fut en ces termes que nos Amants énoncerent les deux premieres périodes de leurs amoureux diſcours; le reſte ſeroit trop long à ſuivre; tout fut dans le même caractere : qu'il ſuffiſe de ſçavoir que Pharſamon, après que Cidaliſe eut parlé, prit une de ſes mains qu'elle lui préſenta, & la baiſa reſpectueuſement; dans cette action, du moins plus ſage que la plupart de tous nos jeunes Amants, qui dans un inſtant trouvent le ſecret de baiſer mille fois avec emportement & goulument la main de leur maitreſſe, quand ils la tiennent. Imitez Pharſamon, jeunes étourdis; ſes careſſes modérées & reſpectueuſes

prouvent bien plus de tendreſſe que cette fougue inconſidérée de paſſion que ſon excès ralentit ſouvent, & fait mourir.

De quoi s'aviſe ici cet étourdi lui-même, s'écriera ce jeune Lecteur impétueux? La réflexion eſt en vérité bien en ſa place! Qu'il faſſe l'amour à ſa guiſe, & qu'il nous le laiſſe faire à la nôtre. Oui; mais, Monſieur le Lecteur, j'ai droit de critiquer le Public. L'amour violent me paroît infiniment au-deſſous de l'amour reſpectueux; &, ſi j'oſois prêcher une mauvaiſe maxime, je vous dirois, à vous, qui trouvez ma critique hors de ſaiſon, que le moyen le plus sûr pour ſe faire aimer, c'eſt d'intéreſſer le cœur, d'exciter chez lui la tendreſſe dont il a toujours un fond raiſonnable: je vous dirois que vos manieres vives ne font naître qu'un amour paſſager, dont les délicats ne ſe contentent pas; amour dont les impreſſions paſſent plus aux ſens qu'au cœur, dont vous devez être uniquement jaloux, & je vous dirai, du moins plus que de tout le reſte. Mais revenons au reſpectueux Pharſamon; je ne ſçais quel malin eſprit me force toujours à faire de ces réflexions hors d'œuvre, & à laiſſer ſi ſouvent mes perſonnages en chemin, ſans les faire agir.

Après que Pharſamon eut reçu cette faveur de Cidaliſe, elle lui fit un ſigne que tout autre que lui n'auroit pas compris, mais qu'il jugea tout-d'un-coup ſignifier permiſſion de ſe lever. Ils s'enfoncerent plus avant dans le bois, & je les laiſſe dans les raviſſements d'une paſſion ſi favoriſée du haſard, & ſi fort accommodée à leur goût, pour donner un moment d'attention à deux ſubalternes perſonnages; je veux dire Cliton & Fatime, qui ſuivent leurs maîtres à trente pas de diſtance.

Le ſéjour que Cliton avoit fait chez l'oncle de Pharſamon, au retour de la premiere journée d'aventure; les bons mêts de la petite maiſon; la bonne humeur de la ſuivante de Clorine; le combat de Pharſamon, tout cela avoit un peu ralenti, ou du moins obſcurci les idées romaneſques que ſon eſprit, ſuivant ſa capacité, avoit priſes: mais la rencontre de Fatime; le portrait & la préſence actuelle de cette fille l'avoient rendu à toute la vivacité de ces impreſſions: ajoûtez à cela qu'il y étoit encore excité par Fatime qu'un peu de contrainte partagée avec Cidaliſe, un peu de malheur arrivé à l'occaſion de Pharſamon, avoient entretenue dans le goût tendre. Ils avoient eu déjà une converſation enſemble, où l'on avoit mutuellement goûté les plaiſirs que donne une agréable

agréable ſurpriſe. Cliton alors entretenoit ſa maîtreſſe avec un amour plus grave; Fatime, de ſon côté, ſe guindoit d'un ſérieux tendre: de ſorte qu'on pouvoit dire qu'à quelque choſe près, ils étoient l'un & l'autre les vrais ſinges de leurs maîtres.

Dans le temps que Pharſamon fléchit un genou pour parler à Cidaliſe, Cliton qui le vit faire, trouva cette action ſi belle & ſi reſſemblante à ce qu'il ſe reſſouvenoit qu'avoient fait en pareil cas d'autres Amants, qu'enchanté de plaiſir & d'amour, il ſurprit Fatime en ſe proſternant tout-d'un-coup, & au milieu d'une phrâſe qui ne ſembloit pas menacer une fin pareille; cependant cette ſurpriſe ne dura qu'un moment, & qu'autant qu'il falloit pour monter ſon eſprit au point d'extravagance néceſſaire pour ſe prêter à cette bruſque action.

Il vaudroit autant demeurer muet, dit Cliton en levant la tête, comme s'il avoit eu à regarder la pointe du plus haut clocher, que de me mêler de vous dire combien je ſuis charmé de vous ſentir auprès de moi; car, quoique je parle beaucoup pour exprimer cela, cependant, Madame, il me ſemble n'avoir rien dit du tout, tant mon tendre cœur eſt rempli de je ne ſçais combien de

chofes que je ne fçaurois expliquer. Je me doute pourtant que vous avez affez d'efprit pour vous douter de tout ce que je voudrois vous dire; ainfi je me confole par la vue de toutes vos rares perfections, fans m'embarraffer d'exprimer ce que je fens, qui eft, en vérité, Madame, auffi difficile à être dit, qu'on a de peine à tirer un feau d'eau d'un puits bien profond, quand on a le bras fatigué. Je me fers de cette comparaifon, efpérant que vous l'aurez agréable, & que vous la recevrez en dédommagement & à la place de ce que je ne fçaurois tirer de mon cœur.

Dans un difcours prononcé d'une voix moins héroïque, & dénué du titre obligeant dont celui-ci étoit mêlé, Fatime, fans doute, eût trouvé la comparaifon un peu rude & groffiere. Mais la qualité de Madame, dont l'extravagant écuyer l'avoit honorée, l'avoit étourdie de maniere que les mains lui tremblerent d'une émotion douce que ce terme lui infpira; un feu de gloire s'alluma fur fon vifage. Quand Cliton, qui tendoit toujours le cou auffi haut qu'une grue, eut ceffé de parler : Je n'ai point befoin, Seigneur, lui répartit-elle, que les paroles me prouvent votre paffion; elle éclate bien plus dans cette tendreffe d'actions que vous avez faites pour moi : vos

voyages, les peines que je vous ai données; tout cela me prouve bien plus ce que vous sentez, que les termes les plus choisis.

Arrêtez un moment, répartit Cliton en l'interrompant, & souvenez-vous bien, Madame, où vous en êtes restée de votre discours; car il est trop beau pour le laisser perdre. Mais je ne puis vous laisser marcher plus avant, sans vous remercier du titre de *Seigneur* dont vous m'avez apostrophé : il fait bon donner quelque chose à gens qui ont le cœur bon : à cause du nom de *Madame* que je vous ai donné, me voilà tout d'un coup Seigneur. Mais, après tout, cela me fait penser à une pensée assez drôle. Qui sçait si vous n'êtes pas Madame, & si je ne suis pas Seigneur ? Nous avons peut-être l'un & l'autre été changés en nourrice. Tenez, je vais gager mon chapeau, que nous ne nous trompons point; nous n'aurions jamais été deviner cela, si cela n'étoit. Hélas ! Seigneur, répartit la suivante, dont ces mots redoubloient l'extravagance, peut-être que vos soupçons sont justes; & je vous avoue que, plus j'y pense, plus ce que vous me dites me paroît véritable. Il n'en faut, morbleu ! plus douter, Madame, reprit l'écuyer; entendez-vous

comme je vous nomme naturellement *Madame*? &, par ma ſoi, vous croyez que je le veux faire : nenni-dà, cela me vient à la bouche; il faut bien qu'il y ait quelque choſe-là que nous n'entendons pas. A mon égard, répondit Fatime, le nom de *Seigneur* que je vous ai donné, eſt un nom qui m'eſt échappé, & je l'ai continué de même, ſans m'appercevoir que je vous honore d'une qualité de plus; ainſi, Seigneur.... Hé bien! ne voilà-t-il pas encore, s'écria Cliton à ce nom: elle prononce cela tout auſſi familièrement que ſi elle diſoit ſon nom. Comment donc! cela vous part de la bouche comme le boulet de canon. Oh! bien, cela étant, Madame.... Qu'en dites-vous? Celui-là eſt auſſi crud que de la ſalade; malheur à qui douteroit qne nous ſoyons gens de conſéquence! Mais, pour autoriſer auprès de nos maîtres le refus que nous devons faire déſormais de vivre leurs domeſtiques, éprouvons auparavant, pendant quelques jours, ſi notre langue ira toujours ſon train; car il ne faut pas douter que, ſi nous ſommes ce que nous nous imaginons être, nous ne prononçions toujours les mêmes mots : nous reſſemblerons à ces montres, quand il eſt midi; il faut qu'elles le mar-

quent : ainſi remettons à ſortir de ſervice encore, juſqu'à quelques jours ; il ne faut pas ſe précipiter ici. Voyez-vous ! Monſieur Pharſamon, depuis que je lui ſers d'écuyer, ne m'a pas donné un ſou ; plus je le ſervirai, plus il me devra, & ce ſera de l'argent comptant. Car il eſt d'une famille d'honnétes gens ; &, ſi j'allois le quitter mal-à-propos, j'aurois bien des piſtoles de moins. Ah, Seigneur !... Bon, répartit Cliton à ce mot, cela dure toujours ; continuez. Qu'avez-vous beſoin de tant d'argent, dit Fatime ? Laiſſez aux âmes vénales l'intérêt en partage. Je ſuis votre ſerviteur, répartit Cliton ; après le métier d'amoureux, l'argent eſt la premiere choſe du monde ; je l'aime, &, par ma foi, il faut que je ſois de bon goût, car je n'ai trouvé perſonne encore qui le haïſſe. Mais ne parlons plus de cela ; le tout dépend de notre langue : ſi, dans trois ou quatre jours, elle dit toujours de même, Dieu ſçait comme je ferai le fier ! A propos, je prétends vous appeller ma Princeſſe : car, margué ! quand on ſe fait gros Seigneur, il n'en coûte pas davantage de ſe faire Roi que Marquis ; vous m'appellerez Seigneur. Tout comme il vous plaira, répartit Fatime ; les noms que vous me donnerez me ſeront également agréables. Peſte !

reprit Cliton, vous le dites ; mais s'il alloit me prendre envie de vous appeller guenon, ce nom-là ne vous feroit pas aussi agréable que du sucre? A ce mot Fatime rougit ; cette idée ne fut jamais dans la tête d'un homme du métier de Cliton. Cet écuyer s'apperçut de sa rougeur. Comment donc ! lui dit-il, vous rougissez tout comme si vous en étiez une : la, la, remettez-vous, Madame ; si vous êtes une guenon, je veux devenir singe.

Cette maniere de converser de Cliton mortifioit infiniment Fatime ; ce n'est pas qu'il n'eût de bons intervalles, où il lui paroissoit tel qu'elle le souhaitoit. Mais son caractere bouffon l'emportoit insensiblement, dans une longue conversation, sur les impressions étrangeres que lui avoient laissé la tendresse des Romans.

Pendant que Cliton & Fatime se parloient & qu'ils méditoient ensemble de devenir, au premier jour, aussi gros Seigneurs que leurs maîtres, Cidalise & Pharsamon, enfoncés dans le plus épais du bois, se livroient à toute la douceur de leur amoureuse situation. Une pluie qui survint les fit sortir ; ce ne fut qu'en ce moment que Cidalise sentit de la peine à faire son rôle de Princesse. La pluie étoit forte ; les habits se mouilloient ;

& juſtement celui qu'elle avoit ce jour-là, quoiqu'elle fût à la campagne, étoit un négligé très-propre. La pluie redoubloit, Pharſamon l'aidoit à marcher le plus vîte qu'il pouvoit : mais c'étoit une viteſſe meſurée, qui ne dérangoit point la noble gravité que doit en tout conſerver une grande Princeſſe. Il en coûtoit alors un peu au cœur de Cidaliſe, partagée entre le chagrin de laiſſer gâter ſon habit, qu'elle auroit pu garantir en courant un peu fort, & entre l'auſtere néceſſité de garder le decorum romaneſque.

Cependant ils arrivent à la maiſon avec Fatime & Cliton, qui, dans cette rencontre, à quelque choſe près, n'avoient pas laiſſé de bien obſerver les regles. La nuit s'avançoit à grands pas ; car nos quatre perſonnages avoient paſſé un temps infini à ſe promener. Cliton, dont l'eſtomach digéroit merveilleuſement bien, ſentoit une envie de manger qui ne laiſſoit point à ſon eſprit toute ſa liberté ordinaire. Fatime en vain entamoit des queſtions auxquelles il ſembloit qu'il dût répondre, L'écuyer, plus jaloux d'un morceau de pain que du plus tendre langage, répondoit de courts monoſyllabes, qu'il accompagnoit de temps en temps de demi-bâillements, ſignes certains des

besoins de sa machine : il y avoit long-temps qu'il avoit envie d'avouer à Fatime cette nécessité; mais, comme la conversation qu'ils avoient eue ensemble avoit réveillé chez lui le goût romanesque, & que son cœur commençoit très-sérieusement à se prêter à tout ce qu'inspire ce goût, une noble honte le retenoit, & l'empéchoit de dire qu'il avoit faim, quand le plaisir d'être avec sa maitresse devoit lui tenir lieu de tout, & suspendre, pour ainsi dire, ses sens.

Cependant Fatime s'apperçut de son peu de vivacité; elle lui en fit un obligeant reproche. Seigneur, lui dit-elle, quelle inquiétude vous a saisi? dans quelle tristesse se plonge votre cœur? Morbleu! Madame, répartit-il d'un air de dépit, je suis au désespoir que vous vous apperceviez que je suis triste. Que me dites-vous, Seigneur, reprit Fatime? avez-vous des secrets pour moi? Non, répondit-il, je vous ai montré mon cœur plus nud qu'un ver; mais je voudrois bien que vous ne sçussiez jamais ce que j'ai à présent. A peine Cliton eut-il prononcé ces derniers mots, que Fatime, inquiette, s'empresse, de l'air le plus tendre, auprès de lui, pour l'engager à lui faire un aveu de sa peine. Mon Dieu,

Madame, foin de votre curiofité! Ah! Seigneur, reprit-elle, ne confondez point l'inquiétude de mon cœur avec ce que vous appellez curiofité; que dois-je penfer de tous les refus que vous me faites de m'apprendre ce que vous avez? Reftez en repos, je n'ai ni la fièvre ni la gale, reprit Cliton, & je vous affûre qu'aucun de mes parents n'eft mort; ou, s'ils le font, devant Dieu foit leur âme. Non, Seigneur, répondit Fatime, avec une efpece d'aigreur, où le chagrin des raifons triviales que difoit quelquefois Cliton, avoit beaucoup plus de part que l'inquiétude de fçavoir ce qu'il avoit; non, Seigneur, vous m'ôtez pour jamais le repos, fi vous refufez de me confier vos peines. Je n'en ai point, dit-il. En vain, s'écria-t-elle, vous déguifez ce que vous fouffrez: je.... Parbleu! la tête d'une Princeffe eft une rude tête. Laiffez-moi vous dire cela, Madame: mais, franchement, vous êtes trop mutine; il faut bien que je vous dife ce que j'ai; car, à moins de cela, plus de repos: eh bien! j'ai honte de le déclarer; c'eft que j'ai faim: j'ai toujours fait mes quatre repas; c'eft une mauvaife habitude que je ne puis perdre; &, quand la faim me prend, fi je n'ai rien à manger, me voilà plus trifte qu'un arbre fans feuilles; on n'eft pas maître de cela. Il ne falloit

pas, Seigneur, répondit Fatime, se gêner jusques-là; suivez-moi : puisque vous avez besoin de manger, je vais, de ce pas, vous en faire donner. Après ces mots, Cliton la suivit dans la cuisine, ~~où il~~ retrouva toute la gaieté de son cœur, & toute sa vocation pour le métier romanesque.

*Fin de la cinquieme Partie.*

# SIXIEME PARTIE.

PENDANT que Cliton ſatisfeſoit ſa faim, & reprenoit ſa joie naturelle, Pharſamon & Cidaliſe étoient montés dans une chambre, où ils babilloient avec autant de feu, que s'ils n'avoient parlé de huit jours. Je ne rapporterai rien de ce qu'ils ſe dirent : il y a je ne ſçais combien de temps que nous ſommes ſur les converſations; &, ſi j'en croyois ces Amants, j'aurois encore la valeur de deux ſermons à rapporter. Un ſeul trait mérite, ce me ſemble, d'être raconté; c'eſt que dans cette chambre, qui étoit celle de Cidaliſe, pendoit, attaché à la tapiſſerie, un papier dont l'épingle manqua, & qui tomba à terre. Pharſamon le ramaſſa; &, voyant que le papier avoit figure de lettre, il jetta les yeux ſur ſa maitreſſe, qui le regardoit de ſon côté, & qui, dans cette occaſion, attendoit de Pharſamon un petit rôle de tendreſſe allarmée qu'exigeoit de ſon cœur la forme de ce qu'il venoit de ramaſſer. Pharſamon, érudit en ces ſortes de matières, ne trompa point l'attente de Cidaliſe : il ju-

gea bien que ce billet l'obligeoit à des devoirs; il s'approcha en tremblant de Cidalise, & lui montrant le papier : peut-on vous demander ce que c'est que cela, Madame ? Je l'ignore aussi-bien que vous, répondit-elle, charmée intérieurement de l'air dont il prenoit la chose ; & effectivement elle ne se ressouvenoit plus de ce que c'étoit que ce papier. Me permettez-vous de le regarder, Madame ? Vous pouvez le faire, Seigneur, lui dit-elle. Alors avec un air de précipitation, il ouvrit le papier, lut d'abord les premieres lignes bas, & connoissant par elles que c'étoit une lettre amoureuse qu'on avoit écrite à Cidalise, il reste les yeux fixés sur cette lettre dans l'état d'un homme immobile ; il pâlit, ou, du moins, à force d'imagination, il donne à sa physionomie un air de désespoir, où la rage & la douleur sont exprimées, à la couleur près dont ces passions violentes couvrent ordinairement le visage. Cidalise s'apperçoit des mouvements qui agitent Pharsamon. O Dieux ! Seigneur, s'écrie-t-elle sur le champ, qu'avez-vous donc ? Pharsamon, à ces mots, semble revenir de cet excès de douleur pour laisser passer un soupir des plus douloureux : soupir si bien exprimé, que la nature, même dans l'affliction la plus réelle, n'eût pu le pro-

duire avec plus de ſyndéréſe. Ce ſoupir fait, il leve les yeux au ciel, & le regardant d'un air à faire pitié: Dieux! mon malheur eſt-il aſſez grand? Puis ramenant ſes regards ſur Cidaliſe: ingrate! continua-t-il, réſerviez-vous ce prix à l'amour le plus tendre dont on ait jamais brûlé? J'ai un rival! un rival qui vous écrit! ô Ciel! & qui ſe plaint de n'être point aſſez aimé! Vous l'aimez donc, perfide! & ſa ſeule délicateſſe vous attire les reproches qu'il vous fait dans ſa lettre. O Ciel! que ne s'offre-t-il à mes regards? Que ne puis-je, au moins, ſoulager mon amour trahi par une prompte vengeance? Ce fer plongé dans ſon cœur le puniroit de la perfidie que mon amour & mon reſpect m'empêchent de punir ſur celle qui m'a trompé. Pharſamon prononça ces mots avec des geſtes effrayants. Cidaliſe, quand il eut parlé, s'aſſit & prit la lettre fatale que Pharſamon avoit jettée ſur la table; & jugeant de ce que c'étoit, après en avoir lu quelques mots: Vous ne mériteriez pas, injuſte que vous êtes, lui dit-elle, que je vous déſabuſe des ſoupçons de la perfidie que vous m'imputez. J'aurois cru que, quand mes pareilles ont avoué qu'elles aiment, & que leurs manieres nous l'ont prouvé; j'aurois cru, dis-je, que l'effort qu'elles feſoient

en l'avouant, devoit pour jamais affermir un amant dans la certitude d'être aimé ; & cet aveu vous paroît bien peu considérable, puisqu'il ne suffit pas pour vous rassurer. Si j'écoutois ma fierté justement irritée, je vous punirois de votre injustice, en vous laissant éternellement dans l'erreur outrageante où vous êtes : mais, malgré la honte que répandent sur moi vos cruels soupçons, malgré celle dont me couvre la tendresse que j'ai pour vous, je veux bien encore avoir la bonté de vous apprendre d'où vient la lettre que vous venez de lire, & quelle est la raison des termes que vous y avez lus : mais souvenez-vous, Seigneur, qu'après cela, si votre injustice continue, ma résolution est de ne vous voir de ma vie.

Le Cavalier contre lequel vous vous êtes battu, étoit un amant que ma mere m'a longtemps obligée de souffrir. Cette lettre vient de lui, & s'il se plaint de n'être point assez aimé, je vous avouerai de bonne-foi, qu'après l'avoir long-temps maltraité pour l'obliger à ne me plus voir, & m'appercevant que l'aversion que je lui témoignois, sembloit l'obstiner à me poursuivre avec plus d'ardeur, je pris le parti de contraindre un peu mes véritables sentiments, & de lui laisser croire que je ne le haïssois plus. Effectivement, depuis ce

temps, j'en fus moins importunée ; ma feinte douceur même l'engagea à moins presser notre mariage auprès de ma mere, & ce fut dans ce temps que cet Amant, absent pendant quelques jours, m'écrivit la lettre que vous avez lue. Il se plaint que je ne l'aime point assez, parce que, quelque changement qu'il eût remarqué dans mes manieres, ce changement n'étoit point tel qu'il dût satisfaire un cœur véritablement passionné. Vous arrivâtes alors chez nous, & je vous ai dit toutes les persécutions dont on avoit usé à mon égard pour me faire épouser ce cavalier. Voilà, Seigneur, l'origine de cette lettre dont vous tirez des raisons si injustes de me condamner.

Pharsamon, après ces mots, se repentant des soupçons qu'il avoit eus de la fidélité de Cidalise, fut quelque temps sans répondre, & la regardoit seulement. Pardonnez, dit-il après, à la violence de mon amour. Les bontés que vous avez eues pour moi devoient, il est vrai, me persuader que j'étois aimé; mais, ma Princesse, plus le bonheur dont on jouit est grand, & plus on tremble au moindre accident qui semble devoir nous l'ôter: oubliez donc mon injustice. Ces derniers mots furent prononcés avec une posture suppliante. Phar-

ſamon ſe jetta aux genoux de Cidaliſe. Oubliez donc mon injuſtice, lui dit-il; je veux déſormais m'en punir moi-même par un excès de paſſion plus grand qu'il n'en fut jamais.

Il ſe tut après cela. Cidaliſe attendrie baiſſa les yeux ſur lui, & lui tendant la main, que le Chevalier baiſa reſpectueuſement: Levez-vous, Seigneur, lui dit-elle: cette paſſion que vous me promettez, peut bien plus ſur mon cœur, que le juſte reſſentiment que vous m'aviez donné contre vous. Ne doutez jamais de la mienne, & ſouvenez-vous qu'il faut que je la reſſente auſſi fortement que vous reſſentez la vôtre, puiſque je n'ai pu gagner ſur moi de vous la cacher.

Ce pardon tendre accordé, Pharſamon ſe leva, & répondit avec un excès de joie, prélude de cet excès de paſſion qu'il promettoit. Il étoit tard; quelque temps après l'on ſoupa: après quoi on s'alla, de part & d'autre, mettre au lit, ou feindre du moins de s'y mettre: car, à minuit, Fatime devoit aller avertir Pharſamon de ſortir de ſa chambre. Elle avoit pris de ſi juſtes meſures, qu'elle n'avoit eu beſoin de confier leur ſecret à perſonne. On avoit fait même en ſorte, après ſouper, que les domeſtiques ſe couchaſſent de bonne-heure; de ſorte qu'environ dix heures

tout

tout ronfloit dans la maison, à l'exception de Cidalise, de Pharsamon, & de Fatime qui avoit trouvé moyen d'avoir les clefs de l'écurie pour en tirer les chevaux qu'il leur falloit. Elle étoit dans la chambre de Cidalise, où elle attendoit, en causant, que l'heure de décamper arrivât. Pour Pharsamon, la fuite aventuriere qu'il devoit faire avec Cidalise, le tenoit en extâse dans la chambre où on l'avoit mis; &, quoiqu'on ne lui eût donné cette chambre que par ménagement pour sa santé, & pour qu'il prît du repos, il n'étoit point homme, avec une si belle matiere de rêverie, à s'amuser au sommeil comme un homme du commun, pendant que la situation où il se trouvoit, pouvoit fournir à son esprit les plus nobles & les plus agréables réflexions. A l'égard de Cliton, il se reposoit du soin de la fuite, sur les justes mesures que Fatime avoit prises; il s'étoit abandonné à un doux repos que la réplétion de son estomach, & son heureuse disposition à dormir, rendoient complet & profond.

Les choses étoient en cet état, & il n'étoit encore que dix heures du soir, quand un grand bruit se fit entendre à la porte de la maison. Cidalise & Fatime, enfoncées dans leurs réflexions, n'entendirent point les coups qu'on donnoit à

cette porte. La cuisiniere & le portier, plus à portée d'entendre le bruit que les autres, se réveillent, & se levent chacun de leur côté; ils demandent qui c'est, ils connoissent que c'est leur Maitresse, ils ouvrent; & tout cela, sans que Cidalise & Fatime en soient averties.

De quoi s'avisoit cette femme, dira-t-on, d'arriver chez elle à dix heures du soir? Bon! de quoi s'avisent toutes les Dames d'avoir des caprices? N'y eût-il que cette raison, elle suffiroit pour autoriser l'arrivée imprévue de la mere de Cidalise; mais il y en avoit d'autres. Cette Dame avoit eu, toute la soirée, compagnie chez elle; elle avoit affaire dans la maison où elle arrivoit, pour donner quelques ordres pressans le lendemain matin; & le peu de distance de son Château à cette maison, l'avoit aisément déterminée à venir y coucher. Elle avoit avec elle Dame Marguerite, femme de bon conseil, & sans l'avis de laquelle la Maitresse ne fesoit rien. En entrant, elle demanda si sa fille étoit couchée. Oui, Madame, & tout le monde l'est aussi, lui répondit la cuisiniere, trop endormie pour prendre la peine de penser à informer sa Maitresse de la visite de nos nouveaux venus. Cette conversation se fit à la porte, & par conséquent fut courte: on

allluma des chandelles ; Madame monte à ſa chambre, & Dame Marguerite à la ſienne.

Qu'on ſoit averti maintenant que la chambre où l'on avoit mis nôtre Amant, étoit juſtement celle où couchoit la mere, quand elle venoit à cette maiſon ; &, comme il n'y en avoit point de plus propre dans la maiſon, Cidaliſe avoit ordonné qu'on la donnât au Seigneur Pharſamon : cela eſt dans les règles, & les loix romaneſques s'accordent en cet article aux loix que nous preſcrit l'honnêteté.

Madame entre donc dans ſa chambre avec cette confiance qu'on a, quand on eſt abſolument chez ſoi, & qu'on eſt ſeul. Pharſamon n'étoit point alors dans cette chambre : ſes douces rêveries l'avoient, ſans réflexion, conduit dans un petit cabinet qui étoit dans la même chambre, & le moment où la mere de Cidaliſe entra, étoit juſtement un moment où cet Amant extaſié, les yeux fixés à terre, & aſſis dans un fauteuil, penſoit profondément aux étranges aventures de ſa vie, à celle qu'il alloit commencer, aux difficultés qu'il prévoyoit à épouſer un jour Cidaliſe : ſon imagination échauffée le tranſportoit en mille endroits, où tantôt il ſeroit obligé de la chercher, ou quelquefois il ſeroit contraint de fuir. Ces grandes &

vaſtes idées étoient ſuivies de mille combats dont la néceſſité, qu'il prévoyoit, l'affectoit dès-lors d'un plaiſir ſi grand, que, combinant ſecrettement & la poſture où il ſe trouvoit, & l'aventure qu'il alloit entamer, avec le génie de Cidaliſe, & l'eſpece de tendreſſe qu'ils avoient l'un pour l'autre, il n'étoit point de Chevalier antique dont l'état & la vie fuſſent à ſon gré plus ſatisfeſans du côté du grand & du merveilleux, que l'étoit & le feroit dans les ſuites ſa propre hiſtoire.

C'étoient-là les réflexions qui occupoient Pharſamon, quand la mere de Cidaliſe entra dans ſa chambre. La rêverie de Pharſamon lui donna le temps de ſe déshabiller & de ſe coucher, & j'ajouterai auſſi de ſouffler ſa chandelle. Il y avoit déjà quelques inſtants qu'elle étoit au lit, déjà le ſommeil commençoit à fermer ſes paupieres, quand l'illuſtre Pharſamon, ſurpris lui-même des beaux traits dont il prévoyoit que ſon hiſtoire feroit ſemée, exprima ſon enthouſiaſme par ce peu de mots, qu'il prononça d'une voix de héros qui réfléchit ſur ſon amour. Dieux! expoſez Pharſamon aux dangers les plus grands: ſa valeur peut l'en tirer; mais conſervez-lui ſa Princeſſe. A cette voix, noblement tonnante, la mere de Cidaliſe ſe mit à faire un cri terrible. A ce cri, Pharſa-

mon, qui, dans l'accès des réflexions où il étoit, ne connoiſſoit pour accident que des aventures conformes à ſes idées, ſe leve avec précipitation, tire ſon épée d'une main, (non pas ſon épée caſſée, mais une épée dont j'ai oublié de dire que Cidaliſe l'avoit armé après ſouper) & tenant de l'autre le flambeau qui l'éclairoit, entre dans la chambre avec un air auſſi terrible & auſſi martial que l'étoit celui d'Achille au combat. Qu'entends-je, s'écria-t-il? & quel infortuné a beſoin du ſecours de mon bras? Le bruit qu'il avoit fait en ſe levant, celui de ſon épée tirée du fourreau, avoient redoublé l'allarme de la mere: mais ce fut bien pis, quand, tirant ſon rideau pour voir celui qui ſortoit du cabinet, elle apperçut la figure de notre héros, dont les yeux étinceloient de ce feu noble que prêtoit autrefois cette illuſtre & antique valeur, accompagnée de grandeur de ſentiments. A cet aſpect, moins horrible qu'effrayant, la mere de Cidaliſe tombe dans une épouvante qui s'exprime d'abord par des cris funeſtes, & qui finit par un évanouïſſement plus dangereux. La valeur avec laquelle s'avançoit Pharſamon contre ces ennemis que lui ſuppoſoit ſon imagination, ne fut cependant pas ſi ferme qu'il ne la ſentît ralentie par une juſte ſurpriſe: il approche

de cette Dame, la regarde & la reconnoît enfin.

Pendant qu'il l'examine, & qu'il s'étonne de l'accident qui met dans sa chambre cette femme qu'on disoit ailleurs, Dame Marguerite, à gorge déployée, promenoit dans tous les appartements de la maison la frayeur que lui avoit fait Cliton; & voici comment la chose étoit arrivée de ce côté-là.

J'ai dit que Cliton dormoit de tout son cœur dans la chambre où il étoit: cette chambre étoit celle où couchoit toujours Dame Marguerite. La cuisiniere & le portier, qui leur avoient ouvert la porte à elle & à sa maitresse, n'avoient point parlé de nos aventuriers. Cette bonne vieille entra dans sa chambre, & se hâta de se mettre au lit. Elle étoit en chemise, & avoit tiré le rideau pour se coucher, quand Cliton, par hasard, alors arrivé un sommeil plus tendre, sentant remuer autour de lui, allongea le bras sur Dame Marguerite qui se mettoit au lit, & cria: *Qui va-là?* Le *qui va-là* ne fut pas sans réplique; Dame Marguerite s'épuise en cris; sa voix rauque & cassée tire des sons qui jettent Cliton dans une frayeur égale: il n'a pas le temps d'examiner si c'est lui qui cause la frayeur ou non, il se jette sur la vieille, la frappe en sourd de cinq ou six pesantes

gourmades, accompagnant ces démonſtrations violentes d'un *à moi* continuel, & s'imaginant avoir mille diables à combattre. Après les coups donnés qui laiſſerent maintes contuſions, il la quitte comme un homme qui s'échappe; éperdu de frayeur, il ouvre la porte en criant, *le diable eſt ici*. La vieille, dont la foible cervelle étoit entierement dérangée, ſe leve en chemiſe comme elle étoit, ſuit Cliton, ſans ſçavoir où elle va ni ce qu'elle fait. Devant elle on eût vu Cliton, ſon chapeau ſur une tête raſée: car, pendant le combat qu'il avoit eu avec le diable femelle, ſa perruque étoit tombée dans la ruelle du lit. Après lui venoit donc Dame Marguerite échevelée, nuds pieds, en chemiſe flottante au gré du vent, qui pouvoit en cette occaſion trahir ſans indiſcrétion ſa pudeur. Cliton deſcend du haut en bas, parcourt les appartements, ſe diſant toujours pourſuivi du diable: car il ne comptoit pas pour moins celle qui couroit après lui, & qu'il entendoit crier d'un cri qui approchoit du heurlement. On les eût cru enſorcelés tous les deux, l'un à fuir, l'autre à pourſuivre.

Cependant l'allarme eſt portée dans un inſtant dans toute la maiſon: valets, ſervantes, cuiſinier, tout tremble, tout ſe leve, vingt chandelles

s'allument, (car chacun allume la ſienne.) L'un, plus pâle que la mort, ouvre ſa porte en chemiſe, pour voir ou pour juger de la cauſe d'un tel bruit; on en voit un qui ſort d'une chambre, & qui, à l'aſpect de Dame Marguerite qu'il rencontre, & qu'il prend en cette occaſion pour une Ombre fugitive, reſte de frayeur à la place où il eſt; pendant qu'un autre, qui deſcend un degré, & qui peut-être couchoit au grenier, tombe, à la vue de la pauvre vieille, en une frayeur ſi grande, que, dans la précipitation avec laquelle il veut fuir ce ſpectre, qu'il croit vouloir ſe jetter ſur lui, il roule comme un tonneau tous les degrés; & peu ſoucieux du ſang qui découle de ſa tête, & de mille contuſions, ſe releve au bas de l'eſcalier; &, dès l'inſtant ſe mettant à courir, augmente le nombre des eſprits fuyards. Ce nouvel effrayé, dont l'attirail ou l'habillement eſt merveilleuſement bien aſſorti à ce qui peut compoſer la peur; ce nouvel effrayé, dis-je, ſans bonnet qu'il a perdu dans ſa chûte, ſes cheveux plus brouillés que le cahos, l'eſtomach débraillé par l'agitation qui en a fait tomber l'épingle qui attachoit ſa chemiſe, ſes deux bas ravalés, une veſte ou un habit dont il n'eſt habillé que d'un bras, court entre Cliton & Dame Marguerite. Cliton

qu'il voit fuir comme lui, eſt un exemple qui, bien loin de le raſſurer, fortifie dans ſon imagination les raiſons qu'il croit avoir de fuir.

Cependant tout eſt levé; il n'eſt pas juſqu'aux chats de la maiſon qui, dans la bagarre, craignant pour leur vie à laquelle ils s'imaginent que l'on en veut (je dis s'imaginent, car je n'ai point à préſent d'autre terme pour exprimer le raiſonnement d'un chat) ſautent l'un ſur un lit, l'autre au plancher qu'il grimpe en miaulant d'un ton affreux; l'autre d'un ſaut léger court auſſi la pretentaine, en jurant à ſa maniere après ceux qu'il croit avoir de mauvais deſſeins contre lui. Que les ſouris furent à leur tour effrayées cette nuit-là! Avec quel ſaiſiſſement ne dûrent-elles pas s'enfoncer dans leur retraite inacceſſible!

Mais quoi! mauvais Hiſtorien; qu'ai-je affaire ici de mentionner ces vils animaux, quand, dans la maiſon, il n'eſt plus que les murailles exemptes de la courſe, qui, d'un mouvement comme circulaire, agite & paſſe dans les pieds de ceux qui y demeurent? Quelle étrange proceſſion! Déjà plus des deux tiers des domeſtiques fuient, ſe heurtent, renverſent les meubles dont la chûte augmente & l'embarras, & la peur: j'en vois qui montent au grenier, qui ſe verrouillent, &

qui, ne se croyant pas encore en sûreté, passent sur la lucarne, & vont sur les gouttieres attendre le succès d'une désolation si générale; l'autre, conduit par le hasard, se trouve dans les caves, dont l'horreur redouble son effroi. En vain se fait sentir le fumet du Champagne & du Bourgogne: le malheureux, qui a perdu l'odorat, ne choisit contre les Esprit qu'il fuit, pour noble défense, que l'abri d'un tonneau, dont le jus, peut-être pour la premiere fois, cede alors en utilité, & présente moins d'appas que le vase qui le loge. Que ne suis-je encore dans ce temps où la pointe étoit la preuve du bel esprit! Que j'aurois de plaisir à m'écrier, à l'occasion du vin, que celui qui étoit rouge pâlit de rage de se voir du vil bois préféré; & que celui qui fut blanc rougit de honte du mépris qu'on fesoit de lui! Mais revenons à la confusion qui regne & qui dure plus que jamais: en voilà donc deux logés, l'un à la cave, l'autre au grenier, deux extrémités où les a porté leur effroi. Je ne parlerai point de l'évanouïssement d'un nombre de domestiques, causé par celui qui s'étoit caché derriere les tonneaux, & qui fit peur à ceux qui vinrent comme lui pour y chercher retraite; j'ajouterai seulement, que les degrés étoient perpétuellement

ou descendus, ou montés, & que la terre fut jonchée de bonnets de nuit, de culottes & d'habits dépouillés, pour courir plus légerement, sans sçavoir où; que la plupart des flambeaux furent brisés, les chandelles soufflées, écrâsées; que les cris & les heurlements remplirent la maison un quart d'heure entier.

Dans cet effroi général, Pharsamon quitte la mere de Cidalise, à qui son évanouïssement épargna bien de la terreur; & l'épée d'une main, le flambeau de l'autre, le cœur rassuré à force de courage; & partagé, pour ainsi dire, entre le plaisir d'assister à une aventure qui lui paroissoit affreuse, s'il en devoit juger par le tintamarre, & la crainte que le même tintamarre lui donnoit; il avance : la lumiere qui l'éclaire lui fait voir le débris du funeste réveil des gens de la maison; en même temps vingt spectres se présentent devant lui, presque tous en chemise, & avec cet air effaré qu'imprime la terreur. Le grand Pharsamon, à cet aspect, sent presque son sang se glacer dans ses veines; il se rappelle alors l'histoire de mille enchantements qu'il a lus, & dans un instant il trouve dans son cerveau la véritable raison de tout ce qu'il voit. C'est, sans doute, dit-il en lui-même, cette malheureuse femme qui tient Cidalise en

ſon pouvoir, qui me préſente tant de ſpectres, pour m'empêcher de l'enlever, & pour me faire mourir; mais en vain les enfers & toute la magie s'arment pour elle, mon bras triomphera d'elle & des enfers.

Après cette courte réflexion, le voilà qui avance pour monter un degré qui conduiſoit à la chambre de Cidaliſe; les malheureux qui le deſcendent, voyant un homme armé, reculent avec un redoublement de frayeur qu'on ne ſçauroit exprimer. Pharſamon interprète cette action en ſa faveur; il penſe que tout lui cède, il ſuit ces Eſprits, & arrive en les pourſuivant dans l'appartement de la Princeſſe. Dieux! quel ſpectacle d'abord s'offre à ſes yeux! Des chaiſes, des fauteuils, des tables renverſées, Cidaliſe entre les bras de Fatime, & récemment revenue d'un évanouïſſement où, ſans la vue de ſon cher Pharſamon, elle alloit ſans doute retomber. Autour d'elle ſont étendus deux ou trois domeſtiques que leur frayeur & leur chûte ont réduits dans cet état. Dans cette chambre ſont encore deux ou trois autres ſpectres qui voltigent autour de la chambre, courent de-çà & de-là, ſans pouvoir trouver la ſortie qu'ils rencontrent à tous moments. Pharſamon les écarte en feſant le moulinet; par

bonheur ils ſortent, & vont, pour avoir plutôt fait, ſe précipiter du haut en bas des degrés dans la cour.

En ce moment arrivent Cliton & Dame Marguerite, dont la frayeur n'avoit fait que continuer la courſe ſans la déranger: ils s'étoient toujours ſuivis l'un & l'autre avec un ordre admirable. Malgré le fer qui reluit entre les mains de Pharſamon, Cliton ſe jette aux genoux de ſon Maître, en lui criant: ſauvez-moi des griffes du diable. A ce terme de diable, Pharſamon eſt fortifié dans ſon idée; il veut s'avancer contre Dame Marguerite, qui, d'une courſe rapide, évite ſes coups, & va rejoindre ceux qui ont roulé les degrés. Ah! Monſieur, s'écrie alors Cliton en tenant toujours ſon Maître, c'eſt ici l'enfer. Avez-vous vu Lucifer acharné contre moi? il couroit comme un vrai diable qu'il eſt: ſans doute il eſt eſtropié, car il n'a pu m'attraper. Fuyons, Monſieur. Ne me quitte pas, répond Pharſamon, d'un air à raſſurer les plus poltrons, ne me quitte pas, & ne crains rien.

Après ces mots il ſe tourne du côté de Cidaliſe, & ſe mettant à genoux devant elle: allons, ma Princeſſe, lui dit-il, ſortons de ces lieux où

l'on s'efforce en vain de nous retenir ; ſuivez-moi ; ne tardez point ; le péril peut augmenter ; & quelle que ſoit la valeur de mon bras, ma mort ſeroit peut-être, & pour vous, & pour moi, l'accident le moins funeſte qui nous pût arriver. Ah, Seigneur ! je m'abandonne à votre conduite. Oui, Prince, tirez-moi de ces lieux ; c'eſt en ce moment que je connois que j'étois abuſée, quand j'ai cru que celle qui nous ſuſcite ces redoutables ennemis étoit ma mere. Partons, Fatime, continua-t-elle en ſe tournant languiſſamment du côté de cette femme-de-chambre ; partons, & profitons de la valeur de Pharſamon qui triomphe des enfers. Après ce diſcours, Cidaliſe donna la main au Chevalier, & de l'autre bras ſe ſoutint ſur Fatime : Cliton les ſuit, tenant Pharſamon par la baſque de ſon juſte-au-corps. Qui peut exprimer l'audace avec laquelle le Chevalier traverſa tout le chemin qu'il falloit faire pour arriver à la porte de la maiſon ? Car les ſpectres continuoient. La nouvelle frayeur qui avoit ſaiſi Dame Marguerite à la vue du Chevalier armé, la feſoit encore errer par toute la maiſon ; & comme les eſprits des domeſtiques étoient trop troublés pour qu'ils oſâſſent la regarder en face, perſonne dans ce déſordre ne

se reconnoissant, chacun, sans oser s'arrêter nulle part, ne se fioit de sa vie qu'à la vitesse de ses jambes.

Le redoutable conducteur de Cidalise, dans le court trajet qu'il avoit à faire, rencontra tout le sabat, étrange effet de l'imagination. Cet accident, dont Cidalise ignoroit la burlesque cause, & qui dans un autre temps l'eût, de frayeur, rendue immobile, ne lui inspira pour lors qu'une émotion de vanité qu'elle concevoit à la vue de tout ce que l'on fesoit pour la retenir; & dans l'incertitude de ce qu'elle étoit née, & du pouvoir de celui qui s'armoit pour l'enlever à Pharsamon, & qui l'avoit confiée à la Magicienne qu'elle avoit cru sa mere, elle se bâtissoit dans la tête le sort ou la naissance la plus grande & la plus merveilleuse : elle se sentoit intérieurement charmée de cet intérêt prodigieux qui armoit pour la retenir un bras inconnu, & qui la fesoit aller de pair avec les Princesses dont l'histoire avoit paru la plus incroyable. Elle marchoit donc au travers de ces malheureux qui fuyoient, avec l'assurance nonchalante d'une Princesse du premier ordre. Pharsamon, dont les idées étoient de la même espece, tenoit son épée avec une contenance qui marquoit combien son cœur étoit au-dessus des obstacles qu'on lui opposoit. Fatime,

confusément, préjugeoit bien que tout cela n'étoit que pour empécher Pharsamon d'enlever sa maitresse; mais elle ne laissoit pas que de craindre, s'ils ne sortoient pas triomphants, qu'elle ne fût du nombre de ceux qu'on sacrifieroit à la vengeance de celui qui suscitoit de pareils ennemis. A l'égard de Cliton, jamais il ne fut moins Ecuyer que dans cette occasion. L'aventure étoit trop forte; & la dose d'extraordinaire qui s'y trouvoit jointe, avoit si fort dérangé sa foible imagination, qu'il n'avoit plus, pour ainsi dire, l'usage de son esprit que pour trembler.

Cependant, malgré les Esprits courants, déjà la troupe, conduite par le chef hardi, étoit arrivée dans la Cour. Pharsamon avance vers la porte, & se prépare à l'ouvrir; mais elle l'étoit déjà, les Esprits ou les diables lui en avoient épargné la peine: car un d'eux, qui avoit été le moins étourdi, avoit encore conservé assez de présence d'esprit pour concevoir que le meilleur moyen d'éviter l'affreux malheur qui les menaçoit tous, étoit de sortir de la maison. Dans cette pensée, le fruit d'un reste de raison, il avoit été l'ouvrir, & avoit été se perdre & courir au large dans la campagne. Ce hasard, auquel Pharsamon se promettoit de suppléer à force de valeur, lui parut,

&

& à Cidalise aussi, une faveur du Ciel qui marquoit visiblement combien il prenoit part à sa vie & à celle de la Princesse. Cette pensée dans les suites enfla toujours son courage de plus en plus, & lui donna même la hardiesse de se regarder quelquefois comme le plus illustre sujet romanesque qui eût jamais paru. La petite troupe favorisée du Ciel sortit donc de la maison, sans que personne s'opposât à son passage; & nos Amants, triomphant des efforts de leurs ennemis imaginaires, sortoient sans avoir la sage précaution de prendre des chevaux, qui leur devenoient nécessaires pour fuir la poursuite qu'ils devoient juger qu'on feroit après eux. Les voilà donc en pleine campagne, échappés de l'aventure la plus tragique, qui pronostique celles qui désormais doivent remplir leur histoire: les voilà libres & maîtres de leurs actions; mais dans une situation qui n'étoit à Pharsamon que matiere d'un respect & d'une tendresse plus soumise: car l'Ordre des Amants romanesques est différent de celui des nôtres. Il seroit aujourd'hui dangereux pour une fille de se confier à la discrétion du plus humble de ses adorateurs. L'Amour parmi nous est un libertin, que le seul plaisir détermine, qui n'a que les sens pour

guide, & que la vertu, travestie du moins en tendresse, ne soutient plus.

Quelle étrange histoire, dit un certain Critique sérieux! Le désordre est en vérité mille fois plus dans votre esprit que dans celui de ces extravagants intimidés, dont vous nous racontez la frayeur. Des meubles renversés, une Dame Marguerite en chemise qui fait la Bacchante, trente domestiques qui, pêle-mêle, montent & roulent des degrés; & tout cela, parce que Cliton s'éveille, & crie, qui va-là? Voyez, je vous prie, le grand sujet de surprise!

Monsieur le Critique, si pareille aventure vous arrivoit, vous feriez, je pense, de meilleure grâce le lièvre, que vous n'en avez à me critiquer. Vous vous étonnez qu'un rien produise un si grand effet. Et ne sçavez-vous pas, Raisonneur, que le Rien est le motif des plus grandes catastrophes qui arrivent parmi les hommes? Ne sçavez-vous pas que le Rien détermine ici l'esprit de tous les mortels; que c'est lui qui détruit les amitiés les plus fortes; qui finit les amours les plus tendres, qui les fait naître tour-à-tour: que c'est le Rien qui éleve celui-ci, pendant qu'il ruine la fortune de celui-là? Ne sçavez-vous pas,

dis-je, qu'un Rien termine la vie la plus illuſtre; qu'un rien décrédite; qu'un Rien change la face des plus importantes affaires; qu'un Rien peut inonder les villes, les embrâſer; que c'eſt toujours le Rien qui commence les plus grands Riens qui le ſuivent, & qui finiſſent par le Rien? Ne ſçavez-vous pas, puiſque je ſuis ſur cet article, que vous n'êtes Rien vous-même, que je ne ſuis Rien; qu'un Rien a fait votre critique, à l'occaſion de Rien qui me fait écrire mes folies.

Voilà bien des Riens pour un véritable Rien. Il faut cependant me tirer de ce diſcours; car j'aime à moraliſer, c'eſt ma fureur: & s'il étoit ſéant de laiſſer mes perſonnages en pleine campagne, ſans leur donner du ſecours, j'ajouterois, par dépit pour le Rien qu'on a repris dans mon hiſtoire, que les fameuſes inutilités qui occupent aujourd'hui les hommes, & qu'on regarde comme le ſujet des plus dignes travaux de l'eſprit, ſont peut-être, à qui les regarde comme il faut, de grands Riens plus mépriſables, ou pour le moins plus dangereux, que les petits Riens ſemblables à ceux qui font en ce moment ici courir à ma plume la prétentaine ſur le papier. Mais quittons un Rien pour revenir à un autre.

Je ne ſçais ſi je ne dois pas dire un mot de ce

qui ſuivit l'enlevement de Cidaliſe : car on peut juger que l'évanouïſſement de ſa mere ne fut pas éternel. Elle revint une groſſe heure après que Cidaliſe & Pharſamon furent échappés de la maiſon. Cette maiſon étoit ſemblable à des lieux qu'un incendie à remplis de déſordre : on ne juge jamais mieux du déſaſtre arrivé que quand le déſaſtre eſt paſſé. La laſſitude avoit enfin arrêté la courſe égarée des domeſtiques ; Dame Marguerite, étendue ſur le degré, ſuoit à groſſes gouttes, & s'émerveilloit de voir que tout étoit rentré dans la tranquillité ordinaire. On entendoit de toutes les chambres les profonds ſoupirs de ceux à qui l'haleine manquoit à force d'avoir couru : cependant perſonne n'oſoit encore ſe lever. Un flambeau que le haſard avoit laiſſé entier, & dont la chandelle brûloit encore, éclairoit d'une lueur triſte la fin de la cataſtrophe : chacun prêtoit l'oreille au moindre bruit, pour juger s'il ne paroîtroit pas encore quelque choſe qui revînt pour achever de lui ôter le peu de force qui lui reſtoit. Près d'une demi-heure ſe paſſa dans cette terreur commune. La lueur de la chandelle, qui étoit au haut du degré, donnoit juſques dans la chambre de la mere de Cidaliſe, qui, revenue de ſon évanouïſſement, ne démêloit point encore, ni où

elle étoit, ni l'aventure qui l'avoit surprise.

Dans cet embarras, d'une voix foible & languissante, elle appelle Marguerite. Dame Marguerite tressaillit en s'entendant nommer, & fut prete à recommencer la scene. Sa maitresse redouble, la vieille l'entend, & comprend que c'est sa Dame: elle répond. Je me meurs, dit la mere de Cidalise; je ne sçais où je suis, venez à moi. Ah! Madame, répliqua Marguerite, je n'ôse me remuer: je suis morte, je pense; ou si je ne le suis pas je mourrai sans doute en chemin en vous allant trouver: venez plutôt à moi, Madame. Hélas! dit la maitresse, qu'on m'apporte au moins de la chandelle. A ce colloque l'allarme se ralentit dans le cœur des autres domestiques épars çà & là. Qui est-ce qui parle là, dit un paysan gros bouvier, qui cette nuit avoit pour le moins fatigué autant que ses bœufs? Un autre, à ces mots, en prononce quelques autres mal articulés: de l'un à l'autre la voix se fait entendre; ils répondent tous avec tant de confusion, que la mere de Cidalise, qui continuoit à demander de la chandelle, ne pouvoit plus se faire entendre. Enfin chacun s'enhardit un peu; celui-là se traîne un peu plus près de la lumiere; l'autre se remue aussi doucement que s'il eût marché sur des œufs;

un autre plus hardi ſe leve entièrement, avance quelques pas en tremblant encore, appelle, &, comme ceux qui demandent le mot du guet, conſulte la voix de tous ceux qu'il entend, pour ſçavoir s'il peut avancer ou non : enfin il arrive auprès de la chandelle ; il apperçoit Dame Marguerite à terre qui feſoit le peloton : il recule ; mais Marguerite le raſſûre. C'eſt moi, George, lui dit-elle. Je vous ai pris pour le diable, répondit-il naturellement. Non, non, mon fils, dit-elle ; je m'appelle Marguerite, & Dieu nous ſoit en aide, Ainſi ſoit-il, répliqua l'autre : n'y a-t-il plus de danger ? Hélas ! dit-elle, je n'entends plus rien. Prends la chandelle, mon fils, & porte-la à Madame qui ſe meurt. Bon ! répliqua le craintif perſonnage ; & ſi elle étoit déjà morte, ma foi ! je mourrois de peur auſſi. Elle vient de me parler, répond Marguerite. Ah ! que ſçait-on, répartit le domeſtique ? c'eſt peut-être le diable qui parle pour nous égorger dans la chambre. Non, mon fils, dit Dame Marguerite, que le péril & la peur de la mort rendoient douce, de revêche qu'elle étoit toujours ; & tu vas en juger. Eſt-ce bien vous au moins qui parlez, s'écria-t-elle à la mere de Cidaliſe ? Nous craignons que ce ne ſoit le diable. Approchez,

mes enfants, répond bénignement la maitresse; c'est moi-même. Après cette assurance, le domestique aide à Marguerite à se relever, qui fait tous ses efforts de s'entortiller dans ses habits composés d'une chemise, de peur de scandaliser la modestie de George, qui, sans l'habitude qu'il avoit de la voir, l'auroit absolument prise pour une diablesse sexagénaire. Tous deux de compagnie ils arrivent dans la chambre de la maitresse avec la chandelle : ils la trouvent pâle & défigurée : elle demande une robe-de-chambre; elle se leve, & après regarde de tous côtés. Ah! grands Dieux, dit-elle, que m'est il arrivé? Ma fille, où est-elle? Ah! par ma foi, répond le domestique, elle est où le diable l'a voulu mettre: car je ne l'ai pas vue. Ah! Madame, reprit Dame Marguerite, que signifie tout ce que nous avons vu? A cette exclamation, la mere de Cidalise les interroge : ils racontent un fait où toute l'horreur imaginable se trouve exprimée. Ce sont, disent-ils, des heurlements affreux qu'ils ont entendus, des chaînes qu'on a traînées, des Esprits de telle & telle maniere qui les ont poursuivis : ils en ont été battus. Marguerite montre, pour prouver le fait, des bras étiques, où le peu de chair qu'il y reste, est tout noir des coups que

Cliton lui a donnés : l'autre montre sa tête pleine de bosses, sans se ressouvenir que c'est en se cognant contre les murailles qu'il s'est fait son mal.

Cependant les autres domestiques, qui avoient entendu Marguerite se lever, viennent en tremblant faire chacun leur récit, qui étoit toujours de pis en pis. Ils entrent l'un après l'autre ; bientôt la chambre est pleine de petites filles, de plus grandes, de bouviers, de paysans, & sur-tout de femmes ; car la maison étoit grande, aussi-bien que la Terre considérable ; ainsi la mere de Cidalise avoit besoin d'un grand nombre de domestiques. Jamais la confusion des voix ne régna plus, pas même au bâtiment de la Tour de Babel, qu'elle régnoit parmi ces malheureux ; chacun effrayé raconta une histoire différente suivant le degré de la foiblesse de son imagination ; ils parloient tous à-la-fois, sans même s'appercevoir qu'ils ne s'entendoient pas. Il est doux, dit-on, de se ressouvenir de ses maux passés. Nos gens vérifierent le proverbe ; car ils trouverent tant de charmes à babiller, qu'aucun d'eux ne remarqua que l'unique chandelle qu'ils avoient, tiroit à sa fin. Déjà même la mere de Cidalise alloit en déléguer trois ou quatre ; elle se préparoit à se faire ac om-

pagner de tout ſon monde, pour aller ſçavoir ce qu'étoit devenue notre Princeſſe fugitive; mais la lumiere qui finit tout-d'un-coup replongea la bande imprudente dans des frayeurs qui allerent juſqu'à interdire le moindre mouvement, & que le jour ſeul put entierement diſſiper. Ils paſſè-rent donc encore trois ou quatre heures tous entaſſés dans cette chambre; & je les laiſſe, reſpirant avec plus de peine que les aſthmatiques, attendre & preſſer par les vœux les plus ardents, le jour qui doit terminer leur crainte, montrer à la mere de Cidaliſe la fuite de cette Princeſſe, & lui faire enfin déméler la vraie cauſe de l'aventure qui les avoit troublés, en apprenant l'arrivée de nos Aventuriers chez elle, l'accueil obligéant que ſa fille leur avoit fait, & lui faire juger que c'eſt avec Pharſamon que fuit Cidaliſe. Revenons à nos Amants. Tout conſpira à favoriſer leur fuite; la terreur panique excitée par Cliton, & la fin ſubite de la lumiere, qui retint tous les gens de la maiſon renfermés dans une chambre.

Ils eurent donc le loiſir de s'éloigner, & de ſe mettre à l'abri des pourſuites qu'ils redoutoient. Quand Pharſamon & Cidaliſe ſe virent en pleine campagne, & qu'ils s'apperçurent qu'ils étoient à pied, peu s'en fallut que Pharſamon ne ſe ré-

ſolût de retourner chez la Magicienne pour tirer de ſon écurie le nombre de chevaux qu'il leur falloit : mais Fatime & Cidaliſe le détournerent de cette action, qui lui auroit auſſi-bien réuſſi que la premiere ; & ſur-tout Cliton qui n'avoit encore oſé quitter la baſque de l'habit de ſon maître, & qui lui dit : eh ! où allez-vous, Seigneur ? Car il eſt bon de remarquer, par parenthèſe, que le danger imaginaire dont Cliton ſe voyoit tiré par la valeur de ſon maître ; l'idée des diables qu'il croyoit avoir couru après lui, & qu'il avoit vu fuir à la lueur de l'épée de Pharſamon : il eſt bon, dis-je, de remarquer que tout cela avoit agi dans ſon cerveau d'une maniere encore plus efficace, pour ainſi dire, que la lecture de tous les Romans ; qu'alors il avoit un véritable reſpect pour Pharſamon, & pour le métier qu'ils profeſſoient tous deux, parce qu'il croyoit devoir bien plus sûrement conclure par lui-même, que tout ce qu'on rapportoit des anciens Chevaliers étoit vrai, par comparaiſon à ce qu'il venoit de voir : ainſi le terme de Seigneur dont il qualifia alors Pharſamon, contre ſon ordinaire, étoit l'effet prompt & vif qu'avoit produit dans ſa tête l'aventure en queſtion. Eh ! où allez-vous, Seigneur, lui dit-il ? Ne cherchez point à irriter

le diable. Voyez-vous! nous avons besoin de vous, & je ne donnerois pas une obole de moi, de Fatime & de la Princesse, si vous nous perdez de vue d'un instant. Qui sçait même si le diable n'est pas autour de vous qui vous inspire cette méchante pensée, pour pouvoir plus sûrement nous gober tous trois? Quand vous n'y serez plus, nous aurons beau crier au meurtre, il nous avalera la tête la premiere. Croyez-moi, Seigneur, ayez pitié de votre fidele écuyer, qui jure de vous fermer les yeux, si vous venez à trépasser avant lui; ayez pitié de Fatime qui me vaut bien, & plus, & de la Princesse qui vaut encore davantage. Ce discours, au tour près, qui tenoit toujours d'un caractere un peu grossier, fut au reste prononcé d'un maniere si persuasive, qu'il parut beau, touchant, & digne de l'écuyer du grand Pharsamon, qui véritablement ne s'étoit jamais trouvé dans une réplétion de satisfaction de lui-même plus complette: car aux paroles de l'écuyer, la belle Cidalise en ajouta d'autres. Non, Seigneur, lui dit-elle: gardez-vous bien de vous exposer encore à cette sinistre aventure. Dieux! vous péririez! Est-il rien pour moi de plus affreux? Je ne sçaurois aller loin à marcher; j'en conviens; mais suis-je la premiere Princesse qui

ſe trouve dans l'embarras? Souvenez-vous, Seigneur, que les peines où nous ſommes ſont un ſûr préjugé du bonheur qui nous attend ſans doute, quand nous aurons retrouvé nos parents. Pour à préſent, tâchons par de juſtes meſures de remédier à l'inconvénient qui nous arrête.

Eh bien! Madame, répliqua Pharſamon, ma volonté ſera toujours ſoumiſe à la vôtre. Vous êtes la ſouveraine de mon cœur; vous voulez que je reſte, & je le ferai. Voyons, comme vous dites, à pourvoir au préſent inconvénient. Là-deſſus Cidaliſe, à l'aide de Pharſamon qui lui donna la main, s'aſſit ſur un gazon que la lueur de la lune feſoit paroître aſſez beau. Le Chevalier prit place auprès d'elle; Fatime alla ſe mettre un peu plus loin à la droite de ſa maitreſſe; & Cliton, ombre aſſidue de ſon maître, s'aſſit tout auprès de lui, en lui demandant excuſe s'il ne s'éloignoit pas davantage.

Chacun ayant pris place, on commence à conſulter ſur ce qu'il étoit à propos de faire. Ne ſemble-t-il pas, dira mon Critique, que c'eſt le Sénat de l'Aréopage qui va décider d'une importante affaire? où ne diroit-on pas que c'eſt le Conſeil du Roi Priam pendant le Siege de Troye, ou tout au moins le récit des aventures de Télé-

maque, qui tient attentives Calipſo & ſes Nymphes ? Je ſuis charmé, Monſieur le Critique, que la ſéance de nos quatre perſonnages ſur le gazon vous donne occaſion de citer Troye, Priam, l'Aréopage & Télémaque; je ne m'attendois pas à de ſi grandes comparaiſons: mais continuons. Pharſamon entama le diſcours. A peine avoit-il prononcé les quatre premiers mots, que Cliton, preſſé d'opiner, l'interrompit bruſquement, en ouvrant cet avis de bon-ſens. Seigneur, & vous, grande Princeſſe, qui m'écoutez ici, je vous remercie de l'attention que vous me donnez. Je n'aurois jamais dit que j'euſſe eu de pareils Auditeurs; &, par parenthèſe, il eſt bon de placer ici certain vieux proverbe que j'ai ſouvent entendu dire par un certain vieux oncle à moi. Je dis vieux, car je crois qu'il étoit auſſi vieux que ſon proverbe, puiſque c'eſt lui qui l'avoit fait. Qui grand voit, grand lui vient. Si j'étois toujour reſté parmi nos poules & nos bœufs, je n'aurois harangué que dans la baſſe-cour & dans l'écurie. Or, pour venir à la ſolution, eſt-il beſoin de nous aſſeoir ici ſur l'herbe avec tant de cérémonie, où nous courons riſque de gagner un bon rhumatiſme, qui vengeroit le diable, pour ſçavoir ce que nous devons faire pour avoir des

chevaux? Le temps que nous perdons, nous ne l'employons pas. Peut-être tout l'enfer eſt à notre quête, s'il a pris le chemin que nous avons tenu; les diables ont bonnes jambes, & nous ſommes fatigués : adieu la voiture. J'opine donc que la premiere choſe que nous devons faire, c'eſt de fuir d'ici, & de voir pendant que nous trotterons, comment nous nous y prendrons pour avoir des chevaux. Car, prix pour prix, il vaut bien mieux que Madame la Princeſſe en ſoit quitte pour s'écorcher les jambes, que s'il falloit qu'elle tombât entre les mains du diable, qui lui en veut, & à vous auſſi; elle regretteroit tout à loiſir les écorchures qu'elle auroit évitées. Outre cela, nous ſerions pris auſſi, nous autres; & par ma foi! vaille que vaille, mes jambes me ſauveront la vie, dûſſent-elles tomber de mon corps comme deux béquilles. Croyez-moi donc, grande Princeſſe; & vous, notre libérateur : quittons cette place. Il ne ſeroit plus temps d'avoir des chevaux, quand nous ne pourrions plus voyager; ce ſeroit ce qu'on appelle de la moutarde après dîner : mais arrêtez encore un moment; car, comme on dit, en courant l'on s'en-va, un ruiſſeau qui coule ne demeure pas, un clou chaſſe l'autre, & c'eſt tout. Par ainſi... car il me vient de venir

une ſalutaire penſée qui nous peut tirer de peine, pourvu que le diable ne s'en mêle pas. Marchons juſqu'à la premiere maiſon ou métairie que nous trouverons; mais en marchant doublons les morceaux; & quand nous ſerons arrivés à cette métairie, nous ne ſerons plus ici. Ne m'interrompez pas, ſur-tout; car je ne ſçais plus où j'en ſuis: c'eſt à force d'eſprit que je le perds; j'y ſuis. Quand nous ſerons arrivés là, nous demanderons à acheter des chevaux; les payſans ont toujours quelque mauvaiſe roſſe à vendre, & il ne nous en faut pas davantage pour nous éloigner entièrement.

Quelque impatience qu'avoit eu Pharſamon de voir finir Cliton, le conſeil qu'il donnoit lui parut cependant d'aſſez bon-ſens: il demande à Cidaliſe ſon avis, qui ne retrancha rien de ce que l'écuyer venoit de prononcer. Oh! s'écria Cliton, glorieux d'avoir trouvé du remede à leur embarras, il y en a bien au conſeil de notre Bailli qui ne me valent pas! J'étois né pour porter un bonnet à cornes, mais je dis des cornes d'importance, & non pas de celles qui viennent aux peres de famille; car pour ces cornes-là, il ne faut pas ſçavoir grand'choſe pour les porter.

Pendant que Cliton déployoit ainſi la gaieté de

ſon cœur ; & que, ſemblable à ceux qui, échappés du naufrage, goûtent en paix ſur le rivage le plaiſir de ſe voir à l'abri des flots, il babilloit avec une volubilité de langue que lui inſpiroit le plaiſir d'avoir ſauvé ſa vie ; Pharſamon & Cidaliſe s'étoient levés, & ſe déterminoient à choiſir le chemin qui leur paroîtroit le plus uni. Le choix eſt fait; déjà ils marchent; Cidaliſe eſt entre ſon Amant & Fatime, qui la ſoutiennent ; Cliton marche à côté de ſon maître pendant quelques moments.

Cependant, quand il ſe ſent un peu éloigné, il s'apperçoit qu'il a manqué à la bienſéance en n'aidant point Fatime à marcher : il a pour la premiere fois du regret d'un oubli qui lui paroît indigne d'un homme qui fait profeſſion d'être le compagnon du plus grand Chevalier de l'univers. Dans cette réflexion, il quitte inſenſiblement le côté de Pharſamon, & va très-doucement ſe ranger du côté de Fatime ; il la gracieuſe en l'abordant d'un air demi-ruſtre & galant. Belle Fatime, lui dit-il, je vous demande pardon, ſi je vous ai laiſſé marcher toute ſeule comme une galeuſe ; c'eſt que je n'ai pas cru que, dans l'occaſion où nous ſommes, vous & moi, Monſeigneur & ſa Princeſſe, il fallût.... Vous entendez mieux que moi ce que je

veux

veux dire : c'eſt que j'ai cru que nous étions obligés d'accompagner chacun notre maître; ainſi excuſez, s'il vous plaît : à préſent je ne crois plus cela ; ( car je m'apperçois qu'il n'a plus beſoin de moi ; ) je m'ennuye auprès de lui, & vous me permettrez de babiller un peu avec vous. Je ſuis un peu pie de mon naturel : les femmes le ſont tout-à-fait ; & , ſi nous nous mettons à parler, nous nous en acquitterons auſſi-bien que de notre ſouper, quand nous avons bon appétit. A ce diſcours mixte, je veux dire compoſé de badinerie romaneſque & campagnarde, la belle femme-de-chambre croit devoir répondre d'un ſtyle dans le même goût ; car ce qu'il y avoit de campagnard & de ruſtre dans celui de l'Écuyer lui avoit échappé en faveur de la plaiſanterie demi-romaneſque qu'elle avoit cru y remarquer. En vérité, Seigneur, lui dit-elle, je ne ſçaurois que penſer de votre indifférence; il y a près d'une heure que nous marchions ſans que vous vous ſoyez donné la peine d'approcher ; j'étois dans une véritable colere, & je vous ferai payer ſans doute cette heure de temps que vous avez négligé de paſſer avec moi : en attendant cauſons, j'y conſens bien encore : je ne veux pas vous faire tout le mal que je pourrois.

On s'étonnera ſans doute de la converſation que

je fais faire à nos deux Sujets ſubalternes. Cidaliſe, dira-t-on, eſt entre Pharſamon & Fatime : comment donc Fatime peut-elle, ſans bleſſer ce reſpect exact qu'elle doit avoir pour ſa maitreſſe, comment peut-elle babiller comme une pie avec un homme auſſi babillad qu'elle, & dont la voix, aſſortie au caractere, n'étoit pas auſſi plus délicate ?

Oh ! je réponds à cela que... mais plutôt je n'y réponds rien du tout ; la queſtion n'en vaut pas la peine. Ne peut-on pas ſe dire tout ce qu'il faut là-deſſus ? Cidaliſe avoit la tête tournée du côté de Pharſamon, & feſoit avec lui une converſation à part, pendant que Cliton & Fatime, le plus bas qu'ils pouvoient, ſe contoient leurs raiſons. Si cela paroît impoſſible, je renvoie ceux qui croiront que cela ne ſe peut, à l'expérience. Il me ſemble, à moi, que rien n'eſt plus facile, & je vois cela auſſi clair que le jour.

Or, pour revenir à nos gens, il y avoit près de deux heures qu'ils cheminoient : déjà Cidaliſe, en Princeſſe qu'on a gâtée, & qui en eſt à ſa premiere échappade, témoignoit, en geignant, combien elle étoit prête à ſe rendre. Pharſamon ſoupiroit de la cruauté du ſort qui s'attaquoit toujours à la vie des plus illuſtres Princeſſes. O

Dieux ! s'écrioit-il, par une noble ſenſibilité à la laſſitude que ſentoit Cidaliſe, ô Dieux ! les grandes deſtinées paieront-elles toujours par les plus triſtes accidents la nobleſſe que les Dieux y ont attachée ? Ma Princeſſe, l'état où vous êtes a été celui de preſque toutes vos pareilles ; leur fermeté a ſurmonté tout : ſurpaſſez-les dans la vertu qui les a rendu victorieuſes, comme vous les ſurpaſſez déjà, & par l'éclat de votre naiſſance, & par la nouveauté des aventures dont vos jours paroiſſent être tiſſus.

Cependant on avance à force de marcher : ils apperçûrent, à la lueur de la lune, une maiſon aſſez grande, où, de loin, il ſembloit qu'il y eût encore de la lumiere dans quelques chambres. Nos voyageurs ſe hâtent d'y arriver : allons, Madame, dit alors Pharſamon ; le Ciel ſemble être dans nos intérêts, avançons. Enfin ils arrivent. En entrant dans la cour, le bruit de nombre d'inſtruments vient agréablement frapper leurs oreilles : les cuiſines de la maiſon ſont pleines de cuiſiniers qui préparent d'excellents mêts, pendant que d'autres domeſtiques rapportent tour-à-tour, & deſſervent des viandes. Tout annonce la joie ; ce n'eſt qu'éclats de rire, que murmure de voix d'hommes qui ſe divertiſſent, qui chan-

tent & qui mangent. Dans une ſalle baſſe ſont des payſans & des payſannes qui danſent au ſon d'une muſette. Pharſamon & Cidaliſe s'arrêtent un moment dans la cour pour écouter tout le bruit & pour juger de ce que c'eſt. Cliton ſe ſent renaître. Il me falloit cela, dit-il en ſe tournant vers Fatime, pour me remettre entierement; pour le coup le diable nous a quittés: avançons, Madame, & en paſſant, examinez, s'il vous plaît, la qualité que je vous donne; ſouvenez-vous de ce dont nous ſommes convenus.

Après ces mots, Pharſamon dit à Cidaliſe qu'il étoit à propos de ſçavoir où ils étoient, & pour cet effet il appelle Cliton, qui, plus vif & plus alerte qu'il n'avoit été tremblant, ſe préſente, & lui demande ce qu'il veut. Allez-vous-en, lui dit Pharſamon d'un ton de voix ſérieux, différent de celui qu'il avoit ordinairement; allez-vous-en parler à ces gens, priez-les d'avertir leur maître qu'on voudroit lui dire un mot.

A peine Pharſamon a commandé, que déjà Cliton eſt à moitié chemin: il vôle; le fumet des viandes eſt un appât qui l'entraîne, & la joie univerſelle qu'il voit répandue dans la maiſon, remplit ſon âme d'une gaieté d'autant plus ſenſible qu'elle avoit ſuivi l'état le plus triſte. Il entre

dans la cuisine. Ceux qui le voient entrer, & qui sont surpris de voir un inconnu, lui demandent à qui il en veut. Dieu vous garde, leur répondit-il en ôtant son chapeau de dessus sa tête pelée, Messieurs : c'est apparemment ici le pays de Cocagne, vous avez ici plus de viandes qu'il n'en faudroit pour engraisser tout un Village. Or çà, ce n'est pas cela que je veux vous dire : mais marguienne ! on a toujours envie de parler de ce qu'on voit, & de ce qu'on sent encore plus ; voyez-vous ! C'est que voilà des perdrix qui ont bonne mine, & je viens ici pour vous prier de dire à votre maître d'avoir la bonté de m'en donner..... Eh ! non, non, ce n'est point cela : foin de moi ! je me trompe toujours ; aussi la cuisine n'est-elle pas faite pour haranguer, je me servirois mieux de mes dents que de ma langue ; mais excusez, s'il vous plaît, si je ne parle pas si bien que je mange, vous m'entendez bien ; vous avez de l'esprit & bonne chere, & moi bon appétit, & cela vient comme une semelle de cuir aux souliers : or, je voulois donc vous prier... Oh palsanguienne ! priez nous donc toute la nuit ; mais nous avons autre chose à faire que de vous entendre, dit certain gros & crapu marmiton en saussant une cuisse de dindon dans un saupiquet,

& en l'emportant tout entier avec ses dents. Mettez-vous plutôt dans ce coin-là, on va vous donner un reste de fricassée de poulets avec du vin tout votre saoul; vous nous en prierez après de meilleur cœur. Comment! Monsieur le marmiton ou cuisinier, répartit l'écuyer; vous parlez mieux que votre broche ne tourne.

Cliton alloit en dire bien davantage, & peut-être eût-il, alléché par la fricassée, oublié de revenir à son maître qui l'attendoit dans la cour impatiemment; mais les noms de marmiton & de cuisinier, qu'il avoit confondus, courroucerent le cuisinier, qui, assis sur une table, prenoit avec ses cinq doigts trois ou quatre andouilles à la fois d'un plat éloigné de lui de la longueur de son bras. Au peu de différence qu'il vit que Cliton fesoit de lui avec un marmiton, il s'arrêta en le regardant fixement, tenant en main quatre andouilletes qu'il alloit porter à sa bouche, dont les deux extrémités, qui étoient les oreilles, étoient reluisantes de graisse. Parlez donc, lui dit-il son bonnet sur l'oreille, & se quarrant d'une main, sans s'appercevoir que les andouillettes, qu'il tenoit de l'autre, dégouttoient par-tout sur lui; parlez donc, âne ou bœuf, peu m'importe des deux, où avez-vous appris que

marmiton & cuiſinier ne ſoient qu'un ? Sçachez, Monſieur le cheval, que vous auriez beſoin d'une étrille. Oh ! Dame, répartit Cliton, affectant d'être doux, de crainte qu'irritant le cuiſinier, le vin & la fricaſſée de poulets ne fuſſent perdus pour lui, quand je dis marmiton, je m'entends bien, & c'eſt à cauſe de la marmite que vous faites bouillir: je ne ſuis pas ſi ſot que je ſuis gros, je ſçais ce que c'eſt que de bons morceaux, & l'honneur que l'on doit à ceux qui les apprêtent: vive les cuiſiniers ! Dieu béniſſe leur poſtérité. Si j'étois Roi, je les marierois tous, de peur qu'ils ne mouruſſent ſans enfants: les marmitons ſont de plaiſants tourne-broches pour faire comparaiſon. A cet imprudent mot de *tourne-broche*, ſe levent deux ou trois écumeurs de pots, de qui le vin & le feu échauffoient la tête: à qui en veut donc ce faquin-là ? s'écrierent-ils: morbleu ! feſons-le bouillir dans la grande chaudiere. Bon ! répliqua Cliton au déſeſpoir contre le deſtin qui s'armoit contre lui pour le ſevrer de la fricaſſée, laiſſez-moi plutôt comme je ſuis, je ne vaux rien ni bouilli, ni rôti, ni en ragoût. Vous vous moquez donc des marmitons, l'ami ? dit l'un en s'approchant: vous mériteriez bien quelques coups d'écumoire. Oh palſembleu ! Meſſieurs, répliqua

Cliton à ſon tour, un peu piqué de l'inutilité de ſes excuſes, & raſſuré par la préſence de ſon maître, qui viendroit au moindre bruit, pour un pauvre petit mot que j'ai lâché ſans y penſer, vous faites autant de bruit qu'un mouſquet qui crève : ç'auroit été bien pis, ſi je vous avois appellé laveurs d'écuelles : car ſans reproche, vous l'êtes ; mais marguienne ! quand on eſt trop gras on ne ſe connoît plus ; parce que vous êtes parmi les perdrix & les fricaſſées, vous êtes auſſi glorieux que vous êtes craſſeux : eh ! la, la, vos tabliers ſont de toile, la graîſſe y tient encore ; vous n'avez qu'à la ſentir, quand vous oublierez votre nom.

Ce diſcours un peu vif fut à peine achevé, qu'un des marmitons tirant un torchon de deſſous ſon bras, en brida violemment le nez à Cliton, en ajoutant à cette inſulte : tiens, dis-moi comment je m'appelle, bourrique que tu es? A ce coup, que la fricaſſée & le vin ne furent point capables de balancer dans le cœur de Cliton, tout gourmand qu'il eſt, le feu lui monte au viſage : je vous prends à témoin, dit-il, en s'adreſſant au cuiſinier, comme il me frappe : vous êtes obligé de prendre mon parti, Monſieur le cuiſinier ; car c'eſt à votre honneur & gloire que je

ſuis en querelle : & s'il recommence, je le bourre d'un coup de poing dans le muſeau. Le cuiſinier, à ces mots, ſe croyant effectivement inſulté lui-même de la hauteur avec laquelle cet homme avoit relevé la diſtinction que Cliton feſoit de lui avec le marmiton : pourquoi frappes-tu cet homme, lui dit-il ? laiſſe-le en repos, ou ce ſera à moi que tu auras à faire. C'eſt bien penſer, repliqua l'écuyer, & par avance il me prend envie de lui rendre ce qu'il m'a donné. Tu n'oſérois, répartit le marmiton. Oh ! palſanguienne, dit l'écuyer, j'ai autant de cœur que d'appétit; & tiens, & voilà pour toi. Au coup que reçut le marmiton, il avance un pas, & ſe jette ſur l'écuyer : Cliton crie à ſon ſecours : jour de Dieu ! dit-il, Monſieur le cuiſinier, défendez donc ceux qui font la guerre pour vous. Le cuiſinier n'avoit pas beſoin d'être excité; les loix qu'il avoit preſcrites au marmiton, & qu'il avoit paſſées, étoient ſuffiſantes pour échauffer ſa bile animée déjà, & par le feu, & par le vin; il ſe leve de deſſus une table qui lui ſervoit de ſiége, & jette au nez du marmiton une carcaſſe de volaille qu'il venoit de prendre. Le marmiton, qui tenoit notre écuyer aux cheveux, ſe ſentant rudement frappé, crie : à moi, Pierrot, Chriſtophe, & autres gens de cette

espece. Effectivement les appellés viennent à son secours, pendant que ceux de la maison se rangent du parti du cuisinier; car il est bon d'avertir que c'étoit une noce qui causoit la fête de la maison, & que le cuisinier, pour être aidé, avoit engagé nombre de gens de cuisine à venir travailler avec lui.

Voilà donc la guerre allumée dans la cuisine. De pesants coups de poing, des coups de poëles, des lêchefrites sont les armes des combattants; la place, quoique grande, ne suffisoit pas pour près d'une douzaine de guerriers: déja maintes bosses à la tête témoignent avec quelle vigueur on combat; le sang même coule ou du nez ou de la bouche, tout se renverse, le cliquetis des armes est bruyant; la table, les coffres sont à terre, & la noirceur que les poëles & les chaudrons contractent à la cheminée, passe & défigure le visage de ceux qui en sont frappés.

Qui pourroit décrire les hûrlements, les cris bachiques de nos vaillants goujats? tout sert d'armes dans la mêlée; les assiettes, les plats, les bouteilles, le vin même est la victime de leur fureur: des poulets entiers, des demi-levreaux, & tous les restes des mêts qu'on avoit rapportés, sont les traits dont on combat de part & d'autre:

on en voit qui, se disputant un plat de ragoût pour se le jetter à la tête, trempent les doigts dans la sausse, & les rapportent après mutuellement sur leurs visages, pendant que deux autres, renversés à terre, se roulent dans une lèchefrite pleine de graisse.

Cependant le bruit & le tumulte se font entendre; les plus maltraités font des cris nourris, qui retentissent dans la salle où l'on danse au son de la musette. Pharsamon, Cidalise & Fatime, qui s'ennuyoient de la lenteur avec laquelle Cliton s'acquittoit de sa commission, au tintamarre qui frappe leurs oreilles, s'approchent dans l'instant que toute la bande des danseurs venoit aussi pour sçavoir d'où venoient les cris lamentables qu'ils entendoient. Pharsamon avance le premier, & entre dans la cuisine, il appelle Cliton d'une voix puissante: mais hélas! le pauvre garçon n'étoit guères en état de lui répondre: il le voit dessous deux ennemis, qui pour poussiere lui font mordre, & lui font écraser de son visage une tourte; que, dans un autre temps, il se seroit trouvé trop heureux de manger morceaux à morceaux. En même-temps il est frappé lui-même par une perdrix toute entiere, que le hasard conduit; il est frappé, dis-je justement à l'estomach; il re-

cule dans une irréſolution de ce qu'il doit faire. D'un côté, ſon écuyer eſt maltraité, c'eſt à lui à le défendre; de l'autre, quel parti le grand Pharſamon peut-il prendre parmi des combattants, qui n'ont pour arme que l'attirail d'une cuiſine? Tout-d'un-coup cependant il ſe détermine, il fait briller dans ſa main ſon épée redoutable, & s'écriant d'une voix impérieuſe: viles canailles, dit-il, je vous extermine tous, ſi vous ne lâchez mon écuyer. Au fer qui brille, les plus près de la porte ſortent & s'enfuient, ſaiſis de la crainte de la mort, & s'imaginant que Pharſamon eſt tout au moins le centieme gendarme qui va paroître; ce premier trait de poltronnerie que le grand Chevalier avoit bien prévu, acheve de le réſoudre à chaſſer les autres de même; il approche de ceux qui tenoient Cliton, les frappe du plat de ſon épée: la différence des armes effraie d'abord ceux-ci; mais le péril preſſant leur rend le courage; ils quittent Cliton, & ſe jettent ſur Pharſamon, dans l'inſtant qu'il ramenoit ſon épée; les uns le ſaiſirent aux jambes, d'autres par les bras: il tombe enfin, mais d'une chûte qui le venge: car tous ſes ennemis tombent avec lui, de maniere que Pharſamon en tient deux ſous lui: ſon épée eſt encore entre ſes mains; mais en ennemi

généreux; il refuſe de s'en ſervir contre ceux qu'il ne tient qu'à lui de ſacrifier à ſa gloire offenſée.

Nos goujats, peu touchés de la nobleſſe avec laquelle le Chevalier en uſe avec leurs compagnons, s'arment, l'un d'un poëlon, l'autre d'un écumoir, & déploient leurs bras ſur ſes épaules, qui retentiſſent des grands coups qu'on leur porte. Dieux! qui l'eût jamais cru que ces épaules, auxquelles le ſabre ou l'épée ſeule devoit porter des atteintes, fuſſent indignement profanées par des meurtriſſures d'une eſpece ſi honteuſe! O ſiecle! ô mœurs! autrefois pareil accident eût été ſuivi du carnage de tous ceux qui travailloient à la cuiſine; les Chevaliers, juſtement irrités, auroient, dans la rage d'un tel affront, exterminé les cuiſiniers, les marmitons, leurs fils, leurs neveux, leurs femmes, peres, meres, ayeux & toute la race, & peut-être auroient-ils fait défenſe au genre humain d'en renouveller jamais l'eſpece: ce noble temps n'eſt plus; mais les coups que reçoit Pharſamon ne ſont pas la ſeule indignité que commettent ces malheureux. O ſoleil! c'eſt ici ſans doute que l'horreur de ce qui va ſuivre, t'auroit encore fait une fois reculer.

Cidaliſe & Fatime, quand Pharſamon entra dans

la cuiſine, étoient ſur le pas de la porte. Dès que Cidaliſe eut vu qu'on attaquoit Pharſamon lui-même, ſa tendreſſe, indignée de l'inſulte qu'une telle attaque portoit à ſon Prince, lui fit perdre à elle-même, & l'attention & le reſpect qu'elle devoit avoir pour ſa propre perſonne : elle voulut l'aller retirer & le délivrer. Fatime l'en avoit empêchée : où voulez-vous aller, Madame, lui dit-elle? Songez-vous qui vous êtes? Que diroient les ſiecles à venir, ſi on liſoit dans l'hiſtoire d'une illuſtre Princeſſe comme vous, qu'elle eût été ſe jetter dans la mêlée, & parmi des hommes qui ne ſont, à votre égard, que des malheureux inſectes, qu'une ſeule de vos paroles peut anéantir, quand il ſera temps? Ce diſcours avoit un peu calmé l'imprudente impétuoſité de la Princeſſe; mais les coups d'écumoire & de poëlon, portés ſur les nobles épaules de Pharſamon, ſaiſirent par contre-coup le cœur de la Princeſſe, d'une animoſité ſi téméraire, que, n'écoutant plus rien de tout ce que pouvoit lui repréſenter Fatime, elle s'échappa d'entre ſes bras, & courut les larmes aux yeux, & comme éperdue, au milieu des vils combattans, qu'elle apoſtropha de cette maniere : Miſérables, que faites-vous? Vous armez vos indignes bras contre un homme reſpectable aux

Princes mêmes? Arrêtez, malheureux, vous périrez. Mais que pouvoit cette harangue, toute vive qu'elle étoit, sur des hommes qui avoient osé se défendre contre une épée? Cependant Cliton qui, dans la chaleur du combat, voit & entend la Princesse; retirez-vous, s'écria-t-il, Madame, n'allez pas vous attirer sur la face quelque coup d'écumoire; retirez-vous, morbleu! En prononçant ces mots, il s'animoit plus que jamais; & la Princesse qui se mêloit parmi les combattants, Pharsamon qui soutenoit vigoureusement pour lui tous les coups qu'on lui portoit, étoient comme des aiguillons qui excitoient sa vaillance; il se battoit par goût, s'imaginant bien qu'il en seroit quitte pour quelques coups d'écumoire réitérés sur les épaules de Pharsamon; il se leva pour s'en venger contre ceux qui ne respectoient pas son dos: les deux marmitons qu'il tenoit sous lui, se relevent; dans la bagarre la Princesse infortunée reçoit un vigoureux coup de poing, porté sur le chignon du coup, elle tombe comme évanouie; & ce fut alors que Pharsamon, plus qu'homme, fit des choses qu'on ne peut rapporter: la rage & le désespoir s'allument dans son cœur; il frappe, à droite & à gauche, de son épée, qui trahit sa valeur, parce qu'elle est épointée.

La néceſſité de ſuivre Pharſamon dans le combat m'a fait oublier de parler de trois ou quatre goujats, qui, dans un coin de la cuiſine, ſe gourmoient deux contre deux, les uns pour le cuiſinier qui étoit du nombre, & les autres contre; le parti du cuiſinier étoit le plus fort : Ah, ah! Meſſieurs les coquins, diſoit-il, d'une voix de baſſon, vous attaquez le chef d'une cuiſine : je vous apprendrai le reſpect que vous me devez. Ces derniers ne demeuroient pas ſans réplique : j'en ſçais plus que toi, diſoit l'un, en accompagnant ſa réponſe d'un coup de pied allongé; & je vais gager, gros cochon, que tu ne ſçais pas faire un ragoût. Tiens, répartoit le cuiſinier, en voilà l'aſſaiſonnement; s'il n'eſt pas aſſez fort, je redoublerai.

On verra la ſuite de ce combat dans la partie ſuivante.

*Fin de la ſixieme Partie.*

SEPTIEME

# SEPTIEME PARTIE.

PENDANT que cette seconde querelle se vuidoit dans la cuisine, Pharsamon, relevé, épouvante ses ennemis, & sa victoire va même jusqu'à les faire fuir. L'état où Cidalise est réduite, lui fait oublier la distance qu'il y a des combattants à lui, il veut les sacrifier à sa vengeance : ceux-ci, pour échapper au fer qu'ils croient assassin, & dont ils n'ont pas le temps de remarquer le défaut, courent çà & là dans la cuisine, en ramassant de temps en temps les débris des viandes, qu'ils jettent à la tête de Pharsamon, en maniere de pierres. Son propre oncle n'eût pas reconnu notre Chevalier dans l'état où il étoit; les mains des goujats avoient imprimé sur son visage des traces de la noirceur des chaudrons; comme si le Dieu des Romans, s'il en est un, pour sauver à l'illustre Pharsamon la confusion de se battre contre de tels ennemis, eût voulu, pour un temps, lui donner avec eux ces traits de ressemblance, pour l'assortir aux autres combattants, & le déguiser aux yeux de ceux

qui le regarderoient. Les goujats, enfin, plient devant lui; chacun d'eux s'efforce d'échapper à sa colere; ils reculent épouvantés, ils fuient & montent les degrés qui conduisent aux appartements. Pharsamon, plus furieux qu'un lion, court après eux & les poursuit, son épée d'une main, & une léchefrite de l'autre, qu'il avoit ramassée pour s'en servir comme de bouclier, contre les morceaux de volaille ou gibier, qu'on lançoit sur lui. Ces malheurenx, qui, de l'air dont les poursuit Pharsamon, jugent que c'est fait de leur vie, s'ils ne cherchent un lieu de sûreté, dans la crainte qui les transporte, entrent, en courant, dans la chambre où mangent leurs maîtres : la compagnie étoit grande, nombre de Gentilshommes d'alentour y étoient avec leurs femmes; on étoit à la fin du repas, chacun chantoit sa chanson, ou commençoit à parler des yeux à celle que le vin, le caprice ou le penchant lui peignoit la plus aimable.

Ces malheureux trouble-fêtes jetterent l'alarme dans toute la compagnie : chacun se retourne aux cris qu'ils font; &, semblables à ceux que la tête de Méduse arrêtoit & rendoit immobiles, l'un tient un verre en main, qu'il alloit boire; l'autre tient un bras suspendu qu'il allongeoit, pour pren-

dre quelque chose, pendant que celui-ci interrompt, la bouche ouverte, un discours ou une chanson qu'il avoit commencée : on en voit un qui, saisi du bras d'une belle, se retourne la bouche penchée dessus, sans y donner la caresse dont il la menaçoit.

Cependant nos fuyards ou marmitons éperdus s'écrient : Messieurs, sauvez-nous la vie. A peine eurent-ils prononcé ces mots, que Pharsamon entre avec eux dans un attirail plus propre pourtant à faire rire qu'à épouvanter ; son visage noirci prouve déjà que la bataille a été opiniâtre, & la léchefrite qu'il tient d'une main ne signifie que trop contre quelle espece d'ennemis il s'est battu ; la colere qui l'agite fait qu'il n'apperçoit presque pas le dérangement qu'il apporte, ni les conviés même : il court, & ne respire que le carnage & la mort. Déjà, pour préluder, l'épouvante de ceux qui la fuient, est cause qu'un nombre de bouteilles, pleines de vin, se brisent par la chûte du buffet renversé ; à cet accident les conviés se levent, tout le plaisir du repas leur paroît évanouï : à peine sont-ils levés, que les fuyards, courant au milieu d'eux, à force de pousser, en renversent quelques-uns de qui la fumée du vin a déjà brouillé la cervelle ; la chûte de ceux-ci jette

une nouvelle confufion. qui, poûr furcroît de malheur, eft fuivie du renverfement de la table. Quel défaftre ! grand Dieu ! eft-ce ici un fecond repas des Lapithes? Plus de vin, plus de mêts, plus de verres, tout eft brifé; accident de mauvais augure pour un mariage dont les fujets, par bonheur pour eux, ont déjà, depuis deux heures, couronné la cérémonie.

Cependant à ce défordre qui paroît effroyable, & dont les Dames, ennemies du bruit, font épouvantées, les unes en criant fe fauvent çà & là; celle-ci defcend l'efcalier fans fçavoir ce qu'elle fait; l'autre pouffe une porte, parcourt des appartements, arrive enfin jufqu'à celui des époux, dont par fes cris effrayants elle trouble la félicité. Les Cavaliers au défefpoir contre ceux qui terminent leurs plaifirs, s'efforcent d'abord de faifir Pharfamon, ils chercherent leurs épées; mais où font-elles? Le moyen de les trouver? les domeftiques les avoient emportées dans une autre chambre; ils s'arment donc, l'un d'une chaife, l'autre d'un tabouret, celui-ci d'une bouteille à demi-brifée, dont il tâche de frapper l'invincible Chevalier. Plus ferme qu'un roc, il reçoit nombre de coups des meubles qu'on lui jette à la tête; mais il a le plaifir de voir fes ennemis reculer de temps

en temps, s'embarraſſer les uns dans les autres, & tomber. Il n'en veut cependant qu'aux marmitons; pour arriver juſqu'à eux, il marche & trépigne ceux qui ſont tombés. Que de doigts, que de mains meurtries! Arrête, arrête, s'écrie l'un; à moi, s'écrie l'autre: mais la léchefrite & l'épée ſont des armes dont tous éprouvent les atteintes.

Pendant que ce charivari ſe paſſe dans la chambre où ſe feſoit le repas, une des Dames, qui avoit cherché ſon ſalut dans les appartements, & que la frayeur avoit conduite juſqu'à celui des nouveaux mariés, les prie de vouloir lui ouvrir. Quel contre-temps! Cependant les cris prouvent qu'il eſt arrivé quelque choſe de funeſte. L'Amour, dit-on, n'aime point les alarmes. Nos Époux interrompus ſont livrés à l'inquiétude; l'Amour s'envôle, & les laiſſe à tout ce qu'un pareil accident peut apporter de trouble. L'Époux infortuné ſe leve, jette ſur ſes épaules une robe de chambre, qu'il n'avoit pas quittée pour reprendre ſitôt; il ouvre la porte: qu'eſt-ce, dit-il Madame? & à qui en voulez-vous? Ah! Monſieur, répond la Dame, dont la frayeur a faſciné les yeux, on ſe bat dans la chambre du repas! des inconnus ſont venus l'épée à la main pour

tout tuer. A ces mots, que la mariée entend de son lit, elle se leve en criant: ah! mon pere! ah! ma mere! Ils sont peut-être assassinés. Cette juste crainte la saisit, elle quitte le lit en chemise, & avec une précipitation qui effarouche & qui écarte une de ses pantoufles dessous le lit: elle la cherche quelque temps; mais enfin elle prend le parti de n'en avoir plutôt qu'une: son mari veut en vain la retenir & l'assurer qu'il y court, c'est une fille bien née, à qui le danger où se trouvent ses parents fait perdre la tête; elle échappe des mains du mari, couverte seulement d'un cotillon, qui lui tient au cou: elle vôle un pied en pantoufle, & l'autre n'ayant pour toute semelle que la chair. Le jeune époux la suit, & la Dame reste dans la chambre. Nos Amants, car ils le sont encore, arrivent dans le lieu où se passe le combat: la mariée appelle tantôt son pere, & tantôt sa mere; l'époux se mêle parmi les combattants; il n'en est pas un dont la tête soit couverte, les chûtes fréquentes & l'agitation ont fait tomber les perruques, & les chapeaux. Dans deux coins de cette chambre, sont deux Dames comme évanouïes, dont deux Cavaliers tâchent de rappeller les esprits, pendant que leurs maris sont dans la mêlée, &, sans attention au tendre

ſecours que des étrangers donnent à leurs femmes, s'expoſent en nigauds à des coups de léchefrite.

Cependant un ou deux des marmitons, qui ſortent de la chambre, déterminent Pharſamon à les ſuivre; il mépriſe les autres, il ſort en pourſuivant ſes véritables ennemis. Les Cavaliers qui reſtent ſe regardent tous, & ſemblent ſe demander ce que cela ſignifie. Les époux trouvent chacun leurs parents qui ne peuvent les inſtruire de ce qui a pu cauſer cette ſiniſtre aventure; ils ſont conſternés, & leur ſurpriſe ſuſpend l'envie qu'ils ont de ſçavoir d'où provient le déſordre.

Mais un malheur eſt toujours ſuivi d'un autre; c'étoit trop peu pour Pharſamon que de voir à ſes yeux, non-ſeulement maltraiter ſon écuyer, mais encore ſa Maitreſſe: il étoit marqué que le ſort épuiſeroit contre lui toute ſa malignité cette nuit-là. Quand il eut deſcendu tous les dégrés, en pourſuivant le reſte des marmitons, ſon ardeur le porta dans la cuiſine, où étoient encore les débris du combat qui s'y étoit donné. O Ciel! Quel ſpectacle s'offre à ſes yeux! Fatime évanouïe parmi des ragoûts & des chaudieres, & Cliton beuglant comme un bœuf auprès d'elle: Madame, ouvrez vos beaux yeux, lui diſoit ce

malheureux écuyer, en lui tenant les mains dont il ternissoit la blancheur par la noirceur des siennes: je m'en vais me tuer avec ce couperet, si vous ne me signifiez que vous êtes en vie; il en étoit là de ses plaintes & de ses regrets, quand Pharsamon entra: Eh! Seigneur, lui dit-il, j'ai tout perdu, Fatime a passé de cette cuisine en l'autre monde, & je suis tout résolu de la suivre! Non, jamais écuyer ne fut plus malheureux que moi! O Romans! ô Romans! l'honneur est bien cher à ceux qui en veulent: ces regrets marquent assez qu'enfin Cliton, à proportion de sa capacité, étoit entré dans le véritable goût des aventures. Pharsamon regarda Fatime d'un air de pitié, digne d'un aussi grand Chevalier que lui, & après avoir donné ce moment à une compassion généreuse & légitime: Où est la Princesse, demanda-t-il à Cliton? Hélas! Seigneur, répliqua l'écuyer, depuis que j'ai vaincu mes ennemis, je ne sçais ce qu'elle est devenue; je l'ai appellée; mais apparemment, ou qu'elle est cachée quelque part, ou qu'elle est sourde, ou qu'elle est trop loin pour m'entendre, car elle ne m'a pas répondu: j'ai vu alors Fatime expirante, & vous jugez bien comment j'ai pris la chose. Dame! chacun a ses soucis.

Cliton alloit continuer de parler: mais Pharſamon à qui il apprenoit qu'on ne voyoit point Cidaliſe, ſortit précipitamment de la cuiſine, en appellant ſa Princeſſe à toute voix; mais hélas! pas même un écho n'oſa lui répondre, de peur de l'accabler encore en trompant ſa douleur. Ah ciel! ma Princeſſe n'eſt point ici, dit-il en levant les yeux! Dieux cruels, ôtez-moi la vie. Ces mots prononcés, une ſubite foibleſſe le fit chanceler: enfin, il tomba à la vue de pluſieurs payſans qui avoient calmé la querelle que les marmitons qui étoient reſtés en bas achevoient de vuider avec Cliton; cet écuyer infortuné, ſans eux, eût ſans doute péri: mais ces payſans avoient retiré ſes ennemis, & les tenoient encore, pendant que Cliton étoit reſté ſeul dans la cuiſine avec Fatime, qu'un coup de poing donné je ne ſçais où, avoit miſe dans l'état où je viens de dire. La chûte de Pharſamon, dont les paroles n'avoient point été compriſes, fit croire à ces payſans (& c'étoient ceux qui danſoient au ſon de la muſette) que notre Chevalier étoit apparemment expiré de quelques bleſſures; ils avancerent pour voir s'il étoit mort: on lui mit la main ſur le cœur, & l'on jugea que ce n'étoit qu'une foibleſſe qui l'avoit fait tomber. Pendant qu'on délibere ſur

le secours qu'il est le plus à propos de lui donner, deux ou trois Cavaliers de la chambre en haut descendoient avec des flambeaux pour sçavoir ce que c'étoient que ces marmitons ou domestiques qui étoient venus se réfugier parmi eux, & après lesquels couroit un homme armé d'une si grotesque maniere : ils approcherent de la troupe des paysans qui tâchoient de faire revenir Pharsamon ; ils le reconnurent pour celui qui avoit tenu la léchefrite, ils s'informerent du sujet de la colere & de l'emportement de ce Cavalier dont l'air & la figure étoient assez distingués. Les marmitons, que les paysans empêchoient d'aller pour achever d'assassiner Cliton, ignorant le fracas qu'avoit produit leur querelle, raconterent au plus juste le sujet de leur combat : le cuisinier, sur-tout, qui étoit parmi ceux qu'on retenoit, de peur qu'il n'étranglât deux ou trois écumeurs de pot étrangers, exagera l'insulte qu'on lui avoit faite à lui en particulier, & l'impertinence de celui qui avoit frappé le domestique du Cavalier évanoui, parce que ce domestique avoit fait une juste différence de lui aux autres marmitons. Ce récit fut accompagné de nombre de jurements & de serments qu'il fesoit, d'embrocher ces marousles-là, s'ils étoient jamais assez hardis pour remettre le pied

dans la cuisine: je me donne au diable, dit-il, en finissant son discours, si je ne fais un hachis de ces animaux-là.

Ces Cavaliers furent, comme il est aisé de penser, très-émerveillés, qu'une querelle pareille eût occasionné le désordre de leur repas: car on acheva de leur raconter comment le Chevalier étoit venu à l'entrée de la cuisine sommer, l'épée à la main, les combattants de lui rendre son écuyer; qu'au refus qu'ils en avoient fait, il avoit été les frapper, & qu'enfin il s'étoit battu lui-même, & avoit été battu, & que, dans sa colere, il avoit poursuivi jusqu'en haut; on ajouta que ce Chevalier étoit accompagné de deux femmes, qui devoient être dans la cuisine, étourdies des coups qu'elles avoient elles-mêmes reçus dans la mêlée; ce dernier article piqua la curiosité de ces Messieurs, qui, sans aigreur pour le Cavalier dont l'aventure étoit trop plaisante pour mériter qu'on eût du ressentiment contre lui, allerent sur le champ dans la cuisine, pour y voir les deux femmes dont on parloit. Les Dames, qui, pour fuir, avoient descendu de la chambre où se fesoit la noce, & qui s'étoit réfugiées les unes dans les étables, les autres dans le fond de la cour, s'apperçûrent que tout étoit calme, approcherent de la troupe; on

les mit tout-d'un-coup au fait, auſſi bien que les autres Cavaliers, qui, n'entendant plus aucun bruit, deſcendirent en même temps, & ſe joignirent comme les Dames, après avoir été inſtruits par ceux qui alloient voir les deux femmes en queſtion. On entra donc dans le champ de bataille, jonché de viandes, de carcaſſes, de poëlons, & de tous les uſtenſiles qui ſervent à la cuiſine. Au milieu de tout cela étoit Cliton, toujours auprès de Fatime qui commençoit à ouvrir les yeux, Cliton, dis-je, qui, dans le moment que la troupe des curieux entra, enthouſiaſmé d'un certain plaiſir qu'il n'avoit point encore ſenti, de ſe trouver, après un combat, à gémir auprès de ſa Maitreſſe évanouïe, citoit à haute voix auprès d'elle, plus de vingt endroits qu'il ſe reſſouvenoit d'avoir lus, & qui approchoient de ſon aventure: vous êtes bien plus heureux que moi, Meſſieurs les anciens écuyers, mes confreres, s'écrioit-il alors ; jamais vous ne vous battiez contre quatre comme j'ai fait, ou plutôt vous ne vous battiez jamais, & vous en étiez quittes pour étancher le ſang de vos Chevaliers, ou pour les prendre entre vos bras ; mais, pour moi, c'eſt bien pis que tout cela, & l'on peut dire, ajouta-t-il d'une voix grave & étudiée, que je vous ſurpaſſe au-

tant en malheurs que ma Maitreſſe, que voilà, ſurpaſſe les vôtres en beauté. Ah! marmitons! ah! cuiſiniers, & tous les ſuppôts que la gourmandiſe à créés pour la cuiſine, paroiſſez ici, venez voir l'état où vous m'avez réduit, au lieu d'une malheureuſe fricaſſée de poulets que vous m'aviez promiſe: venez, canaille maudite, qui privez de l'objet le plus aimable, le plus reſpectable de tous les écuyers paſſés, préſens ou à venir: venez, achevez à coups de poëlon ou d'écumoire, de m'arracher une vie qui m'eſt plus odieuſe, que le fouet aux petits enfants. Ah! ma chere Fatime, vous ne dormez point, vous êtes morte: attendez encore quelques jours, ſi vous pouvez; je mettrai ordre à mes petites affaires, afin de partir plus en repos pour vous joindre. C'étoient-là les lamentations que Cliton fit entendre à ceux qui étoient dans la cuiſine; & qui, ſurpris de l'apoſtrophe extraordinaire qu'il feſoit auprès de Fatime, s'étoient arrêtés par curioſité pour un ſi beau diſcours.

Quand Cliton eut achevé: ah! Meſſieurs, dit-il, venez-vous ſecourir cette belle perſonne qui eſt morte? Apportez du vinaigre, cela eſt fort, & cela fait touſſer. Ayez pitié de ma douleur: vous voyez devant vous l'écuyer fameux du plus grand Chevalier du monde. Voilà ce que c'eſt

que notre fortune : ce ſoir nous ſommes échappés des griffes du diable, & nous tombons quelques heures après dans les pattes des marmitons. Vous avez l'air d'honnêtes-gens, Meſſieurs, peut-être que vous ne valez rien non plus, car la mine eſt trompeuſe : mais du moins ſecourez cette aimable perſonne, qu'un coup de broche ſur les épaules réduit à l'extrémité où vous la voyez ; elle eſt l'écuyere d'une grande Princeſſe, qui peut-être, à préſent, eſt rapetiſſée de moitié par la frayeur : qu'on la cherche, on la trouvera ſans doute derriere quelque porte, qui n'ôſe grouiller. A l'égard de Monſieur Pharſamon, mon Seigneur & mon maître, Dieu lui faſſe paix. Le pauvre homme, il a ſuivi trois ou quatre malheureux qui l'auront peut-être égorgé derriere une haie.

Cette maniere de parler, ces mots d'écuyer de Pharſamon, nom de roman ; de Princeſſe, augmentent la ſurpriſe. Ne ſeroient-ce pas, diſoit l'un, quelques fous échappés des petites-maiſons ? Cependant on s'approcha de Cliton, on ſecourut Fatime qui revint entiérement, avec un grand hélas ! qu'elle tira du fond de ſa poitrine. Où ſuis-je, dit-elle ? Ah ! Seigneur, je vous vois. Oui, Madame, répartit Cliton, c'eſt moi-même, un peu plus meurtri de coups que je ne l'étois tantôt :

prenez courage, Madame; voilà d'honnêtes-gens qui alloient vous chercher du vinaigre. Après ces mots, l'envie de sçavoir tout ce que cela signifioit, fit prendre aux Messieurs & aux Dames, le parti de faire porter en-haut, & Fatime, & Pharsamon que l'eau abondante qu'on avoit versée sur son visage fesoit insensiblement revenir aussi. Les Dames voulurent le voir, sa figure parut jolie; & on le trouva, quand il fut débarbouillé, d'une physionomie très-aimable. C'est apparemment quelque honnête-homme à qui l'amour a tourné la cervelle, dit l'un de ces Gentilshommes aux Dames, & voilà dans quel état vous jettez les Cavaliers! Une d'entr'elles, d'un caractere tendre & sensible, dit: Il m'en paroîtroit mille fois plus aimable, si l'amour étoit l'origine de son extravagance; & j'avouerai de bonne foi, que rien au monde ne me paroîtroit ni plus digne de pitié ni d'amour, qu'un Amant à qui la passion, qu'il auroit pour moi, auroit ôté la raison; je serois capable de l'aimer mille fois plus tendrement que le plus raisonnable de tous les Amants. On dit encore nombre de jolies ou désennuyantes choses, sur cet article, pendant qu'on transportoit Fatime & Pharsamon, de la cuisine, en une chambre en

haut. Le maître de la maison, qui marioit son fils, & qui étoit du nombre de ceux qui avoient assisté à la grotesque harangue de Cliton, les fit mettre chacun dans une chambre. Il n[illegible]a pas que de se trouver quelques Cavaliers qui avoient quelque animosité contre Pharsamon, pour tous les coups de léchefrite, en bouclier, qu'il leur avoit donnés; mais on leur fit comprendre qu'apparemment il falloit que le jeune homme eût perdu l'esprit, & qu'ainsi ce ne seroit pas être sage que de ne pas rire de tout ce qui étoit arrivé; bref, lorsque Pharsamon & Fatime furent couchés, on les laissa jusqu'au lendemain, dans le dessein de s'en divertir. Cliton vouloit rester auprès de Fatime, pour empêcher, disoit-il, que sa foiblesse ne la reprît : je l'amuserai toute la nuit, elle aime à rire, & je suis aussi drôle que brave, quand je veux; il eut beau, pourtant, débiter de bonnes raisons, on lui fit quitter son dessein, en lui représentant qu'il devoit son secours à son maître, qui paroissoit accablé de chagrin. Il sortit donc avec les autres de la chambre de sa maitresse, pour aller dans celle où l'on avoit mis Pharsamon. Avant que d'y arriver, il falloit traverser la chambre où l'on avoit fait le repas de la noce. Cliton, en la traversant, s'arrêta,

& contemplant le débris des mêts, qui lui paroissoient excellents : peste ! voilà de bons morceaux à terre, dit-il, en se retournant de tous côtés ; s'il venoit du bled comme celui-là sur terre, on n'auroit que faire de batteurs en grange. A-t-donné bataille encore ici ? Sans doute, lui dit-on : votre maître est venu batailler jusqu'ici. Par la sambleu ! dit-il, je n'ai jamais vu d'homme plus sobre ! Avant que de renverser de pareils mêts, je me laisserois plutôt arracher la barbe, poil à poil. Est-ce que vous auriez envie de manger, Monsieur l'écuyer ? lui dit un de ces Gentilshommes. Je ne dis pas cela, répondit-il ; mais si vous aviez envie que je mangeasse, par complaisance, je mangerois bien encore un poulet jusqu'à la carcasse, voire davantage, moyennant une bouteille de bon vin : car je n'aime point à faire du mortier. Eh ! bien, Monsieur l'écuyer, répondit un de la compagnie, voyez, consultez lequel des deux vous aimez le mieux, ou de dormir, ou de vous mettre à table avec nous ; car on va la relever. Ah, morbleu ! Messieurs, dit-il, si vous le prenez comme cela, vous me piquez au jeu, il vaut mieux manger & boire, une heure en bonne compagnie, que d'en ronfler huit tout seul.

A peine Cliton eut-il marqué qu'il ſeroit bien-aiſe de manger avec eux, que le maître de la maiſon ordonna à quelques domeſtiques, qui ſe trouvèrent-là, de relever la table, & de leur préparer de nouveaux mêts, qui excitaſſent l'appétit; cela fut fait en un inſtant. La mariée retourna, avec ſon époux, dans ſa chambre, pour s'habiller plus décemment; mais l'occaſion fait le larron, & je le pardonne à ceux qui le deviennent en pareille occaſion: nos nouveaux mariés avoient promis de revenir ſur le champ, apparemment qu'ils s'amuſerent, comme on dit, à la moutarde; car ils ne revinrent que deux heures après. Mais revenons, nous, à notre écuyer, qui ne peut, dit-il, comprendre comment il eſt poſſible que les choſes changent ſitôt de face; l'eſpoir de faire bonne chere, & de bien boire, lui font faire des moralités qui ne finirent que pour jouer des dents: mais déjà l'on ſert, chacun prend ſa place, les Dames ſe remettent comme elles étoient; le maître de la maiſon place Cliton au milieu d'eux, qui s'y aſſied gravement, après avoir fait quelques façons d'un air auſſi ſérieux qu'un Médecin qui dicte une ordonnance.

Que l'imagination eſt une belle choſe! dit un certain eſprit froid. Quel galimathias de com-

bats, quel désordre ! & tout cela dans un instant pacifié : les tables sont renversées, le vin répandu, les viandes foulées, le repas de la noce interrompu, de nouveaux mariés troublés ; & tout cela, encore une fois, finit d'un air aussi aisé que si l'accident n'avoit dérangé que deux ou trois personnes.

Grand sujet d'étonnement, en vérité ! Quand on se bat, on croit devoir se battre, & quand on cesse, apparemment qu'on croit avoir des raisons de cesser. Les Chevaliers, conviés à la noce, jugent que la folie est le principe de tout ce qui est arrivé : le parti qu'ils prennent est de se divertir de celui même qui les a troublés : c'étoit le meilleur, & le second repas que je leur fais faire, est une suite raisonnable de l'aventure plaisante qui les avoit dérangés. Mais retournons à Cliton, qui mange d'aussi bon cœur qu'il se plaignoit ; le maître de la maison lui servit de tout ce qu'il y avoit sur la table : chaque coup de dent qu'il donnoit interrompoit ses paroles ; il buvoit d'une main, & mangeoit de l'autre, avec un ménagement de temps incroyable. On ne peut rien voir de plus diligent que vous, lui dit une Dame de la compagnie. Oh ! dame, répondit-il, Madame, c'est que j'ai toujours entendu dire que le temps

eſt cher, on ne l'a pas plutôt perdu qu'on ne ſçait plus où il eſt : on retrouve tout, juſqu'à ſa bourſe, quand on l'a égarée ; mais, marguienne ! je le donne à tous les devins de France, de retrouver une miette de cette nuit, quand il ſera demain jour ; parguienne ! pendant qu'on a les choſes, il faut bien s'en ſervir. Mais, Madame, avec votre permiſſion, puiſque nous parlons de temps, laiſſez-moi le prendre, ayez pour agréable de ne me plus interrompre : quand j'aurai dit quelques mots à cette fricaſſée, que je vous prie de m'approcher ; le temps viendra pour vous parler ; pour à préſent, motus. Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait ; la fricaſſée fut ſur le champ approchée ; jamais on ne fit plus d'honneur à un mêts ; il la trouva ſi bonne que la voyant à moitié : tiens, dit-il, à un des domeſtiques qui ſervoient, tiens, mon ami, prends mon aſſiette, il n'y a plus que des os, jette-les par la fenêtre : le plat me ſervira d'aſſiette, & je n'aurai pas la peine d'avancer le bras : notre Écuyer qui, à propos de temps perdu dont il a parlé, ne perdoit jamais l'appétit, ſe fit admirer par ſa rapidité à dévorer ce qu'il mangeoit ; il vuida le plat, & ne voulut pas même laiſſer la moindre trace de ſauſſe ſur le plat : il eſt vrai qu'en revanche il en laiſſa tomber ſur ſa cravate & ſur ſon habit ; mais

le plat vuide il fit une révision sur lui, & s'appercevant de ce qui étoit tombé: voilà, dit-il, encore des morceaux qui ne sont pas à leur place; il les prit effectivement avec les doigts, & les avala comme des dragées. Ah! dit-il en soupirant de réplétion, un ventre vuide est une sotte chose; morbleu! que me voilà bien! A boire, à boire, pour aider à la digestion. On lui apporta un verre qu'il but sans saluer personne. Quand il eut bu: à propos, dit-il, eh! ma foi, je suis bien loin de mon compte: reverse, mon ami, j'ai tout avalé comme un sourd: à votre santé, notre hôte. Grand bien vous fasse, Monsieur l'écuyer, répondit le gentilhomme. Ce n'est point là comme on m'appelle, répartit Cliton: je ne suis point Monsieur: une autre fois quand vous me répondrez, appellez-moi, Seigneur: je ne suis encore qu'un écuyer; mais par la sanguienne! j'ai fait d'assez belles choses pour être Seigneur: & tel que vous me voyez, si je sçavois bien ma généalogie, je vais gager que je sors d'un Prince aussi droit qu'une chandelle; ainsi soit dit une fois pour tout: on croit cependant que je ne suis que le fils d'un paysan; encore, à y bien regarder, j'ai quelquefois entendu dire qu'il me prête son nom; mais tout cela, beau conte! Si vous m'aviez vu seule-

ment deux jours, vous verriez comme je serois Prince; au reste, si je le suis jamais, ne vous mettez point en peine, je vous donnerai du pain, du vin & de la fricassée pour le reste de vos jours. Je vous suis bien obligé, Seigneur écuyer, repartit le Gentilhomme: Oh! dame, vous parlez mieux qu'un Maître d'école, dit Cliton; vous n'avez point la tête dure, on y pique ce que l'on veut. Il dit encore nombre de choses sur sa prétendue naissance, qui auroient défrayé la compagnie de la complaisance qu'elle avoit de l'écouter, quand la table ne lui eût point fait de plaisir.

Cependant, comme on avoit envie de sçavoir au juste ce que c'étoit que son Maître & ses aventures, on le pria d'en faire l'histoire. Oui-dà, dit-il, je vous l'accorde; mais je viens de m'imaginer une chose. Je rêve que, dans la querelle de tantôt, un de ces marmitons de là-bas a levé le bras sur moi. Oh, oh! Messieurs, je vous crois raisonnables; il faut me récompenser de la hardiesse qu'il a eue; & je demande qu'il soit ordonné, que lui, ou les autres marmitons viennent tout-à-l'heure ici, me demander pardon bonnets bas, & les mains jointes. Merci de ma vie! j'ai du cœur, & il ne sera pas dit qu'un Prince, ou peu s'en faut, ait reçu des coups de serviette

dans le nez ſans le ſentir. Or donc, notre hôte, ſi vous voulez avoir part à mes bonnes grâces, ordonnez ce que j'ordonne, & vous ferez bien. La propoſition fit rire toute la compagnie; & comme on en trouvoit l'exécution divertiſſante, un des Cavaliers de la compagnie, parent du maître de la maiſon, ſe chargea du ſoin de la réparation qu'exigeoit l'écuyer. Vous allez être content, Seigneur écuyer, lui dit-il, & je vais faire aſſembler tous ces coquins-là, à condition que vous nous raconterez votre hiſtoire, & celle de votre Maître. Ce que j'ai promis vaut mieux qu'une chanſon, répartit Cliton; fiez-vous y comme ſur le plancher; je vous attends, ayez ſoin d'ordonner la cérémonie. Ce gentilhomme partit auſſitôt, & deſcendit dans la cuiſine. Les marmitons & les cuiſiniers y étoient en auſſi bonne intelligence que jamais; le vin avoit tout raccommodé avec l'aide de quelques payſans du Château qui les avoient fait boire enſemble. Parſembleu! je ſuis fâché de tous les coups que je vous ai donnés dans le muſeau, diſoit certain laveur d'écuelle au cuiſinier, quand le gentilhomme entra; mais il faut tout oublier: le bras frappe; mais le cœur guérit tout, quand on l'a bon. Oui-dà, répartit le cuiſinier, vuidons cette bouteille, cela vous rac-

commodera vos épaules : je m'imagine qu'elles ſont un peu noires ; mais qu'importe ? On n'en voit rien. Le gentilhomme interrompit leur converſation : Mes enfants, leur dit-il, ceux contre qui vous vous êtes battus ſont gens de la premiere qualité ; on dit même que le Maître eſt un Prince, l'autre eſt ſon écuyer, homme de conſidération : quelqu'un de vous autres a inſulté cet écuyer, & l'a frappé d'une ſerviette, & votre Maître exige que vous veniez lui demander excuſe, parce que, dans les ſuites, il pourroit ſe venger en ſe plaignant à ſon Maître. A ces mots, le cuiſinier répondit : Ventrebleu ! Monſieur le Chevalier, que ceux qui ont caſſé les pots les refondent ; je n'ai point fait la moindre égratignure à cet écuyer ; je ſuis cuiſinier de ma profeſſion, je mange & je fais de bons morceaux : j'ai encore du vin pour boire, & je me moque des rats. Mais quoi ! voulez-vous que votre Maître ſoit obligé de vous donner votre congé, plutôt que de vous ſoumettre à une bagatelle avec de gros Seigneurs ? Ah, marguienne ! répartit certain marmiton, s'il n'y a que cela, je ſuis auſſi gros qu'eux, & plus ; & ſi je ne ſuis pas Seigneur, c'eſt que c'eſt ma faute ; j'ai refuſé la fille du bâtard du Maître d'Hôtel de notre gentilhomme.... Il ne s'agit pas de cela, conſolez-vous, on va vous

renvoyer, & vous n'en ſerez pas quittes pour cela, car ces gens-là vous trouveront par-tout. Eh! bien, puiſqu'il le faut, dit le cuiſinier, c'eſt Maître Jacques qui l'a frappé. Non-ſeulement, dit le Gentilhomme, il faut que Maître Jacques y vienne, mais tout ceux qui l'ont battu : pour vous, continua-t-il en s'adreſſant au cuiſinier, il ne ſe plaint pas de vous. C'eſt, marguienne! ſigne qu'il eſt honnête-homme, & il mérite bien qu'on lui témoigne un peu de fâcherie des coups qu'il a reçus; ainſi, Meſſieurs, allons, allons, il faut paſſer par-là comme par la porte; préparez-vous, je menerai la bande, & je ſuis bien-aiſe de lui témoigner que je ſuis ſon ſerviteur. Dès que le cuiſinier eut prononcé, les marmitons, par reſpect pour la réconciliation qui venoit de ſe faire, n'oſerent diſputer davantage : ils ſuivirent le Gentilhomme & le cuiſinier, qui, les feſant ſuivre un à un, ſe mit à leur tête avec autant de fierté qu'un Colonel à la tête de ſon Régiment : Suivez-moi, leur dit-il, & gardez vos rangs; il faut que tout ſe faſſe dans l'ordre, ſans cela il vous faudroit recommencer.

Dans cet ordre de marche, ils arriverent à la porte de la chambre où l'on mangeoit. Le Gentilhomme entra, étouffant l'envie qu'il avoit de rire.

Le cuisinier fit faire alte à la troupe suppliante, avant que d'entrer dans la chambre; & après leur avoir à tous fait ôter leur bonnet, & fait joindre les mains, il entra le premier en leur ordonnant de ne paroître que quand il frapperoit du pied. Monsieur ou Monseigneur, tout comme il vous plaira, dit il, en s'adressant à Cliton, qui, pour recevoir la réparation, s'étoit mis au milieu de la chambre, dans un fauteuil où il s'étendoit en croisant les genoux, Dieu vous tienne en paix, & garde vos épaules de tout mal: vous sçavez bien que je ne vous ai jamais donné le moindre coup; or, je vous amene ici ceux qui vous ont frappé: j'espere que vous leur pardonnerez; car je me doute que vous êtes un bon-homme: je m'en vais faire entrer mon monde, & pour l'ordonner, vous n'avez qu'à hocher la tête, & aussitôt ils entreront, quand j'aurai frappé du pied. Frapperai-je? Cliton exécuta alors, à la lettre, la maniere qu'on lui prescrivoit de marquer sa volonté, je veux dire qu'il hocha la tête: cette action fut suivie du frappement de pied du cuisinier, & ce frappement de pied de l'entrée des marmitons, qui entrerent un à un, lentement, comme il leur avoit été ordonné. Le cuisinier, que toute la compagnie laissoit commander, les

ranger tout autour de l'écuyer : Çà, Monseigneur, comment voulez-vous qu'ils vous parlent, l'un après l'autre, ou tous à la fois, dit le cuisinier ? Je veux qu'ils me parlent, répartit-il en rêvant, je veux qu'ils me parlent comme on a coutume de parler. Allons, Maître Jacques, s'écria le cuisinier, vous qui avez donné le premier coup, venez faire vos excuses. Maître Jacques commençoit son discours sans approcher ; mais le cuisinier, maître exact des cérémonies, le prit par le bras, & le mit devant Cliton. Maître Jacques avance comme une machine qu'un fil d'archal fait agir, & dit : Je suis bien fâché, Monseigneur, du coup de serviette que je vous ai donné : dame ! je suis vif comme de l'eau-de-vie, quand on me boute en colere : vous me parliez mal, & j'ai mal répondu ; mais une autre fois j'y regarderai à deux fois, quand vous m'attaquerez. La peste étouffe le complimenteur ; quand tu y auras regardé à deux fois, tu me frapperas donc à la troisieme ? Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire ; mais tant y a que, si vous ne comprenez pas mieux, répartit Maître Jacques, je n'y sçaurois que faire ; aussi bien, à vous dire la vérité, je donne mieux un coup de poing que je ne parle. Qu'on le mette à l'écurie, dit Cliton ; il sera mieux le cheval que

l'homme. Ne voilà-t-il pas encore, dit Maître Jacques? Dame! ſi vous me diſiez cela dans la cuiſine, je vous ruerois un coup de pied tout auſſi bien que la meilleure jument de l'écurie. Nouvelle inſulte, dit Cliton en ſe levant; Meſſieurs, qu'en ferai-je? Ah! Seigneur écuyer, lui dit une Dame, ce malheureux ne ſçait pas vivre, il ne ſçait ce qu'il dit, & vous ne devez pas le juger comme il le mérite. Parbleu! Madame, répartit Cliton, ſoit fait comme vous l'ordonnez. Que ce coquin me donne à boire, & que les autres portent la ſerviette chacun par un bout pour m'eſſuyer la barbe. Dès que notre écuyer eut donné ſes ordres, le cuiſinier donna les ſiens, Maître Jacques s'en-alla au buffet; les autres prirent la ſerviette, & Cliton but en ſaluant la Dame. A vous, ma Princeſſe, lui dit-il. Et quand il eût bu, il regarda Maître Jacques; & lui jettant au nez ce qui reſtoit dans le verre: Tiens, lui dit-il, voilà pour le coup de ſerviette que tu m'as donné; ſors, & ne parois jamais devant mon excellence; je renvoie les autres abſous, & leur fais grâce.

Après ces mots, le cuiſinier les rangea tous dans le même ordre qu'ils étoient entrés, & ſaluant Cliton, il lui dit: Je vois bien, Monſeigneur, que c'eſt à ma conſidération que vous

êtes ſi débonnaire; je ne ſuis pas ingrat, & ſi vous dinez ici demain, je vous ſervirai d'un plat de ma façon, qui vous fera juger qu'on ne perd rien avec les honnêtes gens, Parbleu! dit Cliton, voilà un bon garçon: approche, mon fils, que je t'embraſſe: ſi c'eſt un ragoût, ſouviens-toi d'y mettre force poivre, & beaucoup de lard, car j'aime le cochon & le haut goût. Le cuiſinier approcha. Cliton le baiſa proprement au menton, & finit ſon embraſſade en lui donnant un petit ſoufflet. Le cuiſinier partit en feſant à lui & à toute la compagnie, une révérence qui dura juſqu'à l'eſcalier. N'eſt-il pas vrai, dit Cliton, en ſe remettant à ſa place, que j'avois l'air d'un Prince, dans ce fauteuil? Et le baiſer que j'ai donné au cuiſinier, qu'en penſez-vous? cela s'eſt fait bien noblement. On ne peut rien de mieux, lui répondit-on, ni de plus conforme à la grandeur où vous êtes né, que la généroſité avec laquelle vous avez pardonné à vos ennemis. Je ſuis ravi, répondit-il, que vous approuviez ce que j'ai fait; mais, Meſſieurs, cette cérémonie nous a interrompus. Qu'on nous apporte à boire, le vin me donne de l'eſprit; mais il ne paroît pas quand je n'ai point bû. Tope, dit le Maître de la maiſon: mais, Seigneur, tenez votre parole;

vous sçavez bien ce que vous avez promis. Je la tiendrai mieux qu'un fer chaud, dit-il ; & pour vous prouver que je me ressouviens de tout, çà, voyons, que demandez-vous? Ayez donc la bonté de nous raconter les aventures de votre Maître & les vôtres, lui dit une Dame, car je suis grosse de les sçavoir. Oh bien ! je vous servirai de sage-femme, dit Cliton ; mais, par parenthese, si vous n'accouchez jamais que comme cela, vos enfants n'auront que faire de nourrice. Or çà, par où commencer? Par où il vous plaira, répondit la Dame. C'est fort bien parler, répartit-il, j'aime à faire ce qu'il me plaît, & je vais commencer par moi, de peur de m'oublier : écoutez, & ne me regardez pas, car vous me feriez rire.

Pour revenir à moi, je vous dirai donc, Messieurs & Dames, ce que vous ne sçavez pas encore : je m'appelle Colin de mon nom, & je l'ai quitté pour prendre celui de Cliton, qui me va tout aussi bien que mon habit. Je suis né dans un village, qu'on appelle.... Mon pere, ou soi-disant, étoit un homme qui chaussoit en bois, & il étoit le premier ouvrier de France pour faire un soulier de cette espece ; témoins deux mille paysans qui le payoient toujours par avance. Ma mere s'appelloit Mathurine ; c'étoit une bonne

femme qui alloit tout droit devant elle. On m'a dit qu'elle vendoit du lait & des œufs, car je ne l'ai jamais vue ; tout ce que j'en sçais, c'est qu'elle étoit si jolie qu'elle mérita l'amitié de notre Seigneur, qui la fit sa gouvernante du vivant de mon pere. Il en fut si aise qu'il mit un enfant au monde dix mois après, quoiqu'il y eût six ans qu'il n'eût pu y réussir. Les malins du temps l'ont chicané là dessus ; mais ma mere, qui sçavoit ce qui en étoit, lui mit l'esprit en repos sur cet enfant : on dit aussi que c'étoit moi : &, pour vous dire le vrai, je n'en crois rien ; car lorsque je fus grandelet, mon pere voulut m'apprendre son métier de sabotier, & je lui gâtai pour plus de dix francs de bois sans avoir jamais pu faire qu'une toupie : cela fit qu'il me planta là ; mais comme j'étois fémillant, je m'amusai à garder les vaches de notre Seigneur, & quelquefois à dénicher des pies ; car j'étois adroit, & je montois aussi bien un arbre qu'un écureuil. Mes gentillesses furent rapportées à notre Seigneur : ma mere me mena chez lui, & il me traita si bien, que, comme il fesoit froid, il me fit mettre dans le coin de la cheminée pour me chauffer tout à mon aise, avec une bonne écuelle de soupe à la viande qu'on m'apporta, & un reste d'éclanche, que je mangeai jusqu'à

la moëlle de l'os. Dieu sçait si je fis bonne chere! aussi, je me trouvai si aise que je babillai comme une pie. Notre Seigneur en rit de tout son cœur, & , depuis ce moment, il m'affectionna si fort que je restai dans la maison avec son neveu, qui est le Chevalier qui vous a tant battus, & qu'on vient de coucher. Voilà le beau de ma vie : à présent, préparez-vous tous à être émerveillés. Or, me voilà donc dans la maison. A vous dire le vrai, j'avois bien besoin de changer de condition; car mon pere voyant, que je ne lui servois de rien dans son métier, n'avoit jamais la charité de m'appeller quand il fesoit ses repas, & j'arrivois toujours comme il n'y avoit plus rien. La gourmandise n'a jamais été mon vice; mais aussi quand j'ai faim, je mange comme quatre, & le bon de l'affaire est que j'ai toujours faim : cela est d'une grande ressource, car on peut toujours avoir le ventre plein; mais à parler de ventre, l'appétit vient. Voilà du fromage qui me paroît de bonne mine : je m'en vais vous dire au juste ce qu'il vaut..

Après ces mots, Cliton fit une petite parenthèse en mangeant; il but encore deux ou trois coups : me voilà bien, pour le présent, dit-il; Dieu pourvoira à l'avenir. Où en étois-je? Vous

en

en étiez, lui dit un des Messieurs, au jeûne que vous fesiez chez votre pere. Ah! bon, vous avez raison, répartit-il: oui, je jeûnois sans qu'il y eût ni vigiles, ni carême; mais enfin le temps est passé, & comme j'ai fort bien dit tantôt, il ne reviendra plus; &, par ma foi, l'on se passera bien de lui: or, quand je fus chez notre Seigneur, dame! je fesois mes quatre repas, & j'avois si peur d'y manquer, que, de peur d'en oublier un, j'en fesois huit pour mettre mon estomach en repos. Ce n'est pas le tout: mon pere, tout fameux sabotier qu'il étoit, me laissoit marcher nuds-pieds, pour m'accoutumer, disoit-il, à n'avoir point besoin de souliers; &, par ma foi, j'allois aussi hardiment dans la forêt, que si j'avois marché sur du velours; mais peste! ce ne fut pas de même chez notre beau Seigneur: j'avois une bonne paire de sabots tous les mois, sans compter tous les vieux souliers de son neveu, qui me servoient tous les Dimanches, quand j'allois chanter à l'Eglise. Outre cela, on m'habilla d'un vieux manteau du Seigneur, qui lui avoit servi il y avoit près de trente ans à la premiere campagne qu'il avoit faite; on trouva cependant le secret de m'en faire un habit tout neuf, avec une culotte de la même étoffe: j'avois avec cela la mine

d'un petit Roi ; &, par ma foi, dès ce temps-là, ceux qui me voyoient, disoient que j'avois l'air de faire fortune : j'étois bien jeune encore, & je pense que je n'avois que sept ans ; mais en vivant, l'âge vient avec les dents. Dans les premieres années, on me fit garder une troupe de dindons, &, dans l'espace de deux ans, je n'en perdis que trois, encore faut-il que le diable les eût emportés pour me faire piece. Insensiblement je devins grand, & le neveu de mon maître s'accoutumoit à jouer avec moi. Marguenne ! j'étois plus mutin qu'un âne qu'on veut faire boire quand il n'a pas soif. Dame ! je ne lui cédois pas la valeur d'une épingle, sans en avoir ou la queue, ou la tête. Un jour ( & je m'en souviendrai toujours, aussi-bien que de vos marmitons, & de vous, Messieurs ; ) un jour donc, nous prîmes chacun deux pistolets pour aller tuer des moineaux sur des haies ; nous voilà à l'entour du château à épier quand il s'en amasseroit : les pestes de bêtes nous firent attendre aussi long-temps que s'ils avoient été quelque chose de rare ; cependant en voilà quatre qui viennent se percher justement auprès de moi, qui les regardois sans grouiller. Attendez, attendez, dis-je en moi-même, je m'en vais vous faire descendre d'une

branche plus bas. Dame ! je me préparois à les tirer, quand mon étourdi de camarade banda son arme, elle fit du bruit ; adieu les moineaux, il ne resta que les branches sur lesquelles ils étoient perchés. Dame ! cela touche un homme de cœur ; je lui dis que je lui jetterois des pierres, s'il m'empêchoit une autrefois de tuer mon gibier. Il me répondit qu'il me casseroit la tête. Je lui répondis qu'il n'oseroit ; cela le piqua : il me dit, veux-tu voir ? Oui-dà, dis-je. Prends garde à toi, dit-il. Je ne te crains pas, dis-je ; & je m'en allai ramasser un gros caillou, en cas qu'il me raisonnât : mais marguenne ! il ne fut ni sot, ni fou ; dans le temps que je me baissois, il me planta dans le bras droit toute la charge des moineaux. Je tombai roide mort à terre ; cela lui fit peur : il vint voir comment j'étois ; & comme il vit que je ne grouillois ni pied ni patte, il me laissa là, & s'enfuit dans une métairie de son oncle en pleurant. On lui demanda ce qu'il avoit, & il dit qu'il m'avoit tué. Pendant qu'il racontoit sa malice, je revins, pour ainsi dire, au monde, & je commençai à crier comme un chat qu'on écorche. Le sang me dégouttoit par-tout : on vint à moi du château : je dis que le neveu m'avoit tué,

on m'emporta, on me mit au lit, & quelques jours après je fus guéri.

Or, le petit coquin n'osoit paroître devant son oncle qui vouloit lui donner le fouet. Ma mere, la gouvernante, voyant que je n'avois point de mal, obtint qu'on ne lui feroit point de mal. Aussi, il faut le dire à sa louange, jamais je n'ai vu garçon si fâché qu'il l'étoit: nous fûmes après bien meilleurs amis que nous ne l'avions été. Nous nous battions quelquefois, mais ce n'étoit qu'à bons coups de poings, & en nous arrachant les cheveux: on a beau dire & beau faire, qui bien aime, bien châtie; nous nous aimions tous deux comme deux veaux de la même écurie; & si je ne lui avois pas rendu autant de coups qu'il m'en avoit donné, par ma foi, nous ne serions pas si bons amis que nous le sommes; car je voudrois que vous nous vissiez ensemble, nous sommes aussi familiers que les épitres de Ciceron. Cependant je ne suis pas déraisonnable, il est mon maître aujourd'hui; mais, Dieu aidant & ses Saints, il ne le sera pas toujours. Or çà, ce n'est pas le tout que du sel, il faut de la viande; vous sçaurez donc, & par la marguienne! il y a long-temps que je dis que vous sçaurez, & vous ne sçavez

presque rien encore, mais cela viendra; en allant l'on avance, comme en travaillant l'on acheve: je disois que nous étions bons amis mon maître & moi. Vous ai-je parlé d'un jour où nous allâmes voler des pommes? Dame! cela me fit connoître, & vous allez voir comment. Un soir, nous avions envie de manger du fruit, & il n'y en avoit plus dans le verger du Seigneur; mais auprès de ce verger il y en avoit un autre qui appartenoit au Tabellion du village, & nous méditâmes d'en voler: mon maître, ce jour-là, étoit un vrai niguedouille; il n'osa jamais sauter la haie: dame! pour lui montrer que j'étois brave, je la sautai avant lui, car pour n'en pas démordre j'avois commencé par jetter mon chapeau par-dedans le verger: voilà ce qui s'appelle du cœur! Quand mon maître vit que j'étois passé, voilà qu'il s'anime: vive les bons exemples! il saute comme moi, & nous nous coulons tout doucement auprès d'un arbre que Dieu avoit béni; car il étoit aussi chargé de pommes que de feuilles. Allons, montons dessus, fis-je à mon maître. Monte, toi, me dit-il; je te servirai d'échelle. Et comment cela, ce lui fis-je? Tu le vas voir, ce me fit-il; alors il appuya la tête à l'arbre, en tendant le derriere ou le dos, car les paroles ne puent point: pour moi, je n'y

regardai point de si près, je mis bel & bien mes deux jambes sur ses reins comme il me disoit : tu pèses autant qu'un sac de bled, me dit-il. Ce n'est rien que cela, lui dis-je ; c'est marque que je me porte bien. Cependant me voilà bientôt au haut de l'arbre : je grimpe de branche en branche ; car je ne vous en manque pas d'un iota ; quand on conte quelque chose, il faut y mettre la paille & le bled, & dire tout. Dame! je fus au milieu de l'arbre, je commençai par secouer les branches ; ptou, ptou, les pommes tomboient dru comme la grêle en été : mon maître en remplit ses poches, ses culottes, & son chapeau ; & moi, je m'en saoulai d'abord, & cela est de bon-sens. On n'est jamais sûr de ce qu'on emporte : mais on est assuré de ce qu'on a mangé. Après cela, je fis mon profit du reste. Mais oui! La fortune est une vraie chate, elle égratigne quand elle a caressé. Les pauvres pommes! Tenez, quand on m'a fait de la peine, je ne l'oublie jamais. Le diable ne vient il pas nous jouer d'un tour : comme je me préparois à dévaler de l'arbre, voici venir un petit paysan, fils de Satan, qui nous avoit lorgnés en passant auprès de la haie ; or, ce petit paysan étoit justement l'enfant de celui-là à qui appartenoit le verger ; le voilà qui crie : papa !

papa ! on emporte nos pommes, les voleurs ſont ſur l'arbre, & en diſant cela il ramaſſa des pierres qu'il nous jetta avec une fronde; brou, cela retentiſſoit tout comme un boulet de canon: c'eſt-là morbleu ! qu'il feſoit chaud. La maiſon du Tabellion étoit au bout du verger. Dame ! le voilà qui accourt plus vîte qu'une bête à quatre jambes: mon maître s'enfuit, & eut ſi peur, qu'il n'oſa ramaſſer ſon chapeau qu'il avoit laiſſé tomber: pour moi, je regardai vîtement; j'étois bien haut, & j'aviſai lequel des deux je choiſirois, de me rompre le cou, ou de me laiſſer prendre: je pris tout-d'un-coup mon parti; crac, je me jettai en bas; mais bon! j'étois une bête; car je ne ſongeois pas que je ne pourrois plus courir quand je me ſerois rompu une jambe, & cela arriva. Je criai comme une roue mal graiſſée. Ah, je ſuis mort ! La peſte ſoit des pommes, & du fils de putain qui m'a fait peur ! Me voilà eſtropié; je n'aurai plus qu'une jambe de bois. Pendant que je feſois mes lamentations, le Tabellion & ſon fils arriverent. Ah ! petit fripon ! vous me volez donc mes pommes ! me dit-il en me donnant un coup de chapeau dans le nez, pendant que ſon fils me tiroit les cheveux par derriere. Ah ! Monſieur le Tabellion, lui dis-je, pardon-

nez-moi, je n'y reviendrai plus, & je vous rendrai, pour votre fruit, trois paires de sabots pour votre fils que j'irai voler chez mon pere. Petit voleur! tu seras pendu, si tu continues. Ah! Monsieur, je vous promets qu'il n'en sera rien, si vous me sauvez ce coup-ci. Cependant ils vouloient me mettre dehors; mais il auroit autant valu faire rouler une charrette sans roue, que de me faire remuer de ma place. Ce bon-homme! (il est mort, & je ne doute pas qu'un jour on ne le fête à notre Paroisse) il se repentit de m'avoir frappé; & de dépit il donna un grand coup de pied à son fils qui me tiroit les cheveux, qui alla cheoir à deux pas de-là: ce petit malheureux s'est cassé la jambe, dit-il; va-t-en appeller ta mere qu'elle vienne avec Guillaume, on le portera chez notre Gentilhomme, & je lui ferai donner les étrivieres, quand il sera guéri. Le petit garçon, Guillaume & la mere vinrent. La peste soit des femmes! Par ma foi! ce fut bien une autre chance, quand elle fut arrivée. Comment! s'écrioit-elle, mon arbre est sans fruit! il faut le rouer à coups de bâton, notre homme! Laisse-moi faire; puisqu'il s'est rompu une jambe, c'est tant mieux, il ne s'enfuira pas si vîte, & j'aurai tout le loisir de le bien frotter. Non, non,

notre femme, difoit le benin Tabellion, il a bien affez du mal qu'il s'eft fait. Vois-tu ! Claude, répondit-elle : j'aimerois mieux avoir perdu jufqu'à ma chemife que de ne l'avoir éreinté: là-deffus elle fe prépara à fauter fur moi, comme un loup fur une brebis; mais Maître Claude l'en empêcha: elle l'appellà fot, faquin : il fe mit en colere; elle en fut pour quelques foufflets qu'il lui donna: elle s'en retourna pleurant: tout-ci, tout-çà; que vous dirai-je encore ? Il y a bien long-temps que je fuis à terre; je ne fçais pas quand on m'en tirera. Oh ! bien, voilà comme Guillaume & Maître Claude me prirent, l'un par la tête, l'autre par deffous la ceinture, & me porterent comme une fournée de pain chez notre Seigneur, car ils me connoiffoient; après cela, l'on rendit le chapeau du neveu; après cela, vous vous doutez bien du refte: on me panfa, & ce fut Maître Martin. Comment diantre ! j'aimerois mieux avoir la crampe qu'une jambe caffée: c'étoit la plus plaifante chofe du monde que de m'entendre crier: on n'auroit pardi ! pas entendu jouer vingt orgues à la fois, quand je me mettois à brailler. Ah ! je fis plus de ferments, qu'il n'y a de lettres dans mes heures, que je ne monterois jamais fur les épaules de perfonne, pour grimper fur des ar-

bres; mais ce malheur ne pouvoit manquer de m'arriver, & je me ſouviens d'avoir lu quelque part que ce ſont les pommes qui nous ont tous perdus; ce ſeroit bien pis, ſi elles nous avoient à tous caſſé auſſi une jambe. Depuis ce jour, voyez-vous! il me ſemble voir la femme de Claude avec un gros bâton pour me roſſer, quand je vois des pommes; on n'en devroit engraiſſer que les cochons: mais je ſuis bien loin; vraiment! je n'a-cheverai jamais mon hiſtoire. Pour abréger, je dirai donc qu'après cet accident je devins plus ſage; j'appris à lire dans des livres, mon maître auſſi: notre Seigneur, vouloit, diſoit-il, faire quelque choſe de moi, & j'ai depuis ſçu qu'il avoit envie de me faire apprendre la pâtiſſerie; mais je ne devois pas être ſi heureux, cela valoit bien des pommes, & j'aurois déjà mangé bien des milliers de petits gâteaux: mais écoutez ceci; voici bien une autre hiſtoire. Il y avoit dans un vieux cabinet de l'oncle une belle bibliotheque de livres, & nous y entrions ſouvent mon maître & moi: c'étoient de beaux Romans. L'on voyoit là-dedans des Meſſieurs qui devenoient amoureux de belles Dames; cela étoit tendre comme du pain frais; cela nous donna au cœur à mon maître & à moi: nous liſions toujours. Notre Seigneur étoit

charmé de nous voir si sages; nous lui rapportions tout ce que nous apprenions dans ces livres, & nous en étions si charmés, que mon maître s'imaginoit quelquefois que j'étois une Princesse, & qu'il m'aimoit. Dame! après cela nous supposions, comme dans nos livres, qu'il y avoit long-temps que j'étois perdu, & il fesoit semblant de me trouver par hasard, comme quand on rencontre une bourse, & qu'on ne la cherche pas, Vous voilà donc, Princesse, me disoit-il en se jettant à mes genoux! & moi je fesois le beau, je redressois mon cou, & je lui répondois d'une voix plus douce qu'une flûte ou qu'un haut-bois: oui, Prince, me voilà; j'ai couru les mers, on m'a enlevée là, secourue dans cet endroit, & enfin je vous revois. Après cela, je fesois semblant de pleurer des persécutions que je disois qu'on nous fesoit; &, pour cet effet, j'avois un peu d'oignon dans ma main, dont je me frottois les yeux. Dieu sçait si les larmes venoient! & je pleurois quelquefois plus long-temps qu'il ne falloit; car il avoit beau me dire: Madame, consolez-vous, arrêtez vos larmes; oui-dà! la fontaine alloit toujours son train; tant-y-a souvent que c'étoit une autre maniere de nous divertir: quelquefois nous nous battions avec des épées de bois, faites exprès; & je vous

avoue qu'il me sembloit que j'étois plus propre à faire l'amour qu'à batailler; car mon maître m'avoit tout-d'un-coup fait rendre les armes: après cela, je me confessois vaincu; & le reste qui seroit trop long à vous rapporter: bref.... Mais à propos, par ma foi, il y a long-temps que je parle sans boire: oh! parguienne, l'histoire est bonne, mais le vin vaut encore mieux. Là-dessus on apporta à boire à Cliton; mais on lui marqua qu'il étoit trop tard pour qu'il achevât son récit, & l'on remit le reste à sçavoir le lendemain: ce n'est pas que la maniere burlesque dont il avoit conté n'eût fait rire de pitié la compagnie; on jugea bien, que si on lui prêtoit audience, du train dont il alloit, il en auroit encore pour vingt-quatre heures. Par ma foi! Messieurs, vous faites mal, dit-il, de ne pas tout entendre; car vous en avez jusqu'à demain dîner, & il n'y a marguenne!, que l'histoire de France qui soit aussi belle que la mienne: encore c'est à tirer; mais puisqu'il vous prend envie de vous en-aller dormir, bon soir & bonne nuit: c'est demain le jour du ragoût qu'on m'a promis; cela vaut bien les étrennes du jour de l'an.

Après ces mots, toute la compagnie se leva, chacun alla se reposer, & le maître de la maison

fit conduire Cliton dans la chambre de son maître.

Ah! l'ennuyant personnage que votre Cliton quand il parle trop long-temps, dit un sérieux Lecteur à qui les pommes ont fait mal au cœur! & que je sçais bon gré à la compagnie qui vous épargne le reste de sa vie! Ecoutez, sieur Lecteur, je pourrois prendre le parti de défendre l'histoire de mon écuyer, & vous soutenir qu'elle est excellente. Quoi! vous dirois-je, parce qu'il y a des pommes, des moineaux, & des enfants qui se divertissent, vous concluez de-là qu'elle est ennuyante: ce ne sont point les choses qui font le mal d'un récit; & l'histoiren le plus grave, en racontant la décadence d'un empire, en rangeant en bataille cent-mille hommes de part & d'autre, & en fesant triompher l'une, tandis qu'il décrit la défaite de l'autre, ce grave historien, dis-je, n'ennuie quelquefois pas moins que le pourroit faire le simple récit de deux enfants qui jouent les yeux bandés à s'attraper l'un l'autre. La maniere de raconter est toujours l'unique cause du plaisir ou de l'ennui qu'un récit inspire; & la naïveté de ces deux enfants bien écrite, & d'une maniere proportionnée aux sujets qu'on expose,

ne divertira pas moins l'esprit, qu'un beau récit d'une histoire grande & tragique est capable de l'élever : une pomme n'est rien ; des moineaux ne sont que des moineaux ; mais chaque chose, dans la petitesse de son sujet, est susceptible de beautés, d'agréments : il n'y a plus que l'espece de différente ; & il est faux de dire qu'une paysanne, de quelques traits qu'elle soit pourvue, n'est point belle & capable de plaire, parce qu'elle n'est pas environnée du faste qui suit une belle & grande Princesse.

Mais, Lecteur, je ne prends point le parti de vous dire que vous avez tort d'être ennuyé, ou du moins je veux faire semblant de ne le point prendre ; ce peut être ma faute, ce peut être la vôtre ; voilà tout ce que je puis répondre, & cela est bien modeste; mais quand même il seroit certain que Cliton est un fade historien, je dirai que Cliton, par-ci, par-là, est amusant, & que cela lui suffit, comme à bien d'autres qui sont flattés d'un peu de succès, pour avoir droit de dire quelquefois mal. S'il étoit toujours plaisant, il seroit trop égal : on s'accoutumeroit à sa plaisanterie ou à sa vraie naïveté ; on ne la sentiroit plus ; &, prix pour prix, il vaut mieux qu'il ha-

farde du bon & du mauvais, pour que les traits qui peuvent lui échaper ne deviennent point si familiers.

Où en sommes nous? C'est un grand embarras que de répondre à tous les goûts, & que de les contenter tous ! Mais parbleu ! arrive ce qui pourra; si vous me prenez pour un auteur, vous vous trompez: je me divertis; à la bonne-heure, si je vous divertis quelquefois aussi; n'allez pas, benin Lecteur, vous choquer de ce trait de vivacité: par exemple, il n'est pas pour vous, vous êtes un bon esprit, & vous me prenez pour ce que je vaux; je n'en fais point le fin avec vous, je ne suis pas auteur; je passe mon temps à vous conter des fagots, cela vaut encore mieux que de le passer à ne rien faire: continuons. Voilà tous nos gens conchés, il n'est encore que trois heures du matin pour eux, mais il n'est que neuf heures du soir pour moi, & ainsi je vais les faire agir tout comme s'ils avoient ronflé vingt-quatre heures.

Debout! Tout m'obéit: déjà les domestiques allongent leurs bras, & se frottent les yeux: le vin est cuvé; ils sont un peu fatigués; les palfreniers, cochers, marmitons, cuisiniers, servantes, tous se levent; j'en apperçois déjà qui vont

voir le temps qu'il fait; les aventures de la veille reviennent dans leur esprit; les uns en rient, les autres n'en pensent rien. Le maître de la maison se leve comme les autres, ordonne qu'on prépare à déjeûner, & qu'il soit prêt, dès que la compagnie qui est chez lui sera éveillée. Le cuisinier allume son feu; de nouveaux mêts se préparent. En attendant que tout se cuise, ses domestiques vuident quelques bouteilles de vin qui étoient restées de la veille.

Déjà une partie des Cavaliers paroît sur l'horison, pendant que les Dames, tranquilles dans leur lit, éveillées, consultent leurs yeux pour connoître si elles ont assez dormi : j'en entends deux qui sont dans la même chambre, qui, selon la louable coutume des aimables femmes, minaudent à qui mieux, & se plaignant, l'une d'un étourdissement qu'elle qualifie du nom d'affreux. J'ai, répond l'autre, une douleur d'estomach terrible, je suis fatiguée à n'en pouvoir plus : je me porterai mal aujourd'hui; j'en suis sûre. La moindre chose me dérange & m'incommode, dit l'autre; en vérité je me sens accablée; j'ai eu une insomnie terrrible cette nuit; & vous, Madame, avez-vous pu dormir?... Ah! grand Dieu! non, Madame: une indigestion cruelle m'en a empêché;

empêché : quelle heure est-il ? nous leverons-nous ? Je ne sçais, répart l'autre, est-il tard ? Peut-être, dit l'autre ; mais par bienséance il faut aller rendre visite à la mariée. Cela étant, répond la séconde, levons-nous donc. Après cela on sort du lit avec cette nonchalance aimable qui fait partie du mérite extérieur des Dames ; car on a beau les critiquer là-dessus, il faut avouer que tout cela contribue à leur donner quelqu'agrément de plus ; & ce qui a fourni occasion de critique là-dessus n'est pas assurément cette nonchalance dont je viens de parler ; il en faut un peu dans une femme agréable. Une santé parfaite dont on ne se plaint jamais, une vigueur mâle dans toutes les actions ne conviennent qu'aux hommes ; mais une santé parfaite à laquelle une femme a l'art de prêter, par une juste affectation, un peu d'imperfection ; geindre agréablement ; alléguer tantôt une migraine ; un battement d'yeux attrapé par la maniere de regarder ; une démarche lasse & fatiguée ; un peu de vapeurs, un ton de voix languissant, mais d'une langueur douce, & non pas malade : voilà pour qui sçait à propos, & dans une juste proportion, employer ces petits secrets ; voilà, dis-je, les charmes peut-être les plus forts & les plus dangereux pour le cœur de l'homme.

Un rien nous séduit, nous attendrit. Tout ce que je viens de dire rentre dans le caractere de la tendresse : de beaux yeux languissants trouvent plus secrettement, & pour plus longtemps, le chemin du cœur ; la vivacité le divertit plus qu'elle ne le gagne. A mon égard, ce seroit-là mon goût : je suis jeune, & je suis par conséquent plus à portée de sçavoir ce qui convient aux femmes pour plaire, qu'un Amant barbon, dont le cœur ne laisse pas que d'être touché de tout ce que j'ai dit, mais qui le désapprouve par un caprice dont la seule origine est la jalousie.

Oui, quoi que veuillent dire les Critiques des aimables affectations des femmes, toutes ces petites manieres sont, pour ainsi dire, de véritables laqs dans lesquels notre cœur se laisse prendre. La beauté frappe d'abord, le reste émeut & nous attire; & si ces manieres doivent être désapprouvées, c'est dans ces femmes mal-adroites, à qui la nature a refusé l'art de plaire, &, ne leur ayant donné que l'avantage des traits, n'y a point joint ce qui peut les faire valoir. C'est dans ces femmes qui, mauvais singes de l'artifice innocent qu'emploient les aimables, rebutent, en imitant mal, par les mêmes endroits que nous aimons dans les autres ; par ces endroits qui agissent sur nous,

mais si délicatement, que nous en recevons l'impression sans appercevoir souvent à quoi nous la devons; ou, si nous nous en appercevons, nous y trouvons tant de charmes, que c'est, après une longue passion, ce à quoi nous tenons le plus.

Cela fait souvent un effet si prodigieux sur le cœur de l'homme, qu'il s'en est trouvé.... (je parle des hommes qui, remarquant les appas que ces petites affectations donnent aux femmes, ont tâché par une imitation monstrueuse & extravagante, de s'accoutumer à se donner les mêmes manieres:) mais la beauté du plumage du paon, ne pare que le paon seul; des oiseaux d'une autre espece ont beau vouloir s'en parer, ce qui plaît, ce qui enchante dans les paons, fait pitié, ridiculise les autres: c'est une citrouille plantée en espalier, comme dit un agréable Auteur de nos jours; c'est une perle dans du fumier; c'est une selle magnifique, appliquée sur le dos d'un âne; c'est un âne qui braît, au lieu du chant tendre de l'aimable rossignol. Fades Adonis, extravagants demi-hommes, revenez à votre espece, vous êtes des monstres qu'on ne peut caractériser: c'est la noblesse dans l'air, la vigueur dans vos actions; c'est une politesse mâle qui peut

vous faire valoir : voilà vos charmes, voilà les dons que vous fait la nature ; le reste est l'appanage du sexe le plus aimable, mais aussi le plus foible; ce que la nature lui donne de mérite, est assorti au reste de ses armes : les pleurs, la langueur, les manieres douces & insinuantes, sont les voies par où elles arrivent à la victoire contre vous. Une noble & fiere soumission, une complaisance qui marque sa supériorité sur elles & qui est l'effet du respect que nous doit inspirer leur foiblesse, de la valeur & de la probité : voilà ce qui vous convient; c'est-là votre partie, c'est-là le rôle que vous devez jouer. Si vous joignez à ce que je viens de dire, le bonheur d'être né de bonne mine, n'allez pas l'altérer & la défigurer, pour ainsi dire, par un mélange de minauderie discordante.

Mais c'est assez moraliser à l'occasion d'une petite conversation de deux femmes; & quoique je me donne la liberté de tout dire, & de changer de discours, à mesure que les sujets qui se présentent me plaisent, je suis mon goût; cela est naturel : revenons à nos deux Dames. Elles se levent enfin, après avoir bien disputé contre la douce envie de se tranquilliser encore quelque temps : ma foi, sans être femme, j'en connois

qui, le matin ſe trouvant dans leur lit, ne ſe déterminent jamais qu'à regret d'en ſortir ; & je vous avoûe mon cher & véritable Lecteur, que le plaiſir de ſe trouver chaudement dans une attitude amie du repos, eſt un plaiſir auquel je rênonce avec le plus de peine : je dis renoncer, car quelque long-temps que je le prolonge, j'y renonce toujours. Mais de quoi m'aviſé-je ici de parler de moi & de mon humeur ? Fi ! voilà une ſotte phraſe : ſans ma négligence, ma paſſion favorite, ma ſoi, elle paſſeroit pas ; mais j'eſpere qu'elle ſera ſans compagnie.

Une fille-de-chambre de la maiſon, dont je ne ſçais pas le nom, vint ſçavoir ſi nos Dames étoient levées, & elles avoient beſoin d'elle ; elle acheva de les habiller : quelque temps après les Meſſieurs entrent avec d'autres Dames moins pareſſeuſes, & peut-être à cauſe de cela, moins aimables ; le maître de la maiſon les ſuivoit de près : l'on ſe donna le bon jour, & l'on ſe fit toutes les demandes qu'on a coutume de ſe faire en pareil cas : la compagnie ſortit après de la chambre pour s'en-aller dans celle de la nouvelle mariée, qu'une fatigue légitime retenoit encore au lit. On fut long-temps à plaiſanter ſur l'aventure de la nuit, & ſur-tout on badina du déſordre qu'une des

Dames craintives, avoit apporté chez les nouveaux mariés. Je vous plains tous deux du meilleur de mon cœur, dit un certain goguenard de la compagnie : après un an de mariage, passe, d'être obligé de sortir de son lit à deux heures du matin. Mais déguerpir la premiere nuit des noces, je ne trouve rien de plus cruel. Vous n'êtes point assez galant, répondit un des parents du plaisant, quand vous dites, passe un an après le mariage, & je crois que nos nouveaux époux, tous deux faits comme ils sont, sentiroient un trouble pareil à cette nuit, aussi vivement qu'ils ont dû le sentir. On ne peut rien de plus obligeant pour moi, répliqua le nouveau marié; car la chose est juste à l'égard de Madame, puisque mon empressement sera toute ma vie le même. Bon! langage de nouvel époux, répliqua certain vieux routier, qui avoit une expérience de trente années de mariage. Vous serez trop heureux dans quelques années de vous en tenir à l'estime ; il y a long-temps que c'est ma ressource avec ma femme. Parbleu! je te trouve plaisant, Comte, dit un égrillard de la compagnie, de mesurer les autres à ton aune; qu'on me donne une femme de la taille, de l'humeur & de l'air, enfin, pareil à celui de Madame, je m'en vais m'obliger

par un billet de vingt-mille francs, à étre aussi amoureux, aussi passionné d'elle dans vingt ans, chaque jour l'un portant l'autre, que je le serai du premier jour. Tu parles en téméraire, répondit le grison, crois-en tes anciens: tu perdrois tes vingt-mille francs, mon cher Chevalier. Je n'en crois rien, répondit certain Damoiseau aux yeux doux, une femme comme Madame paroîtra toujours un objet nouveau. En vérité, dit sa jeune mariée, qui n'avoit encore presque rien dit, Messieurs, vous me faites rougir, je ne sçais de quelle égalité de passion vous voulez parler; mais j'espere, par ma conduite, par mes manieres, & j'ajouterai encore, par ma tendresse, engager Monsieur qui m'aime, à conserver éternellement pour moi la sienne. L'époux ne répondit rien à cet obligeant discours, il prit la main de son épouse, &. la baisa d'un air à lui donner une assurance de ce dont elle se flattoit. Par ma foi! finissons cette conversation, dit certain Cavalier de moyen âge, & garçon, j'ai résolu de vivre toute ma vie sans femme, & vous ébranlez ma résolution : c'est un écueil pour la liberté, que d'entendre de tels discours. Je te conseille, lui répondit un de ses amis, assez nouvellement marié, & qui peut-être eût souhaité ne pas l'être, je te

conſeille de nous priver d'une converſation qui nous affermit tous dans le devoir pour ſa moitié ; j'en ai une depuis quelque temps, & tout ce que Monſieur & Madame ſe diſent m'attendrit davantage pour la mienne. Oh ! pour le coup, c'eſt pouſſer trop loin la délicateſſe, dit le vieux Cavalier, & je ne crois pas qu'on puiſſe la pouſſer juſques-là pour ſa femme. Oh ! parbleu, répondit l'autre, il y a trop long-temps que vous êtes dans l'ordre, pour qu'on vous demande de la ferveur pour la règle : mais pour moi, je n'en ſuis encore qu'à mon noviciat.

On ſe dit encore mille choſes qu'on tourna le plus galamment qu'on le put, & l'on parla inſenſiblement de l'homme à la léchefrite, de ſon digne écuyer, & de la demoiſelle qui étoit avec eux.

*Fin de la ſeptième Partie.*

# HUITIEME PARTIE.

PHARSAMON & Fatime étoient encore dans leurs chambres, ou, pour ſpécifier mieux les choſes, Pharſamon étoit levé; mais ſa rêverie & ſon chagrin avoient comme ſuſpendû l'envie qu'il avoit d'aller chercher Cidaliſe; à l'égard de Fatime, les coups qu'elle avoit reçus & qui l'avoient étourdie, la veille de la nuit, & l'inquiétude de ſa Maitreſſe, tout cela l'avoit empêché de s'endormir de bonne heure; & quand le ſommeil l'eut une fois priſe, il la garda long-temps; de ſorte qu'elle dormoit encore tout de ſon mieux. Pour Cliton, que j'ai penſé oublier, une chaiſe lui ſervoit de matelas: étourdi de tout le vin qu'il avoit bu, rempli des viandes qu'il avoit mangées, il n'avoit pu ſe donner le temps ni la peine de ſe déshabiller pour ſe coucher. Son maître, plein de rêverie, ne l'avoit point entendu venir; & il s'étoit aſſis ſur une chaiſe, où la tête avoit emporté le reſte du corps dans le moment qu'il déſeſoit ſes bas pour ſe coucher.

Cependant toute la compagnie trouva à propos d'envoyer dans la chambre du Chevalier, je veux dire Pharſamon, pour ſçavoir dans quel état il étoit; & une nièce du maître de la maiſon ſe donna la peine d'aller elle-même dans celle de Fatime, où la trouvant ronflante, elle la laiſſa en attendant qu'elle s'éveillât. A l'égard de Pharſamon, le valet qui entra dans ſa chambre le retira de ſes profondes rêveries, en lui criant aſſez haut que la compagnie envôyoit demander comment il avoit paſſé la nuit. Pharſamon lui répondit d'un air triſte, que le repos ne convenoit pas à un malheureux, qui avoit perdu l'objet de ſa tendreſſe, qu'il alloit remercier ſes maîtres de la part qu'ils prenoient à ſon inquiétude, & qu'il partiroit après. Le valet alla rendre la réponſe qu'il avoit faite, à toute la compagnie; & l'on jugea à-peu-près du caractere de l'homme, par le diſcours qu'on rapportoit de lui.

Cependant Pharſamon ſongea à ſortir, dès que le domeſtique fut parti; avant que de quitter ſa chambre, il ſe mit dans la poſture d'un homme outré de déſeſpoir, & croiſant ſes mains, les yeux élevés au ciel, il dit: ô lieux témoins de la douleur la plus affreuſe qui fut jamais! ô nuit cruelle que j'ai paſſée! il ne dit que ces mots

qu'un ſoupir interrompit. Quelques tours de chambre arpentés dans une agitation terrible, fermerent, d'un langage expreſſif, quoique muet, la période triſte qu'il avoit commencée; après quoi, ſe tournant du côté de ſon écuyer, qui, le menton appuyé contre ſon eſtomach, ne ſongeoit ni au lieu où il étoit, ni au malheur affreux de ſon maître, (il dormoit la bouche ouverte & le nez bouché; c'eſt-à-dire en bon François, qu'il ſouffloit & qu'il reniſloit: ſes joues étoient peintes d'un incarnat bachique que le ſommeil & la poſture où il étoit rendoient encore plus vermeilles:) Quoi! malheureux, s'écria Pharſamon, tu dors & je me meurs! mais en vain ſon maître l'apoſtrophoit de la maniere la plus pitoyable, le ſommeil étoit aſſez profond pour lui ſauver toute la confuſion de pareils reproches. Pharſamon, voyant qu'il ne remuoit point, l'appella d'une voix aſſez haute; néant, il fallut redoubler le ton: Cliton dormoit comme il mangeoit; je veux dire, que ſon ſommeil étoit incomparable comme ſon appétit. Pharſamon l'appella plus fort, & le tirant par le bras: laiſſe-moi en repos, répartit Cliton encore endormi, & qui n'avoit ſenti que machinalement le tirement de manche. Que diantre! n'avons-nous pas aſſez trotté? Ces mots

finis, le ronflement recommença; mais son maître, qui comprit bien qu'il n'étoit pas éveillé, ne lui donna pas le temps d'en faire tout au plus une demi-douzaine. Allons donc, malheureux que tu es! éveille-toi, ou je t'abandonne à la lâcheté de ton procédé. Lâche toi-même, répartit Cliton, en ouvrant les yeux; je me suis battu comme un César. Te moques-tu de ton maître? lui cria Pharsamon, & ta rêverie sera-t-elle éternelle? A ces mots le sommeil s'enfuit, & Cliton, ouvrant davantage ses yeux, regardoit son maître d'un air effaré. Oh, oh! c'est vous? Parguienne je ne me trompe pas. Faites-vous le guet contre les souris pendant la nuit? Ingrat! lui dit alors Pharsamon, ton maître est au désespoir, & tu dors tranquillement! A propos de désespoir, vraiment! vous avez raison, dit Cliton en se frottant les yeux: je pense que vous avez les épaules meurtries: faites apporter du vinaigre. Cette idée d'épaule meurtrie chagrina pour le moment Pharsamon. Que veux-tu dire? répartit-il. Ne sçais-tu pas que la Princesse est perdue? Eh bien! répondit-il, on trouve bien une épingle à terre; ne trouvera-t-on pas la Princesse? Lève-toi, lève-toi, dit Pharsamon; tu dors encore! Ah! parguienne, pour le coup,

c'en est fait, adieu le sommeil, jusqu'au revoir; me voilà plus éveillé qu'un coq. Allons, Monsieur, partons; je me souviens de tout ce que vous voulez dire: oui, vous êtes bien à plaindre, & je vous aimerois autant mendiant votre pain de porte en porte, que dans l'état où vous êtes: mais, quoi! quand vous vous jetteriez dans le puits, la tête la premiere, vous ne guéririez pas vos maux.... Ah! Ciel! la mort est la chose que je crains le moins, après l'accident qui m'est arrivé. Ah! Cidalise, Cidalise, où êtes-vous? Grands Dieux! comment vous le diroit-elle, dit l'écuyer, si elle ne le sçait pas elle-même? Mais, Seigneur, que faut-il faire? Partir, redit Pharsamon.... Eh bien! Seigneur, partons. Mais, quoi! irons-nous sur nos pieds comme des grues?.... Je prierai le maître de ces lieux de me donner des chevaux.... Oh! parbleu, dit Cliton, trois chevaux qu'il nous faut ne se trouvent pas comme un caillou dans l'eau; & de l'argent, il en faut. Vous n'avez que celui qui est sur votre habit; encore n'y en auroit-il que ce qu'il faudroit pour payer un gîte.... Il me reste un diamant que je donnerai: il est de prix, on ne me refusera point ce que je demande dessus: sortons. Mais, Seigneur, dit Cliton, d'un air assez respectueux;

( car le sommeil & son vin passé, le goût du Roman le reprit : ) mais Fatime dort, il ne faut pas oublier de la prendre avec nous. Ah! Cliton, il n'est pas besoin, répondit Pharsamon, que tu m'en fasses ressouvenir ; elle tient de trop près à ma Princesse, pour n'avoir point pour elle toute l'attention imaginable : il lui suffit d'être femme & d'avoir besoin de moi, pour que je la prenne sous ma protection. Je n'en attendois pas moins de votre grand cœur, répartit Cliton, en le remerciant, & le grand Pharsamon est un homme qui.... Je veux dire que vous êtes un grand-homme. Ce témoignage de grandeur d'âme, que Cliton exprimoit à-demi à son maître, ne laissa pas de lui faire plaisir ; il lui présenta sa main pour la baiser. Seigneur, dit Cliton, qui ne comprenoit pas cette action, & qu'un effort d'imagination avoit fait inventer à Pharsamon de son chef, comme convenable à sa grandeur ; & à la distance de son écuyer à lui: Seigneur, que voulez-vous que je fasse à votre main? Je vous l'offrois pour la baiser, répondit Pharsamon, un peu fâché qu'il n'eût pas tout-d'un-coup entré dans son sens. Ah! Seigneur, permettez que je répare ma bétise, dit Cliton en saisissant cette main comme il la retiroit : il la baisa effective-

ment de la maniere qu'il put inventer la plus respectueuse, sentant en lui-même quelque plaisir d'appartenir à un homme, dont c'étoit un honneur que de baiser la main : après quoi Pharsamon & Cliton s'en allerent joindre la compagnie qui les attendoit. Le maître de la maison, comme on étoit convenu, marcha au-devant de lui d'aussi loin qu'il l'apperçut : Seigneur, lui dit il, nous sommes au désespoir de l'aventure qui vous arriva hier : l'ignorance où nous étions & de ce que vous étiez, & de ce qui vous fesoit venir armé contre nous, nous obligea à nous défendre contre l'homme le plus grand & le plus respectable ; je vous prie d'oublier tout ce que nous avons fait, & de demander en réparation tout ce que vous jugerez à propos. Ne parlons plus de cela, Seigneur, répliqua Pharsamon, je n'y songe pas : des soins bien différents occupent à présent mon cœur : j'ai perdu ce que j'aimois. J'avois avec moi la Princesse Cidalise, que l'injustice avec laquelle un ennemi la retenoit captive, obligeoit à fuir avec moi ; je l'ai perdue, Seigneur, & je ne la reverrai peut-être jamais. Quoi ! Seigneur, répondit le maître de la maison, qu'a-t-elle pu devenir dans le tumulte & le trouble ? Se seroit-il trouvé quelque téméraire qui eût ôsé l'obliger à

le ſuivre, ou l'enlever? Il n'eſt que trop vrai, Seigneur, répartit Pharſamon : il ne me reſte qu'une grâce à vous demander après toutes les bontés que vous me témoignez; c'eſt que vous m'accordiez trois chevaux de votre écurie : acceptez, en même temps, cette petite bague que je vous donne. Le Gentilhomme prit la bague; &, voyant que c'étoit un diamant de prix, il le préſenta à une des Dames de la compagnie, qui étoit curieuſe de le voir; & puis ſe retournant du côté de Pharſamon, il lui dit : Seigneur, tous mes chevaux ſont à votre ſervice; & non-ſeulement cela, mais moi-même, ſi je puis avoir l'avantage de vous être utile en quelque choſe. A l'égard de votre bague, je la garderai, puiſque vous le voulez : mais, Seigneur, je ſerai toujours prêt à vous la rendre, quand vous me la demanderez. La Dame qui l'avoit regardée, pria le Gentilhomme de la maiſon de vouloir bien la lui remettre entre les mains : vous me ſuivrez chez moi, dit-elle, en s'adreſſant à Pharſamon; je demeure à une lieue d'ici ſeulement : nous partirons dans une heure ou deux, & je vous donnerai tout autant de chevaux que vous en voudrez, avec la même promeſſe de Monſieur, de vous rendre cette bague quand il vous plaira. Pharſamon y conſentit, & le

le Gentilhomme aussi, qui jugea que la Dame avoit envie de se faire honneur du diamant. Pharsamon seulement témoigna à la Dame qu'il étoit pressé, & que ce seroit l'obliger beaucoup que de partir incessamment. Cependant toute la compagnie mouroit d'envie de sçavoir l'histoire d'un extravagant de cette espece: on le pria de la raconter; mais il répondit qu'il étoit accablé d'un si grand chagrin, qu'il étoit hors d'état presque de prononcer une seule parole.

On descendit après en bas dans une grande salle, où l'on avoit apprêté le déjeûner. Pharsamon suivit la compagnie; mais, d'un air enseveli dans la douleur: je le plains, disoit une des Dames, & c'est dommage qu'un Cavalier aussi-bien fait soit attaqué d'une si étrange folie! On voulut le faire placer le premier, de concert avec les Dames; mais son chagrin ne lui déroboit rien de la bienséance qu'il sçavoit qu'on devoit garder pour le beau sexe, de quelque naissance que l'on fût; il se mit après elles. On le servit, & l'on peut dire de lui, que jamais posture ne fut ni plus triste, (mais de cette tristesse respectable) ni plus proportionnée à la perte qu'il avoit faite. Il ne parla que pour prier le maître de la maison d'avoir soin qu'on allât chercher Fatime. La niece

du Gentilhomme se leva pour y aller une seconde fois. Cette femme-de-chambre s'étoit éveillée depuis quelque temps, & se hâtoit alors de s'habiller; elle remercia fort honnêtement cette nièce du soin qu'elle prenoit d'elle, & descendit avec elle dans la salle. Fatime étoit bien faite, d'une physionomie fine & agréable; elle fut du moins du goût de presque tous les Cavaliers. Il y en eut même qui la cajolerent; mais, à quelques dégrès de moins de noblesse, elle conserva une tristesse que rien ne put égayer. On la força de se mettre à table avec les autres, malgré le refus qu'elle fesoit, disoit-elle, de manger avec un grand Prince. La compagnie fut surprise de ce mot: mais ce que Cliton leur avoit raconté la nuit précedente, développa tout-d'un-coup l'énigme.

Cependant, Cliton qu'on avoit voulu faire asseoir aussi, se tenoit debout derriere la chaise de son maître; émerveillé de voir sa Maitresse au rang des autres, il souffrit plus patiemment qu'il n'auroit fait dans un autre temps la différence qu'on mettoit entre lui & Fatime, se disant en lui-même, qu'une fille méritoit plus de considération qu'un homme: même l'honneur qu'on fesoit alors à cette fille, augmenta si fort son

amour pour elle, que, dans un moment où l'on gardoit le silence, il s'écria tout-d'un-coup : Madame, je veux dire l'écuyere de la Princesse qu'on a perdue, par ma foi, je ne puis vous voir là sans être assuré que vous êtes peut-être aussi grosse Dame que votre maîtresse ; & dorénavant je veux qu'on me fouette si je vous appelle autrement que ma Princesse : cela, marguienne ! est écrit sur votre front. Fatime rougit à ce compliment, qui ne lui auroit cependant point déplu, s'il avoit été tourné autrement : mais les discours de Cliton étoient alternativement nobles & comiques. Je n'ai point tant de vanité, répondit-elle d'un air modeste. C'en seroit une, répartit Pharsamon, qui n'avoit jusqu'alors remué que les yeux, qu'il levoit de temps en temps au Ciel ; c'en seroit une, dont vous êtes sans doute exempte, belle Fatime, puisque le rang que vous tenez auprès de celle dont on parle, peut contenter l'ambition la plus grande : mais si l'on donnoit la qualité de Princesse au mérite, vous seriez une des premieres qui la recevriez. On ne pouvoit rien de plus galant que cette réponse, & en même temps, cependant, de plus conforme aux sentiments de modestie que Fatime devoit avoir sur son chapitre. Pourquoi ne le seroit-elle pas ? dit Cliton, qui

n'étoit pas content de ce qu'avoit dit Pharſamon ; vous êtes bien un Prince ; vous, Seigneur ; & ſi pourtant, à prendre les choſes à la lettre, vous êtes le fils du frere de notre Gentilhomme : je raiſonne juſte, ou je ſuis un ſot. Taiſez-vous, répondit Pharſamon, en ſe tournant gravement du côté de Cliton: ce n'eſt point à vous à parler, quand j'y ſuis. Ce que je dis-là n'eſt pas pour vous fâcher, répartit l'écuyer ; chacun prend le parti de ſa chacune, & je parle à la compagnie qui eſt bien-aiſe de m'entendre. Sans doute, reprit un des Cavaliers, une Princeſſe n'eſt point autrement faite que Fatime ; & il ne tiendra qu'à elle d'être la mienne. Tout beau ! s'il vous plaît, dit alors l'écuyer : il faut que je parle, ma langue m'en dût-elle tomber ; c'eſt un morceau trop friand pour vos dents, & il n'y a que l'écuyer de l'illuſtre perſonnage que voici, qui mérite une telle aubaine. Cette ſaillie ne déplut point à Pharſamon, qui laiſſa pour lors à ſon écuyer toute la liberté de défendre ſes droits. Mais, Seigneur écuyer, répartit le Cavalier, ſi Mademoiſelle vouloit m'accepter pour amant, vous ne ſçauriez l'en empêcher. Palſembleu ! je ne l'en empêcherai pas, dit bruſquement Cliton : mais ſi cela arrivoit, je me pendrois de rage, & nous verrions beau jeu !

Ne craignez rien, dit alors Fatime, en jettant un regard consolant sur son amant; ne craignez rien, Seigneur : ce Cavalier n'en fera rien; & quand il le feroit, je ne suis point volage; un amant comme vous fait trop d'honneur pour qu'on y renonce. Ouf! dit alors Cliton, j'avois besoin de ces douces paroles : le Ciel vous tienne en santé, ma Princesse, & vous rende, au centuple, ce que vous me donnez : vous me faites plus aise, que si vous me chatouilliez à la plante des pieds. On dit encore quelque chose sur ce chapitre, où l'esprit & l'amour de Cliton brillerent toujours également; après quoi, l'on se leva de table. La Dame qui devoit donner des chevaux à Pharsamon, prit congé de la compagnie, & fit monter Pharsamon & Fatime dans son carrosse, pendant que le maître de la maison fit seller un cheval à Cliton, que la Dame se chargea de renvoyer.

On me demande, sans doute, compte de la Princesse Cidalise; il paroît même extraordinaire qu'elle ait pu s'éclipser. Par quelle étrange aventure, dira-t-on, est-il possible qu'elle ne soit pas retrouvée? Par une aventure que vous ne sçavez pas, Monsieur le Lecteur, mais que vous sçaurez quand il me plaira; en attendant, voyons lequel des deux est le plus pressé, ou de vous

informer de ce que fit Pharſamon, ou de vous apprendre ce qu'eſt devenue ſa Princeſſe. Ma foi, je ne ſçais lequel prendre ; il faut pourtant me déterminer : ſuivons Pharſamon, puiſque nous ſçavons où il eſt, & le haſard nous remontrera Cidaliſe.

Le carroſſe dans lequel il étoit, étoit déjà éloigné d'une demi-lieue du Château où la noce s'étoit faite, quand, en traverſant un petit bois, Pharſamon & la Dame apperçûrent une jeune payſanne fuyant un berger qui la pourſuivoit. La jeune fille feſoit de grands cris, & ſembloit fuir avec la plus grande frayeur celui qui couroit après elle. Pharſamon, à cet aſpect, crie au cocher d'arrêter, ſaute à bas du carroſſe l'épée à la main, ordonne à Cliton de deſcendre, qui, dans la précipitation avec laquelle il obéit, culbute en bas d'un cheval qui lui avoit déjà plus d'une fois fait ſervir la croupe de ſelle. Pharſamon, d'une viteſſe incroyable, ſaute ſur le cheval, & galoppe à toute bride ſur le berger : il l'attrapa bien vîte ; & lui donnant un coup du tranchant de ſon épée ſur le dos, le renverſa par terre ; après quoi, il courut à la fille, qui s'arrêta en le voyant venir à elle. Ah ! Monſieur, lui dit-elle, que j'ai de grâces à rendre à votre généro-

ſité ! Vous me ſauvez des mains du plus cruel de mes ennemis. Venez, belle fille, lui répondit Pharſamon ; ſi j'en crois votre phyſionomie, vous n'êtes pas ce que les vils habits que vous portez vous font paroître : acceptez le ſecours que je vous offre, & montez ſur ce cheval qui vous portera juſqu'à l'endroit où m'attend un carroſſe. Après ces mots, il deſcendit de cheval, & remonta le plus adroitement du monde. Quand la jeune payſanne fut placée, il galoppa avec la même viteſſe juſqu'au carroſſe, y fit monter l'inconnue, & prit place lui-même auprès de Fatime, après avoir rendu le cheval à Cliton. La frayeur de l'inconnue avoit été ſi grande, qu'à peine pouvoit-elle en revenir, quoiqu'elle ſe vît en ſûreté. La Dame à qui appartenoit le carroſſe lui marqua tout l'intérêt poſſible ; &, comme Pharſamon l'avoit fort bien remarqué, cette jeune fille avoit l'air de cacher une naiſſance illuſtre ſous les habits qui la déguiſoient : on ordonna au cocher d'aller le plus vîte qu'il ſeroit poſſible ; & une demi-heure après, l'on arriva chez la Dame qui étoit veuve, & qui étoit une de ces femmes qui commencent leur retour, coquette déjà ſurannée, mais qui ne pouvoit renoncer aux plaiſirs du bel âge : elle n'avoit pas dit grand'-choſe dans la com-

pagnie d'où elle venoit : la figure de Pharſamon lui avoit plu beaucoup ; & la demande qu'elle avoit faite du diamant, n'avoit été que pour l'engager à venir chez elle, pour eſſayer ſi elle ne pourroit pas lui faire oublier ſa Princeſſe perdue ; elle eſpéroit, en lui parlant raiſon, de le faire revenir de ſon égarement, & le conduire inſenſiblement à l'aimer, à force de bonnes manieres ; enfin à l'épouſer, ſe doutant bien qu'il étoit homme de naiſſance, & pourvue d'aſſez de bien pour faire la fortune d'un homme qui n'en auroit point, & qui lui plairoit. ( Je dis l'épouſer, car je ne ſuis pas d'humeur à mettre ſur la ſcene un amour ſçandaleux. )

Cependant on eſt arrivé. L'inconnue parut avoir beſoin de repos ; on lui prépara une chambre où elle fut long-temps à ſe repoſer ſur un lit ; les ſoupirs qu'elle avoit faits le long du chemin, ne marquoient que trop combien les raiſons qu'elle avoit d'être affligée, étoient conſidérables. Pharſamon la recommanda à la Dame que j'appellerai Félonde, & lui témoigna qu'il étoit dans la réſolution de partir ſur le champ. Elle fit ſemblant de ſe mettre en devoir de lui faire donner ce qu'il demandoit, mais elle eut ſoin ſecrettement de faire dire qu'on avoit emmené la meilleure

partie de ses chevaux à une de ses terres, & que ceux qui restoient, n'étoient point propres à l'usage où les vouloit employer Pharsamon; qu'au reste on les rameneroit le lendemain l'après-dîner. Ce trait d'adresse fut suivi d'un discours, où elle lui représenta vivement, en se conformant à ses idées, que l'inconnue qu'il avoit tirée des mains de son ennemi pouvoit avoir encore besoin de son secours dans les suites, qu'il falloit attendre qu'elle lui eût confié son histoire. Pharsamon qui, malgré l'intérêt de son amour, étoit capable d'arrêter pour cette unique raison, consentit d'attendre jusqu'au lendemain. On servit le dîner, & l'on envoya demander à la paysanne inconnue, si elle vouloit venir manger. Cette jeune fille se leva du lit où elle s'étoit couchée, & parut dans la salle, avec cet air languissant qu'une vive douleur répand sur le visage; elle paroissoit consternée. Pharsamon la salua d'un air convenable au mystere que ses habits cachoient sans doute; &, malgré l'attirail de paysanne, Félonde ne laissa pas de lui faire toutes les honnêtetés qu'elle auroit pu exiger dans un habillement plus distingué. Il est vrai que la jeune paysanne y répondoit de maniere qu'il étoit aisé de voir que ce que l'on soupçonnoit de noblesse chez

elle, étoit très-réel; la beauté qu'on voyoit dans ses traits étoit le moindre de ses agréments. Cependant ces traits composoient une physionomie fine & délicate; c'étoit un teint qu'une paysanne ne sçauroit se conserver, une main charmante & telle qu'une Princesse pourroit la souhaiter, un certain geste, & je ne sçais quoi dans sa maniere de remercier, ou de répondre & de manger même, qui respiroit une éducation noble. Félonde, en dînant, essaya, par les discours les plus obligeants, de calmer ses inquiétudes. Elle parut sensible aux obligeants efforts que fesoit cette Dame, elle se contraignit même jusqu'à parler beaucoup plus qu'elle n'auroit fait; &, le repas étant fini, Félonde la conduisit avec Pharsamon, Fatime qui avoit mangé avec eux, & Cliton à qui on avoit donné à manger à part, sous un agréable berceau, où l'on avoit menagé des siéges de gazon. On agita d'abord quelques questions indifférentes, où la belle inconnue parut avoir autant de délicatesse dans l'esprit, qu'elle en avoit dans ses traits. Pharsamon, cependant, curieux de sçavoir par quelle aventure elle fuyoit ce Berger qui la poursuivoit, & charmé de l'occasion favorable qui s'offroit d'entretenir ses idées, par des matieres convenables à ce qu'elles étoient, pria l'in-

connue de vouloir bien leur raconter son histoire, si elle le pouvoit faire. La jeune inconnue répondit: Je vous ai trop d'obligation, Seigneur, pour vous refuser ce que vous me demandez; d'ailleurs, je n'y vois nul danger: ainsi je suis bien-aise que vous me procuriez l'occasion de vous faire plaisir. Quand elle eut répondu de cette maniere, d'un air de modestie à inspirer du respect & de la tendresse pour sa personne, elle commença ainsi.

## *Histoire de Tarmiane.*

JE m'appelle Tarmiane, mon pere étoit Lieutenant de Vaisseau; il n'avoit que vingt-deux ans lorsqu'il épousa ma mere; ils étoient François tous deux. La tendresse que ma mere avoit pour son mari, la détermina à le suivre dans un voyage sur mer, qu'il alloit faire avec quelques vaisseaux que le Roi envoyoit dans une isle où l'on avoit besoin de François: le commencement du voyage fut, dit-on, très-heureux; mais quinze ou seize jours avant d'arriver où l'on alloit, des vaisseaux d'un pavillon étranger, avertirent les nôtres qu'il falloit se tenir sur ses gardes. Ces vaisseaux nous ayant apperçus de leur côté, approcherent à

force de voiles, & quand nous fûmes plus près les uns des autres, on vit que c'étoient des Turcs, en bien plus grand nombre que les François : ils nous attaquent brusquement, espérant de contraindre les nôtres à se rendre bientôt ; mais ils se tromperent ; &, malgré l'inégalité, jamais on ne se défendit avec tant de valeur : les Turcs, à force de monde, demeurerent cependant victorieux : mais la victoire leur coûta bien cher, & ils ne la remporterent qu'ensanglantés du sang de plus des deux tiers des leurs.

Mon pere fut un de ceux qu'ils admirerent le plus, quand ils se furent rendus maîtres de nos vaisseaux : il s'étoit battu le dernier contre trois jeunes Turcs, dont il avoit irrité le courage par la vigoureuse résistance qu'il fit à leurs efforts pour entrer dans son vaisseau ; mais enfin il fut percé de tant de coups d'épée qu'il tomba. Après le combat, on le fit prendre : celui qui commandoit les Turcs le fit mettre dans sa tente, par un sentiment de générosité naturelle, & qu'excitoit encore ce qu'on lui rapportoit du courage de mon pere. Les Turcs firent soixante prisonniers. Le butin partagé, Tarmiane, ma mere, resta au chef des Turcs. Ils prirent encore, en s'en retournant, quelques vaisseaux marchands. J'avois alors

dix-huit mois; & quand nous fûmes débarqués, quelque soin que le Corsaire Turc (car c'en étoit un) prît de mon pere, il expira de ses blessures, entre les bras de son épouse.

Le Corsaire Turc, qui aura nom Hasbud, m'emmena chez lui avec ma mere, dont la jeunesse & la beauté l'avoient touché dès le premier instant. Il demeuroit dans un village près de la mer: c'étoit un endroit où son pere, qui avoit possédé des emplois considérables auprès du Grand-Seigneur, avoit été obligé de se retirer pour éviter des malheurs plus funestes, où, sans doute, l'envie & l'artifice de ses ennemis l'auroient exposé dans les suites. Dans ce lieu, sa femme, encore jeune, avoit accouché d'Hasbud, qui y avoit toujours été élevé. La mort de son pere & de sa mere, qui ne vécurent que trois années après leur retraite, l'avoit laissé sous la conduite d'un simple parent, qui n'avoit pas eu soin de cultiver en lui toute la disposition que la nature lui avoit donnée pour la vertu. Quoique privé des grands biens que la fortune de son pere lui avoit amassés, il en avoit encore assez pour vivre, sinon en gros Seigneur, du moins en particulier puissant. Son parent mourut comme il n'avoit encore que quinze ans. Maître d'un patrimoine plus que médiocre,

l'amour & les plaisirs l'avoient d'abord occupé les premieres années. La proximité de la mer & le nombre de vaisseaux Corsaires qui abordoient près des lieux où il demeuroit, l'encouragerent à tenter fortune comme eux : il s'associa à un d'eux avec qui il courut, quinze années, les mers avec tout le succès qu'on peut attendre dans ce genre de vie. Ce succès l'anima davantage encore. Enfin, après avoir fait long-temps le métier de Corsaire par intérêt, il s'en fit une si douce habitude, que dans les suites il le continua par goût & par inclination. Son associé fut tué dans un combat. Hasbud épousa une de ses filles, & s'empara presque de tous les biens que son pere avoit laissés. Chaque année il revenoit au lieu de sa naissance, où il avoit mis son épouse : il aggrandit ses terres, & se bâtit une maison si superbe, se fit servir d'un si grand nombre d'esclaves, que, dans tout le pays, Hasbud étoit cité comme le plus riche & le plus puissant. Ce fut dans ce lieu qu'il conduisit ma mere & moi : mais avant que d'entrer dans le détail de mes aventures, & de tout ce qui y a rapport, il est bon de vous dire dans quelle situation étoient alors la maison & la famille d'Hasbud.

Cet homme étoit âgé de cinquante ans. Sa

femme, qu'il avoit époufé très-jeune, n'en avoit encore que trente. Elle étoit une des belles femmes qu'on pût voir ; mais fes inclinations étoient cruelles, méchantes, & d'autant plus dangereufes, qu'elle fçavoit à force d'artifice, & d'un artifice qui ne lui coûtoit rien, cacher le plus mauvais caractere, fous des apparences naïves de bonté & de douceur. Elle avoit un fils, & c'étoit le feul enfant qu'elle eût eu d'Hasbud. Ce Turc, quand nous fûmes arrivés, fit récit à fa femme de la valeur de mon pere, & de la générofité qu'il lui avoit fait paroître avant de mourir : il ajouta que cet homme, avant d'expirer, l'avoir prié de traiter doucement fa femme ; & de lui laiffer la liberté d'élever fa fille à fon gré. Je lui promis d'exécuter ce dont il me prioit, dit-il à fa femme, & je veux tenir ma parole : ayez foin d'elle, & qu'on ne la trouble point dans l'éducation qu'elle voudra donner à fa fille. Alcanie, c'étoit ainfi que fe nommoit la femme du Corfaire, lui voulut perfuader qu'il n'étoit pas néceffaire que cette efclave demeurât dans fa maifon, qu'on n'avoit qu'à l'envoyer dans une autre de fes maifons, qu'elle y feroit moins gênée, & que ce feroit auffi pour eux un embarras

de moins. Alcanie n'alléguoit ces raisons que pour juger par la réponse de son mari, s'il ne s'intéressoit que par générosité pour sa captive : elle avoit vu Tarmiane, sa beauté lui avoit paru extraordinaire ; & les soins qu'Hasbud ordonnoit qu'on prît d'elle pouvoient être un effet des impressions de sa beauté.

Hasbud répondit à ce qu'elle lui disoit, qu'il étoit bien-aise que Tarmiane restât dans la maison ; qu'on seroit plus à portée de la servir, & que ce seroit une mauvaise maniere de tenir la promesse qu'il avoit faite à son mari mourant, que de commencer par l'éloigner de lui, & de l'envoyer dans des lieux où elle n'auroit pas les agréments qu'elle trouveroit chez lui ; qu'au reste c'étoit une femme d'une grande condition, qui méritoit qu'on respectât son malheur. Sa passion naissante, & le dessein qu'il avoit de tromper Alcanie, le fesoient parler en ces termes. Alcanie ne fut cependant point abusée : à travers la générosité qu'affectoit son mari, & qu'elle sçavoit bien ne lui être point naturelle, elle démêla la véritable raison des inconvénients qu'il alléguoit. Pour en être plus certaine, elle ne s'obstina pas davantage à lui parler de cet article, & elle dissi-

mula

mula avec tant d'adresse, que son mari prit aisément le change, & crut l'avoir persuadée à son avantage.

Depuis ce moment, Alcanie traita Tarmiane le plus obligeamment du monde. Ma mere, quoique captive, n'avoit qu'à souhaiter ; tout ce qu'elle vouloit étoit sur le champ fait à son gré. Elle remercioit tous les jours Hasbud & sa femme de la douceur qu'ils avoient pour elle. C'est à vos soins généreux, leur disoit-elle quelquefois, que je dois ma vie : la mort funeste de mon mari, & la perte de ma liberté, l'auroient dès long-temps terminée, si vos bontés n'avoient charmé ma douleur. C'étoit ainsi que Tarmiane leur parloit souvent.

Cependant Hasbud aimoit de plus en plus ma mere : une véritable passion inspire de la timidité aux âmes les plus hardies & les plus cruelles. Hasbud, quoiqu'accoutumé à ne trouver jamais de résistance, n'avoit cependant osé jusqu'ici faire connoître son amour à Tarmiane. La tristesse continuelle où cette captive étoit plongée, une douceur majestueuse empreinte sur son visage, un je ne sçais quoi qui lui prêtoit de grand la noblesse du cœur & des sentiments ; tout cela retenoit le Corsaire dans les bornes de la simple honnête-

té : il l'abordoit cent fois dans la résolution de lui avouer ce qu'il sentoit, & cent fois une crainte respectueuse le mettoit hors d'état de lui en parler : mais sa passion vint à un point, qu'enfin un excès d'amour prévalut sur l'excès de respect qui gênoit son cœur : il résolut de l'aller trouver un jour qu'elle se promenoit dans une espece de labyrinthe qui étoit dans un jardin magnifique joint à la maison.

Jusqu'ici Alcanie, malgré les soins qu'elle prenoit d'observer son mari, n'avoit encore rien vu qui pût lui prouver qu'il fût amoureux de Tarmiane ; & elle se disoit quelquefois à elle-même, qu'il pouvoit se faire qu'Hasbud en usât par générosité pour Tarmiane qui le méritoit, & par ressouvenir de la vertu de son mari ; mais le hasard, qui trouble & répare tout successivement, lui apprit, enfin, ce que l'adresse du Corsaire à son égard, & son respect pour Tarmiane, lui tenoient depuis long-temps caché. Je vous ai dit, Seigneur, continua la jeune inconnue en s'adressant à Pharsamon, que Tarmiane se promenoit dans un labyrinthe de la maison : Hasbud alla l'y joindre, croyant sa femme occupée avec ses domestiques : il entre dans ce labyrinthe, il jette les yeux de tous côtés pour appercevoir Tar-

miane ; mais le bruit des ſoupirs de ſon cœur le conduit vers elle : il l'aborde en tremblant. Elle étoit aſſiſe ſur l'herbe, & appuyée ſur un bras. Votre douleur ne finira-t-elle jamais, lui dit-il d'un ton mal aſſuré, & avec une rougeur qui prédiſoit l'intention qui l'amenoit ? Ne pourra-t-on, malgré tout ce que l'on fait pour vous ſoulager, ſe flatter d'y réuſſir ? Tarmiane, qu'il ſurprenoit, voulut ſe lever pour le ſaluer : mais il la retint avec précipitation. Ma douleur, ou ma joie, lui répondit-elle, doivent importer peu à tout le monde, Seigneur, & c'eſt pouſſer vos bontés trop loin que de ſouhaiter ſi ardemment de voir finir mes maux : vous avez fait pour moi, & vous faites tous les jours aſſez pour m'empêcher de regretter ma fortune paſſée : mais, Seigneur, de quel retour de gaieté eſt capable une malheureuſe qui a perdu ſes biens & ſon mari qu'elle chériſſoit plus que toute autre choſe, je ne dis point la liberté ; l'état où je vis ne reſſemble point à l'eſclavage. Croyez, Seigneur, que la reconnoiſſance que j'ai pour vous me feroit oublier mes malheurs, ſi quelque choſe pouvoit en effacer le ſouvenir de mon cœur. Mais quoi! Madame, répartit Hasbud, un peu remis de ſon émotion par la douceur avec laquelle lui par-

loit Tarmiane, quand on a été une fois malheureux, doit on l'être toujours? Malgré les efforts que l'on voit faire pour terminer notre infortune, le temps & l'amitié que nous témoignent nos amis, n'effacent-ils pas dans le cœur de tous les hommes un funeste & fâcheux souvenir? Nos malheurs, enfin, laissent-ils d'éternelles blessures, quand tout s'empresse à les guérir? Parlez, Madame. Jusqu'ici, j'ai tout employé pour adoucir la situation où vous êtes; mais que faut-il faire encore? Vos larmes me touchent & me percent le cœur: je ne connoissois point avant vous la pitié & la compassion: vous m'inspirez pour vous des sentiments que je n'ai jamais éprouvés: vous pouvez tout exiger de moi: mes biens, ma vie, mon sang, tout est fait pour vous. Il y a longtemps que je voulois vous le dire, mais je ne sçais qu'elle crainte me retenoit en vous abordant; & puisque j'ai commencé à parler, je ne le cache plus, je vous aime éperdûment; & c'est vous dire assez, Madame, que, si vous répondez à mon amour, votre bonheur, avec le mien, est assuré pour jamais. Je suis marié, il est vrai: mais on trouve des remedes à tout. Depuis que je vous connoîs, je haîs ma femme. Quelle différence, grands Dieux! de vous à elle! Ah! Tar-

miane ! dites un ſeul mot de favorable, & les obſtacles qui s'oppoſent à ma félicité diſparoîtront; car enfin, mon deſſein n'eſt pas d'abuſer du pouvoir que me donne ſur vous votre eſclavage. J'ai bien prévu que vous ne conſentiriez pas à mon bonheur à moins d'un engagement qui permette à votre cœur de ſe rendre aux empreſſements du mien : encore une fois, dites un mot, Tarmiane ! gardez le ſecret, & j'aurai ſoin de hâter notre félicité.

Que devint Tarmiane à cette bruſque déclaration d'Hasbud ? L'horreur de ce qu'il lui propoſoit ſe joignoit dans ce moment au peu de penchant qu'elle avoit pour lui, & au mépris qu'elle en devoit faire, puiſque ce n'étoit plus qu'à une paſſion criminelle à laquelle elle devoit des honnêtetés qu'elle avoit cru généreuſes. D'abord, elle lui répondit avec une eſpece de fureur ſans éclat, mais dont la froideur n'étoit pas moins expreſſive; inſenſiblement le malheur de ſa ſituation lui arracha des larmes, & ce ne fut plus que par des ſoupirs & par des mots entrecoupés, qu'elle lui marqua tout l'effet que ſon diſcours avoit produit ſur elle. Que je ſuis malheureuſe, s'écria-t-elle ! A qui m'adreſſer maintenant, ô Ciel, pour avoir du ſecours ? Ah ! barbare, ſi tu m'ai-

mes, ne devois-tu pas m'épargner le tourment que tu me fais souffrir? Envisage mon état, sans bien; sans amis, sans soutien. Je n'avois que toi & ta femme : tu avois fait mes malheurs; tu semblois les réparer par la générosité que je croyois voir en toi. Dieux! cette générosité n'étoit qu'une feinte! il me reste une fille dont la vue soutenoit ma vie, contre tous les chagrins qui l'attaquoient. Ma Religion est différente de la tienne : je suis une misérable captive hors de son pays, dans un climat barbare. Tes bontés étoient l'unique ressource que me laissoit le Ciel. Ressource vraiment affreuse! A présent, que deviendrai-je? A qui me plaindre? Je suis ton esclave : je n'ai que toi pour juge; & tu veux être mon bourreau! A cet endroit de sa réponse, ses sanglots l'empêcherent d'en dire davantage. Elle se jetta sur moi, qui étois assise auprès d'elle; elle m'embrassa avec des gémissements qui auroient intéressé les plus insensibles; il sembloit que sa douleur avoit redoublé son amour pour moi, & la jettoit même comme dans une aliénation d'esprit. Hasbud eut la constance d'attendre que cet excès de désespoir contre lui fût ralenti; & dans le temps qu'elle paroissoit être un peu plus calmée, il lui dit : je vous laisse, Tarmiane; l'aveu de ma passion vous fait plus de

mal que je n'avois envie de vous en faire : perdez cette horreur que vous avez conçue contre moi. Votre chagrin me touche ſenſiblement. Je ne vous parlerai plus d'une choſe qui ne ſerviroit qu'à vous faire perdre, pour moi, l'eſtime que vous aviez conçue ; je tâcherai d'étouffer ma paſſion : &, pourvu que votre douleur n'éclate point, je puis vous promettre que la fureur que vous m'avez marquée ne diminuera en rien les bontés que vous dites que j'ai juſqu'ici eues pour vous.

Après ces mots, il quitta Tarmiane, qui avoit écouté ces dernieres paroles la tête baiſſée, & les yeux fixés à terre. Faſſe le Ciel, lui dit-elle, quand il la quitta, que les ſentiments que vous faites paroître ſoient ſinceres ! la reconnoiſſance que j'aurai pour vous ne finira qu'avec ma triſte vie.

Elle reſta encore quelque temps dans ce labyrinthe. Hasbud s'en retourna dans la maiſon, agité de mille paſſions à la fois. Le repentir qu'il avoit marqué à Tarmiane, n'étoit qu'une feinte dont il vouloit ſe ſervir comme d'un moyen plus ſûr pour arriver à ſes deſſeins. Dans le déſordre où le jettoient mille réſolutions incertaines, celle de ſe mettre ſur mer, & d'emmener Tarmiane avec

lui, étoit celle où son esprit s'arrêtoit le plus. Il devoit, pour cet effet, flatter Tarmiane de l'espérance de revoir sa patrie, & lui dire que, dans peu de temps, il prétendoit l'y rendre lui-même. Il sçavoit bien que, quand elle seroit dans son vaisseau, il en seroit infiniment plus le maître que chez lui, où sa femme, qu'il craignoit un peu, & le désagrément de passer pour un cruel, le retenoient; mais, comme j'ai dit, le hasard traversa ses desseins en instruisant sa femme de l'aventure qui s'étoit passée entre Tarmiane & lui.

Alcanie étoit entrée dans le labyrinthe un moment avant qu'Hasbud y vînt. Elle avoit apperçu de loin Tarmiane, au travers des arbres; mais je ne sçais par quelle humeur sombre ou mélancolique, ou, peut-être, par un sentiment secret de jalousie qu'elle conservoit contre elle, elle ne l'avoit point abordée.

Elle se promenoit d'un autre côté, quand elle entendit parler son mari, qui effectivement parloit très-haut. La curiosité de sçavoir ce qu'il disoit à Tarmiane, dans une occasion dont elle préjugeoit bien qu'il se serviroit, s'il l'aimoit, la fit avancer de leur côté; & ne s'approchant qu'autant qu'il étoit nécessaire pour écouter distinctement ce que disoit son mari, elle entendit, à

qûelques premiers mots près, toute la déclaration paſſionnée d'Hasbud, & les deſſeins violents, ſans doute, qu'il avoit contre elle, & qu'il confioit à Tarmiane. Mille fois, la fureur, la rage, & la jalouſie, la pouſſoient à paroître pour accabler Hasbud de juſtes reproches; mais ſon caractere fourbe & artificieux l'emporta par intérêt pour ſa vie, & pour d'autres deſſeins, ſur la rage qui la tranſportoit. Elle ſe retira, quand il eût ceſſé de parler, ſans attendre la réponſe de Tarmiane: car elle craignoit que ſon mari, par accident, ne la vît, &, par cette raiſon, ne méditât plus promptement ſa mort.

Alcanie n'avoit d'abord été jalouſe de Tarmiane, que par un amour ſincere pour ſon mari; mais lorſqu'elle eût appris qu'il ſe ſoucioit aſſez peu d'elle, pour ne point balancer à la ſacrifier aux deſirs qu'il avoit de contenter ſa paſſion, cet amour jaloux s'évanouït entièrement & fit place à une réſolution emportée de ſe venger de lui, avant qu'il eût le temps de ſe défaire d'elle: cette réſolution fut cachée ſous un air content. Il la trouva, je dis Hasbud, dans une cour où elle ordonnoit quelque choſe à ſes domeſtiques: elle lui demanda, d'un air indifférent, d'où il venoit. Il ne lui cacha point qu'il ſortoit du labyrinthe,

où il avoit eu un moment de converſation avec Tarmiane qui y étoit encore. De ſon côté, il lui dit cela d'un air libre & naturel, qui ne ſervoit qu'à prouver à Alcanie avec quelle précipitation elle devoit prendre des meſures avant les ſiennes. La nuit vint, Tarmiane ſortit du labyrinthe, & ſuppoſa une indiſpoſition pour n'être point obligée de manger ce ſoir-là avec Hasbud & ſa femme. Malgré le feint repentir d'Hasbud, elle avoit été frappée d'étonnement ; elle s'étoit trouvée ſi faiſie d'horreur, qu'elle ne pouvoit arrêter ſes juſtes larmes que lui arrachoit le ſouvenir d'un ſi terrible compliment.

Alcanie & Hasbud mangerent donc ſeuls à table. Alcanie feignit d'être en peine de la ſanté de Tarmiane, & quand le repas fut fini, elle ſe hâta de ſortir de la chambre pour aller trouver ma mere : elle y vint effectivement. Tarmiane étoit couchée, & me ſerroit entre ſes bras, quand Alcanie entra dans ſa chambre : elle la vit, ſon viſage appuyé contre le mien, & fondant en larmes. Qu'avez-vous donc, Madame, lui dit-elle d'un air de pitié maligne ? Votre douleur eſt bien opiniâtre. Pleurerez-vous toujours ? Je ne pleurerai peut-être pas encore long-temps, répondit Tarmiane. Je vous laiſſe donc ce ſoir à

votre trifteffe, dit Alcanie ; elle aura plus de charmes pour vous que ma compagnie. La compagnie d'Alcanie me fera toujours un vrai plaifir, répartit honnêtement Tarmiane, & dans l'état où je fuis, je n'ai point affez de malheur encore, ni affez d'ingratitude pour m'ennuyer de voir ceux qui me font du bien. Ce n'eft point moi, Tarmiane, lui dit Alcanie, à qui vous devez fçavoir gré de l'adouciffement qu'on apporte à vos malheurs. Hasbud, mon mari, a tout fait ; & je n'ai tout au plus que l'avantage de voir avec plaifir tout ce qu'il fait pour vous. Adieu, Madame : je m'en vais lui rendre compte de votre maladie, & lui dire que ce n'eft qu'une douleur ordinaire qui vous rend indifpofée ; vous jugez bien qu'il en doit être inquiet. Elle finit là une converfation qu'elle auroit encore rendu plus maligne, fi elle s'en étoit crue ; mais elle n'ofoit encore faire rien deviner ; & s'il lui étoit échappé quelque chofe qui dût paroître trop vif, c'étoit fon reffentiment contre fon mari, qu'elle ne pouvoit entierement contraindre.

Cependant, elle avoit mis à profit tous les inftans : fa vengeance n'étoit plus à faire, & Hasbud, le foir même, avoit été empoifonné. Alcanie, de retour de la chambre de Tarmiane,

étoit rentrée dans celle d'Hasbud qui se trouvoit mal. Elle en sçavoit bien les raisons; mais elle ne laissa pas que d'aller le soulager, & de lui marquer l'allarme la plus vive. Dans le temps qu'elle feignoit d'imaginer tout ce qui pourroit lui faire du bien, un Esclave entra. C'étoit un homme qui depuis vingt ans étoit à Hasbud, qui le suivoit dans ses courses, & qui le servoit avec une fidélité incorruptible. Cet Esclave ferma la porte sur lui, avec un air effaré : &, s'approchant de son maître, avec précipitation : prenez ce breuvage, Seigneur, lui dit-il; c'est un contre-poison dont vous avez besoin; vous êtes mort, si vous ne l'avalez sur le champ. Quoi donc! s'écria Hasbud, en se levant malgré sa foiblesse, je suis empoisonné? Oui, Seigneur, répliqua l'Esclave; mais, sans demander comment, hâtez-vous de triompher de la rage de votre ennemie.

Hasbud prit le verre après ces mots, & but la liqueur qui étoit dedans, & le tendant à l'Esclave : Méhella, lui dit-il ; ce n'est point assez de sauver ton maître, nomme-moi l'ennemie qui en veut à ma vie. Alcanie, jusqu'ici avoit été muette, interdite; tout son artifice n'avoit pu tenir contre un accident imprévu qui rendoit l'exécution de

ses desseins inutiles, & qui, selon toute apparence, en trahissant son crime, la trahissoit elle-même. Cependant elle fit un effort sur elle, & se remettant autant qu'il lui étoit possible: Quelle est donc la malheureuse personne qui en veut à mon Seigneur? s'écria-t-elle, en embrassant Hasbud. L'esclave hésita quelque temps à répondre, comme un homme qui suspend ce qu'il a envie de dire; & puis, la regardant avec des yeux que le service qu'il rendoit à son maître enhardissoit: Seigneur, dit-il, en s'adressant à Hasbud, voilà celle qui vous arrachoit la vie. Moi! insolent, répartit Alcanie, en rougissant plus de rage que de frayeur. Vous-même, répondit l'esclave, je sçais tout, & je vais tout dire. A ces mots, Hasbud jetta des regards effrayants sur sa femme. Parle, dit-il à Méhella, & convaincs cette malheureuse de la perfidie qu'elle méditoit contre moi. Alcanie, à ces mots, se jetta aux pieds d'Hasbud pour le dissuader de ce qu'on lui disoit contre elle; mais la poussant de son pied: leve-toi, lui répondit-il: en vain tu t'efforces de me calmer, tu ne réussiras point. Tu m'as voulu faire mourir, & tu mourras! Leve-toi, & laisse parler ce fidele Serviteur, sans qui je perdois la vie. Hé bien! dit Alcanie, en se

levant avec fureur : il est inutile qu'il te raconte ce que j'ai fait ; je l'avoue, j'ai voulu t'ôter la vie ; &, si je pouvois le faire, je le tenterois encore. Si je me repens de quelque chose, c'est d'avoir été trahie ; tu méritois la mort, puisque tu me la préparois ; juge-toi toi-même, & vois quelle résolution je devois prendre. J'ai tout entendu, quand tu parlois de ta passion à Tarmiane : souviens-toi de ce que tu disois des nœuds qui nous attachent l'un à l'autre ; il y avoit du remede, disois-tu, & pourvu qu'elle te répondit favorablement, tu me haïssois, & les obstacles qu'apporteroit, sans doute, sa délicatesse devoient être levés. Tu vois que j'ai retenu tes paroles. Quel parti pouvoit prendre, infâme traître que tu es ! que pouvoit de moins une femme qui t'a toujours chéri, & qui, malgré le tendre attachement qu'elle avoit pour toi, se voyoit récompensée de son amour par une perfidie ? Ah, cruel ! va, fais moi mourir. Je n'emporte, en quittant la vie, non pas le chagrin d'avoir attenté sur la tienne, non pas la douleur de perdre la mienne ; mais le juste désespoir de ne t'avoir pas payé de tes lâches desseins comme tu le méritois. Frappe, avec toute l'ardeur d'un ennemi cruel qui tue celle qui te feroit encore

mourir, ſi elle le pouvoit. Ces mots furent prononcés avec la rage que peuvent inſpirer le déſeſpoir d'avoir mal réuſſi, la haîne, la jalouſie, & le chagrin de mourir.

Hasbud porta la main à ſon ſabre pour ſe délivrer, tout d'un coup, des juſtes reproches d'une femme que la juſtice de ſes plaintes ne rendoit cependant pas moins criminelle; mais Mehella le retint, & lui repréſenta qu'il pouvoit ſe venger, ſans s'expoſer aux ſuites de l'action qu'il alloit faire. Seigneur, dit-il, les preuves de ſa perfidie ſont évidentes, elle l'a exécutée; & ce n'eſt pas ſa faute, ſi vous ne mourez pas: vous êtes empoiſonné; en faut-il davantage pour la faire punir par le Juge? En même temps il raconta à Hasbud de quelle maniere il ſçavoit que ſa femme l'avoit empoiſonné.

Alcanie, dit-il, a ſéduit celui qui prépare à manger. Comme tous les domeſtiques ici lui ſont dévoués, elle n'a point eu de peine à le mettre dans ſes intérêts: elle l'a engagé par des préſents dont elle l'a comblé ſur le champ, par des pierreries qu'elle lui a remiſes, à jetter dans deux plats des méts que vous aimez une certaine poudre, qui apparemment eſt un poiſon bien

ſubtil, puiſqu'elle lui a dit que vous ne paſſeriez pas la nuit. Cet homme a pris la poudre, en promettant de l'employer avant que de ſervir ces mêts; il a tenu parole. Après le repas, le haſard m'a conduit dans la cuiſine. A quelques pas de la porte, j'ai apperçu ce cuiſinier qui parloit d'action à l'Eſclave Murcie; cette eſclave ſembloit le quereller. La curioſité, ſans autre deſſein que de la ſatisfaire, m'a porté à écouter ce qu'ils diſoient, & j'ai entendu qu'elle diſoit ces mots: Hally, tu as mal fait de jetter cette poudre dans les plats: ce poiſon ne fera point ſur ton maître un effet ſi prompt, qu'il n'ait le temps de ſoupçonner ſa femme, par les douleurs qu'il reſſentira, & de la faire arrêter ſur le champ; apparemment qu'ils ſont mal enſemble. Notre ſexe eſt timide, & montre ſouvent la plus grande foibleſſe, après avoir prouvé la plus ferme réſolution. Tu ne devois point ſervir ſa vengeance; & quand ton maître ne s'apperçevroit pas qu'il eſt empoiſonné, ta Religion devoit t'en empêcher. Tu ſçais bien qu j'aime la vertu, & que, malgré ton peu de fortune, je ne me ſuis jamais plainte de ton peu de bien. Je t'ai promis de t'épouſer, quand mon maître m'auroit donné la liberté: ne

ne t'en prends qu'à toi-même si je te refuse à présent, souillé, comme tu l'es, du plus noir & du plus grand de tous les crimes.

A peine ai-je entendu ces mots, continua Méhella, que je suis entré, le sabre à la main, dans la cuisine pour en frapper ce malheureux cuisinier. La frayeur qu'il a eue l'a fait tenter de se sauver; mais, plus prompt que lui, je suis sorti, & l'ai enfermé dans la cuisine avec l'esclave, que sa vertu mérite qu'on récompense: après cela, j'ai couru le plus promptement que j'ai pu, chercher de ce breuvage, dont je me souviens qu'un Turc m'avoit fait présent pour un service que je lui avois rendu. Il m'en avoit appris la vertu: j'en ai rempli ce verre, & je suis accouru à vous. Seigneur, vous voyez que les complices du crime d'Alcanie ne peuvent vous échapper, par les précautions que j'ai prises; car j'ai la clef de la cuisine sur moi.

Pendant ce récit, Alcanie étoit assise dans la posture d'une femme au désespoir. Quand elle vit que Méhella avoit tout dit, elle tira un petit sac de papier, de sa poche, & le montrant à Hasbud; vois tu cela, lui dit-elle? voilà le poison dont tu as pris; mais puisqu'il ne m'a servi de rien contre toi, j'en tirerai du moins l'avantage d'en ter-

miner ma vie, contre laquelle tu ne pourras plus rien dans un quart-d'heure. A peine eût-elle fini ces mots, qu'elle avala toute la poudre qui étoit dans le papier. L'effet de ce poison fut bien plus prompt qu'elle ne l'avoit dit ; car dès qu'elle l'eut avalé, une pâleur mortelle parut sur son visage, sa bouche devint hideuse, ses yeux jetterent des regards que l'horreur de la mort, le tourment qu'elle souffroit, & la rage, rendoient épouvantables ; d'affreuses contorsions témoignerent qu'elle alloit rendre l'âme ; elle mourut, en disant d'un ton de voix terrible : que ne peut l'impression de ton poison passer dans ton cœur & celui de ta captive ! A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'elle expira.

Cependant, dès l'instant même, Hasbud en informa le Juge. Il se transporta lui-même sur le lieu. Hasbud, en plusieurs occasions, lui avoit fait plaisir. On ouvrit la cuisine, où le malheureux cuisinier, prévoyant sans doute le sort qui l'attendoit, avoit fini sa vie avec un couteau qu'il s'étoit enfoncé dans le cœur. Malgré l'horreur que son crime avoit inspirée à l'esclave Murcie, on la trouva auprès du corps de ce malheureux, dans un état de douleur qu'il ne méritoit pas. Hasbud lui donna la liberté & une somme d'ar-

gent considérable. Elle sortit de la maison, & l'on ne sçait ce qu'elle devint dans la suite. Tarmiane étoit dans son lit pendant que tout cela se passoit. Quand elle fut levée le lendemain, Hasbud, charmé d'être délivré d'une femme dont sa propre fureur l'avoit défait, lui envoya Méhella l'informer de tout. Vous pouvez aisément imaginer quelle fut la surprise de ma mere, quand elle apprit des accidents si funestes: elle ne répondit presque rien à cet esclave, qui avoit été chargé de rapporter à Hasbud la maniere dont elle prendroit la chose. Méhella, voyant qu'elle gardoit un profond silence, s'en retourna en informer son maître: mais il espéra qu'en lui parlant lui-même, il la gagneroit à force de douceur & de biens. Cependant il jugea à propos de lui laisser le reste de la journée, pour lui donner le temps de faire de sérieuses réflexions; il sortit même, & ne revint chez lui que sur le soir: il soupa seul. Tarmiane, sçachant qu'il n'étoit point chez lui, s'étoit couchée de bonne heure pour se disculper d'aller manger avec lui. Mais de quoi lui servoient ces précautions? Pouvoit-elle échapper toujours aux haïssables empressements de cet homme? Il vint la trouver le lendemain, dès qu'il sçut qu'elle étoit levée; il l'aborda d'un air très-respectueux,

Le Ciel, dit-il, Madame, m'a défait d'une perfide qui avoit médité ma mort. De rage d'avoir manqué son coup, elle s'est empoisonnée elle-même ; &, puisqu'elle n'est plus, je puis dire que jamais mon sort ne fut plus heureux. L'aventure tragique qui fait périr votre femme, & qui a manqué à vous faire périr vous-même, Seigneur, lui répondit Tarmiane, doit vous prouver ce que le Ciel, que vous remerciez injustement, vous prépare, si vous ne renoncez à vos criminels desseins. Alcanie n'est morte que pour avoir voulu vous faire mourir; c'est à vous de voir si vous ne méritez pas ce qui lui est arrivé. C'est un avertissement pour vous que sa mort; & je vous conseille d'en profiter. Le Ciel ne met pas au nombre de nos crimes, répondit Hasbud, ceux qu'une passion violente nous fait ou entreprendre ou commettre. On est trop peu maître de soi-même pour écouter les remords de son cœur. Ce que je voulois exécuter contre Alcanie est de cette espece de crimes; ainsi, je n'ai rien à appréhender. Mais, Madame, je ne venois pas vous trouver pour m'attirer de mauvais présages : ma passion pour vous devroit m'épargner le discours que vous me tenez. Vous sçavez la promesse que je vous avois faite, de ne vous parler jamais d'un amour

que mon engagement avec Alcanie me fesoit justement haïr : j'aurois tenu ma promesse, si son crime ne m'eût exempté de tenir mon serment. Je ne suis plus marié : je suis libre, & vous n'avez plus rien à m'alléguer, à moins que vous ne fondiez votre répugnance sur l'aversion que vous avez, peut-être, pour moi; mais cette répugnance seroit injuste, si elle tenoit contre la reconnoissance que vous devez avoir pour tout ce que j'ai fait pour vous, & contre les biens dont je veux à présent vous combler ; ainsi j'espere, Madame, que, si vous y avez mûrement pensé, vous ne vous opposerez plus à mon bonheur. Ah ! Seigneur, dit alors Tarmiane, vous repentez-vous sitôt des sentiments que vous m'avez témoignés en me quittant ? Pensez-vous que votre femme fût le seul obstacle légitime qui s'opposât à ce que vous exigiez de moi ? Ma Religion, différente de la vôtre, que vous me forceriez de changer, quand je serois à vous ; ma fille, dont l'éducation m'est plus chere & plus précieuse que tous les biens du monde, & dont je ne serois plus la maitresse : tout cela ne suffit-il pas pour m'excuser auprès de vous, si vous écoutez la raison, quand même mon cœur ne sentiroit pas de répugnance à se donner à vous ? Ce sont-là, dit Has-

bud, de foibles raiſons contre les miennes. A l'égard de votre Religion, il ne tient qu'à moi, dès-à-préſent, ſans être votre époux, de vous obliger à la quitter; mais, Madame, encore une fois, je ne veux point vous traiter avec violence; conſultez-vous: je puis être heureux; & ſi je ne le ſuis pas, à qui voulez-vous que je m'en prenne, ſinon à vous? Ah, cruel! s'écria alors ma mere, je vois bien que votre cœur eſt ſans compaſſion pour moi! Pourquoi s'adreſſer à moi pour choiſir un objet à votre paſſion? Quelle félicité peut vous donner une infortunée que ſes malheurs & ſa ſituation condamnent à des larmes éternelles? Laiſſez-moi plutôt finir mes triſtes jours dans un repos qui eſt l'unique bien que je ſouhaite. Traitez moi comme une eſclave, mais ceſſez de m'aimer. Je ne ſuis point aimable; la douleur & les chagrins où je ſuis plongée, ne s'accordent point aux idées de bonheur que vous attendez de moi. Elle alloit continuer à en dire davantage, quand Hasbud l'interrompant tout-d'un-coup: Je n'eſpere point, dit-il, vous convaincre à force de raiſonnements: je vois bien que vous voulez vous-même être la cauſe de votre peine; mais, Madame, je vous laiſſe encore deux jours à ſonger à ce que je vous ai dit; déterminez-vous à tout

ce que vous pourrez imaginer de plus funeste, ou à faire mon bonheur : c'est avec regret que je vous le dis; mais je sens bien que ma passion est arrivée à un point qui ne peut plus supporter de résistance : Adieu, Madame; songez-y.

Après ces mots, il quitta ma mere, l'abandonna à tout ce que le désespoir a de plus horrible. Mais le ciel, qui se joue des desseins des hommes, & qui sçait arrêter tout ce qu'ils méditent d'illégitime, préserva Tarmiane des accidents affreux qui la menaçoient. Un Esclave, parent du cuisinier, outré de la mort de cet homme auquel il étoit joint, non-seulement par les liens du sang, mais encore par l'amitié, & qui se voyoit privé des agréments & des douceurs dont il le consoloit souvent de son état, résolut secrettement de mettre le feu dans l'appartement d'Hasbud, afin qu'il pérît le premier, se flattant que, dans le désordre, il pourroit emporter plus qu'il ne lui en falloit pour aller vivre ailleurs. Il exécuta sa résolution le soir du second jour qu'Hasbud avoit donné à Termiane pour songer à ce qu'elle devoit faire. Personne ne s'apperçut des précautions qu'il prit pour cela ; mais, entre minuit & une heure, Hasbud, éveillé

par la fumée qui l'étouffoit, vit, en ouvrant les yeux, les flammes les plus ardentes dévorer les meubles de sa chambre : il se leve effrayé, crie, appelle. Ceux qui couchoient un peu plus loin de lui s'éveillent aussi, & sont étonnés de cette épaisse & noire fumée qui remplissoit déjà la maison : ils se levent pour voir d'où vient le feu : l'appartement d'Hasbud étoit à moitié consumé : Hasbud lui-même avoit péri dans les flammes, malgré ses efforts pour se sauver. Son fidele Méhella arrive, sa fidélité le fait périr lui-même.

Cependant le feu gagne le reste de la maison. Les domestiques effrayés fuient avec épouvante, & font des cris terribles. Tous les voisins, éveillés par le grand bruit, se levent : chacun tâche de garantir son bien & sa maison de l'accident funeste qui le menace. Dans ce désordre, l'esclave qui avoit pris ses mesures pour emporter effectivement de quoi pouvoir aller passer sa vie ailleurs, fuit, & laisse au reste des domestiques & aux voisins le soin d'éteindre l'incendie.

*Fin de la Huitieme Partie.*

# NEUVIEME PARTIE.

TARMIANE, éveillée à ſon tour par le fracas que cauſe cet embrâſement, dans la frayeur qui la tranſporte, fuit, court çà & là, plus effrayée pour moi qu'elle tenoit entre ſes bras, que pour elle-même; & comme le trouble & la confuſion étoient répandus par-tout, elle s'égara longtemps dans le jardin, ſans ſçavoir où elle portoit ſes pas: enfin, après s'être longtemps fatiguée à fuir, elle arrive à la porte de la maiſon; &, tranſportée d'épouvante, elle entre nuds-pieds, & n'ayant qu'une ſimple jupe, dans une autre maiſon éloignée de ſoixante pas de celle qui brûloit. La maitreſſe de cette maiſon étoit à ſa porte; elle attendoit des gens qu'elle avoit envoyés pour ſçavoir ſi l'incendie étoit dangereux. Les flambeaux que quelques domeſtiques tenoient pour éclairer leur maitreſſe découvrirent la beauté de Tarmiane. D'abord ces domeſtiques l'arrêterent par le bras pour l'empêcher d'entrer. Tarmiane alors ſe jetta aux genoux de cette

femme pour la ſupplier de la recevoir avec ſon enfant chez elle : je fuis, s'écria-t-elle, & la flâme, & la mort, & la perte de mon honneur qu'on veut m'ôter ; cachez-moi chez vous, Madame. Mais en vain Tarmiane s'expliquoit-elle de la maniere du monde la plus pitoyable, la maitreſſe n'entendoit point ſa langue ; elle comprit ſeulement que Tarmiane lui demandoit du ſecours : il n'étoit pas bien difficile de le deviner dans l'état où elle étoit. Cette femme lui fit ſigne de reſter ; & ceux qu'elle avoit envoyé voir le feu lui ayant rapporté que les flâmes diminuoient, elle entra chez elle avec Tarmiane, à qui elle fit donner une chambre : le reſte de la nuit ſe paſſa tranquillement.

Le lendemain, la maitreſſe du logis qui paroiſſoit riche, & qui avoit nombre d'eſclaves, ſe doutant que Tarmiane parloit François, lui envoya une jeune Françoiſe, pour lui demander la raiſon qui l'avoit fait fuir avec tant de frayeur. Tarmiane expliqua tout à cette jeune fille, & lui fit connoître les deſſeins d'Hasbud. Cette jeune eſclave la conſola, & lui fit mille careſſes : ne craignez plus rien, Madame, lui dit-elle : la perſonne chez qui vous vous êtes réfugiée eſt la tante d'Hasbud ; mais elle ne lui reſſemble

pas. Vous avez trouvé l'aſyle le plus sûr ; & quand j'aurai rapporté votre hiſtoire à ma maîtreſſe, & ce que vous êtes, je ne doute point qu'elle ne vous traite avec toute l'honnêteté que vous pourriez attendre de la plus charitable de toutes les Chrétiennes.

Cette jeune fille, après avoir ainſi raſſuré Tarmiane, s'en-alla rendre compte à ſa maitreſſe de ce qu'elle avoit appris. Cette vieille femme, que j'appellerai Boſmir, fut véritablement touchée du malheur de cette Dame, & de la perfidie de ſon neveu. Elle avoit déjà ſçu qu'il avoit péri.

Le fils d'Hasbud s'étoit cependant ſauvé. Il n'avoit encore que ſix ans, & quelques domeſtiques fideles l'avoient enlevé à la fureur des flâmes. Ce jeune enfant, dès le lendemain de ce terrible accident, avoit été apporté chez Boſmir. Quelque temps après, le Juge de ces cantons avoit chargé cette vieille femme, & d'autres parents, du ſoin de conſerver ſes biens : il reſta chez Boſmir qui l'éleva.

A l'égard de Tarmiane, elle vit le repos ſuccéder à tous ces troubles & à tous les dangers qui l'avoient allarmée. Boſmir eut pour elle les manieres les plus douces & les plus obligeantes ;

elle vivoit paiſiblement en m'élevant, & en attendant la mort. Il ne ſe paſſa rien d'extraordinaire pendant dix années qui s'écoulerent encore depuis le malheur d'Hasbud.

Je croiſſois cependant en âge : le fils d'Hasbud étoit grand, & me regardoit ſouvent avec attention. Ma fille, me diſoit quelquefois Tarmiane, le Ciel a prolongé ma vie autant que je le ſouhaitois pour vous inſtruire de la véritable Religion : ceux parmi leſquels vous vivez en profeſſent une abominable. Vous avez treize ans, & vous allez entrer dans un âge où mille écueils menacent votre honneur & la vertu que j'ai tâché de vous inſpirer. Ma ſanté diminue tous les jours ; je ſens que je ne vivrai pas long-temps. Ma vie a été malheureuſe ; mais ces malheurs qui l'ont remplie me paroiſſent doux, puiſqu'ils m'ont appris à adorer la main qui m'affligeoit, pour me faire mériter une récompenſe éternelle. Je n'aurois jamais connu Dieu comme il le faut, s'il ne m'avoit miſe dans un état où ſon amour étoit le ſeul bien qui me reſtoit : heureux ceux qui ſçavent en profiter, & qui le regardent comme l'unique & le plus grand de tous ! Souvenez-vous, ma chere fille, de tout ce que je vous dis à préſent. Hélas ! je prévois que vous ſerez

exposée à bien des dangers : je m'apperçois que le fils d'Hasbud vous regarde souvent ; vous avez peut-être allumé dans son cœur une passion qui pourroit dans les suites vous être funeste : bientôt il jouira de tous ses biens : vous lui appartenez ; il se verra maître d'une personne qu'il aime. Ah ! ma fille, promettez-moi de négliger votre vie, s'il en veut à votre honneur : apprenez, dès-à-présent, à gémir de ces appas dangereux que le Ciel vous a donnés, peut-être moins pour vous rendre heureuse pendant votre vie, que pour vous donner les moyens de mériter une félicité éternelle. Tout entre dans les desseins du Ciel ; déterminez-vous à mourir mille fois, plutôt que de blesser en rien votre vertu. Que peut-il vous arriver que la mort ? Et la mort est-elle un mal, quand elle franchit des écueils qui menacent notre honneur & qu'elle termine une vie dont la fin commence un bonheur éternellement durable ?

C'étoient-là les vertueuses instructions que Tarmiane me fesoit tous les jours. Le fils d'Hasbud continuoit à me regarder d'une maniere qui me prouvoit sa passion. C'étoit un jeune homme bien fait : sa physionomie étoit belle ; il me paroissoit même que toutes les actions que je lui voyois faire, marquoient par-tout un caractere de noblesse &

de vertu : insensiblement il parvint à l'âge où il pouvoit jouir de son bien : on le mit en possession des richesses qu'avoit laissé son pere. Dans ce temps, ma mere tomba malade ; Bosmir n'oublia rien pour la soulager, & pour lui rendre la santé. Cette vieille femme avoit trouvé ma mere d'une physionomie si charmante ; sa paisible langueur l'avoit si fort attendrie que, quoiqu'elle n'entenaît point notre langue, elle vouloit toujours l'avoir auprès d'elle. Cependant malgré tout ce qu'on fit pour lui rendre la vie, elle mourut entre mes bras, regrettée de tous ceux qui l'avoient connue, & particulierement de Bosmir qui fut touchée si sensiblement de sa mort, qu'une tristesse sombre s'empara de son cœur, & qu'elle ne la perdit qu'avec la vie. Elle ne survécut à ma mere que d'un an : j'étois restée avec elle depuis la mort de Tarmiane. Le fils d'Hasbud, que j'appellerai comme son pere, en rentrant dans ses biens, avoit pris tous les esclaves qui lui appartenoient. Bosmir l'avoit prié de me laisser aller auprès d'elle ; & il lui avoit accordé cette grâce avec des sentiments pour moi si obligeants, que je n'avois pas laissé d'y être sensible, malgré le ressouvenir qui me restoit des paroles de ma mere.

Bosmir, qui, avant de mourir, avoit donné

liberté à beaucoup d'esclaves, me témoigna qu'elle étoit au désespoir de ne pouvoir me faire la même grâce. Hasbud, dans le moment, n'étoit point avec elle : car, dans sa maladie, il ne l'avoit guères quittée : Bosmir ordonna qu'on allât le chercher. Je veux, dit-elle, en s'adressant à la jeune esclave Françoise qui étoit dans la chambre, je veux l'engager, avant de mourir, à me promettre qu'il affranchira Célie ; c'étoit ainsi qu'on me nommoit. Celui qu'on envoyoit chercher Hasbud, partit sur le champ pour l'avertir : il fut quelque temps à revenir avec ce jeune Turc, & quand ils arriverent, Bosmir avoit entierement perdu la parole. Le trouble que la foiblesse jetta dans le cœur de ceux qui avoient entendu ce qu'elle avoit dit pour moi, empêcha qu'on instruisît Hasbud de la raison pour laquelle on l'avoit été chercher. Ce jeune Turc n'en imagina point d'autre, que la foiblesse de sa tante ; je lui vis répandre quelques larmes comme il me regardoit. Hélas ! j'en répandois aussi ; car la reconnoissance que j'avois pour toutes les bontés de Bosmir, avoit gravé dans mon cœur une tendre affection pour elle. Cette bonne Dame mourut, & laissa tout le monde dans l'affliction. Elle n'avoit point d'enfants. Hasbud hérita des biens qu'elle avoit. Je

restai encore trois jours dans la maison, consternée & accablée de douleurs, sans biens, sans ressource, à la merci de la volonté d'un maître, que son pouvoir sur moi pouvoit enhardir à bien des choses. Au bout de ces trois jours, Hasbud entra dans ma chambre où je pleurois. Belle Célie, me dit-il en langage turc, quoiqu'il eût appris un peu le françois par des esclaves de ce pays que Bosmir lui avoit donnés pour l'instruire ; belle Célie, vous perdez par la mort qui vous ravit Bosmir, une amie qui vous chérissoit ; mais ne vous abandonnez point au désespoir : tout n'est pas perdu pour vous ; le fils d'Hasbud n'est point un maître qui doive vous épouvanter, vous ne serez pas moins bien traitée chez moi, que vous l'étiez chez Bosmir : les malheurs de votre famille que je me suis fait rapporter, & les vôtres, sont des droits qui vous rendent respectable à mes yeux : calmez votre douleur ; c'est le seul mal qui vous reste désormais, & venez chez moi avec toute la confiance que doit vous donner la vertu que je vous connois.

Ces paroles, je l'avouerai, me surprirent ; je sentis couler dans mon cœur une douce tranquillité, & je n'en devois pas moins attendre d'un homme que la vertueuse Bosmir avoit élevé ; &

à qui elle avoit eu ſoin d'inſpirer les ſentiments les plus nobles, tels qu'elle les avoit elle-même.

Seigneur, lui répondis-je en langage turc, que je ſçavois fort bien, après ce que vous venez de me dire, mon cœur ſeroit bien injuſte, s'il conſervoit encore quelque crainte à vous ſuivre; ce n'eſt point-là le langage d'un homme qui veuille me faire de la peine, & la bonté que vous avez eue de me laiſſer une année entiere chez Boſmir, quand vous pouviez me faire paſſer chez vous, m'eſt un garant de la nobleſſe avec laquelle vous me promettez d'en agir avec moi. Après ces mots, je me levai, & le ſuivis dans ſa maiſon. Je ne ſçaurois vous exprimer la maniere honnête avec laquelle j'y fus traitée; je n'avois d'eſclave que le nom: Hasbud, attentif à tout ce qui pouvoit me faire plaiſir, avoit pour moi des empreſſements qui me charmerent: il gardoit, en me parlant, un véritable reſpect, & mon cœur lui en ſçavoit tout le gré dont il étoit capable. Je reſtai trois mois dans cet état, ſans que rien m'apprît encore poſitivement qu'il m'aimoit. Je vivois contente: le reſſouvenir de ma mere me donnoit quelquefois de la triſteſſe; mais Hasbud s'étudioit ſi fort à m'en diſtraire, qu'il réuſſiſſoit par les ſentiments de reconnoiſſance & d'eſtime

qu'il me donnoit pour lui. Un jour qu'il me parloit du malheur de mon pere, & qu'il paroissoit sensible aux maux que le sien avoit faits à Tarmiane: belle Célie, ajouta-t-il, si j'avois été le maître dans ce temps-là, vous ne me regarderiez pas aujourd'hui comme le fils du plus cruel de vos ennemis. Tarmiane vivroit encore; j'aurois tâché, en la comblant de biens, de lui faire oublier ses malheurs; & sa fille ne verroit en moi, à présent, qu'un ami plus reconnoissant des bontés qu'elle auroit en acceptant ces mêmes biens, qu'elle ne l'est elle-même, malgré tout ce qui lui parle contre moi dans son cœur. Les malheurs de Tarmiane, lui répondis-je, avec une douceur où cette reconnoissance dont il me parloit, & peut-être quelque chose de plus, avoit part; les malheurs de Tarmiane, causés par le pere d'Hasbud, ne versent dans mon cœur aucune inimitié contre le fils; la différence de son caractere ne sert qu'à faire briller davantage sa générosité; & la sensibilité obligeante qu'il témoigne pour le passé, m'est un sûr garant des bontés qu'il doit avoir à l'avenir, lui assûre de ma part une parfaite reconnoissance & une estime éternelle. C'est me l'accorder trop tôt cette précieuse estime, répondit Hasbud; j'espere la mériter un jour:

mais en attendant, belle Célie, que mes manieres vous engagent à l'accorder telle que je la souhaite; croyez que mon cœur n'aura jamais de plus cher intérêt que celui de la mériter. Ces paroles furent prononcées, non pas avec cet emportement que donne une passion qu'on ne gêne plus, mais avec une maniere douce & respectueuse, & telle enfin qu'il le falloit pour trouver le chemin de mon cœur. Je baissai modestement les yeux, après qu'il eut cessé de parler; & je lui dis: Seigneur, ne souhaitez point si vivement des sentiments de reconnoissance d'une malheureuse captive, qui ne peut vous donner que cela, & qui sans doute vous le donnera toute sa vie: cependant, Seigneur, si cette reconnoissance a quelques charmes pour vous, vous pouvez dès-à-présent être persuadé que mon cœur en sent une infinie. Je ne dis que ces mots. Oui, belle Célie, me répondit-il, ce que vous voulez bien me dire a des charmes pour moi, & je n'ôse vous avouer encore à quel prix je mets vos paroles: un jour, quand mes actions vous auront prouvé...... Il s'arrêta-là, & parut embarrassé. Non, je n'ôse continuer, belle Célie; je vous quitte, & rien ne peut encore excuser ce que j'ai pensé prononcer. Il me quitta. Je demeurai interdite, im-

mobile, & peut-être tendre : car enfin ce jeune Turc m'avoit toujours paru eſtimable, il joignoit aux qualités de ſon cœur la figure la plus aimable ; toutes ſes actions avoient une certaine grâce que je n'avois trouvée qu'à lui ſeul. Du vivant de ma mere même, malgré tout ce qu'elle avoit pu m'inſpirer d'horreur pour la paſſion naiſſante d'Hasbud, quand il jettoit les yeux ſur moi, je ne pouvois m'empêcher quelquefois de ſentir une émotion de plaiſir, dont je ne connoiſſois point la vraie cauſe : il m'étoit même échappé des regards ſur lui qui n'avoient rien d'ennemi ; & dans la ſituation où je me trouvois alors, la réflexion des manieres obligeantes qu'il avoit eues pour moi, pendant l'année que j'étois reſtée chez Boſmir après la mort de ma mere, ſe joignoit encore, & à ce qu'il feſoit actuellement pour me plaire, & à ce ſecret penchant qui me portoit à l'aimer. Je ne laiſſai cependant pas que de me trouver embarraſſée, quand il m'eut quittée. Que veux-tu faire, me diſois-je ? Hasbud eſt d'une Religion différente de la tienne ; Hasbud eſt aimable, il m'aime : mais Hasbud eſt-il préférable à la Religion, à la vertu, aux ſages inſtructions de ma mere, qui m'a recommandé de ne l'écouter jamais ? Quel ſort prétends-je avec lui ? Dieu ! que je ſuis malheureu-

se n'étoit-ce pas assez des malheurs où je suis née, sans avoir encore celui d'avoir de la foiblesse pour un homme que tout m'ordonne de haïr?

C'est ainsi que je m'entretins long-temps avec moi-même. Dans les suites Hasbud vécut toujours avec moi dans la même retenue; ses yeux seuls & ses empressements me parloient d'une tendresse que par respect il renfermoit dans son cœur: nous en étions en ces termes tous deux, quand il débarqua un vaisseau Turc, qui avoit fait nombre d'esclaves Chrétiens: on en offrit à Hasbud qui en acheta trois ou quatre de différents pays de France; entr'autres, il y en avoit un qui n'avoit que dix-neuf à vingt-ans, beau & bien fait, & qu'on disoit homme de qualité en son pays. Hasbud me le fit voir, & me dit, en me le présentant, que ce n'étoit point pour lui qu'il les avoit achetés; mais que, comme il avoit appris qu'ils étoient François, il me les donnoit pour que j'eusse le plaisir de m'entretenir avec eux, & leur parler ma langue naturelle, qu'il croyoit que cela me désennuieroit de temps en temps; & se retournant en même temps du côté de ces esclaves: je vous ai achetés, leur dit-il; mais désormais voilà votre unique maitresse, & vous serez traités à proportion de l'ardeur avec laquelle vous

lui obéirez. On ne pouvoit rien faire de plus généreux pour moi; ce dernier trait de bonté me charma, & je ne lui avois jamais parlé avec tant de marques d'estime que je fis alors. Les malheurs de ma vie, lui dis-je, Seigneur, seront plus que réparés, & vous m'ôterez jusqu'au pouvoir de m'en souvenir : vous m'avez moins d'obligation que vous ne pensez, me répondit-il, belle Célie, & c'est plus à mon cœur que je satisfais en vous obligeant, qu'aux malheurs que vous avez soufferts de la part de mon pere. Ces esclaves, depuis ce moment me servirent, les autres n'approcherent plus de moi: & effectivement je leur fesois très-souvent parler de leurs pays; je m'en fesois raconter les maximes & les mœurs, je leur parlois de notre Religion, & cela ne contribua pas peu, avec les bontés d'Hasbud, à calmer insensiblement ma tristesse. Il me demandoit, de temps en temps, si j'étois contente de mes esclaves; c'étoit ainsi qu'il les appelloit. Oui, Seigneur, lui répondis-je; & quand ils n'auroient pour toute qualité que celle d'être un présent de votre part, ma reconnoissance me les rendroit agréables; mais après tout, Seigneur, quand j'aurois à m'en plaindre, je ne suis pas plus qu'eux, & ils ne sont obligés de servir que vous seul.

Célie, me répondit-il, n'ufez plus de ces termes, je vous prie; vous êtes leur maitreffe, & je ne connois perfonne ici qui ne foit mille fois plus efclave que vous ne l'êtes: ceux que je vous ai donnés, ne font pas tous les vôtres; & quelque jour je vous en offrirai un que vous ne connoiffez pas encore, & qui ne connoît lui-même d'autre bien que fon efclavage.

Il y avoit près de fix mois que ces efclaves me fervoient; ce jeune homme dont j'ai parlé beau & bien fait, étoit celui qui s'empreffoit le plus à me fervir: je remarquois qu'il y avoit dans fes actions quelque chofe de plus fort que l'amitié. Un jour que j'étois feule avec lui & que fes camarades étoient occupés à autre chofe: c'eft dit-il, un grand bonheur pour moi que d'être tombé en partage à Hasbud, puifque j'ai le plaifir de fervir la plus aimable maitreffe qu'on puiffe voir. La conformité de fa Religion à la mienne, la même patrie, tout contribue à adoucir mes fers, & quelquefois même à me les faire préférer à la liberté que j'ai perdue, & aux avantages que je pouvois efpérer dans mon pays, fans le malheur de ma captivité. Je fuis bien-aife lui répondis-je, de l'adouciffemennt que vous dites que j'apporte à votre efclavage: Cléonce, (c'étoit

ainſi qu'il avoit nom) il ne tiendra pas à moi, avec le temps, de vous procurer la liberté qui doit faire votre unique ſouci. Ah! Madame, s'écria-t-il alors, quand vous me feriez rendre cette liberté, en ſerois-je plus libre, puiſque je tiens plus à vous par les ſentiments de mon cœur, que par les chaînes qu'on m'a données? Cléonce, lui dis-je, vous abuſez de la confiance que je vous ai témoignée: ſi celui à qui vous appartenez ſçavoit ou apprenoit jamais ce que vous venez de me dire, je ne répondrois pas un moment de votre vie. Ce ſeroit, me dit-il, la perdre pour une ſi belle cauſe, que je ne la regretterois pas; mais, Madame, pourquoi prendre de cette maniere l'aveu que vous fais? vous êtes Chrétienne, je ſuis Chrétien; j'ai de la naiſſance, & je n'en ſuis pas moins honorable pour avoir des fers ici: voyez, Madame, & écoutez ce que je vais vous dire. Hasbud vous aime, je le vois. Hasbud nous a donnés à vous; l'amour de ce Turc pour vous ne ſera pas toujours auſſi reſpectueux qu'il vous le paroît à préſent; & enfin, tout ce que vous pourriez eſpérer de lui, ce ſeroit qu'il vous épouſât; mais après ce mariage, ſi vous tenez ſincèrement à votre Religion, que penſez-vous que vous aurez à ſouffrir de la part d'un homme qui vou-

dra vous faire embraſſer la ſienne ; & qui, plus brutal encore qu'il n'étoit tendre, vous y contraindra par tout ce qu'il imaginera de plus violent ? Enviſagez cela avec réflexion, & voyez maintenant ce que je vous propoſe : vous êtes notre maitreſſe ; il n'eſt ici de loix que celles que vous impoſez : on vous abandonne à votre conduite : facilitez mon évaſion, confiez-vous à moi ; & venez dans les lieux de votre naiſſance me voir vous jurer une fidélité éternelle.

Cléonce finit là ſon diſcours, & me regarda tendrement, en attendant ma réponſe. Cléonce, lui dis-je alors, ce que vous me propoſez ſeroit raiſonnable, ſi Hasbud étoit tel que vous le peignez ; mais je le connois mieux que vous : je n'épouſerai jamais ce Turc : je ſçais que ma Religion eſt un obſtacle, & j'eſpere qu'il ne me forcera jamais, ni au mariage, ni à quitter ma Religion ; ajoutez à cela, que les manieres qu'il a pour moi, ſeroient payées avec bien de l'ingratitude, s'il n'en remportoit pour prix qu'une perfidie, que je puis m'épargner, en le priant de me donner ma liberté ; je ſuis perſuadée qu'il ne me la refuſeroit pas : il m'aime, il eſt vrai ; mais les ſentiments qu'il a pour moi, ſont tels qu'il aimeroit mieux me perdre pour jamais que de m'affli-

ger : ainſi, Cléonce, n'eſperez pas que j'accepte jamais le parti que vous me propoſez : je haîs les ingrats, & je le deviendrois moi-même, ſi j'abuſois, comme vous me le conſeillez, de la liberté qu'Hasbud me donne.

Si vous regardez comme une ingratitude de vous ſaûver d'un danger que vous ne voyez pas à préſent, mais que vous connoîtrez ſans doute un jour, dit-il, c'eſt une marque, Madame, que vos ſentiments pour Hasbud prévalent & l'emportent ſur la crainte raiſonnable que vous devroit donner l'avenir : vous l'aimez. Je rougis à ce mot : hé bien ! Cléonce, lui répondis-je, après tout, quand je l'aimerois, ma tendreſſe pour lui nuiroit-elle à ma vertu ? Puiſque, quand je l'aimerois, il ne le ſçait au moins pas encore : c'eſt un homme à qui j'ai mille obligations, & qui me traite moins en eſclave, qu'en maitreſſe ; qui m'obéit & qui n'a d'attention que pour me plaire, au lieu de la dureté dont ſes pareils uſent ordinairement avec les miennes. Croyez-vous qu'il me ſeroit plus pardonnable de vous aimer, vous qui, dès la premiere fois que vous m'avouez votre amour, me propoſez une perfidie, &, par-là, me donnez à préjuger que vous ſeriez peut-être capable de devenir un perfide vous-même. Quels droits au-

riez-vous, plus que lui, ſur mon cœur, à moins que vous ne vous imaginiez que c'en ſoit un d'avoir été élevé dans une Religion, que peut-être vous ne reſpectez guères? Je veux croire que vous avez de la naiſſance: je vous dirai que j'en ai jugé de même; mais je puis me tromper: il eſt impoſſible ici de vous convaincre du contraire, & ainſi, à tout examiner, un Turc de l'eſpece d'Hasbud, quand il a rendu les ſervices qu'il m'a rendus, vaut bien, Cléonce, un Chrétien qui peut ne l'être que de nom, & dont la naiſſance doit paroître ſuſpecte. Je ne m'attendois pas, répondit Cléonce, à de pareils ſoupçons, & je croyois que c'étoit ce que j'avois de moins à craindre: je ne vous parlerai plus, ajouta-t-il d'un ton de voix chagrin, d'une paſſion qui fera déſormais ma peine: dure à jamais mon eſclavage, puiſque je perds l'eſpérance de vous toucher; tout genre de vie m'eſt déſormais indifférent; mais que dis-je, ajouta-t-il en ſe reprenant? Je ſens bien que, ſi je reſtois avec vous, je vous forcerois par mes importunités à faire terminer une vie qui me ſeroit à charge; épargnez-moi le chagrin de voir un jour ma mort être un effet de votre haîne: épargnez-vous à vous-même, Madame, les remords que vous laiſſeroit la fin tra-

gique d'un miférable que votre indifférence accable mille fois plus que fon efclavage: demandez ma liberté à Hasbud, il ne vous la refufera pas. Hé bien! lui répondis-je alors, je vous promets d'employer pour vous tout ce que fa bonté me donne de pouvoir fur lui; je lui parlerai dès-aujourd'hui, & même je ferai en forte que vous puiffiez retourner chez vous plus aifément. Cléonce me remercia d'un air fort trifte. Hasbud venoit à nous, & cet efclave fe retira. Il m'aborda en riant: hé bien! me dît-il, Célie, cet efclave vous parle de fon pays? Oui, Seigneur, lui dis-je: mais ce n'eft pas là ce dont il m'a toujours entretenu. Et que vous difoit-il, reprit Hasbud, avec précipitation? Vous l'avoûrai-je Seigneur, dis-je alors? il me prioit de vous demander fa liberté. Moi! Madame, reprit Hasbud; je ne fçais ce que c'eft que liberté; ce n'eft point de moi qu'il la doit obtenir: je ne fuis point fon maître; il n'eft point mon efclave, il eft le vôtre. Ah! Seigneur, toutes vos bontés ne m'aveuglent point, répartis-je, & je fçais ici le refpect qui vous eft dû. Le mot de refpect pour moi ne convient point dans la bouche de Célie, répondit Hasbud, & je la prie de n'en plus parler: à l'égard de la liberté de cet efclave, je vous le répete encore,

il eſt à vous: vous pouvez diſpoſer de lui entierement; non-ſeulement de lui, mais de tous ceux qui ſont à moi. Vous me réduiſez, Seigneur, lui répondis-je, à lui laiſſer ſes fers. Quoi! Célie, me dit Hasbud, en me regardant fixement, ne voulez-vous pas me donner la ſatisfaction de vous les voir rompre vous même? Ah! Seigneur, m'écriai-je, je les romprai; cette délicateſſe de généroſité ne vous ſera point inutile, le prix le plus digne dont on la puiſſe payer, c'eſt de l'écouter: ainſi, Seigneur, cet eſclave eſt libre. Oui, Cléonce, déſormais vous ne dépendrez que de vous; c'eſt moi qui romps vos chaînes, & c'eſt moi que vous en devez remercier. Vous voyez, Seigneur, continuai-je, en m'adreſſant à Hasbud, vous voyez ſi je vous refuſe le plaiſir de me voir employer comme vous le ſouhaitez les bontés que vous avez pour moi.

Après ces mots, Cléonce ſe jetta à mes pieds, & me remercia; je le fis relever & j'acceptai tous ces remercîments; je m'appercevois, pendant qu'il me parloit, qu'Hasbud voyoit ſon action avec plaiſir. Vous avez beau, me dit-il, affranchir des eſclaves, belle Célie, il vous en reſtera toujours; mais, ajouta-t-il, c'eſt peu que de donner la liberté à Cléonce, ſi vous ne lui fai-

litez les moyens d'en jouïr, sans doute, comme il le souhaite; mais comme ce seroit un embarras pour vous, je veux bien me charger, dit-il en riant, de ce que vous devriez faire vous même. Que cet esclave reste encore huit jours ici: il part un vaisseau dans lequel je le mettrai; c'est un vaisseau marchand, je connoîs celui à qui il appartient, il s'en va en Angleterre, & Cléonce, arrivé dans ce pays, n'aura point de peine à passer dans le sien. Après ces mots, Cléonce se retira. Dès le même jour Hasbud lui donna une somme d'argent considérable, avec des diamants, & d'autres pierreries: il faut bien, dit-il, qu'un affranchi de Célie ait de quoi prouver qu'il l'a servie. Cléonce accepta tout ce que ce Turc lui donna, avec des marques de reconnoissance qui auroient trompé tout le monde. Le septieme jour arriva. Pendant l'espace de ce temps, Cléonce n'avoit fait que me remercier de la grâce que je lui avois accordée. Je tiens de vous une liberté, Madame, me dit-il, que je vous sacrifierois pour toujours, si la haîne que vous auriez bien-tôt pour moi ne m'interdisoit ce plaisir. Le soir du septieme jour il vint me dire adieu, accompagné d'Hasbud lui-même, qui l'avoit averti de se tenir prêt pour le lendemain matin à quatre heures,

que le vaiſſeau devoit partir. Je viens, dit-il, à vos genoux vous jurer, Madame, une reconnoiſſance éternelle; faſſe le Ciel que vous ſoyez comblée de tous les biens que je vous ſouhaite, & que vous méritez! Allez, Cléonce, lui répondis-je: c'eſt aſſez me faire honneur d'un bien que vous devez au ſeul Hasbud; c'eſt lui à qui vous devez toute reconnoiſſance, & ſans ſa générosité à mon égard, vous ne me remercîriez pas aujourd'hui de la grâce que je vous ai faite.

Après ces mots, Cléonce ſe retira. Hasbud reſta avec moi à m'entretenir à ſon ordinaire de mille choſes agréables qu'il racontoit avec tout l'eſprit & la vivacité poſſibles: il étoit charmé, quand il s'appercevoit que ſes petites hiſtoires me divertiſſoient. L'heure du ſouper arriva; & après que nous eûmes mangé, il me ramena dans ma chambre qui donnoit dans le jardin, & dont les fenêtres n'étoient que de ſept à huit pieds à hauteur de terre. O Dieu! je m'en ſouviendrai toujours, que cette nuit penſa m'être funeſte! Que la paſſion fait imaginer de choſes à ceux dont le cœur n'eſt pas fait pour n'écouter que la vertu!

Ce malheureux Cléonce, à qui j'avois donné

la liberté, m'avoit caché le désespoir où l'avoit mis la derniere conversation que j'avois eue avec lui. J'avois cru, de bonne foi, qu'il avoit étouffé son amour, & que la liberté même qu'il m'avoit demandée n'étoit qu'un moyen qu'il employoit pour se guérir; mais le traître avoit bien d'autres desseins. Les huit jours pendant lesquels il avoit eu la liberté de sortir; l'argent que lui avoit donné Hasbud, lui avoient servi à gagner deux malheureux qu'il avoit trouvés, dont l'un étoit aussi un François, qu'un naufrage avoit réduit à demeurer dans ces lieux avec son camarade: ils vivoient comme ils pouvoient depuis qu'ils y étoient. Je ne sçais comment ni par quel hazard Cléonce les connut; mais enfin, avec l'argent que cet esclave leur avoit donné, ils avoient acheté, avec nombre d'autres, une chaloupe qui devoit, le lendemain, partir une ou deux heures après le Vaisseau; ils devoient, la nuit du septieme au huitieme jour, m'enlever de ma chambre, & me forcer, en étouffant mes cris, à les suivre & à entrer dans la Chaloupe, où personne qu'eux ne connoissoit Cléonce. Les mesures qu'ils avoient prises pour passer dans le jardin, étoient immanquables. Cléonce avoit prié Hasbud de permettre qu'ils couchassent avec lui

la

la nuit de son départ, parce que, disoit-il, c'étoient des gens de sa patrie qui ne sçavoient où se réfugier, qui partoient le lendemain, & qui depuis long-temps vivoient misérables. Cléonce n'eut point de peine à obtenir cela d'Hasbud ; ce Turc lui accorda même cette grâce avec plaisir, par considération pour moi dont il étoit l'affranchi.

Cléonce fit donc le soir entrer ces deux hommes ; il étoit fort tard : il fit d'abord semblant de se retirer avec eux dans sa chambre ; mais il les conduisit dans le jardin par une allée obscure dont la porte y aboutissoit. Il les plaça lui-même, & se tint avec eux, muni de tout ce qui lui étoit nécessaire, afin de n'être pas obligé de retourner dans sa chambre. Il y avoit bien près de deux heures que j'étois couchée, quand ils s'approcherent de ma fenêtre pour y monter & entrer dans ma chambre : je dormois alors d'un sommeil assez profond. Cléonce fut le premier qui, le poignard à la main, monta par la fenêtre. Il ordonna aux autres d'en faire autant, quand il seroit sauté dans la chambre. Pour cela il rompit, sans beaucoup de bruit, un carreau de vître, & n'eut point de peine après à ouvrir la fenêtre : mais, ô Dieu ! que ceux qui font de mauvaises actions doivent trembler ! le Ciel

les confond presque toujours dans le temps qu'ils n'ont plus qu'un pas à faire pour accomplir leur crime. Cléonce avoit ouvert ma fenêtre : je dormois, & sans doute que la peur de la mort, la surprise & la violence m'auroient mise hors d'état de lui résister; mais en sautant dans ma chambre, ses habits, qui s'étoient accrochés à la fenêtre, le firent tomber; & l'inquiétude ordinaire qui suit de pareilles entreprises, ayant fait oublier à Cléonce qu'il tenoit un poignard en main, au-lieu de le jetter à terre, il le garda; & sa chûte fut si funeste pour lui, qu'en tombant il se l'enfonça dans le corps. Le coup qu'il se donna lui fit faire un cri terrible. Ses complices, dont l'un escaladoit déjà la fenêtre, au cri qu'il fit, s'enfuirent épouvantés, & ne sçachant ce qui lui étoit arrivé, chercherent de tous côtés dans le jardin un endroit par où ils pussent sortir : mais ils furent obligés de se cacher dans un petit bois assez touffu, n'attendant que la mort pour prix de leur entreprise, s'ils étoient trouvés.

Cependant le cri de Cléonce & le bruit qu'il fit en tombant, me réveillerent ; je l'entendis qui se plaignoit, & qui disoit : ah Ciel ! que vais-je devenir ? La frayeur qui me saisit alors, jointe à un reste d'assoupissement qui n'étoit pas

encore dissipé, fit que je ne reconnus point sa voix; je sortis de mon lit en fesant des cris épouvantables. Hasbud, qui logeoit un peu plus loin de moi sur la même ligne, se réveilla, entendit crier, reconnut ma voix, & comme un homme qui court pour sauver ce qui lui est mille fois plus cher que sa vie même, (sa coutume par bonheur étoit de laisser toute la nuit une lampe allumée) il prend cette lampe avec précipitation, & ouvre sa porte le sabre à la main, & couvert d'une robe qu'il mettoit le soir : il traverse toutes les chambres pour venir jusqu'à moi; il me trouve tombée & pleine de sang à la tête, d'un coup que je m'étois donné en tombant. Ah Ciel! dit-il, avec des yeux pleins de tendresse & de fureur; qu'avez-vous Célie? Célie, ma chere Célie, qu'avez-vous? A peine pouvois-je lui répondre, tant la frayeur m'avoit saisie. Ah! Seigneur, lui dis-je, je ne sçais ce que c'est, mais au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, n'avancez pas plus avant, & n'entrez pas dans ma chambre. Dussé-je y périr mille fois, me dit-il, je verrai quels sont les ennemis qui en veulent à ma chere Célie; j'eus beau vouloir le retenir alors par la manche de sa robe, il s'échappa & entra dans ma cham-

bre. Quel horrible ſpectacle s'offrit à ſes yeux! Cléonce nageant dans ſon ſang qui ſortoit à gros bouillons de ſa bleſſure, & le poignard qu'il s'étoit arraché lui-même, à terre à ſes côtés.

A cet aſpect Hasbud recula ſurpris, & Cléonce le regardant d'un air mourant: acheve, Hasbud, lui dit-il, acheve d'ôter la vie au plus malheureux de tous les hommes. Tu vois l'effet funeſte d'une paſſion que mon cœur avoit conçue pour Célie; je n'ai demandé la liberté que pour tâcher de te l'enlever; je ſuis puni de ma perſidie, je mérite la mort; épargne-moi le chagrin de voir Célie me reprocher mon action & mon ingratitude: frappe, Hasbud. Pendant qu'il parloit ainſi, je m'étois approchée de la porte de ma chambre, pour juger de ce que c'étoit; je reconnus la voix de Cléonce aux premieres paroles qu'il prononça; j'entrai, mais il ne me vit point. Malheureux! lui répondit Hasbud, tu mérites la mort. Le ſang coule de la tête de celle que tu voulois enlever: peut-être, hélas! malgré le peu de ſuccès de ta perfidie, cette aimable perſonne ne vit-elle encore que pour quelques inſtants: cruel! comment as-tu oſé lui porter le coup dont elle eſt bleſſée? Ne devois tu pas, malgré ta fureur, reſpecter une vie qui devoit t'être plus chere que le ſuccès le

plus heureux? Moi! Hasbud, répartit Cléonce; moi! j'ai porté des coups à Célie! Ah! ma fureur a bien pu me pousser à te l'enlever pour la posséder; mais mon bras ni mon cœur ne sont point capables du coup dont tu parles. Non, Hasbud, ne te l'imagine pas: je meurs, mais je meurs avec la satisfaction de l'aimer plus que toi, & que personne. C'est un bien que ton juste ressentiment & son indifférence ne peuvent m'ôter; & quand je n'aurois que la douceur de le sentir autant que je le sens, je ne me plains plus du malheur qui m'arrache à la vie, & qui enleve cette aimable personne à mon amour. Tu n'es point digne de l'aimer autant que tu le fais, répartit Hasbud, indigné de tout l'amour dont se vantoit Cléonce. Célie auroit trop à rougir d'avoir allumé dans ton cœur des feux qui ne doivent brûler que dans ceux qui la respectent & la craignent autant qu'ils l'aiment; & de peur que tu ne jouïsses long-temps d'une satisfaction que tu ne mérites pas, ressens, du moins, le chagrin de la perdre avec la vie. Après ces mots, Hasbud levoit son sabre pour tuer Cléonce, quand, présente & attentive à toute leur conversation, j'arrêtai son bras & le priai de laisser vivre ce malheureux. Vous me vengeriez mal, Seigneur, lui dis-je:

puiſqu'on peut encore lui ſauver la vie, ne me donnez pas la douleur de le voir expirer à mes yeux; ma Religion & mon caractere n'approuveroient pas l'action funeſte que vous voulez faire. Au nom de ce reſpect, que votre cœur généreux a pour moi, tâchons plutôt à ſecourir ce malheureux. Qu'on appelle du monde, qu'on étanche ſon ſang, & qu'il vive pour ſe repentir de ce qu'il vouloit faire, & pour ſe corriger de ſes fureurs, par l'exemple de modération que vous lui donnerez. Ah! Célie, s'écria Hasbud; je l'avoûrai; la modération que vous m'ordonnez, eſt la preuve la plus forte que vous puiſſiez jamais avoir de mon reſpect: hé! comment puis-je voir ce ſang qui coule ſur votre viſage, & n'être pas animé à verſer celui qui le fait couler, & le mien même de déſeſpoir? Cependant, voilà mon ſabre, belle Célie: vous ne voulez pas que je m'en ſerve, & je ne veux plus le tenir. Après ces mots, il appella du monde. Preſque tous les domeſtiques ſe leverent; on porta Cléonce ſur un lit par ordre même d'Hasbud: on arrêta ſon ſang, il s'étoit évanoui après les dernieres paroles qu'il avoit prononcées. Le lendemain on lui donna un Chirurgien; ſa plaie étoit grande, mais moins dangereuſe par elle-même, que par la quantité de ſang qu'il

avoit perdu : il demeura évanoui entre les mains de celui qui mit le premier appareil à sa blessure. J'avois dit alors à Hasbud, que, quand il seroit guéri, il falloit le faire partir, & le laisser libre ; il doit faire plus de pitié que de courroux, lui dis-je ; &, sans doute, il ne peut plus rien contre moi.

Cependant, ses deux complices qui s'étoient cachés dans le jardin, n'avoient encore osé sortir : il étoit plus de huit heures du soir, quand l'un d'eux, s'approchant de la maison, rapporte à l'autre qu'assurément les portes étoient fermées, & qu'à moins de se résoudre à mourir de faim où ils étoient, ils n'avoient point d'autre parti à prendre que d'attendre que les domestiques fussent couchés & d'entrer secrettement dans la maison, le sabre à la main, égorger tout ce qui se présenteroit devant eux, si quelqu'un les entendoit ; emporter tout ce qu'ils pourroient, & tuer Hasbud lui-même, s'il se présentoit : de quelque maniere qu'ils fussent, ils voyoient leur mort assurée. Ils n'hésiterent point à exécuter leur projet ; c'étoit un dessein bien hardi, mais le désespoir pouvoit engager à bien des choses, des malheureux que la simple avidité du gain avoit sçu engager à une méchante action. A l'égard de

leur retraite, ils efpéroient contraindre quelqu'un de la maifon à leur ouvrir la porte ; & , d'ailleurs, ils fçavoient que, quand même la chaloupe qu'ils avoient achetée feroit partie, ils pourroient encore partir la même nuit avec un vaiffeau corfaire, qui devoit fe mettre en mer le matin à cinq heures.

Toutes ces réflexions faites, ils attendirent que l'heure d'exécuter leur deffein fût venue : & quand ils jugerent qu'il étoit temps, ils efcaladerent la même fenêtre, par laquelle Cléonce avoit fauté dans ma chambre. Qui auroit penfé qu'un accident affreux eût été fuivi d'un accident encore plus funefte ? Malheureufement pour Hasbud, il étoit couché, cette nuit, dans la chambre à côté de celle où ces deux malheureux étoient entrées. Ce jeune Turc avoit changé de lit cette nuit-là, pour être plus à portée de me fecourir, s'il m'arrivoit encore quelque chofe. Quelque peu d'apparence qu'il y eût à un fecond malheur, fa tendreffe allarmée lui fefoit prendre cette précaution. Hasbud n'étoit pas encore endormi, quand ces deux hommes fauterent dans la chambre. Il entendit qu'ils parloient: Dieu! que devint-il alors? Quoi ! s'écria-t-il, le Ciel me condamne-t-il à perdre Célie ? En difant ces mots,

il ſe leve & paroît de la même maniere que la nuit précédente ; mais hélas ! bien plus funeſtement pour lui : car à peine ouvroit-il ſa porte, que ces deux hommes, s'avançant, lui donnerent un coup de ſabre ; il tomba, ils le jugerent mort, & le laiſſerent.

Cependant le bruit qu'ils firent éveilla tous ceux qu'Hasbud avoit fait coucher auprès de moi pour me garder auſſi. Ils ſe leverent tous : il y en avoit qui avoient encore de la lumiere, & ils étoient égorgés, dès qu'ils ouvroient leurs portes. Je ne ſçaurois vous exprimer le carnage que ces deux hommes firent dans la maiſon ; ils tuerent près de trente perſonnes, & on les trouva preſque tous étendus ſur le pas de la porte de leurs chambres. Ces deux aſſaſſins chercherent par-tout, & prirent l'argent qu'ils purent emporter, dans une chambre qu'ils enforcerent, & où Hasbud en avoit mis une grande quantité ; ils s'emparerent auſſi d'un nombre de bijoux ſans prix. Quand ils eurent pillé tout ce qu'ils trouverent de meilleur, ils parcoururent preſque toutes les chambres ſans trouver perſonne ; car ce qui reſtoit de monde dans la maiſon, épouvanté & ignorant le petit nombre de ceux qui feſoient tout le carnage,

n'avoit osé sortir & paroître. Nos deux malheureux trouverent la chambre où étoit Cléonce; il les reconnut tout-d'un-coup; ils furent surpris de le voir, lui qu'ils croyoient, ou mort, ou assassiné: ils lui dirent en peu de mots tout ce qu'ils avoient fait. Ce jeune homme les pria de l'emporter avec eux, aussi-bien que moi, dans la chambre de qui ils n'étoient point encore entrés. Vous ne serez point en peine pour nous emmener avec vous, leur dit-il, puisque rien ne vous a résisté: hâtez-vous de faire ce dont je vous prie; allez enlever Célie, venez me reprendre, & nous trouverons ici plus de chevaux qu'il n'en faut pour nous conduire jusqu'à la mer.

Vous vous étonnerez sans doute, Seigneur, continua la jeune inconnue en parlant à Pharsamon, qu'une aventure si tragique ait pu arriver dans une maison, dans laquelle il y avoit quarante domestiques, sans compter un nombre d'esclaves, qui, à la vérité, ne pouvoient ni se défendre, ni défendre les autres, puisqu'ils étoient enchaînés tous les soirs par celui qui les gouvernoit, & qui les fesoit travailler, & que même ils étoient dans un endroit séparé de la maison, où les deux assassins n'entrerent pas; mais, Sei-

gneur, le ſommeil avoit endormi tout le monde, & les domeſtiques étoient tués, dès qu'ils paroiſſoient.

Pour revenir à ces deux malheureux, coupables de tant de meurtres, ils ne refuſerent point de ſervir Cléonce ils parcoururent encore toutes les chambres, & arriverent enfin à la mienne. Effrayée du bruit & des coups de ſabre que j'avois entendu donner, j'appellois depuis long-temps au ſecours, ſans oſer ouvrir ma porte. Ces deux hommes l'enfoncerent & y entrerent le ſabre à la main. Je fus ſaiſi à leur vue, & je m'évanouïs : je ne ſçais comment ils firent pour m'emporter, mais je me trouvai une heure après ſur un cheval entre les bras d'un d'eux; pendant que les deux autres, je veux dire Cléonce & l'autre, marchoient devant un peu lentement, pour ne point incommoder Cléonce, qui, arrêté ſur ſon cheval, pouvoit à peine en tenir la bride. O Ciel! où ſuis-je, m'écriai-je alors, quand je me reconnus? Cléonce m'entendit me plaindre, & tâchant d'avancer ſon cheval du mien : vous êtes, me dit-il, Madame, entre les mains de Cléonce, qu'un heureux haſard a ſervi; ne vous inquiétez de rien, belle Célie : ſi vous ne trouvez point avec moi tous les biens dont Hasbud vous eût comblée,

vous trouverez, en revanche, une tendresse plus durable & plus de fidélité que n'en eût eu Hasbud. Ah, cruel! m'écriai-je alors, quoi! c'est à toi que le Ciel a remis mon sort! par quel crime, grand Dieu! ai-je donc mérité le dernier des malheurs? Madame, me dit alors Cléonce, je n'en attends pas moins des premiers moments de votre douleur; mais quand vous serez désaccoutumée de voir Hasbud, j'espere que vous me regarderez avec des yeux différents. Qui? toi, malheureux, répondis-je? Ah! si je t'honore d'un de mes regards, ce sera moins par haîne ou par fureur, que parce que tu te présenteras à mes yeux: ce que tu fais aujourd'hui, malgré les bontés que j'ai eues pour toi, te rend même indigne de mon inimitié; le hasard te fait jouïr d'un bonheur, que le Ciel est trop juste pour te laisser; &, si la fortune aujourd'hui te favorise, ce n'est apparemment que pour te faire arriver au comble des crimes qui doivent attirer ta perte. Je ne puis répondre à l'éloge que vous faites de moi, me répondit-il: aussi-bien mes réponses, quand je pourrois les continuer, ne feroient que vous irriter davantage; ainsi, Madame, je garderai un profond silence jusqu'à ce qu'il soit temps que je parle. Va, lui dis-je, peu m'importe que

tu me répondes: les sentiments que j'ai pour toi ne peuvent ni augmenter, ni diminuer; & quand tu m'accablerois des noms les plus odieux, je ne t'en haïrai, ni ne t'aimerai davantage.

Après ces mots il recula : je ne puis exprimer l'état où je me trouvai alors; il passe toute expression. Je me voyois arrachée d'entre les mains d'un homme aimable ; & la noblesse du procédé qu'il avoit tenu avec moi, ne m'avoit jamais paru plus estimable & plus digne de ma tendresse : hélas! que je me repentis de la retenue sévere que j'avois toujours gardée avec lui, dans mes paroles! il me semble que j'eusse été consolée, s'il avoit sçu combien je l'aimois; mais la tranquillité avec laquelle j'avois vécu chez lui, avoit, pour ainsi dire, dérobé à mon cœur toute la sensibilité qu'il m'avoit inspirée; je la sentois alors toute entiere, par l'impossibilité que je voyois à la lui témoigner désormais. Son respect, ses tendres empressements pour moi vinrent en foule m'intéresser pour lui; jusqu'au fond de mon cœur je me le représentois avec cet air timide qui le retenoit, & qui modéroit l'excès de sa passion : il me sembloit lui entendre dire : belle Célie, souvenez-vous que mon intérêt le plus cher est de mériter votre reconnoissance. Les moindres

choſes qu'il avoit faites pour moi, & qu'il avoit accompagnées de nobleſſe, me charmoient & me déſeſpéroient tout enſemble. Au lieu de cette ſituation tranquille, maitreſſe d'un cœur que le moindre de mes deſirs touchoit, je me regardois à la merci d'un malheureux qui n'avoit que ſes infâmes deſirs pour regle : quelle chûte, grand Dieu ! & qu'il eſt difficile que le déſeſpoir ne s'empare pas abſolument d'une âme en pareille ſituation !

Cependant nous arrivâmes à la mer. Déjà les matelots étoient rangés, on alloit partir. Un des complicès de Cléonce demanda à parler au maître du vaiſſeau, qui étoit un Corſaire ; il revint un moment après à nous, & nous entrâmes dans le vaiſſeau. Ah Ciel ! ce fut alors que je ne pus conſerver cette douleur muette, dans laquelle je m'étois laiſſé entraîner juſques-là ſans réſiſtance. Je fis des cris affreux, j'invoquai le Ciel, j'appellai mille fois la mort, je priai qu'on me la donnât ; mais, malgré mes cris & mes larmes, on m'emporta dans une chambre. Le Corſaire, touché cependant de mes chagrins, me donna pour me ſervir une jeune fille, dont la mere, ſa captive, étoit morte quelques jours avant. Cette fille avoit de la douceur : ſa naiſſance n'étoit pas il-

lustre, mais elle étoit compatissante aux maux qu'elle me voyoit souffrir; cette jeune fille m'aborda où j'étois abandonnée aux larmes les plus ameres. On me charge, Madame, me dit-elle en langage turc, d'avoir soin de vous; vous avez besoin de repos, & je vous conseille de vous mettre au lit. Hélas! mon enfant, lui répondis-je dans le même langage, je n'ai besoin de rien que de la mort. Ce seroit bien dommage, me répondit-elle, d'un air ingénu, que la mort finît sitôt la vie d'une si jeune & si belle personne : allez, Madame, consolez-vous un peu; il ne nous arrive rien, m'a souvent dit ma mere, que le Ciel ne le permette. Vous n'avez point l'air d'une personne qui doive être toujours malheureuse; & sans sçavoir les sujets de chagrin qui vous affligent, j'ai un pressentiment que vous serez délivrée de vos peines. Hélas! vous tâchez de me persuader que mes maux finiront; fasse le Ciel, m'écriai-je, intérieurement ranimée des paroles qu'elle venoit de dire! fasse le Ciel, que ce que vous dites en ce moment par hasard, m'arrive un jour! hélas! je ne demande pas que toute la félicité que j'ai perdue me soit rendue, pourvu que celui qui fait mes malheurs périsse, & ne soit pas maître de mon sort, je n'en demande pas davantage à ce

Ciel, qui permet tout ce qui nous arrive. Après ces mots cette fille s'approcha pour me déshabiller, je la laissai faire. Cléonce, ni aucun de ses misérables camarades, n'oserent m'approcher ce jour-là : je me couchai. Quel repos, grand Dieu ! & que le lit est affreux à ceux que le malheur accable ! Je ne vous ferai point un détail de toutes les pensées tristes qui m'occuperent l'esprit ! il me suffira de vous dire, pour vous donner une juste idée de ma situation, que la vie, ce bien si précieux pour lequel on s'expose, on renonce à tout, on tente tout, me parut, de tous les maux qui m'accabloient, le plus épouvantable. Il me sembloit que je n'étois née, que ma mere ne m'avoit mise au monde, que pour me faire détester le jour qu'elle m'avoit donné.

Je passai toute la journée dans cet état : on eut soin, (& ce fut par Cléonce sans doute) de m'apporter à manger; mais je regardai les mêts qu'on me présenta comme des moyens dont on se servoit pour prolonger mon supplice. Je ne prononçai pas alors la moindre parole. La fille qui restoit avec moi eut beau m'exciter à prendre quelque nourriture; pour la satisfaire, je tâchai d'avaler quelque chose : mais je ne pus. Tant de

douleur

douleur la fit pleurer. Cette marque de compassion me trouva sensible. Ce me fut une espece de douceur de voir quelqu'un assez humain, pour s'affliger de mes maux, dans un endroit où tous ceux qui m'environnoient, me sembloient comme autant d'ennemis conspirés contre moi. On remporta les viandes comme on les avoit servies. La nuit vint; la jeune fille coucha auprès de moi. Vous pouvez juger de sa nuit que je passai. Le matin, Cléonce me vint voir. Dès que je le vis paroître, je me mis à pleurer; & je lui dis, en le regardant d'un air désespéré: que viens-tu faire ici, malheureux Cléonce? Esperes-tu de me calmer? Hé quoi! oublies-tu les maux que tu me fais? tu m'arraches à l'homme le plus aimable, qui, malgré le pouvoir qu'il avoit sur moi, me traitoit encore avec plus de respect, que tu n'as de cruauté & de perfidie. Va, misérable, tu m'as enlevée; jouis, si tu le peux, du plaisir de me rendre malheureuse : mais n'espere pas que tes plaisirs aillent plus loin; &, si tu es capable encore de quelque remords, sois toi-même au désespoir d'avoir fait à celle que tu aimes, les derniers maux, sans remporter d'autre fruit de ta cruauté, que le chagrin de la faire mourir

dans un âge où tout sembloit me promettre de l'agrément & du bonheur.

Cléonce fut embarrassé par ces reproches ; il s'assit auprès de moi, & fut long-temps sans me répondre : je cessai de parler aussi. Il me regarda alors avec un visage où la fureur, l'amour & l'emportement étoient peints. Je l'avoue, me dit-il, le désespoir dont vous me parlez agit sans doute sur moi autant que vous le souhaitez : plus vous me faites voir tout le mal dont je vous accable, plus je sens la justice de vos reproches, & plus ma fureur & mon amour augmentent ; cette mort même qui sera, dites-vous, le seul fruit de ma cruauté, est une idée, Madame, qui me met hors de moi. Je suis capable de tout, si vous me représentez encore ces choses-là aussi vivement. Quoi ! j'aurois rendu ce que j'aime misérable ! &, malgré toute ma fureur, cette même fureur seroit le seul fruit qui m'en resteroit ! il s'arrêta à ces mots, & je lui vis faire des gestes & des contorsions qui m'effrayerent. Infortuné que je suis ! me dit-il après : quoi ! Madame, vous n'aurez point pitié d'un homme que vous avez vous-même rendu criminel ? C'est à vous que je dois me plaindre de tout ce que j'ai à me reprocher

à votre égard; c'eſt vous, ce ſont vos yeux qui m'attirent votre haîne. Je ne dois qu'à vous ces mouvements terribles, ces ſentiments furieux qui changent mon caractere. Non, Cléonce, lui répondis-je, ce n'eſt point moi qui vous rends criminel : un cœur né pour être vertueux n'eſt point capable des extrémités où le vôtre s'eſt abandonné. Hélas! ſans les maux que vous me faites ſouffrir, quand je demandai votre liberté à Hasbud, cette tendreſſe que vous m'aviez témoignée, la promeſſe que vous me fîtes de tâcher de l'étouffer, m'inſpirerent une compaſſion pour vous que vous méritiez alors; je ſuis à vous maintenant; & ce ſentiment de pitié, dont votre reſpect vous rendoit digne, fait place à tout ce que l'indifférence & le mépris peuvent compoſer de plus vif dans une âme. Après ces mots, il fut long-temps ſans répondre : je me retire, dit-il, Madame; je ne ſçais que vous répondre : je vous aime & je vous hais avec un mélange de ces deux ſentiments qui ne me rend plus maître de moi : je vous trouve cruelle & juſte dans tout ce que vous dites; mon malheur & celui dont je vous accable, m'irritent; je ne ſçais ce que je ſuis : conſultez-vous, Madame; mes emporte-

ments ſont votre ouvrage, ne vous plaignez plus ſi vous les portez juſqu'à l'excès. Il me quitta après m'avoir dit ces mots d'un ton, certainement qui marquoit l'égarement où le jettoient, & la douleur dans laquelle il me voyoit plongée, & l'indifférence que je lui témoignois. Le dirai-je ? malgré toute l'horreur que je ſentois pour Cléonce, je me trouvai, ſans le moins haïr, un mouvement ſecret de pitié pour lui. Il étoit jeune, ce pouvoit être la premiere paſſion; il étoit d'un tempérament très-vif: tout cela pouvoit, ſinon le juſtifier, du moins engager à le plaindre; & je compris, par le chagrin où me jettoient mes malheurs, la peine que devoit reſſentir un homme qui aime éperdûment, quand il s'accuſe lui-même d'avoir fait l'infortune de celle qu'il aime. Cléonce, depuis ce moment, ſembla me traiter plus doucement, & avec des marques de quelque repentir. Quelque temps après notre derniere converſation, il revint dans un moment où l'inanition, (car je ne mangeois preſque pas) jointe à ma triſteſſe, m'avoient rendu ſi foible, qu'il ſembloit à la fille qui étoit avec moi, que j'allois expirer. Elle appella du monde à ſon ſecours. Cléonce & le Corſaire accoururent. Ce premier

fut ſi touché de l'état où j'étois, qu'il s'évanouït au pied de mon lit, en prononçant ces mots : ah! tuez-moi, je ne mérite pas de vivre. Le Corſaire le fit emporter. Ma foibleſſe augmentoit; il s'approcha de mon lit : je prononçois le nom d'Hasbud, mais d'un ton de voix ſi foible, qu'on n'entendoit pas ce que je diſois. Dans ma foibleſſe, je m'imaginois le voir auprès de moi, plus touché mille fois de la ſituation pitoyable où j'étois, qu'il ne l'auroit été de la perte de tous ſes biens, & de ſa vie même: je me le repréſentois avec cet air doux & aimable qu'il avoit, quand il parloit des malheurs de ma famille; je voyois couler ſes larmes ; en un mot, je me le figurois tel qu'il auroit ſans doute été, s'il eût été préſent.

Cependant le Corſaire tira de ſa poche une petite phiole dont il me dit d'avaler une goutte. Je l'entendois qui diſoit à ceux qui étoient autour de lui. Cette Dame me fait une véritable compaſſion, je ne ſçais ce qui l'afflige; mais il me ſemble qu'elle n'aime point à voir Cléonce. Après ces mots, il me preſſoit d'ouvrir la bouche pour me faire prendre un goutte de la liqueur qui étoit dans la phiole : il me le demandoit avec

tant d'ardeur que je crus qu'il y auroit de l'ingratitude à lui refuser la satisfaction de m'avoir soulagée. Je pris de cette liqueur, qui effectivement me rendit mes forces : cette grande pâleur, qui me rendoit comme mourante, me quitta. Le Corsaire, après ce secours qu'il m'avoit donné, me laissa, & recommanda à la jeune fille qui me servoit, d'avoir bien soin de moi.

*Fin de la neuvieme Partie.*

# DIXIEME PARTIE.

PENDANT qu'on me ſoulageoit d'un côté, Cléonce ſe mouroit preſque de l'autre : ſa plaie, qu'un excellent baume qu'il avoit trouvé dans le vaiſſeau avoit preſque refermée, ſe rouvrit par les efforts des convulſions qui le ſaiſirent, pendant leſquels il perdit une quantité de ſang; enfin, à force de remede & de ſecours on l'arrêta. Il revint un peu à lui, & on le coucha. Ah ! malheureux que je ſuis ! s'écrioit-il quelquefois, j'ai vu l'état où je réduis Célio; *hélas ! c'eſt* moi qui ſuis la cauſe des maux qui finiſſent ſa languiſſante vie ! Cruelle ! diſoit-il après, en parlant de moi, ma rage contre vous va juſqu'à me venger de tout ce que je vous vois ſouffrir. Je l'entendois, lorſqu'il prononçoit ces paroles; l'endroit où il étoit couché joignoit celui où l'on m'avoit miſe. Quelques jours ſe paſſerent ſans qu'il pût ſe lever : il demandoit à tous moments comment je me portois; je l'entendois ſucceſſivement ſe livrer au déſeſpoir contre lui, contre moi-même, & puis

me demander pardon des malheurs où il m'avoit jettée.

Pendant le temps qu'il resta couché, je priai la fille qui étoit auprès de moi, de dire au Corsaire qu'il eût la bonté de m'envoyer un des camarades de Cléonce : il me prit une envie de sçavoir le sort d'Hasbud, à laquelle je ne pus résister, & qui me fit vaincre l'aversion que j'avois pour ces malheureux. Le Corsaire en avertit un ; il vint, & parut devant moi avec honte. Ce n'est point, lui dis-je, pour vous reprocher votre action que je demande à vous parler ; je ne veux sçavoir de vous qu'une chose. Qu'avez-vous fait d'Hasbud ? Qu'est-il devenu ? Si vous y prenez quelqu'intérêt, Madame, me répondit cet homme, contentez-vous du silence que je garde là-dessus. Ah ! barbare, vous l'avez assassiné ! m'écriai-je alors. Mais cet homme, sans me répondre davantage, se retira, & me laissa désesperée. Quoi ! dis-je, Hasbud est mort ! ah ! Ciel, quelle récompense pour tant de vertu ! hélas ! que je lui ai été funeste ! sans moi, Hasbud vivroit content, aimé de tout le monde ; sans moi, l'homme le plus généreux & le plus estimable respireroit encore ! cher Hasbud, c'est moi qui finis vos jours ! ce sont vos bontés pour moi qui vous ont procuré la mort !

que ne puis-je vous en payer du moins par l'aveu le plus tendre, par un aveu que ma délicateſſe m'a toujours fait retenir ! Mais, c'en eſt fait, Hasbud, l'aimable Hasbud n'eſt plus. Que ces réflexions aigriſſoient ma douleur ! Que Cléonce me paroiſſoit affreux ! Gémis, gémis, cruel ! m'écriai-je ; quand je l'entendois ſoupirer ; jamais remords ne fut plus juſte que le tien.

Pendant que Cléonce étoit encore au lit, on avertit le Corſaire qu'il paroiſſoit un vaiſſeau de loin ; en même temps il fit armer & tenir prêts tous les ſiens. Ce vaiſſeau venoit à nous d'abord ; mais dès qu'il eut reconnu notre pavillon, il parut qu'il vouloit nous éviter. Le Corſaire, voyant le mouvement qu'il feſoit, pouſſa le ſien à toutes voiles, nous le joignîmes enfin. C'étoit un vaiſſeau qui portoit des marchandiſes : il y avoit bien ſoixante hommes d'équipage. Notre Corſaire lui fit ſigne de ſe rendre ; mais il s'éloignoit toujours. Les ſoldats, cependant, paroiſſoient armés ſur le tillac : on tira d'abord ſur eux, & on les approcha de ſi près, qu'ils furent forcés d'en venir à l'abordage. Le combat fut quelque temps aſſez opiniâtre : ceux qui ſe battoient contre nous, montrerent tout ce que le courage & l'intrépi-

dité ont de plus admirable; ils ſe rendirent, cependant, accablés par le nombre des nôtres.

Malgré la victoire que le Corſaire avoit remportée, il fut contraint de relâcher dans une Iſle, pour faire radouber ſon vaiſſeau, qui étoit très-endommagé: mais le gain conſidérable qu'il tira de cette priſe, le dédommagea bien du temps qu'il perdit.

On mit pied à terre. Cléonce, à cauſe de ſa bleſſure, reſta dans le vaiſſeau, où ſes deux camarades avoient ſoin de lui. Pendant qu'on raccommodoit le vaiſſeau, le Corſaire régala tous ſes gens, d'eau-de-vie, de liqueurs, & d'autres proviſions qui s'étoient trouvées dans celui qu'il avoit pris. La bonne chere & la débauche durerent aſſez longtemps pour les endormir tous. La nuit vint, les ſentinelles qu'on avoit miſes pour veiller à la ſûreté des autres, s'endormirent auſſi. La jeune fille qu'on m'avoit donnée ſe livra, pendant la nuit, au ſommeil, & je me vis ſeule éveillée, parmi tous ces gens étendus, les uns à terre, les autres appuyés contre des arbres. Mon chagrin, alors, m'inſpira un deſſein, qui, dans un autre temps, m'auroit fait trembler. Je réſolus de m'enfuir, & de m'expoſer plutôt à être dévorée par les bêtes farouches, ou à trouver

des barbares, qu'à rester davantage à la merci de Cléonce. Dès que cette pensée me fut venue dans l'esprit, je ne balançai pas un moment à l'exécuter. Je suivis un sentier couvert d'arbres, & je m'avançai toujours sans sçavoir où je portois mes pas. Ma douleur, & la forte envie d'échapper à Cléonce me donnerent des forces : je marchai toute la nuit par des chemins presque impraticables. Le jour commençoit à paroître, je me sentis accablée de lassitude, & je m'assis sur la pointe d'un rocher qui me découvroit tout le vaste Océan. Je ne puis exprimer la joie que j'eus d'être éloignée & sauvée de la main de Cléonce. La douceur que je trouvois à penser que je ne le reverrois plus, me cachoit toute l'horreur qui, vraisemblablement, devoit suivre ma résolution; & je me trouvai même si soulagée, que, sans frayeur pour l'état où j'étois, je m'endormis.

Il y avoit longtemps que je n'avois pris de repos, & je demeurai, autant que je puis en juger, près de douze heures en cet état. Je me réveillai presque sans sçavoir où j'étois; enfin, je jettai les yeux de tous côtés, & j'apperçus, en me levant, une vaste forêt qui commençoit au bas du rocher, & à laquelle je n'avois point

encore pris garde. Je me ſentis alors ſaiſie de crainte & d'inquiétude. Je deſcendis dans cette forêt ; je la parcourus preſque toute entiere ſans rencontrer rien qui me marquât que ce canton fût ſeulement habité par des barbares. Je vis des arbres qui portoient une eſpece de fruits que je ne connoiſſois pas ; je me haſardai d'en manger : ils me parurent bons. Je retournai ſur le rocher, & la vue des mers me fit ſoupirer par réflexion aux malheurs qui m'avoient enlevée à ce que j'aimois le plus. Ma ſituation me parut alors véritablement horrible : je me repréſentois abandonnée à tout ce que le ſort peut avoir de plus affreux ; ſans défenſe que mes cris & mes larmes, livrée aux inſultes des Sauvages, qui, ſans doute, habitoient l'Iſle : je m'arrachai de ce lieu pour me retirer dans la forêt. J'avois déjà fait quelques pas, quand un homme, vétu de la peau d'un animal que je ne connoiſſois pas, m'aborda comme ſurpris de l'aventure qui frappoit ſes yeux. J'étois aſſez magnifiquement habillée ; car les camarades de Cléonce, en m'enlevant, avoient avec eux emporté tous mes habits, après m'avoir vétue d'une ſimple robe. Ce Sauvage m'effraya ; il avançoit vers moi avec des geſtes qui marquoient ſon

étonnement : il levoit les mains au Ciel. Il m'approcha en riant : il prit un bout de ma robe, & sembloit l'admirer. Cependant ce Sauvage avoit une trousse de bois pendue sur ses épaules, avec un nombre de flèches & l'arc qui étoient dedans. Il me vint dans l'esprit de paroître aussi charmée de lui qu'il témoignoit l'être de moi, & je regardai sa trousse en le laissant examiner ma robe, dont l'or, & quelques pierreries qui la couvroient, lui fesoient plaisir. Je me hâtai d'en détacher un petit diamant qui étoit à ma ceinture, & le lui présentai. Il le prit avec une action qui marquoit la joie que lui fesoit ce présent. Je lui fis signe de me donner à tenir quelques-unes de ses flèches & son arc. Il fut si reconnoissant pour ce que je venois de lui donner, qu'il me présenta ce que je lui demandois : j'ajustai une des flèches sur l'arc. Il fut surpris de ce que je fesois ; mais il se mit à rire, quand il vit que je tirois la flèche en l'air. Je lui témoignai que c'étoit un divertissement pour moi, & cela lui fit plaisir. Il me parla un langage auquel je ne répartis que par des signes qu'il comprit ; car je voulois lui dire que je ne l'entendois pas, & il cessa de parler : il me montra un chemin, qu'il prit devant moi, après m'avoir

fait ſigne du doigt de le ſuivre : je ne balançai point à le faire. Nous ſortîmes de la forêt qui aboutiſſoit à un vallon que nous deſcendîmes. Dans ce vallon j'apperçus une petite cabane, bâtie d'une maniere extraordinaire, & compoſée de bois, de terre, & de branches d'arbres. En jettant mes yeux par-tout, j'en vis encore d'autres de la même façon. Le Sauvage entra le premier dans celle que j'avois d'abord apperçue : je le ſuivis, réſolue cependant à me ſervir des flèches qu'il m'avoit données, s'il vouloit m'inſulter. J'entrai dans la cabane après lui, j'y vis une femme aſſez noire, très-petite, &, à ſes pieds, deux petits Sauvages preſque tout nuds. Cette femme ſe leva de terre ou elle étoit aſſiſe, & témoigna tout autant d'étonnement qu'en avoit d'abord marqué le Sauvage, que je jugeai être ſon mari : leurs enfants s'empreſſoient à me regarder. Le Sauvage parla long-temps à ſa femme, & je les examinois tous deux avec attention : comme je vis, cependant, que leur air ni leurs geſtes ne ſignifioient rien de mauvais, je détachai, de ma ceinture, une ſeconde pierre, que je préſentai à ſa femme : elle s'en ſaiſit avec viteſſe, craignant, ſans doute, que je ne me repentiſſe de la lui avoir préſentée : elle me fit ſigne de m'aſſeoir, je lui

témoignai que je n'étois point lasse ; alors ils me regarderent avec plus d'attention qu'ils n'avoient encore fait ; je me laissai examiner, & leur marquai même, par quelques gestes, que leur curiosité m'obligeoit. J'oublie de vous dire que je gardai toujours entre mes mains, & l'arc, & les flèches. Après qu'ils m'eurent regardée tout à leur aise, le Sauvage tira d'une espece de coffre, fait de petites branches d'arbres, de beaux fruits dont il me présenta ; & prenant un vase de terre, il sortit, & s'en-alla puiser de l'eau dans une fontaine qui étoit au milieu du vallon ; il me le rapporta, & me le donna pour boire : je bus effectivement, & je mangeai même de leurs fruits. Après que j'eus suffisamment mangé, je vis entrer d'autres Sauvages à qui je causai les mêmes sentiments de surprise, & il fallut, pendant près d'une heure, que j'eusse la complaisance de me faire voir, & de leur laisser toucher à tout ce qu'ils trouvoient de curieux dans mes habits. Je tirai un miroir de ma poche devant eux : je le leur montrai : ils s'y virent, & semblerent ne pouvoir comprendre comment il étoit possible que cela leur présentât leur visage. Cette imagination qui m'étoit venue, à force de rêver à tout ce qui pouvoit leur inspirer de la vénération pour

moi, me réussit plus que tout le reste; & comme dans l'état où j'étois, je ne me souciois guères de toutes ces choses, je le donnai à la femme du Sauvage chez qui j'étois. Les autres furent jaloux de cette faveur; ils voulurent l'arracher d'entre les mains de cette femme; & je vis le moment qu'ils s'alloient battre pour voir à qui l'auroit, quand, me servant de toute ma présence d'esprit, & de toute l'autorité que l'admiration qu'ils avoient pour moi sembloit me donner sur eux, je pris le plus furieux de tous, & le regardant fierement, en l'arrêtant par le bras, je lui marquai que sa colere me fesoit de la peine. A cette action il parut adouci tout-d'un-coup, & pour faire connoître aux autres que j'avois la même amitié pour eux tous, je fis signe à la femme du Sauvage de me rendre mon miroir. Elle le fit sans hésiter, tant l'opinion que ma hardiesse & ma figure leur donnoient de moi étoit grande. Je remis mon miroir dans ma poche. Les autres Sauvages parurent contents de l'attention que j'avois faite à leur jalousie; & pour prouver qu'ils étoient aussi bons amis que je le souhaitois, ils se mirent tout-d'un-coup à danser autour de moi avec des cris & des exclamations qui me parurent extraordinaires. Ils furent long-temps à sauter

ſauter de cette maniere. Je leur montrai un viſage riant, & la ſatisfaction que j'avois de les voir ſi bien unis. Quelques-uns ſortirent avec précipitation, & coururent dans leurs cabanes pour m'apporter de leurs fruits. Il fallut que je mangeaſſe un peu de ce que chacun d'eux m'offroit; après quoi, ils ſe mirent tous à terre, & mangerent le reſte entre eux. Pendant leur repas, j'étois aſſiſe ſur une eſpece de ſiège qu'ils avoient approché de moi. Quand ils eurent mangé, & qu'ils ſe furent parlé long-temps, ils vinrent tous, l'un après l'autre, baiſer ma robe. Je les laiſſai faire; & ne leur témoignai aucune ſurpriſe: je recevois toutes les marques de reſpect qu'ils me feſoient paroître, d'un air à leur perſuader que je ſçavois bien que cela m'étoit dû. Cette maniere n'augmenta pas peu leur vénération, & quand ils m'eurent rendu tous les honneurs dont ils jugeoient que j'étois digne, ils ſortirent tous, à l'exception du Sauvage à qui appartenoit la cabane, qui ſe tenoit auprès de moi, d'un air fort reſpectueux. Une demi-heure après, ils revinrent, les uns avec des morceaux de terre où l'herbe tenoit, les autres avec des branches d'arbre, & de groſſes pierres. Je ne ſçavois ce qu'ils prétendoient faire de tout cela, lorſque je les vis tous travailler à

faire dans la cabane, comme un lit de gazon; qu'ils ornerent avec des branches d'arbre, qu'ils tournoient de toutes ſortes de figures biſarres, & en forme de berceau. Bien-tôt ce qu'ils prétendoient faire fut achevé. Ils me marquerent, par des geſtes, qu'ils ſeroient bien-aiſes de m'y voir placée. Je m'y aſſis en effet comme ils le ſouhaitoient, en mettant auprès de moi l'arc & les flèches que j'avois toujours gardés. Quand je fus dans cette poſture, ils commencerent d'abord à mettre à mes pieds chacun leur trouſſe, & le reſte de leurs armes; &, ſe proſternant après devant moi, ils me témoignoient, par-là, qu'ils me ſacrifioient leurs armes, comme à une Déeſſe. Dans un autre temps, je me ſerois oppoſée très-fortement à ces marques de vénération qui ne ſont dûes à aucuns mortels, & que mérite ſeul celui de qui ils dépendent; mais je crus que, dans la ſituation où je me trouvois, je pouvois me ſervir de l'erreur groſſiere de ces malheureux Sauvages, pour ſauver, non-ſeulement ma vie, mais encore plus mon honneur, des inſultes que ces hommes auroient pu me faire: je n'empêchai donc point ce qu'ils firent pour me prouver leur vénération. Après cette action, ils reprirent tous leurs trouſſes; mais avant que de les remettre ſur leurs épaules,

chacun d'eux fit toucher la ſienne au bout de ma robe. A l'égard des flèches & de l'arc que j'avois auprès de moi, ils parurent me demander la permiſſion de les prendre; je les leur rendis moi-même: alors ils rompirent l'arc & les flèches, & en prirent chacun un petit morceau.

Cependant, je demeurai dans la poſture où je m'étois miſe: le Sauvage & deux autres reſterent à la porte, comme pour me garder. La femme & les enfants de celui chez qui j'étois, s'en-allerent apparemment dans une autre cabane; car elle ne revint plus dans la ſienne que pour venir de temps en temps me marquer ſa vénération, baiſer le bas de ma robe, & la faire baiſer à ſes deux enfants. Je vécus près de trois mois de cette maniere, toujours ſuivie d'une foule de Sauvages & de leurs femmes. Quand je m'allois promener, ils danſoient autour de moi, en jouant d'un certain inſtrument qui me parut nouveau, & très-ingénieux. Quand je m'aſſeyois quelque part, ils ſe plaçoient un peu loin de moi par reſpect, ou s'en-alloient arracher des branches d'arbre dont ils ſe battoient enſemble, comme pour me divertir. J'oubliois de vous dire auſſi qu'ils m'avoient fait une trouſſe, mais plus belle que la leur. Elle étoit peinte de toutes ſortes de couleurs, & travaillée

même aſſez délicatement. A l'égard des flèches & de l'arc, ils avoient auſſi leur ornement particulier. Cette trouſſe m'avoit été donnée dès le troiſieme jour que j'avois été avec eux, & je la portois derriere moi, comme eux.

Un jour, après un repas composé de toutes ſortes de fruits excellents; il me prit envie d'aller revoir le rocher d'où j'étois deſcendue dans la forêt; car, quoique je me vîſſe en ſûreté avec les Sauvages à la faveur de la vénération qu'ils avoient pour moi, je ne laiſſois cependant pas de ſoupirer intérieurement du genre de vie particulier que j'étois obligée de tenir avec des créatures qui reſſembloient plus à des monſtres qu'à des hommes. Je ſortis donc de ma cabane, accompagnée, comme à mon ordinaire, de beaucoup de Sauvages, & je pris le chemin que je jugeai conduire au rocher; j'y arrivai effectivement, quand une aventure, qui me parut très-heureuſe pour moi, arrêta tout court les Sauvages qui me ſuivoient, & les fit à tous bander leur arc. C'étoient ſoixante ou quatre-vingts hommes qui grimpoient le rocher, la plupart mouillés. En bas du rocher j'apperçus un vaiſſeau qu'on remettoit en mer, & qu'on avoit apparemment radoubé en cet endroit. Ceux que nous voyions

grimper le rocher, étoient des matelots & des soldats qui avoient travaillé à ce radoub de vaisseau, & qui revenoient au haut du rocher, où ils avoient laissé leurs habits; on voyoit encore d'autres hommes, qui, étendus à terre & mangeant, attendoient le moment que le vaisseau partît. Dès que les matelots & les soldats apperçurent les Sauvages avec leurs arcs, ils s'armerent, les uns de leurs fusils, les autres de leurs sabres & vinrent pour les charger. La frayeur de ces malheureux Sauvages fut si grande, qu'il y en eut qui tomberent en fuyant, pendant que les autres se jetterent tous à mes pieds, en fesant signe d'empêcher qu'on ne leur fît du mal. J'avançois alors vers ceux qui venoient à nous. Celui qui étoit le plus ardent étoit un jeune homme, bien habillé, qui s'arrêta tout-d'un-coup, en prononçant, ô Ciel. Ces mots qu'il disoit en françois, firent que je lui parlai la même langue: Seigneur, lui dis-je, accordez une grâce à une femme dont les malheurs vous inspireroient de la compassion, si vous les sçaviez. Ces malheureux, parmi lesquels j'ai été obligée de vivre assez long-temps, ont quelque confiance en moi; vous les voyez la plupart prosternés à mes genoux, pour me prier de leur sauver la vie; faites en sorte

qu'on ne les pourſuive pas, ils ne feront aucun mal. Quand ils mériteroient qu'on leur ôtât la vie, me dit-il, Madame, il ſuffit pour les faire reſpecter, qu'une auſſi belle perſonne que vous s'intéreſſe à leurs jours. A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il dit aux autres de ceſſer de pourſuivre les Sauvages; il leur fit ſigne qu'ils n'avoient rien à craindre. Ces malheureux, épouvantés, reſtoient toujours à mes genoux. Je leur marquai que je ſouhaitois qu'ils s'en retournaſſent. Ils ſe leverent en me témoignant qu'ils craignoient de s'en retourner ſans moi: je leur fis croire que je les ſuivrois bien-tôt. Ils me quitterent alors; mais avec chagrin, & en regardant toujours ſi je ne les ſuivois pas. Les marques de reconnoiſſance que je recevois de ces hommes ſans mœurs, ne laiſſerent pas de me toucher, tant ont de force les moindres ſentiments du cœur de quelque part qu'ils viennent. Cependant, je dis au jeune Officier (car c'en étoit un) que mon deſſein étoit de partir avec le vaiſſeau. Il m'apprit qu'ils s'en retournoient en France, & qu'ils revenoient de.... Il me nomma un Port qui étoit juſtement celui d'où je m'étois miſe en mer, en quittant la maiſon d'Hasbud. Je treſſaillis en lui entendant nom-

mer cet endroit. Il me donna la main pour m'aider à descendre du rocher sur le rivage, où, jettant mes yeux de tous côtés, je vis un homme couché sur l'herbe, dans la posture d'une personne qui rêve avec tristesse. Il étoit tourné de maniere que je ne pouvois voir son visage; mais, ô Ciel! qui peut comprendre ce que je devins, quand, cet homme s'étant retourné de mon côté, je reconnus Hasbud avec des marques de la langueur la plus tendre! Je fis un cri en me reculant. Celui qui me conduisoit s'apperçut que je pâlissois, & me soutint entre ses bras. Je tombai dans une extrême foiblesse, pendant qu'Hasbud, qui m'avoit aussi reconnue, s'étoit levé avec une émotion dont la vivacité le fit avancer vers moi comme un homme éperdu.....

La belle Célie en étoit-là de son histoire, quand on vint annoncer à la maitresse de la maison, que des Dames, sçachant qu'elle étoit de retour, venoient lui rendre visite.

Pharsamon vit avec chagrin interrompre une histoire qu'il trouvoit si intéressante. Célie, qui avoit long-temps parlé, prit congé de lui pour aller, à son aise, s'affliger dans sa chambre; & Pharsamon se retira dans la sienne, frappé, comme on le peut croire, de toutes les belles

aventures que cette belle fille venoit de rapporter.

Je dis belles aventures : peste ! voici un mot qui choque mon Critique, & qui lui arrache un ris moqueur. Belles aventures, dit-il ! comment sont donc les laides ; si celles-ci méritent le nom de belles ? Je ne sçais comment elles sont, les laides, trop importun Critique : mais je vais gager l'endroit le plus joli de mon histoire que celles-ci sont belles. Bon, courage, reprend notre bisarre, le plus joli endroit de son histoire ! il y a donc du joli & du beau de répandu ici ? Voilà qui est à merveille ! mais il est apparemment bien-clair semé, ce joli ou ce beau ; car le laid l'offusque. Je ne gagnerois jamais contre vous, Monsieur le Critique, & nous ne réussirions tous deux, après avoir bien contesté, vous, qu'à prouver votre méchante humeur, & peut-être votre peu de goût, (car il faut bien que j'ajoûte encore ce mot) & moi, qu'à montrer la vanité avec laquelle je ne puis m'empêcher de regarder mon ouvrage. J'aimerois autant rien, que de composer sans s'applaudir un peu soi-même de ce qu'on écrit, & principalement quand on n'écrit que pour se divertir, & qu'en voulant se divertir, on croit s'appercevoir qu'on plaît. Allons, disent ce que voudront les faux modestes, je ne

ferai qu'un Auteur vain, mais plus fincere, pendant qu'ils ne font que des hypocrites qui joignent au défaut d'une vanité orgueilleufe, l'art trompeur de paroître fe blâmer eux-mêmes. Ma foi ! il vaut encore mieux ne tromper perfonne, & avoir un vice de bonne-foi, que de l'aggraver par une hypocrifie mille fois plus blâmable, & qui eft le raffinement & la quinteffence des vices du cœur. Mais finiffons ma critique moi-même fur les défauts des hypocrites Auteurs; c'eft aujourd'hui l'hypocrifie la plus pardonnable. Orgon n'auroit jamais eu le chagrin de fe voir chaffer de fa maifon par Tartuffe, & de lui entendre fuborner fa femme, s'il n'y avoit eu dans le monde que des hypocrites pareils à ceux que l'effronterie de ma vanité ôfe attaquer ici. Revenons où nous en étions.

Pharfamon s'enferme dans fa chambre, pénétré du bonheur que fon imagination attribue à l'infortunée Célie, pour avoir effuyé tant de funeftes aventures; fon refpect même pour elle avoit augmenté à chaque accident qu'elle racontoit lui être arrivé, & lorfqu'elle rapportoit l'état où elle s'étoit trouvée dans cette ifle habitée par des Sauvages, & cette vénération que ces hommes avoient

cue pour elle, ou bien sa situation déplorable dans le temps qu'elle étoit au pouvoir de Cléonce, peu s'en falloit qu'intérieurement, & sans qu'il s'en apperçût, il ne souhaitât que sa princesse Cidalise se trouvât pourvue de l'avantage d'avoir couru tant de mers, de s'être égarée dans des isles aussi désertes, de s'être vu enlevée hors de son lit, & à cheval en pleine campagne à la merci d'un homme aussi emporté que Cléonce; il n'étoit pas jusqu'au petit rocher dont Célie avoit fait mention, qui ne lui fît envie; & il auroit été charmé, si, après avoir été séparé de sa Princesse, par une aventure aussi funeste que celle qui la lui avoit fait perdre, il pouvoit avoir l'agrément romanesque de l'appercevoir sur un rocher, en se retournant assis tristement sur l'herbe.

Ces idées, dont l'histoire de Célie avoit rempli l'extravagant cerveau de Pharsamon, n'étoient point, dans son esprit, aussi crûes que je les lui donne ici; c'étoient de ces réflexions vives qui agissoient imperceptiblement sur lui; de ces charmes intérieurs qu'il appercevoit d'une vue prompte & légere, & qu'il souhaitoit secrettement ne devoir un jour qu'au cours de ses propres aventures.

Cependant Cliton & Fatime avoient assisté aussi

au récit de Célie : il eſt vrai que je n'ai point parlé d'eux, parce que les principaux perſonnages m'ont entiérement occupé : les ſubalternes ne doivent marcher qu'après, & c'eſt à préſent ici leur légitime place. Or, Fatime & Cliton avoient été tous deux très-enchantés des incidents qui rempliſſoient l'aventure de Célie. Ne vous ſembloit-il pas, dit quelque temps après Cliton à Fatime, que vous liſiez quelqu'un de ces beaux livres, où l'on voit de ces Dames & de ces Princeſſes à qui il arrive tant de belles hiſtoires! Peſte! je n'en ſçaurois revenir. Ah! que c'eſt une merveilleuſe choſe que de pouvoir être témoin de tout cela, le voir de ſes deux yeux! Dame! cela m'a bien mis le ventre au cœur. On ne peut, ſans doute, rien de plus magnifique, répondit gravement Fatime, que ce que nous a raconté la belle Célie. Tout y eſt grand, tout y eſt noble & extraordinaire ; mais, Seigneur, chacun a ſes aventures particulieres, & ce que vous avez entendu doit vous prouver à quels évènements vous & moi nous ſommes réſervés. Hélas! peut-être le ſort nous prépare-t-il, & de plus grandes extrémités, & de plus étranges malheurs. Ah! morbleu, s'écria Cliton, tout tranſporté d'un enthouſiaſme d'aventure & d'amour, du ton que je vous

entends ſoupirer, ma foi, vous méritez bien que le ſort vous donne une grande réputation : il me ſemble nous voir déjà tous deux éloignés l'un de l'autre ; moi, périr dans les eaux ou d'un coup de fuſil ; vous, mourir de faim ſur un rocher : & puis après, quand nous y ſongeons le moins, vous rencontrer quelque part ; je ne ſçais où, ſur un rocher, ou dans une caverne, ou ſur l'eau dans un petit batteau de quatre ſols, ou bien le dos appuyé contre quelqu'arbre dans une forêt ; pendant que, de mon côté, plus jaune que de l'ocre, de chagrin de vous avoir perdue, je ſerai aſſis auprès de quelque rivage, les pieds juſqu'au bord de l'eau, & regardant rouler les ondées en homme que le froid a gelé, & qui ne remue plus ni pieds ni pattes. Dame ! ma Princeſſe, cela ſera beau cela, ſi jamais cela nous arrive ! A vous dire le vrai, pourvu que je trouve à manger partout, je ſerai du meilleur accord du monde avec le ſort ; car pour jeûner, en vérité, je ne puis : &, ſi l'aventure me prenoit de ce côté-là, je la releverois de fort mauvaiſe grâce.

Fatime eût été charmée de la vivacité avec laquelle l'illuſtre Cliton prononçoit ces mots, s'il ne les eût entremêlés de certaines façons de parler triviales, qui déshonoroient les belles & grandes

idées de rocher, de caverne, de batteau, de forêt, de rivage; mais elle tâchoit de s'étourdir elle-même là-dessus, à force de discours grands & nobles, & de faire rentrer Cliton en lui-même, en lui fesant appercevoir le défaut de sa maniere de parler, par le contraste de la sienne : aimez-moi toujours, soyez fidele, Seigneur, & laissez le destin s'intéresser en notre faveur; nous sommes, sans doute, ses objets les plus considérables. A propos de considérables, répliqua Cliton, songeons donc à notre affaire, Madame; car vous voyez que les noms de Seigneur & de Madame sortent de notre bouche plus aisément que l'eau ne sort d'un pot cassé. Ce diantre de bruit avec les marmitons, le combat du diable contre nous, tout cela nous a mis un peu en oubliance de ce que nous avions dit; mais remettons-nous: nous serions bien fous de n'être moi qu'écuyer, & vous qu'écuyere, quand nous pouvons être plus gros Seigneurs, & avoir chacun nos domestiques au-lieu de servir : & vous seriez une grande bête, & moi un franc animal.... Pardonnez, cependant, si je vous nomme une bête, vous ne l'êtes point encore, ne le devenez point. Mais voyons, comment prétendons-nous faire? Fatime alloit répondre à Cliton, & examiner, sans doute, avec lui,

de quelle maniere ils s'y prendroient pour parvenir à la Principauté qu'ils vouloient avoir; mais la compagnie qu'ils entendirent sortir de la cour, leur fit remettre à une autre fois le choix de la résolution qu'ils devoient prendre. Dès que Félonde se trouva libre, elle envoya dire à Pharsamon qu'elle souhaitoit lui montrer quelques beautés de sa maison, & qu'il l'obligeroit de vouloir répondre à l'envie qu'elle avoit de l'amuser, de peur qu'il ne s'ennuyât.

Le domestique, chargé de cette commission, trouva Pharsamon appuyé sur une fenêtre qui donnoit sur le jardin. La noble ardeur de faits, d'aventures où le récit de Célie l'avoit jetté, lui avoit fait ouvrir cette fenêtre. Cette action n'étoit pas indifférente, & jamais, peut-être, la rêverie dans laquelle il étoit enseveli alors, n'avoit été plus conforme au grand métier qu'il fesoit. C'est une situation convenable aux héros romanesques, qu'une tristesse accompagnée d'une pareille posture. Tout se joignoit à cela, non-seulement l'air noble de sa rêverie à la fenêtre, mais encore la vue de cette fenêtre qui offroit aux regards du Chevavalier amoureux, ces mêmes objets qui frappoient jadis les yeux de ces antiques héros, quand leur douleur les fesoit rêver. Le commissionnaire ré-

péta ce que sa maitresse l'avoit chargé de dire. point de réponse. Le Chevalier n'avoit point d'oreille; il étoit dans ce moment, aux genoux de sa Princesse, dans l'état d'un homme transporté, qui voit ce qu'il aime, & qui l'a retrouvé après une longue & cruelle absence. L'idée du rocher dont avoit parlé Célie, la rencontre des Sauvages, celle de son cher Hasbud, l'avoient jetté hors de lui-même. Sans cette histoire, la perte de Cidalise eût, sans doute, affecté son âme d'un chagrin bien plus grand; mais le plaisir secret que lui laissoit l'espérance de retrouver Cidalise d'une maniere aussi merveilleuse, espérance fondée sur la perte qu'il en avoit faite, & sur l'aventure de Célie, qui ne devoit pas être la seule favorisée du Ciel jusqu'à ce point, paroit les grands coups dont son cœur eût été frappé par les malheurs qui avoient enlevé cette Princesse à son amour. Or, comme son imagination travailloit beaucoup en peu de temps, & qu'elle étoit même d'une espece à prévenir le sort sur les avenrures qu'il lui réservoit dans la suite, notre Chevalier, de la réflexion à l'histoire extraordinaire de Célie, en étoit venu à une réflexion sur lui-même & sur sa situation. De cette réflexion, il étoit passé insensiblement au moment heureux qui lui re-

montroit Cidalife : & voici comment il imaginoit cela.

Il voyageoit fur mer, après avoir parcouru tous les Royaumes, & demandé Cidalife à toutes les Cours, Villes, Villages, Forêts, Bois, Ornieres, Buiffons, &c. Inutile recherche qui n'avoit fervi qu'à redoubler fon défefpoir. Le malheur de n'en rien apprendre lui avoit fait prendre la réfolution de fe mettre en mer. Il y avoit déjà quelque temps qu'il étoit dans un vaiffeau, lorfqu'il fe trouva attaqué par un Corfaire. On en vint à l'abordage. Je laiffe à penfer s'il avoit eu moins de valeur que d'amour. Son bras avoit porté la mort auffi fûrement que la foudre; il s'étoit battu contre un brave inconnu; le combat avoit été long-temps incertain, il avoit même fufpendu les coups que fe portoient les autres. On peut juger que fon imagination lui cedoit la victoire. Il avoit renverfé fon ennemi, il alloit lui ôter la vie, quand les cris d'une femme l'avoient tout d'un coup arrêté; alors en regardant, il avoit vu le Corfaire vouloir contraindre cette perfonne qui crioit, à entrer dans une petite chaloupe, fous la conduite de deux hommes qui l'alloient mettre en fûreté, pour fervir aux infâmes defirs de ce Corfaire; mais, à peine cette

femme

femme avoit-elle tourné son visage de son côté, qu'il avoit reconnu la princesse Cidalise. Alors, plus furieux qu'un lion, il avoit quitté le soin de se faire avouer pour vainqueur par l'ennemi qu'il avoit terrassé, pour aller, à corps perdu, se jetter au milieu de ceux qui faisoient violence à sa Princesse. Il en étoit justement là, de son aventure, quand le domestique de Félonde entra.

Ce domestique avoit déjà répété plusieurs fois ce que sa maitresse lui avoit ordonné de dire, quand Pharsamon, légitimement transporté de rage & d'emportement contre le Corsaire & contre ses indignes satellites, s'écria tout d'un coup : Arrêtez, malheureux! Et toi, barbare, qui oses attenter à la liberté de la plus grande Princesse de la terre..... Il s'arrêta après ces mots, apparemment pour n'apostropher le Corsaire & ses gens qu'à grands coups de sabre, (car on ne peut bien se battre & haranguer en même temps;) & je suis persuadé qu'il eût bientôt mis la troupe insolente en déroute, ou pour parler Roman antique, en déconfiture.

Le domestique, qui étoit un pauvre villageois, qui n'avoit jamais entendu d'autres emportements que ceux des Bouviers contre leurs bœufs, ou

des Paysans contre leurs femmes, & qui étoit plus corps qu'esprit, épouvanté des grandes & effrayantes paroles de Pharsamon, recula jusqu'à la porte & s'enfuit, n'apportant pour toute réponse, à sa Maitresse, que sa frayeur & l'extravagance du Chevalier, qui, continuant sa douce & noble erreur, & vainqueur absolu de ses ennemis, s'étoit jetté tout sanglant & même blessé, aux pieds de sa Maitresse, encore éperdue de crainte pour son honneur & pour sa vie. Ah! ma divine Princesse, s'écrioit-il, les Dieux vous rendent donc à mon amour! Quoi! vous alliez, sans moi, être livrée à la puissance de l'infâme dont je viens de finir les jours! Ciel! qu'ai-je à redouter du sort maintenant, puisque j'ai le plaisir de voir ma Princesse en sûreté? Il disoit encore bien des choses que son amoureuse saillie lui faisoit prononcer avec transport, quand Félonde, à qui le domestique effrayé avoit raconté les terribles mots que Pharsamon lui avoit répondu, arriva. La posture de Pharsamon la fit rire & soupirer. Elle plaignit véritablement ce jeune homme, de l'impression que la lecture des Romans lui avoit laissée, & son action avoit en même temps quelque chose de si singulier, qu'elle ne put s'empêcher d'éclater alors.

Qui diroit que la vûe d'un extravagant comme Pharſamon ne dût pas, à une femme de bon goût, être un véritable remede d'amour. Cependant cette extravagance de Pharſamon ne fit point cet effet ſur Félonde; j'ai dit que la figure de ce jeune homme lui avoit plû, & lui avoit paru même ſpirituelle; ajoutez à cela que ſa folie ne provenoit que d'un fond de caractere tendre, qui, ſe joignant à ſa bonne grâce naturelle, le rendoit encore plus aimable à ſes yeux: d'ailleurs, elle eſpéroit le faire revenir à elle; enfin, elle ſe flattoit: elle étoit encore aſſez belle; ce qu'elle avoit de trop en âge pouvoit être corrigé par la propre extravagance de Pharſamon, qui ne démêleroit peut-être pas, au travers de la folie qui lui ſilleroit les yeux, ces années de trop qui commençoient à émouſſer la vivacité de ſes traits. Ainſi, elle s'étoit abſolument déterminée à ſuivre le penchant qui lui parloit pour Pharſamon: Seigneur, lui dit-elle, pour s'accommoder à ſes idées, vous rêvez apparemment à vos malheurs, & la poſture où je vous ſurprends, en eſt une preuve. Je l'avouerai, Madame, répliqua Pharſamon, qui rougit cependant un peu d'avoir été vu dans ſon tranſport: ils ſont aſſez grands, ces malheurs, pour

qu'on me pardonne tout ce que me fait faire la réflexion que j'y donne ; & les maux que j'éprouve sont d'une espece à pousser à bout la raison la plus solide, & la constance la plus ferme. Détournez votre esprit de ces tristes pensées, Seigneur, répliqua Félonde ; les réflexions que vous faites aigrissent vos maux, tâchez au contraire de les dissiper ; le Ciel travaille peut-être en votre faveur, méritez ses bienfaits par une tranquillité sage & prudente. Venez, Seigneur, je vais vous montrer, dans cette maison, quelques curiosités dont la vue ne laissera pas de vous dissiper. A ces mots, Félonde donna la main à Pharsamon, & ils descendirent dans le jardin. Toujours des jardins ! dira-t-on. Oui, toujours des jardins. Que seroit-ce, s'il vous plaît, qu'une maison de campagne, ou qu'un château sans jardin ? J'aimerois autant une mâsure ; & le jardin, à la campagne, n'est pas moins nécessaire que le vin ou le gibier pour y faire bonne chere. Revenons. Celui de Félonde étoit un jardin magnifique. D'abord s'offroit à la vûe un grand & merveilleux jet d'eau, qui s'élançoit jusques aux cieux : ce jet d'eau étoit soutenu d'un dieu marin ; il représentoit un Fleuve, dont les cheveux plats & mouillés dégouttoient l'eau, qui, d'une

urne penchée, & ſur laquelle il s'appuyoit négligemment, ſembloit donner la ſource à l'eau qui ſe perdoit dans les airs. Après cela, paroiſſoit un vaſte parterre, où on voyoit le Mont-Parnaſſe ave ſes Habitantes; Apollon étoit au milieu d'elles, ſon attitude étoit un ſi grand chef-d'œuvre de l'Art, qu'il ſembloit les regarder toutes, & leur ſourire. Les neuf Muſes avoient chacune leur occupation; l'une jouoit de la lyre, l'autre chantoit, celle-ci faiſoit des vers, ainſi du reſte. Au ſurplus, il ſembloit que le Sculpteur avoit ſaiſi, dans ſes différentes figures, la derniere perfection. Elles étoient d'une proportion admirable; leur aſpect étoit moins propre à amollir le cœur, qu'à inſpirer du reſpect & de l'admiration. Plus loin, on voyoit un petit bois touffu, partagé en routes ſombres & étroites, lieux enchantés pour des cœurs unis par une mutuelle tendreſſe. Près de ce bois, étoit un eſpace de terre aſſez grand, où naiſſoit le gazon, ſiége le plus aimable & le plus doux pour ceux qui ne reſpirent que cette agréable ſimplicité dont ſe pare la Nature. On y voyoit encore..... Mais on ne voyoit plus rien; car en voilà bien aſſez, & ces beautés avoient aſſez de quoi ſatisfaire un homme du caractere de Pharſamon.

Le petit bois & le gazon prêterent à l'entretien qu'il eût avec Félonde cette tendre douceur que contractent les Amants malheureux, quand ils se promenent dans des lieux convenables à la situation de leur âme. Que dites-vous de ces lieux ? lui dit Félonde, enchantée elle-même de la belle occasion qui s'offroit à Pharsamon, s'il avoit été d'humeur à lui conter fleurette.... Je dis, qu'ils semblent être faits pour le plaisir du cœur & des yeux : ici le faste des Rois & leur grandeur ne seroient rien au prix des tendres douceurs que deux Amants goûteroient dans ce séjour éloigné du commerce bruyant des villes. Que vous entrez bien dans ma pensée, Seigneur, répartit Félonde ! Hélas ! je n'y viens jamais que je ne me sente émue, & je ne sçais quoi, même à présent, m'attendrit plus qu'à l'ordinaire ; la situation de votre âme, votre physionomie qui ne respire que tendresse, vos paroles, & peut-être quelque chose de plus, contribuent, sans doute, à cette tendresse qui va jusqu'à mon cœur : & qui pourroit y passer ses jours avec un cavalier de votre caractere, pourroit aussi espérer de ressentir tout ce qu'un amour de cœur peut fournir d'appas & de charmes. Je ne sçais comment répondre à votre honnêteté, répartit Pharsamon

en rougissant un peu ; je ne sçais si mon caractere est de ceux qui sont faits pour faire sentir ce qu'une passion délicate donne de plaisirs touchants; mais je sçais bien, Madame, qu'il est fait ce caractere pour être susceptible de tout ce que la tristesse peut inspirer de plus affreux. Eh ; quoi ! Seigneur, dit Félonde, ne sortirez-vous point de cette profonde mélancolie, qui ravit à ceux qui sont avec vous le plaisir de vous dire ce qu'ils pensent. Vous n'avez qu'à me regarder, Seigneur ; mes yeux, si vous les écoutez, vous diront quel parti vous pouvez prendre. Vous cherchez, dites-vous, une Princesse que vous ayez perdue, Seigneur ? La violence seule de votre amour la revétit de cette qualité, & peut-être aussi vous la peint-elle avec des charmes qu'elle n'a pas. Ces lieux que vous aimez & qui vous plaisent, il ne tiendra qu'à vous de les voir, d'y demeurer toujours, & d'y passer de doux moments avec une personne à qui son penchant pour vous fera faire tous les efforts imaginables pour que vous y trouviez de vrais plaisirs : voyez-vous ces agréables routes que l'amour semble avoir menagées pour n'avoir d'autres témoins que lui-même, où les doux soupirs & les vifs transports de deux cœurs

unis se confondroient sans crainte ; ce gazon dont la verdure peint les agréments naïfs de la Nature, & qui fait glisser dans les cœurs cette premiere innocence qui, jadis, se joignoit à la sincere tendresse des Amants de ces siecles heureux? Ce sont-là, Seigneur, les lieux charmants où cette personne vous donneroit sans cesse mille témoignages de l'amour le plus tendre : c'est-là où vous verriez ses yeux attachés sur les vôtres, joindre le langage le plus doux à tout ce que la bouche prononceroit de vif ; consultez-vous, Seigneur, mais consultez la raison, cette personne n'est pas loin. Ah Dieu ! s'écria Pharsamon, qu'allez-vous me proposer pour cette personne ! Suis-je maître du cœur qu'elle voudroit tout entier? Ces gazons charmants, ce bois fait pour l'amour, loin de me plaire avec elle, redoubleroient l'horreur de la tristesse que verse dans mon âme la perte de l'aimable Cidalise : non, Madame, non; Cidalise est la seule capable de m'occuper, sans Cidalise je meurs, je languis par-tout, & ma langueur, toute affreuse qu'elle est, a mille fois plus de charmes pour moi, que n'en auroit l'aspect de la plus aimable personne dont le cœur à tous moments m'exprimeroit sa tendresse. Au nom des Dieux, Madame, si vous

avez quelque compaſſion pour moi dans l'état où je ſuis, ne cherchez point à combattre ma douleur: ma Princeſſe, dites-vous, n'emprunte cette haute qualité que de mon amour! Ah Ciel! dites plutôt que, quand elle ne l'auroit pas; que, quand le Ciel lui auroit refuſé l'éclat de cette haute naiſſance, ſes charmes, ſa beauté, la nobleſſe & la grandeur de ſon caractere, ſes malheurs même, dites que cela, en dépit du ſort, lui rendroit ce que ſon injuſtice lui auroit refuſé. Ah! ſi vous la voyiez, que vous auriez peu de peine à avouer que jamais les plus grandes Princeſſes n'ont approché de ce mérite qu'elle poſſede au-deſſus de la naiſſance qui imprime du reſpect à tout le monde, & qui s'attire les hommages de toute la terre: mais, Madame, n'en doutez point, Cidaliſe eſt née Princeſſe; les ſurprenantes aventures dont ſes jours ſont tiſſus, prouvent mieux que toute autre choſe, qu'elle eſt née d'un ſang conſidérable, & que le Ciel ſemble avoir deſtiné pour ſervir d'exemple de la nobleſſe, de la grandeur qu'il verſe dans le cœur de ceux qu'il protège.

Non, Seigneur, répartit Félonde; ne vous imaginez point de pareilles choſes. Cidaliſe eſt

ſans doute née Demoiſelle, je le veux croire, puiſque vous l'aimez; mais Seigneur, voilà tout ſon rang. Cependant cette Cidaliſe, vous l'avez perdue: qui ſçait ſi vous la retrouverez? Qui ſçait ſi elle vous ſera fidelle? Vous voulez me perſuader en vain, reprit Pharſâmon: eh quoi! parce que Cidaliſe eſt perdue, il faut que je ceſſe de l'aimer! non, non, Madame, ce ſont des épreuves que ces pertes de part & d'autre; ce ſont des épreuves dignes des cœurs de ceux qui nous reſſemblent; l'amour s'en allarme encore plus fortement. O Ciel! ces illuſtres Chevaliers, ſéparés de leurs Maitreſſes par des coups du haſard, en étoient-ils pour cela moins conſtants? Ah! vous ne ſçavez pas ce que ces cruelles ſéparations préparent de plaiſirs au moment qu'elles ceſſent. A l'égard de l'infidélité, je ne puis croire que jamais Cidaliſe puiſſe en être coupable; mais quand cela ſeroit, ma conſtance pour elle en ſeroit plus noble & plus digne d'envie. Oui, toute infortunée qu'elle ſeroit, je la préférerois au changement le plus tendre, puiſqu'elle m'égaleroit à ceux qu'une grandeur d'âme exceſſive a même diſtingués d'avec leurs pareils. Que je plains donc cette perſonne, Seigneur! Hélas! elle ſe flattoit

d'attendrir votre cœur. Seigneur, ajouta-t-elle, d'un air tendre & séduisant, que le don de votre cœur m'auroit fait de plaisir!

On peut aisément juger du caractere de la Dame, part tout ce qu'elle disoit à Pharsamon; jamais discours ne pouvoient être plus conformes à la tournure d'esprit de notre Chevalier, que ceux dont Félonde avoit tâché de suborner la fidélité de ce héros, & c'étoit peut-être à ce beau langage assorti aux idées romanesques, qu'elle devoit l'air simplement touchant avec lequel Pharsamon avoit reçu la déclaration détournée qu'elle lui avoit faite; ce langage lui avoit plu, & par un secret plaisir de s'entendre dire des choses si convenables à la belle passion, il s'étoit contenté de s'attendrir en l'écoutant, & de représenter tout l'amour qu'il vouoit à sa Princesse; mais encore une fois, comment, dira-t-on, est-il possible que tant de folie ne rebutât point cette Dame? Au contraire, c'étoit peut-être à cette tendre folie de Pharsamon, que son cœur tenoit le plus. Il est des goûts dépravés, &, suivant le caractere, on aime ou les défauts ou les vices qui ont quelques rapports au fond dominant de ce caractere. Ajoutez à cela que l'âge de Félonde est pour les femmes l'âge où la raison semble le plus souvent,

& dans la plupart, s'éclipſer un peu pour faire place à une envie hors de ſaiſon, de plaire autant que dans le bel âge; envie qui ſuit un aveu ſecret de l'impuiſſance de plaire où les met leur declin: aveu ſecret qu'accompagne toujours moins de ménagement qu'elles n'en avoient autrefois dans le diſcours, & dans leurs efforts pour y réuſſir; mais revenons à Pharſamon, de peur de choquer ces femmes qui compoſent une troupe aſſez grande, & toujours trop fatiguante pour ceux que leur ingrate coquetterie attaque; elles tiennent un milieu de vie aſſez mortifiant pour elles, ſans leur en montrer encore tout le déſagrément. Ce milieu de vie répand comme un charme ſur des appas qui ſubſiſtent encore; mais qui ne ſubſiſtent que pour ſervir d'époque à cet argument, & qu'on préjuge qu'ils avoient par un peu de forme qui leur reſte encore.

Or, les dernieres paroles que Félonde prononçoit en ſon nom, furent dites d'un air à charmer le plus inſenſible, & même à faire quelque plaiſir à un homme qui, comme Pharſamon, auroit été touché de cette paſſion tendre, plus propre à inſpirer de la pitié, que de la colere. Il la regardoit alors. Quand elle eut ceſſé de parler, il retira de deſſus elle ſes yeux, mais d'un air

embarrassé, de cet air de noble cruauté, d'illustre ingratitude dont une constance à l'épreuve armoit le cœur de ce fameux héros, quand il lui arrivoit quelque tentation pareille. Hé bien! Seigneur, continua-t-elle, quoi! me repentirai-je de ce qui vient de m'échapper?

Pharsamon alors avoit les yeux baissés; il sçavoit son rôle, & il ne les détacha de terre que quand il eut fait une réponse basse avec un visage sérieux & glacé. Je ne sçavois, Madame, de qui vous vouliez parler, dit-il; mais vous sçavez ce que j'ai répondu, & il est inutile d'en dire davantage; vous pouvez vous en ressouvenir: cependant, Madame, permettez que je vous quitte; après la réponse que je vous fais, mes yeux soutiendroient mal les vôtres.

Félonde, qui sçavoit bien que l'emportement en pareille occasion n'étoit pas le moyen de ramener son cœur à plus de complaisance, lui dit: Seigneur, je ne veux point vous gêner, retirez-vous; ce que je vous ai dit ne doit point choquer votre délicatesse; nous ne sommes point les maîtres des impressions qui se font au cœur. Pharsamon, après ces mots, lui fit une grande révérence, & la quitta.

Quoique nous ayons dit que Pharsamon s'étoit

éloigné de Félonde, nous n'avons pas prétendu faire entendre qu'il l'avoit entierement quittée. En effet, plus incertain que jamais sur le parti qu'il devoit prendre, il ne tarda pas à retourner dans son appartement, où je vais le laisser quelques moments, pour rendre compte d'un évènement singulier, qui contribua à le guérir de sa folie.

Son oncle ayant sçu qu'il étoit dans le Château de Félonde, dont il n'étoit pas connu, mais dont il avoit entendu parler comme d'une veuve fort riche, s'étoit mis en chemin pour le venir chercher. Il avoit passé par l'endroit où Cidalise avoit été obligée de rester à cause des blessures qu'elle avoit reçues dans ce burlesque combat qui s'étoit donné dans une cuisine où Pharsamon & Cliton avoit été si bien étrillés par les marmitons; & là il avoit appris que la mere de Cidalise étoit venue la prendre; qu'elle avoit été parfaitement guérie, non-seulement de ses blessures, mais encore de sa folie romanesque, par les soins d'un fameux Empirique dont nous parlerons ci-après. Mais pour ne pas différer l'éloge qui est dû au rare sçavoir de ce grand-homme, il est à propos de dire ici qu'il s'étoit distingué par des cures admirables, & sur-tout par celle des cerveaux

dérangés ; ce talent seul auroit dû faire sa fortune, mais supposé qu'elle ne fût pas encore faite, nous devons nécessairement présumer qu'elle l'aura été dans la suite, attendu le grand nombre des maladies de cette espece.

Retournons à l'oncle de Pharsamon. Il arrive donc chez Félonde ; il va d'abord lui rendre ses devoirs, & la remercier de l'asyle qu'elle a eu la bonté de donner à son neveu, dont les écarts le mettent au désespoir. Cette veuve, uniquement occupée de son amour, & encore toute émue de l'avèu qu'elle venoit d'en faire, répondit seulement qu'elle étoit sa maitresse, & qu'elle souhaiteroit fort..... Un reste de pudeur la fit hésiter. L'oncle de Pharsamon, qui devina la cause de son embrrras, lui renouvella ses remercîments, & la quitta pour aller voir son neveu.

Il entra dans la chambre où il s'étoit retiré ; il lui parle, il le conjure de lui répondre : il n'en est écouté, ni reconnu ; Cidalise l'occupoit tout entier, & son nom étoit le seul qui sortoit de sa bouche. Enfin, las de tenter des efforts superflus, il retourne chez Félonde, dont le cœur sensible partage sa douleur. Après avoir discouru quelque temps sur le déplorable état de Pharsamon, au-

quel cette veuve prenoit beaucoup d'intérêt, il lui propose d'associer aux résolutions qu'il convient de prendre ce même Empirique dont nous avons parlé.

J'avois oublié de dire, & c'est une faute qu'il est encore temps de réparer; j'avois, dis-je, oublié de marquer qu'après la cure surprenante de Cidalise, l'oncle de Pharsamon, qui étoit de ses amis, avoit prié l'Empirique de l'accompagner, & que, charmé de montrer l'excellence de son art, il s'étoit fait un plaisir de le suivre.

Félonde ne doutant point du succès, & charmée en secret des suites qu'il pourroit avoir, applaudit à cette idée, & envoie chercher le Seigneur Géronimo (c'étoit le nom de l'Empirique.) Il arrive, on vante beaucoup son mérite, on lui fait des propositions avantageuses, & l'on finit par lui proposer de guérir Pharsamon. On va s'imaginer, sans doute, que le Seigneur Géronimo, affamé de louanges, & plus avide de gain, va promettre des merveilles; point du tout: plus modeste, & moins intéressé que ses confreres, il avoue franchement que la guérison de Cidalise n'a éte que l'effet du hasard, & qu'il en est surpris lui-même. Vous êtes étonnés, continua-t-il, de

de m'entendre parler de la forte; mais louez ma bonne-foi : à la vérité elle est rare parmi nous; pour moi, je l'ai toujours aimée, & quoique je sois persuadé que ce n'est pas la plus sûre voie pour s'enrichir, je n'ai pas balancé à la prendre pour la seule regle de ma conduite. Grâce au Ciel, je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent, & je puis dire, sans vanité, que je me suis acquis une grande réputation, sans qu'elle ait été jamais traversée par l'envie ou la jalousie de mes confreres. Il est vrai que je n'habite pas les grandes Villes où les Médecins sont sûrs d'amasser des richesses considérables; mais aussi, content d'une médiocre fortune, je cherche plus l'utilité du Public que le bien.

Jamais étonnement ne fut pareil à celui des deux assistants; ils redoublerent leurs éloges, & ne se lasserent point d'admirer un si rare exemple de modestie, d'honneur & de désintéressement. Félonde dont l'âme étoit tout-d'un-coup devenue généreuse, ne se borna pas à de simples paroles; elle y joignit encore une bourse assez bien garnie, croyant que c'étoit le moyen le plus efficace pour engager le Seigneur Géronimo à mettre en œuvre tout son sçavoir: mais lui, loin d'être tenté

par cet objet, pensa se fâcher tout de bon, & voulut sortir. L'oncle de Pharsamon l'arrêta; & enfin, vaincu par les larmes & les instances réitérées de l'un & de l'autre, il s'appaisa, & promit d'agir sur l'heure. En effet, il sortit pour aller préparer toutes les drogues nécessaires dans une opération de cette importance.

Laissons-le travailler, & satisfesons la curiosité du Lecteur, qui aura raison de me dire qu'il est en peine de ce que sont devenus Cliton & Fatime. La réponse ne sera pas difficile: ils sont l'un & l'autre dans le Château de Félonde; & comme leur maladie n'est pas différente de celle de Pharsamon, on peut prévoir qu'ils serviront à éprouver les remedes qu'on veut employer.

Il ne fallut pas beaucoup de temps au Seigneur Géronimo pour rassembler toutes les choses qui lui étoient nécessaires; il fit d'abord ramasser toutes les herbes aromatiques qui étoient dans le Château, les fit calciner & réduire en poudre; il y joignit des drogues qu'il portoit toujours avec lui: car le parti qu'il avoit pris d'être Médecin voyageur, l'obligeoit à se munir de bien des choses qu'il n'auroit pu trouver au besoin, & dont l'usage est indispensable dans la diversité des maladies.

Les préparations étant finies, le Seigneur Géronimo alla rejoindre la compagnie; &, sans sortir de son caractere modeste, assura seulement qu'il ne négligeroit rien de tout ce qui pourroit contribuer à remplir ce qu'on attendoit de lui. Il ajouta en peu de mots, que le remede dont il alloit se servir, n'étoit autre chose que la *Fumigation*, dont les Médecins avoient dans tous les temps, tiré des secours surprenants; ce qui venoit d'être justifié par l'état où se trouvoit Cidalise: mais que ce premier coup d'essai en demandoit un second, & qu'il trouvoit à propos de commencer par Cliton & Fatime; que par ce moyen il connoîtroit mieux les doses qui convenoient; que pour cela il iroit la nuit dans leurs chambres, & que pendant qu'ils seroient bien endormis, il jetteroit dans un brâsier les drogues qu'il avoit préparées; ce qui produiroit une fumée, qui, passant dans le sang par la voie de la respiration, &, portée au cerveau, le débarrasseroit des vapeurs mélancoliques qui avoient occasionné leur folie.

Le Seigneur Géronimo ne se trompa point dans l'idée avantageuse qu'il avoit eue des effets prompts & singuliers de la *Fumigation*. Au moyen de ce projet qui fut exécuté, Fatime & Cliton se ré-

veillerent le lendemain avec tout le bon-sens qu'ils avoient avant qu'ils se fussent enrôlés dans la Chevalerie.

Félonde & l'oncle de Pharsamon les allerent voir. Aussi-tôt que Cliton les apperçut, il courut au-devant d'eux, leur demanda des nouvelles de son maître; &, sur ce qu'on lui dit qu'il retourneroit chez lui le jour suivant, & qu'il pouvoit l'y aller attendre, il prit congé de la compagnie, non avec cette affluence de mauvais propos qu'il avoit tenus si long temps, mais avec un air sensé qui le rendoit méconnoissable. Fatime, de son coté, ayant appris que Cidalise étoit chez sa mere, demanda en grâce qu'on voulût bien l'y introduire; ce qui lui fut accordé avec plaisir.

Félonde & l'oncle de Pharsamon embrasserent de tout leur cœur le Seigneur Géronimo, qui n'étoit pas moins surpris qu'eux du miracle qu'il venoit d'opérer. Toute la journée se passa en joie, le seul Pharsamon n'y prit aucune part, & resta dans sa chambre. La nuit étant avancée, le Seigneur Géronimo ne manqua pas de s'y rendre, & d'y faire les mêmes cérémonies qu'il avoit faites la veille, ayant eu la précaution d'augmenter la dose du remede, attendu que le mal étoit plus grand: il eut tout lieu de s'en applaudir. A peine

Pharsamon fut-il éveillé, qu'il se sentit l'esprit dégagé de toutes ses visions romanesques; le portrait même de Cidalise étoit tellement effacé de son idée qu'il ne se souvenoit pas de l'avoir vue; & ne se rappellant que les bontés de Félonde, il brûloit du desir de la voir, & goûtoit d'avance le plaisir d'aller retrouver un oncle qu'il aimoit tendrement. Plein de ces objets agréables, il s'habilla promptement, & se rendit dans l'appartement de Félonde, à qui il fit un compliment très-gracieux. Son oncle étant entré dans ce moment, il courut l'embrasser, & le pria de se joindre à lui pour témoigner à leur charmante hôtesse toute la reconnoissance qu'il devoit avoir de ses bontés; alors la regardant tendrement, il joua auprès d'elle le même rôle qu'elle avoit joué peu de temps auparavant, & cette aimable veuve paroissoit n'y être pas insensible. L'oncle de Pharsamon, charmé de tous ces évènements si peu attendus, mais craignant que la guérison ne fût pas certaine, pria Félonde de les laisser partir, lui promettant de revenir le plutôt qu'ils pourroient. Leur séparation fut accompagnée de quelques larmes, que Félonde s'efforça de cacher; mais Pharsamon s'en apperçut: il s'apprêtoit à

la consoler par les plus tendres protestations, lorsque son oncle l'entraîna avec lui, & dans l'instant le fit montrer dans une voiture avec le Seigneur Géronimo, qui séjourna quelques jours avec eux, & les quitta pour aller faire connoître au Public l'heureuse découverte qu'il avoit faite.

*Fin du onzieme Volume.*

# TABLE

## Des Matieres contenues dans ce Volume.

*Le Don Quichotte Moderne, premiere Partie.* Pag. 3
*Seconde Partie.* 59
*Troisieme Partie.* 115
*Quatrieme Partie.* 172
*Cinquieme Partie.* 237
*Sixieme Partie.* 299
*Septieme Partie.* 353
*Huitieme Partie.* 409
*Neuvieme Partie.* 457
*Dixieme Partie.* 503

Fin de la Table.

00100410

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016